

H. Théologues

A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XII. — N° I. AVRIL 1893.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE :



CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Un catéchumène éprouvé (P. Véné).	1
Lettre du R. P. Goulven	9
Sociétés littéraires protestantes. (P. Colombel).	15
Histoire d'un dîner mandarinal. (P. Simon).	19

Mission du Tché-ly S. E.

Rapport de Monseigneur Bulté, S. J.	31
Lettre du R. P. Japiot	34
Les ruses du grand ennemi (P. Vinchon)	40

JAPON.

Les Russes et les Protestants au Japon	42
--	----

INDE-MALABAR.

Situation et dangers de la mission (P. Ch. Bonnel).	47
---	----

MONTAGNES ROCHEUSES.

Lettres du R. P. Bougis.	53
----------------------------------	----

ÉQUATEUR.

Lettre du R. P. Lopez	60
Tentative de meurtre sur nos missionnaires	63

BRÉSIL.

L'épidémie d'Itu	66
Lettre du R. P. Rossi.	68

CHILI.

Lettre du R. P. Barthélemy Mas	69
--	----

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Lettre du R. P. Villalon.	70
Extraits de plusieurs lettres du R. P. Antillach	70

ZAMBÈZE.

Lettres des PP. missionnaires au R. P. Daignault.	71
Extraits de plusieurs autres lettres	73

AUSTRALIE.

Stations nouvelles et pauvreté au Daly River (P. Conrath).	76
--	----

PHILIPPINES.

Travaux de la mission (P. Clotet).	79
--	----

BELGIQUE.

Découverte des restes du V. P. Lessius.	82
---	----

FRANCE.

Retraites d'ouvriers à St-Germain.	88
L'Union des Ingénieurs catholiques (P. Pupey-Girard)	97
Prédication à l'aide des projections de tableaux lumineux.	108

ALBANIE.

Extraits d'une relation du P. Pasi.	119
---	-----

LE VOYAGE du T. R. P. Martin. (<i>Décembre 1892 — Janvier 1893</i>).	123
--	-----

VARIA.	135
----------------	-----

NÉCROLOGIE.

P. Marin de Boylesve	150
P. Auguste de Saint-Alouarn	180
Derniers jours du R. P. Fessard	187



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Un Catéchumène éprouvé.

Lettre du P. Vénel.

Hai-men, le 12 octobre 1892.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

P. C.



KOU-WO-SEN était un païen d'une cinquantaine d'années, père d'une nombreuse famille, se dépensant tout entier à la culture de trois ou quatre hectares de terre, qui lui avait conquis une aisance relative. Il habitait près du centre d'une chrétienté érigée cette année même. Un jour il va se présenter à l'administrateur de cette chrétienté et lui déclare qu'il veut se faire chrétien. *Lieu-guié-koen*, l'administrateur, ne le connaissait pas. Il exige, selon l'usage, que *Kou-wo-sen* livre l'idole du foyer et suspende dans sa maison des images chrétiennes. L'idole du foyer est quelque chose comme une figure d'homme tracée sur un papier rouge d'une vingtaine de centimètres de haut sur une douzaine de large. Au fond, c'est une vraie caricature avec son air de matamore partant en guerre, ses yeux foudroyants, ses énormes moustaches sétiformes et son abdomen extraordinairement développé. Cette image collée sur une planche est dans l'endroit le plus apparent du fourneau de la cuisine, exposée aux regards de tous... et à la fumée. C'est le signe le plus universellement employé pour montrer qu'on adore le dieu *Fo*. — L'administrateur imposa une autre condition : désormais *Kou-wo-sen* et sa famille viendraient chaque dimanche à l'église réciter les prières qui remplacent la messe en l'absence du missionnaire. Tout fut accepté et *Kou-wo-sen* déclaré catéchumène. Mais sa sincérité devait être mise à l'épreuve.

En effet, le dimanche des Rameaux le voilà qui vient me trouver dans une chrétienté assez éloignée de la sienne, et me dit que son frère, au nom de sa mère presque tombée en enfance, l'accuse auprès du sous-préfet de *Tsong-Ming* de manquer à la piété filiale parce qu'il se fait chrétien ; l'accusation est déjà entre les mains du *ti-pao* (garde-champêtre), qui va certainement lui mettre la chaîne au cou et le conduire au mandarin si je ne viens à son secours. La tournure de *Kou-wo-sen*, sa grande face osseuse, ses

traits tirés par les privations et le travail, son teint hâlé ne préviennent pas précisément en sa faveur. Puis son frère avait eu la perfidie de persuader à l'un de mes chrétiens, qui vint me le rapporter, que *Kou-wo-sen* avait commis plusieurs injustices à son détriment. On pouvait donc se demander s'il n'était pas de ces nombreux personnages qui ne parlent de se faire chrétiens que lorsqu'ils ont quelque affaire sur les bras, dans l'espoir d'être aidés par le missionnaire. En un mot avait-il un procès parce qu'il voulait se faire chrétien, ou voulait-il se faire chrétien parce qu'il avait un procès ?

La chrétienté où je devais passer la fête de Pâques, était peu éloignée de la maison de *Kou-wo-sen*. Je mis tous mes soins à prendre des renseignements sur son compte, surtout auprès des païens, afin qu'il fût de plus en plus avéré pour eux que le missionnaire n'y va pas à la légère et ne cherche que la justice. De ces renseignements il résultait que *Kou-wo-sen* était un honnête homme et son frère un misérable qui l'avait souvent exploité par le passé et voulait l'exploiter encore à l'avenir. Fumeur d'opium, celui-ci avait, jeune encore, dissipé son patrimoine, après quoi il était devenu commis de *ti-pao*.

Mais comme il avait un talent particulier pour retenir au passage l'argent que le *ti-pao* prétendait devoir lui revenir, celui-ci consentit de bonne heure à se passer de ses services. Ne voulant pas user ses bras à cultiver la terre, il eut recours à l'escroquerie et voyant que son frère se faisait chrétien, il conçut la magnifique idée de se faire adjuger son héritage.

Pourtant il me manquait encore une chose pour pouvoir agir en toute sûreté : c'était le texte de l'accusation. Comment se le procurer ? Pendant que j'en cherchais les moyens, j'apprends que le premier commis du *ti-pao*, nommé *Wang-hié-yang*, s'était rendu chez *Kou-wo-sen* pour se saisir de lui, mais qu'en son absence, il avait garrotté et emmené son fils aîné. C'était, selon la loi chinoise, un abus de pouvoir. Car si l'accusation ne reprochait à *Kou-wo-sen* qu'un manque de piété filiale, son fils ne pouvait répondre pour lui. Mon désir de voir l'acte d'accusation redoublait. Enfin l'un de mes chrétiens décida *Wang-hié-yang* lui-même à me l'apporter.

Le voici :

« Accusation contre un fils impie sectateur d'une religion étrangère et à l'effet de le priver de son héritage.

« *Kou-lai-son*, mon mari, avait deux fils dont l'aîné s'appelait *Wo-sen* et
 « le cadet *Gné-sen*. Tous deux sont depuis longtemps mariés et établis et ils
 « ont reçu une part égale de l'héritage paternel, sans qu'aucun d'eux ait été
 « l'objet d'une préférence, comme en fait foi le contrat de partage. Mais
 « l'aîné, *Wo-sen*, n'a pas de piété filiale et est d'un naturel violent. Heureu-
 « sement son père était sévère, et tant qu'il vécut, *Wo-sen* n'osa pas s'aban-
 « donner à son humeur ; mais une maladie me l'a ravi. Après sa mort,

« *Lieu-guié-koen*, affilié à une religion étrangère, trompa *Wo-sen* et l'amena
« à suivre la même voie que lui. Depuis il ne me regarde plus comme sa
« mère et me traite comme une étrangère. Par bonheur, mon second fils,
« *Gné-sen*, et sa femme me comblent d'attentions et m'aident à supporter
« cette misérable existence. Cependant mon cœur ne peut souffrir qu'un
« morceau de ma chair soit coupé et perdu pour moi. Les parents de *Wo-*
« *sen* lui ont bien des fois déjà indiqué la voie droite, mais il s'obstine à ne
« pas la suivre. A cette heure, il a déjà brisé le dieu du foyer et brûlé le siège
« de l'âme de son père (planchette où était écrit le nom de son père et où
« son âme était supposée résider) ; il a abrégé le temps prescrit pour le deuil
« et cessé les sacrifices aux ancêtres. — Puisqu'il suit la religion des étran-
« gers, il faut que cette religion le nourrisse. — Il y a plus : dès qu'il s'est mis
« à étudier la doctrine de cette religion, ses enfants l'ont imité et son fils
« aîné a interrompu tout sacrifice. En vérité son crime est impardonnable.
« Si je n'écris au père et à la mère du peuple pour le supplier d'enlever à
« *Kou-wo-sen* son héritage et de l'envoyer en exil, comment oserai-je en-
« suite me présenter devant mes ancêtres au séjour des neuf sources (le
« séjour des morts) ? C'est pourquoi, grand homme, je vous conjure de
« considérer l'affliction de votre subordonnée et de faire saisir et garrotter à
« l'instant ce fils dénaturé *Kou-wo-sen* et ce sectateur de la religion étran-
« gère, *Lieu-guié-koen*, puis de les punir selon la rigueur des lois afin que ma
« colère s'apaise et que je lave la honte de mes ancêtres. — Tel est l'objet
« de ma supplique. »

La lettre était adressée au sous-préfet de *Tsong-Ming* ; mais ce nom n'était peut-être, comme il arrive souvent, qu'un épouvantail. Elle était remise au *ti-pao*, espèce de garde-champêtre qui se transforme souvent en juge de paix. Sur dix affaires qui surviennent entre les gens de la campagne, il en arrange sept ou huit, et c'est presque toujours celui qui le paie le plus qui a raison. Malgré tout on aime autant s'en tenir à son jugement que de recourir au mandarin : car celui-ci fera-t-il mieux ? Chacun ici sent la vérité de ce proverbe chinois : « Faites des procès pendant trois ans et gagez-les tous, vous êtes un homme ruiné. » — Enfin le *ti-pao* doit compter un peu avec l'opinion. S'il la brave trop souvent, elle se vengera, et dans les ténèbres, à quelque coin de rue, elle déchargera son mécontentement sur le dos du policier, puis finira par lui enlever son commerce, — je veux dire, sa charge.

La lecture du document fut pour moi un soulagement. Point n'était question d'injustice ou d'aucun autre méfait imputé à *Kou-wo-sen* ; on n'y parlait que de religion, et encore n'avait-on pas osé dire « religion chrétienne ». Le caractère que j'ai traduit par « religion étrangère » est celui dont les mandarins se servent dans les pièces officielles pour désigner les sociétés secrètes, le mahométisme, quelquefois même le bouddhisme. Le missionnaire pouvait donc agir : il le devait même. Car se fût-il déterminé

à dire à *Kou-wo-sen* : « Arrangez d'abord votre différend avec votre mère, « puis vous vous ferez chrétien », il ne pouvait du moins lâcher *Lieu-guié-koen*, l'administrateur de la chrétienté.

Après avoir lu l'acte d'accusation, je fis venir dans ma chambre *Wang-hiè-yang*, le commis du *ti-pao*. C'est un homme qui a été autrefois robuste, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, comme tous les habitués de l'opium. Il a le teint maladif. Ses habits, qui témoignent d'une certaine aisance passée, sont luisants de crasse. En revanche ses doigts sont décorés d'ongles longs de plusieurs centimètres. C'est un signe de noblesse : cela montre qu'il ne laboure pas la terre et qu'il appartient au corps des lettrés.

Je lui représente que les traités permettant à tout Chinois de se faire chrétien, il doit relâcher le fils de *Kou-wo-sen* ; quant à *Kou-gné-sen*, il doit retirer son accusation et promettre de ne plus inquiéter *Lieu-guié-koen*. *Wang-hiè-yang* m'assura qu'il ferait tout son possible pour m'être agréable. De fait quelques heures après le prisonnier était délivré.

Mais le lendemain, jour de Pâques, au moment où je revêtais les ornements sacerdotaux, on m'annonce que *Wang-hiè-yang* et les autres commis du *ti-pao* sont allés, la nuit, comme des malfaiteurs, mettre la chaîne au cou de *Kou-wo-sen* et l'ont conduit prisonnier au bourg voisin. Dès lors le procès s'imposait au missionnaire. Cette perspective n'est jamais bien gaie : eût-on mille fois raison, on n'est jamais certain de sortir vainqueur de la lutte. Mes soucis augmentaient encore à cause des sentiments bien connus du sous-préfet de *Tsong-Ming*. Hounanais de naissance, il est probablement membre de la société des « Vieux Frères » (*Kou-lao-wei*), au moins certainement leur ami et l'ennemi des missionnaires. Je n'oserais pas dire que cette pensée d'un procès à intenter ne m'empêcha pas un peu de goûter les joies de la Résurrection et de jouir du plaisir de voir sept cents de mes chrétiens réunis pour célébrer cette fête.

Le *ti-pao* comprenait-il bien qu'en enchaînant *Kou-wo-sen* il me forçait de rompre toute négociation avec lui et de m'adresser au mandarin ? Probablement non ; il en avait usé avec moi comme avec un de ses congénères et croyait, par ce coup d'audace, m'amener plus facilement à composition. Il avoua même plus tard être prêt à relâcher *Kou-wo-sen*, à condition qu'on le dédommageât de la peine qu'il avait prise en lui mettant la chaîne au cou.

Un procès à intenter ou à soutenir est l'affaire du Ministre de section qui seul a qualité pour traiter avec les mandarins. Je remis donc le soin de la cause au P. Speranza, et j'en recommandai instamment le succès à la sainte Vierge.

Le P. Ministre fut d'avis que, malgré les sentiments hostiles du mandarin de *Tsong-Ming*, nous devions aller de l'avant. Il partit donc le lendemain pour présenter son acte d'accusation au sous-préfet.

Celui-ci répondit bientôt qu'il acceptait l'accusation et qu'il allait mander

le *ti-pao*. C'était de bon augure ; car s'il n'avait pas cru son subordonné coupable, il se serait contenté de lui demander un rapport sur l'affaire.

Mais les choses ne vont pas rapidement en Chine. Dix-sept jours s'étaient écoulés depuis la réponse du mandarin, et les satellites n'avaient pas encore paru à *Hai-men*. Pendant ce temps, *Kou-wo-sen* était toujours enchaîné, mais aussi toujours inébranlable dans la résolution de ne pas verser une sapèque pour sa délivrance. Son caractère plus qu'économe avait peut-être rendu superflues les recommandations du missionnaire sur ce point ; mais elles avaient été nécessaires pour les païens : tous devaient savoir que nul Chinois n'a besoin d'acheter à un *ti-pao* le droit de se faire chrétien.

Le *ti-pao* outrepassait gravement ses pouvoirs, en retenant ainsi *Kou-wo-sen*. S'il peut garrotter quelqu'un, ce n'est qu'à la condition de le conduire au mandarin au bout de trois jours au plus. Il avait fini lui-même par se sentir acculé dans une impasse, et pour en sortir tenta un grand coup. Il s'en va chez *Kou-wo-sen*, fait enlever des habits, de la literie et divers autres objets d'une valeur à peu près égale à la somme exigée de son prisonnier. Le nom du commis exécuteur de cette besogne doit être retenu : c'est *Mao-hong-tsang*. — A vrai dire, le *ti-pao* ne pouvait rien faire qui fût plus agréable au missionnaire. Aussi ce nouveau détail fut-il sur-le-champ communiqué au mandarin. Celui-ci, pour toute réponse, écrivit au P. Ministre la lettre suivante :

« Je vous réponds sans compliments.

« J'ai reçu vos deux lettres, et maintenant je sais tout : *Kou-gné-sen* est
« un paysan grossier et ignorant. Les pieds et la main (les deux frères) sont
« en dispute. Si le *ti-pao* les avait exhortés à la concorde, il n'en serait pas
« ainsi. Mais il a reçu l'accusation et maintenant il veut faire de l'argent.
« Telle est la cause de tout le mal, et voilà pourquoi je le fais comparaître
« devant moi. De plus il a fait enlever les habits et la literie de *Kou-wo-sen*.
« Je vais l'interroger. Si ses paroles ne concordent pas avec les vôtres,
« j'aviserais à un autre moyen. En résumé, j'espère que le peuple respectera
« votre noble religion. Mais d'un autre côté je ne veux pas exciter de trouble
« dans ce peuple. Comme vous êtes intelligent, vous serez du même avis
« que moi. »

Nous avons espéré mieux. Au commencement de sa lettre il se dispense des compliments qui agrémentent toute lettre chinoise même officielle. C'est au moins leste, surtout après les deux lettres du P. Ministre qui avait déployé toutes les ressources de sa rhétorique. Les derniers mots étaient une menace. Obtiendrions-nous plus qu'une condamnation dérisoire de *Kou-gné-sen* ? Qu'attendre d'un mandarin craignant d'exciter des troubles s'il répare une injustice aussi manifeste que celle dont il s'agit ? Aussi nos inquiétudes redoublèrent-elles, mais en même temps nos prières.

Enfin le 21^e jour de la détention de *Kou-wo-sen*, les satellites du sous-préfet débarquent à *Hai-men* avec mandat d'amener les deux frères, le *ti-pao*

et ceux de ses commis qui ont pris part à l'affaire. Grande fut la surprise de nos adversaires de se voir si tôt traîner devant le mandarin ; ils espéraient toujours trouver dans les interminables négociations qui accompagnent tout différend entre Chinois, un moyen de se tirer d'affaire. Sentant alors le faible de leur première accusation, ils en forgèrent une seconde dans laquelle la mère de *Kou-wo-sen* réclamait le fermage de 2000 pas carrés de terre que celui-ci aurait refusé depuis deux ans. Puisqu'un mensonge leur coûtait si peu, ils avaient été mal avisés de ne pas produire celui-ci plus tôt. Invoqué si tard, ce grief fut tout d'abord soupçonné par le mandarin de n'être inventé que pour les besoins de la cause. Pourtant c'était au P. Ministre à fournir au tribunal des preuves directes de sa fausseté ; pour les recueillir, il dut envoyer son catéchiste à *Hai-men* interroger les voisins de la famille et les notables de l'endroit. De là un retard de quelques jours dans la conclusion de l'affaire. C'est ce retard qui nous sauva.

Le jour même où le catéchiste revenait de *Hai-men*, avec toutes les preuves désirables en faveur de *Kou-wo-sen*, le sous-préfet était appelé à *Shang-hai* pour recevoir le vice-roi de la province. Il était à peine parti, que le P. Ministre envoya avertir le petit mandarin suppléant, le *pou-ting*, qu'il a en main toutes les pièces capables de l'éclairer : des affaires pressantes l'appellent ailleurs, et il serait reconnaissant s'il pouvait juger cette affaire. Le *pou-ting*, toujours ami des missionnaires, et tout fier de montrer que cette affaire ne dépasse pas ses pouvoirs, répond qu'il peut procéder à l'instant au jugement. Bientôt tinte la cloche du tribunal, pour convoquer les parties et appeler les employés. Il était plus de dix heures du soir. Le P. Ministre, qui attendait avec anxiété dans notre maison de *Tsong-ming* le résultat des négociations, se rappelle encore avec bonheur le son de cette cloche au milieu du silence de la nuit : c'était, pensait-il, la fin de ses inquiétudes.

Dans le tribunal du sous-préfet de *Tsong-ming*, il y a trois rangées de bâtiments parallèles séparées par une petite cour. Au milieu de chaque rangée se trouve une grande salle dans laquelle le mandarin peut rendre ses jugements. Il choisit l'une ou l'autre selon les goûts et aussi selon les circonstances. Si le mandarin a confiance dans la justice de son verdict et dans l'élégance de sa parole, il siège dans la salle du premier corps de bâtiments, la plus voisine de la rue et où tout Chinois a le droit d'entrer. C'est déclarer au public : « Si « quelqu'un trouve à redire à ce jugement, qu'il se présente, je l'attends ! » De fait, le cas où des lettrés se permettent en public des critiques sur le jugement du mandarin ou des insultes à sa personne n'est pas très rare. Aussi y a-t-il peu de mandarins qui jugent, du moins constamment, dans cette salle. La salle du 3^e corps de bâtiments n'est accessible qu'aux parties : c'est l'audience à huis-clos. Y juger, sans raison particulière, est d'un mandarin qui a peur.

Notre *pou-ting* choisit le second corps de bâtiments ; non qu'à cette heure avancée de la nuit il craignît la foule, mais parce que le sous-préfet juge

ordinairement dans cette salle : il ne voulait pas paraître plus brave que son supérieur.

Enfin le voilà à sa place sur une estrade élevée de quelques pieds. Ici le mandarin est à la fois président, juge et procureur. Devant lui se tiennent à genoux l'accusateur et l'accusé ; derrière eux les satellites qui doivent faire exécuter le jugement. Le *ti-pao* et ses commis prennent place à gauche du mandarin et son interprète à droite. Tout mandarin, connaît-il parfaitement le dialecte du pays où il se trouve, doit, en public, parler ou essayer de parler la langue de la cour : c'est ce qu'on appelle la langue mandarine. Mais le peuple ne peut comprendre cette langue ; de là le besoin d'un interprète. Au reste vous verrez que certains d'entre eux savent agrandir leur rôle.

C'est l'interprète qui commence l'interrogatoire.

« Pourquoi le *ti-pao Sen-tsou-king* a-t-il tenu *Kou-wo-sen* garrotté pendant « 21 jours et a-t-il fait enlever ses habits et sa literie ? »

Sen-tsou-king répond en s'adressant au *pou-ting* :

« Grand homme, ce n'est pas moi ; j'étais à *Shang-hai* pendant ce temps. »

C'était fort bien ; le *ti-pao* n'osait entreprendre de justifier sa conduite. Puis, pour que le *pou-ting* se payât de cette monnaie, il avait dû en recevoir d'autre.

Le *pou-ting* prend ensuite la parole :

« C'est donc *Wang-hiè-yang*, le premier commis, qui est le coupable ? »

Le *ti-pao* répond : « Non, grand homme. Au reste il est malade. »

La seconde assertion n'était pas fausse ; la peur d'être battu jointe au jeûne que le mauvais état de ses finances lui avait imposé la veille, ne lui laissait pas la force d'affronter les émotions de l'audience.

« Alors, dit le *pou-ting*, c'est le second commis, *Mao-hong-tsang*, qui a « outrepassé ses droits ? »

A ce moment, le catéchiste du P. Speranza, qui s'était glissé derrière l'interprète, lui tire légèrement la tresse de cheveux. C'est un signal convenu avec les gens du métier et qui signifie : Ton ami est là qui te contemple et n'oubliera rien. Aussi l'interprète, après avoir traduit les derniers mots du *pou-ting* : « C'est donc *Mao-hong-tsang* qui a outrepassé ses droits », ajouta-t-il de lui-même : « Qu'on lui donne cent coups. »

« Oui, dit le *pou-ting*, qu'on lui donne cent coups à l'instant ; il les a bien mérités. »

Quand il n'en aurait reçu qu'un seul, cela suffisait pour nous et notre cause était gagnée. Deux satellites entraînent *Mao-hong-tsang* dans la cour voisine, l'étendent la figure tournée vers la terre sur l'un de ces bancs de pierre qui ont déjà reçu tant de victimes, puis à l'œuvre. De la salle on entendait les coups et les gémissements du patient. Mais cela prouve-t-il que *Mao-hong-tsang* reçut réellement ces coups ? Pas le moins du monde. Quand une pièce d'argent est venue adoucir les satellites les choses se

passent pour celui qui est dans la salle et pour le mandarin absolument comme si les coups étaient donnés et reçus, bien que les exécuteurs se contentent de frapper dans leurs mains et de gémir des coups qu'ils se donnent. Mais cela importe peu. Puis (est-il besoin de le faire remarquer ?) ces coups, reçus ailleurs par *Mao-hong-tsang*, retombaient à plat sur la figure du *ti-pao*.

Mao-hong-tsang reparait enfin dans la salle, et selon la coutume vient se mettre à genoux devant le *pou-ting* pour le remercier de la correction reçue.

— « Maintenant, dit le *pou-ting*, il s'agit de réparer ta faute. Au lieu « d'exhorter ces deux frères à la concorde, tu les as par cupidité excités à « la haine. Fais-leur écrire un acte de conciliation, et que *Kou-wo-sen* de « mande pardon à sa mère. Sinon ton châtement ne fait que commencer. »

Mao-hong-tsang va dans une salle voisine avec les deux frères et leur mère, bientôt suivis du catéchiste du P. Speranza. Pendant ce temps le *pou-ting* écrit le compte-rendu de la séance pour le sous-préfet. Au bout d'une demi-heure *Mao-hong-tsang* reparait avec un écrit dans lequel *Kou-gné-sen* et sa mère promettent de ne plus inquiéter à l'avenir *Kou-wo-sen* s'il veut se faire chrétien ; ils reconnaissent en outre avoir menti en l'accusant de refuser le fermage de 2000 pas de terre. Cet acte est remis au *pou-ting* qui y appose son sceau, et la séance est levée.

Mais qu'allait dire le sous-préfet à son retour ? Le P. Ministre conservait quelques inquiétudes sur ce point, quand il reçut la lettre suivante signée par lui : « Je viens vous avertir que j'ai remis au *pou-ting* l'examen de l'affaire de *Kou-wo-sen*. Il est bien vrai que le *ti-pao* et *Kou-gné-sen* s'étaient concertés pour empêcher *Kou-wo-sen* de se faire chrétien. C'est pourquoi le commis du *ti-pao*, *Mao-hong-tsang*, a été battu. On a exhorté les deux frères à la concorde, et ils ont promis de vivre désormais en paix. Quant aux objets volés, ils seront restitués au propriétaire. Il a été ordonné aussi que *Kou-wo-sen* subvienne aux besoins de sa mère. Celle-ci accusait son fils de refuser le fermage et de l'avoir injuriée : cette accusation était fausse.

« Je prie donc mon cher frère de cesser ses poursuites : par là il me fera plaisir. C'est la réponse que je vous fais en vous souhaitant le bonjour. »

Il eût été trop grave pour le sous-préfet de contredire le *pou-ting*. Ce procès a fait beaucoup de bruit dans le pays, et nos chrétiens ont été très frappés de ce départ providentiel du mandarin qui remettait le jugement à l'un de nos amis. Voilà le moyen dont la Ste Vierge s'est servie pour nous exaucer. Remerciez-la avec nous et priez-la afin que ce succès n'ait pas seulement pour effet d'intimider nos ennemis, mais qu'il nous attire des catéchumènes.

Tout à vous en N.-S.

J. VÉNEL, S. J.

Lettre du P. Goulven.

Ou-hou, le 7 juillet 1892.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. G.

ME voilà à la fin de ma première année de vie apostolique ; faut-il vous dire là bien sincèrement et sans aucune arrière-pensée, ni restriction mentale, ce que je pense de la vie de missionnaire en Chine ? Je ne vous parlerai que de moi et pour moi ; je ne généralise pas naturellement, c'est à chacun à dire ce qu'il pense (mais tous ceux que j'ai vus dans l'ouest pensent comme moi).

Je suis très content et ne saurai jamais assez remercier Dieu de la grâce de m'avoir envoyé ici.

Je n'ai eu aucune déception. Avant d'être en contact avec les païens, les dernières lignes de l'Épître aux Romains m'avaient appris ce qu'ils sont dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce que j'avais entendu des missionnaires des autres pays me laissait deviner bien clairement les misères que l'on rencontre dans tous les paganismes ; aussi rien ne m'a étonné chez les Chinois. Ils ont les vices des autres païens ; leurs lettrés et leurs mandarins y ajoutent plus de ruse et de fourberie qu'on n'en rencontre généralement ailleurs, mais le bon peuple des campagnes rachète ce défaut par une honnêteté relative, qui est certainement très rare chez tous les autres peuples païens, parce que nulle part au monde le quatrième commandement n'est aussi bien observé qu'en Chine.

Du reste la fourberie chinoise se réduit de moitié quand on fait attention à *leur coefficient*. Quand on connaît le caractère d'un homme ou d'un peuple, on en prend et on en laisse suivant le coefficient qu'on attache à ses paroles. Ainsi en est-il en Chine, seulement le coefficient est très fort.

J'ai eu la consolation de baptiser de ma main 18 adultes qui, ajoutés à ceux qu'a baptisés le P. Grills, nous font un total de 43 pour l'année. C'est beaucoup moins que les années précédentes ; cela tient à ce que nous subissons encore le contre-coup de l'effroyable tempête par laquelle nous venons de passer ; et aussi à ce que nous avons été empêchés par nos constructions de faire les catéchuménats comme à l'ordinaire.

Néanmoins, ce résultat, si faible qu'il soit, ne vaut-il pas la peine de venir en Chine ? Aussi nul regret ne vient troubler les solides joies des sacrifices et des souffrances que Dieu sème toujours sous les pieds des apôtres en quelque pays qu'ils travaillent. Je vous avoue que beaucoup de choses qui de loin paraissent très pénibles, n'offrent en réalité aucune difficulté. La grâce de la vocation aidant, on se plie à tout avec une souplesse qui laisse à peine place au *vince teipsum*.

Voilà que je fais de la théorie ; passons au pratique, c'est plus dans mes goûts, qui ne sont pas encore ceux d'un père spirituel.

Il y a longtemps que je vous promets le récit de mes voyages dans le *Sou-song* ; vous y verrez la vie du missionnaire chez nous. Dès que j'ai été délivré du soin des constructions à *Siu-kia-kiao*, je n'ai eu rien de plus pressé que de m'élancer vers cette terre inconnue et cependant pleine d'espérances. Je partais le lundi, 2 mai, en me dirigeant vers le sud-ouest, me proposant d'atteindre la rive nord du lac situé entre le *Pé-hou* et le *Long-hou* (lac du dragon). Il n'a point de nom sur la carte, mais il s'appelle *Hoang-hou* (lac jaune). J'étais accompagné d'un domestique qui portait ma chapelle avec quelques menus objets, et d'un guide qui devait nous piloter à travers les torrents et les montagnes. C'était une excursion en pays nouveau, le missionnaire apparaissait pour la première fois dans les villages que nous rencontrions ; figurez-vous un Chinois en costume national apparaissant soudainement à St-Jouan des Guérêts, et vous aurez une faible idée de l'effet produit par ma présence sur ces braves Chinois qui ont l'imagination hantée par les idées les plus saugrenues sur les Européens. Après deux heures de marche, nous fûmes arrêtés par un torrent débordé qu'il fallut traverser deux fois. Ce n'est pas sans peine que nous parvînmes à nous tirer d'affaire ; je dus même me mettre à *califourchon* sur les épaules de mon porteur pour passer les endroits les plus profonds. Quelle bonne occasion de prendre un bain, me dites-vous ; comment ai-je pu recourir à des expédients aussi prosaïques ? C'est qu'en Chine un *grand homme* comme l'Européen ne peut pas se mettre en déshabillé *coram populo*. — Mais est-ce donc moins ridicule de faire ainsi de l'équitation sur le dos d'un homme ? Un Chinois ne trouve rien de drôle à cette seconde manière de faire, tandis qu'il serait fort étonné de la première. Il n'y a pas qu'en Chine où l'on trouve de pareilles bizarreries... Enfin sorti de cette position d'équilibre tout à fait instable, nous reprenons notre route avec d'autant plus d'ardeur que nous avons perdu beaucoup de temps dans le passage du torrent. Nous arrivons bientôt au pied du *Tsouo-yong-chou* (montagne siège du Soleil). C'est le premier pic du côté de l'ouest d'une belle chaîne de montagnes qui s'étend du lac *Pé-hou* jusqu'à la ville de *Sou-song*. Nous voyons de loin les carrières qui donnent une pierre magnifique, et celles où on exploite le charbon. Il y a là d'immenses trésors cachés et presque inutiles grâce au manque de route et de capitaux et à l'incurie des mandarins.

A la tombée de la nuit nous atteignons enfin le village où nous devons coucher. C'est le moment solennel ; il y a là une famille qui songe à se faire chrétienne ; comment va-t-elle me recevoir ? Notre visite équivaut pour elle à une profession de foi publique. C'est toujours une grosse affaire qui entraîne de graves conséquences, car se déclarer chrétien, c'est rompre avec une foule de pratiques superstitieuses intimement liées aux relations de famille et à l'organisation sociale qui régit les villages. De quel œil va-t-on me voir ? Ces pauvres catéchumènes vont-ils se compromettre hardiment pour Dieu, ou vont-ils reculer sous la pression païenne qui se fait sentir du

côté de la famille, du côté des voisins et surtout du côté des lettrés, petits tyrans de village beaucoup plus redoutables encore ? Les lois de l'hospitalité leur font sans doute un devoir de me recevoir poliment, et il n'y a pas à craindre qu'ils y manquent ; mais cette hospitalité sera-t-elle franche et aisée comme celle des chrétiens heureux de recevoir le Père, ou sera-t-elle simplement correcte, mais pénible comme celle de gens ennuyés de recevoir un hôte importun ? Grâce à Dieu, c'est le premier sentiment qui domine ; nos braves catéchumènes nous reçoivent très cordialement et ne craignent nullement de se déclarer ouvertement chrétiens. Suit alors la scène que vous avez vue décrite cent fois ; le village tout entier accouru comme un seul homme pour contempler le Père, cet être mystérieux dont on dit tant de mal et tant de bien.

Pendant ce temps le chef de famille parlemente avec les gros bonnets du village, il s'agit de m'héberger dans l'école. C'est un bien commun, aussi me recevoir dans l'école, c'est me mettre sous la protection du village tout entier, et c'est aussi un honneur qu'on n'accorde qu'aux étrangers de distinction.

Pendant que je me laisse avec modestie et gravité contempler de la tête aux pieds, le chef de famille m'invite à me rendre à l'école ; dès lors la partie est gagnée, je suis le bienvenu et mes catéchumènes sont sûrs d'être soutenus si les mauvaises têtes veulent leur chercher chicane.

Eh bien ! me demandez-vous, comment fait-on de l'apostolat au milieu des païens ? Vais-je comme les prédicateurs en Italie monter sur une borne au coin d'une rue et faire une chaleureuse harangue ? Ou bien, vais-je saisir mon crucifix et annoncer l'Évangile, comme ces missionnaires que l'on aime à représenter dans les images poétiques ? Cela viendra peut-être plus tard, mais dans une première entrevue avec les païens chinois, le rôle du missionnaire quoique très réel, est purement passif. Ces pauvres gens ont trop de curiosité à satisfaire, il ne leur reste plus assez de liberté d'esprit pour écouter ; il ne s'agit pour le moment que de faire tomber une forêt de préjugés et de les laisser sous le coup d'une bonne impression. Un bon moyen d'obtenir ce résultat, c'est de distribuer des remèdes ; dans chaque village vous trouvez toujours une foule de pauvres gens qui ont la fièvre, des maux d'yeux ou des plaies. Ils savent trop bien que leurs prétendus médecins n'ont d'autre talent que de vider leur bourse ; d'autre part ils sont tellement frappés de ce qu'ils ont entendu dire des bateaux à vapeur et des canons européens, que pour eux tout européen a des ressources infaillibles dans n'importe quelle circonstance. Je parle naturellement du bon peuple des campagnes, il n'en est plus ainsi quand il s'agit des Chinois des ports ouverts. Je donne donc force remèdes jusqu'à épuiser ma provision de quinine, de sulfate de zinc et d'onguents. Je vais même, comme le bon samaritain, jusqu'à soigner de mes propres mains les plaies les plus repoussantes ; ce qui étonne beaucoup nos pauvres Chinois et établit solide-

ment ma réputation d'homme de *bonnes œuvres*. Quand un Chinois a dit de vous, que vous faites de bonnes œuvres, vous êtes sûr de son estime et peut-être même de sa sympathie. Les consultations me laissent à peine le temps de souper et durent bien avant dans la nuit. Quand ces braves gens me remercient avec effusion, je glisse un petit mot sur Dieu qui nous récompensera dans la vie future des bonnes œuvres faites ici-bas ; mais je n'insiste pas ; le Chinois laissé à lui-même, est l'homme le plus poli du monde, c'est pour lui une règle de politesse de répondre *oui* à tout ce que je lui dirai.

Les rôles sont changés entre mon domestique et moi ; pour le quart d'heure c'est lui qui prêche la foi. On ne craint pas de l'interroger et de lui faire des objections ; aussi se forme-t-il des groupes très nombreux autour de mon porteur et de mon guide. Ce sont du reste deux beaux parleurs, parfaitement instruits ; ils savent à merveille par où prendre leurs compatriotes. Il faut d'abord poser le missionnaire et aussi le réhabiliter dans leur estime, et le venger des affreuses calomnies qui courent sur lui. Aussi mes hommes ont-ils fort à faire pour répondre à une multitude de questions qu'on n'oserait pas me faire à moi-même. Puis vient la question de la religion : qu'enseigne-t-elle, que demande-t-elle, quel avantage a-t-elle sur la religion des anciens ? Tout cela se dit, se discute à demi-voix pendant que je distribue mes remèdes. Je ne me presse pas de lever la séance, car nous faisons ainsi de bonne besogne, et Dieu aidant peut-être aurons-nous là un beau et grand village chrétien.

Je vous ai dit que j'avais l'honneur d'être reçu dans l'école. Le maître était absent, c'est un de ses grands élèves qui me faisait les honneurs du *hio-tang* : palais de la science. *Fa-tche* est un charmant jeune homme de 16 ans à la figure ouverte, à l'œil vif et spirituel. Il est fort avancé pour son âge, et on voit du premier coup que c'est un enfant très intelligent. Il paraît tout aussi bien doué du côté du cœur : simple, modeste et d'une délicatesse parfaite. Ses talents lui donnent déjà l'autorité d'un *lettré*, ajoutez que c'est le fils aîné du plus riche propriétaire du village ; aussi peut-il commander en maître et se faire respecter. Il ne me quitte pas un instant, veille lui-même à ce que mon souper soit en règle, et fait la police pour que personne ne vienne me déranger pendant que je mange un bol de riz, du poisson salé et des choux cuits à la chinoise : tout ce qu'on avait trouvé de mieux dans le village. Plus tard, craignant que la veillée ne fût trop fatigante pour moi, il invite tous ces braves gens à se retirer, et m'offre le lit du maître, pendant que lui-même partage le sien avec mon domestique.

Le lendemain avant de dire la Messe dans l'école, je lui explique brièvement que c'est le sacrifice des chrétiens. Les Chinois sont très familiarisés avec l'idée du sacrifice qui tient une très grande place dans leurs cérémonies religieuses. Il comprend tout de suite qu'il faut prendre l'attitude respectueuse exigée par le *rite du sacrifice* ; et que rien ne doit me troubler dans l'exercice des fonctions sacrées. Il fait en conséquence sortir presque

tout le monde de l'école, et ordonne avec autorité de se tenir à l'extérieur sans crier, ni parler. Les suisses dans nos cathédrales n'obtiennent certainement pas le silence qui régna toute la durée de la messe dans la foule compacte avide de contempler nos cérémonies si étranges pour elle. Pendant ce temps mon petit *Fa-tche*, à 3 pas de l'autel, suivait lui-même tous nos mouvements passant avec moi à droite ou à gauche de l'autel, pour mieux saisir tous les détails.

En pareille circonstance, il est bien facile d'être fervent; comment ne serait-on pas ému en demandant à Notre-Seigneur de donner le don de la foi à ces pauvres gens qui n'ont jamais entendu parler de lui ?

A mon départ, beaucoup m'ont promis de venir pendant l'hiver à *Siu-kia-kiao* apprendre la doctrine. Plusieurs sans doute oublieront ces bons désirs, mais j'espère que quelques grains seront tombés dans la bonne terre.

Mon petit *Fa-tche* sera-t-il fidèle à la grâce ? Je vous l'avoue, j'espère moins pour lui que pour les autres pauvres gens du village. En Chine plus encore qu'en Judée, il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume du ciel. Sa qualité de lettré, ses succès futurs seront un obstacle encore plus terrible que la richesse. Comme tant d'autres, hélas ! il verra peut-être la vérité, mais n'aura pas la force de rompre les mille liens qui l'enchaînent au paganisme. J'aurai beaucoup obtenu si l'influence des lettrés, les pharisiens de la Chine, ne le pousse pas à nous faire de l'opposition, quand nous devons un jour, comme je l'espère, nous établir dans ce pays.

Un missionnaire ne doit rien négliger quand il s'agit de gagner la sympathie des lettrés d'un village, aussi ai-je été généreux envers le maître d'école et son brillant élève. Au premier j'ai laissé en cadeau deux livres de religion, un calepin, plusieurs crayons et un petit couteau ; au second j'ai donné un autre calepin, des crayons rouges et bleus et deux magnifiques images en papier transparent sans emblèmes religieux.

C'est vous, mon bien cher Père, avec les autres Pères de Jersey, qui avez fait tous les frais de mes libéralités. Les lettrés sont très friands de calepins et de crayons, ce qui se comprend du reste, puisqu'ils ne peuvent rien noter sans avoir recours à un pinceau, à un encrier, à de l'encre et à de l'eau pour délayer leur bâton d'encre.

Le mardi vers 8 heures, j'ai repris ma course en me dirigeant sur la ville de *Sou-song* dont nous songeons à faire la conquête. En me rendant dans la ville même, je n'ai d'autre but que de me montrer et habituer peu à peu les habitants à nous voir et à nous accepter. C'est le seul apostolat possible en commençant, et il n'est pas toujours facile, ni sans danger. Je traverse les rues sans être insulté et par suite sans avoir de réparation à exiger, ce qui est nécessaire si on veut s'établir dans le pays, mais ce qui est aussi fort ennuyeux.

On me fait même l'honneur de me prendre deux fois pour un chinois

d'une autre province en entendant mon accent étranger. Après m'être ainsi pavané dans les rues de *Sou-song*, je pars vers 4 heures pour me rendre chez des catéchumènes qui habitent à moitié route entre *Sou-song* et la rive nord du lac *Long-hou*. Un chrétien averti d'avance du jour de notre arrivée, nous attend et va nous guider dans ces nouveaux parages. Nous ne pouvons suivre la route de la plaine, le long de la rivière de *Sou-song* ; elle est coupée par les eaux ; ce qui nous force à faire un détour assez grand par les montagnes. Je suis du reste largement payé de ce petit surcroît de fatigue, par le splendide coup d'œil qui nous est offert au *Fou-tsouo-ling* : défilé du siège de *Fou* (Poussah), et par l'immense rocher taillé en forme de siège qui donne son nom au défilé. A la tombée de la nuit nous arrivons au *Siao-mé-chan* (montagne du froment). C'est un plateau situé au pied des hautes montagnes qui séparent la province du *Ngan-Hoei* de celle du *Hou-pé*. Son altitude ne permet pas d'y cultiver le riz, mais en revanche on y récolte un froment superbe ; et la moisson du bon Dieu y donne aussi les plus belles espérances. Déjà nous avons des chrétiens et des catéchumènes dans 5 ou 6 villages ; une foule de familles nous offrent d'envoyer leurs enfants à notre école si nous en fondons une dans le pays ; c'est si loin de les envoyer à *Siu-kia-kiao* !

Ah ! si nous avons un missionnaire de plus à *Sou-song*, et de l'argent pour fonder une école et une église, comme l'œuvre de Dieu avancerait rapidement parmi ces braves gens pauvres, simples et honnêtes autant qu'on peut l'être dans le paganisme !

Je passai là presque toute la journée du mercredi visitant païens et chrétiens, exhortant à venir apprendre la doctrine à *Siu-kia-kiao* pendant l'hiver, et tâchant de récolter le plus d'enfants possible pour la prochaine rentrée des classes.

Le soir, je partis pour *Sou-song*, le cœur tout consolé par l'espérance de voir bientôt se former une belle et solide chrétienté dans les montagnes du Froment.

Le lendemain de bonne heure, nous quitions *Sou-song* dans l'intention de nous rendre à *Tai-hou*. C'était une étape de quatorze lieues sous un soleil déjà chaud. Pour mon compte, je marchai sans peine, les pêches de Jersey m'ont rendu infatigable, mais mon pauvre porteur chargé de 50 à 60 livres, devait s'arrêter souvent pour se reposer en prenant le thé. Aucun missionnaire n'avait encore apparu sur cette route, aussi mon apostolat ici encore se réduit à me montrer. Mais cette opération préliminaire se fera très vite, car dans une foule de villages situés entre *Sou-song* et *Tai-hou*, il y a des familles dont les membres émigrés au *Kien-té* (au Sud du *Kiang*) y ont embrassé la foi. Ces néophytes reviennent ordinairement à la *vieille famille* à l'époque du 1^{er} de l'an, et y font de la propagande. Aussi, là encore il y a bien des espérances. Mais, hélas ! personne jusqu'ici n'a pu

s'occuper de ces familles où nous sommes déjà connus et estimés sans y avoir jamais paru.

Arrêtons-nous, si vous le voulez, à *Tai-hou*, dans la petite école que nous y avons fondée cette année. Nous continuerons notre voyage plus tard si la chaleur nous le permet.

GOULVEN, S. J.

Sociétés littéraires protestantes.

Lettre du R. P. Colombel.

Shang-hai, 6 janvier 1893.

NOS concessions européennes de *Shang-hai* s'intitulent modestement le *model settlement*, et parmi les joyaux de cet écrin un des plus brillants est une *Literary and debating Society*. Quatre ou cinq fois pendant l'hiver (la Société se repose en été), le bureau trône devant un public choisi; un des membres les plus distingués de la Société européenne (anglaise presque uniquement,) choisit un sujet et le développe devant ses auditeurs, puis une seconde fois dans les deux journaux de *Shang-hai*. Le plus souvent la Société n'a de *debating* que le nom, l'orateur n'a que des applaudissements.

Or les séances de cette session 1892-93 se sont ouvertes le 28 novembre. Un des grands personnages de *Shang-hai*, *Consul and assistant judge* pour l'Angleterre, avait pris pour sujet : « Les principales époques de l'histoire européenne et de quelques livres qui traitent de ce sujet. » L'auteur avouait d'abord que « ses études avaient été bien superficielles, mais en sa vie il « était tombé sur de bonnes veines et espérait pouvoir tracer un plan d'études « au moins utile pour les jeunes gens. »

La majeure de son argumentation était juste : « dans la longue série des événements de l'histoire humaine, chaque changement, chaque développement est gouverné par des lois fixes et certaines. » Mais dès lors l'orateur s'écartait de la vérité : ces lois qui président à l'histoire, ne sont pas autres pour lui que les *Principes de l'Évolution*. La Grèce produit Carthage, Carthage apprend que la maîtresse des mers est la maîtresse du monde, Rome profite de la leçon, puis Gênes, puis Venise, puis le Portugal, l'Espagne, la Hollande et enfin l'Angleterre, dernier produit de l'évolution fatale du principe. « Tant que l'empire des mers restera à l'Angleterre, sa prospérité « commerciale et politique est assurée. Le commerce s'abritera sous son « drapeau tant qu'il sera assez fort pour le protéger, mais pas plus. » — Voilà l'idéal ; le commerce protégé (imposé au besoin,) par la force.

Après ces profondes considérations, l'orateur passait à l'étude plus approfondie d'un fait spécial, « La chute de l'empire romain » et il avouait se

laisser guider par un livre « peu connu », disait-il, l'*Histoire du développement intellectuel de l'Europe* par un docteur DRAPER, professeur à l'université de New-York. L'idée principale en est que les nations ont leurs périodes d'enfance, d'adolescence, de maturité, de décrépitude, comme l'homme en sa vie.

On trouve toujours la foi dans l'enfance des sociétés. Alors tout est pris de confiance, les peuples croient aux miracles, aux reliques, aux saints, la superstition règne sur la Société. Puis vient l'âge du libre examen, c'est l'âge de la maturité. La lutte commence entre la foi vieille et la raison naissante... Là où la foi est assez maîtresse du pouvoir pour recourir à l'inquisition, à la persécution, elle survit à la lutte, ailleurs la raison domine, impose silence à la foi ; c'est l'âge de la philosophie inductive, où la nature seule est étudiée. C'est l'époque des grandes découvertes de la mécanique qui augmentent notre confort matériel et accroissent notre pouvoir sur les forces de la nature. Après cela vient l'âge de la décrépitude où les forces d'investigation sont épuisées et les progrès obtenus, passent entre les mains d'une nation plus jeune, plus vigoureuse. (L'Amérique ou la Chine, sans doute.)

Voilà les hauteurs auxquelles s'élève la philosophie de ces messieurs ; aussi, quand l'orateur voulut appliquer ses principes à l'Empire Romain, n'est-il pas étonnant qu'il eut déjà perdu de vue la logique et la vérité ?

La cause de la chute de l'Empire Romain, c'est le christianisme. Cette nouvelle religion, nourrie du miracle, se vantant de sortir de la révélation, était faite pour un peuple en enfance. L'Europe ainsi née met quinze siècles à parvenir à l'âge de raison. L'invention de l'imprimerie, les découvertes maritimes, sont les premières manifestations de sa virilité. Enfin la Réforme protestante sonne l'heure de sa maturité. L'Angleterre se met en tête du mouvement qui conduit au grand fait des temps modernes, *Le Suffrage universel* qui s'impose partout. Sans doute, il a ses dangers, mais ils disparaîtront quand l'éducation sera universelle elle aussi. Alors la paix régnera, les gouvernements seront stables. L'orateur a confiance en la sagesse de ses concitoyens et attend ce bel avenir en toute sécurité.

Je sens le besoin de dire ici que j'ai fait cette analyse aussi exacte que j'ai pu et que si le ridicule y abonde, ce n'est pas moi qui l'y ai mis. La lecture de ce long travail rappelle invinciblement une fable où certain oiseau montre la lanterne magique à des spectateurs ébahis. Mais surtout, c'est triste. Voilà les idées d'un homme qui représente la haute culture intellectuelle des Européens venus en Chine. Dans le bureau de cette Société savante résident deux ministres protestants qui représentent ce qu'il y a de plus en vue parmi ces messieurs ; la Société se dit *debating* et pourtant personne n'éleva la voix dans son enceinte pour répondre, au moins pour protester, à ces impiétés et à ces inepties.

C'est du dehors que vint la protestation.

Nous avons à *Shang-hai* un certain nombre de catholiques européens. Tous les dimanches il en vient plusieurs centaines à la messe dans nos deux paroisses, et sur le nombre il en est de très fervents. Parmi eux un très digne Irlandais de 72 ans se fait remarquer. Sa mère, ses sœurs ont fini leurs jours dans les couvents d'Irlande. Lui-même a longtemps exercé en Angleterre la charge d'avoué ou d'avocat, ses deux fils occupent à *Shang-hai* des positions honorables, il s'est retiré auprès d'eux. Il a lu beaucoup dans sa longue vie, noté beaucoup, retenu encore plus, mais surtout sa foi et sa piété sincère jettent pour lui une vive lumière sur les questions philosophiques. Il se sert souvent de sa science dans les journaux pour la défense de la vérité. L'un de nous attira son attention sur la lecture faite dans la *Debating Society* et reproduite dans les journaux. Aussitôt notre vaillant chrétien prit la plume et envoya au journal du matin la protestation demandée.

Le très digne champion de l'Église commençait par un aimable reproche à tous les missionnaires de *Shang-hai* de s'occuper plus des païens chinois que des Européens plus ou moins païens eux aussi qui s'engagent dans l'erreur. Nous en avons une preuve récente, dit-il, en la personne d'un Européen d'une éducation distinguée et occupant une position importante, qui, sans crainte de contradiction, devant un auditoire choisi, a pu traiter comme des ignorants ou des fous les chrétiens les plus célèbres de l'antiquité. Sans doute la bibliothèque publique de *Shang-hai* offre peu de ressources pour des études sérieuses, elle est surtout riche en littérature parisienne et du demi-monde, cependant quelques recherches suffiraient à faire trouver la vérité méconnue. Puis le très savant défenseur de la religion cite très à propos ses auteurs anglais que lui connaît à fond et qui déposent en faveur de la vérité. Il fait voir le ridicule de l'application de l'évolution à la fabrication des doctrines, à peu près, dit-il, comme la brouette chinoise peut sortir de morceaux de bois patiemment entassés les uns sur les autres. Il rappelle brièvement l'histoire de la véritable et unique religion dans l'univers entier et les bienfaits que le christianisme a semés dans le monde.

L'orateur de la *Debating Society* avait orné sa lecture d'un épisode à effet, la mort d'Hypatia et n'avait pas manqué de la représenter comme une victime innocente de saint Cyrille et de l'Église. Notre catholique anglais n'eut pas de peine à retrouver le roman où son adversaire avait puisé, et sa sérieuse érudition lui permit sans peine de rétablir là encore la vérité. Aussi en finissant traite-t-il le *Popular lecturer* de *fashionable novelist*.

En lisant cet article, on reconnaît le vieil avocat, sûr de sa cause, à l'aise devant un juge qui s'est fourvoyé et heureux de rétablir l'innocence de son client. L'excellent monsieur P. D. mettait là, en effet, au service de l'Église, l'expérience d'une longue vie d'avoué, d'avocat, surtout de chrétien fidèle ; aussi plus heureux que le vieux lutteur de Virgile, il remporte encore des victoires en ses derniers combats.

La première phrase de M. P. D. était un peu à notre adresse, elle repro-

chait aux missionnaires de ne pas assez s'occuper des païens européens, dont la conversion, disait-il, vaudrait cent et mille conversions de Chinois. Il y a là un point de vue qui n'est pas complètement le nôtre. M. P. D. voudrait nous lancer dans la polémique des journaux, nous préférons qu'il manie cette arme, nous réservant de l'y aider. Mais les protestants se sentent plus touchés que nous. Il était honteux pour le chapelain de l'église anglicane, pour un autre ministre très en vue, qui siègent au bureau de la *Debating Society* qu'aucune protestation ne se fût fait entendre. Un autre de ces messieurs, le premier en dignité, archidiacre et chef des missions de la haute église d'Angleterre, chercha une excuse, ou plutôt tendit la main à la fêrule. Il envoya à M. P. D. une lettre très humble, très aimable. Bien qu'il soit, dit-il, du nombre de ces missionnaires maladroits qui se dévouent à l'instruction des païens chinois sans valeur et négligent les païens européens de grande influence, il veut pourtant le remercier du fond du cœur de sa protestation dernière et des courageux articles qu'il a souvent publiés pour la défense de la religion révélée contre les mesquines attaques des critiques modernes. Je reconnais, ajoute-t-il, que nous vous sommes grandement redevables pour votre foi sans peur et la savante exposition que vous savez en faire. C'est que, en effet, le dernier mot en cette affaire est resté à notre sainte religion.

Cette conduite des ministres protestants ne doit point étonner. Souvent ils s'abritent derrière nous pour prêcher Notre-Seigneur, souvent aussi l'effet le plus sûr pour eux de quelques années en Chine est qu'ils perdent le peu de foi qu'ils avaient en arrivant. Je sais que c'est l'aveu qu'ils se sont fait dans une réunion célèbre ; j'ai eu souvent entre les mains des preuves évidentes de ce résultat. Le *Daily News* du 16 décembre 1892 publiait une lettre d'un missionnaire protestant au *Se-tchuen*, il avait visité une pagode et assisté aux offices récités par les Bonzes. Cela avait suffi pour ébranler sa foi. « Il n'avait eu jusque-là qu'un cœur trop étroit, des idées « mesquines sur les infinies grandeurs de Dieu... Ces Bonzes servent Dieu, « l'honorent en esprit et en vérité, il n'ose plus les condamner, il ne peut « garder de notre Père qui est dans les cieux l'idée mesquine qu'il en « avait... »

Ce missionnaire-là semble encore avoir quelque idée de ce que c'est que d'avoir une religion. Un autre, Américain, à la fois docteur en médecine, professeur, missionnaire et surtout voyageur, envoyé par quelque secte protestante de New-York, me semble ne plus en avoir du tout. En 1890 il avait passé à *Shang-hai* et fait dans une église protestante un discours absolument ridicule sur *Le mouvement accéléré de la Providence*. Il y disait surtout qu'il avait fait lui-même huit fois le tour du monde.

Aujourd'hui j'ai sous les yeux le résumé d'un sermon « agréable et instructif » intitulé *Une soirée en Orient*, que ce Monsieur vient de donner dans une église de New-York : « Rapide description de ses voyages dans

« les Indes, en Chine, au Japon, en paquebot, en chemin de fer, en brouette, « en pousse-pousse, à chameau, à cheval, à éléphant, à pied, en char à « bœufs, en barque chinoise. La soirée se compose de musique instrumen- « tale et vocale. Pendant les morceaux, le prédicateur se montre dans le « costume des différents peuples qu'il a visités : en japonais, en coréen, en « chinois, malais, turc ; il raconte ses aventures entre les morceaux de mu- « sique. Au sortir de la salle, chacun voudra acheter le livre de ses voyages, « intitulé : *Ex Oriente*. » C'est ainsi que le docteur, professeur, mission- naire Thwing (son nom mérite d'être gardé,) « espère humilier les lettrés « du confucianisme devant le crucifix et apporter à ses pieds les richesses « de l'Orient. »

Voilà ce que les Européens qui envahissent la Chine, en dehors de l'É- glise, ne lui apportent que trop souvent. On comprend qu'elle hésite à recevoir leur enseignement.

Aug. M. COLOMBEL, S. J.

Histoire d'un dîner mandarinal.

Extrait d'une lettre du P. Simon à son frère.

Nan-king, 1^{er} décembre 1892.

VOICI l'histoire d'un dîner mandarinal à notre maison de *Nan-king*. Pour la bien comprendre, il est bon de savoir qu'il nous est extrê- mement difficile d'avoir des relations avec les mandarins : difficile partout, et plus difficile peut-être à *Nan-king* que partout ailleurs : ils y sont trop nombreux, ayant tous les yeux les uns sur les autres pour s'épier. Sans compter que la plupart — la plupart ne dit pas assez — sont très hostiles : hostiles à la religion et aux étrangers. Ceux qui ne le seraient pas ailleurs, le sont généralement à *Nan-king*, par crainte des collègues, et surtout des supérieurs. Vous en avez eu un exemple, — avant-dernier numéro des lettres de Jersey, — dans la relation d'un « jugement au tribunal du *Chang-yuen- hien*, « sous-préfecture du *Chang-yuen* ».

Je n'en ai connu qu'un, depuis 5 ans bientôt, qui ait fait exception. C'est le sous-préfet qui a remplacé notre persécuteur de l'année dernière. C'est le héros de mon histoire : homme distingué, capable, et, ce qui ne lui fait pas moins d'honneur, qui n'a pas peur de se montrer. Le jour du dîner, deux autres mandarins disaient avec une certaine ostentation, non sans un grain de raillerie à mon adresse, qu'ils n'avaient jamais mis les pieds à la mission catholique. — « Et moi, repartit le sous-préfet *Tcheng*, j'y suis venu plusieurs fois. J'y viendrais plus encore si j'avais le temps : j'aime le P. *Sou*. (C'est mon nom chinois.) Vous autres, vous avez peur des étrangers, parce que vous ne les connaissez pas; moi, je les connais. » Un des interlocuteurs qu'il interpellait ainsi était le préfet *Li*, son supérieur immédiat.

Il m'avait invité à dîner le premier quelque temps auparavant, et il faillit bien me jouer un très mauvais tour en cette occasion sans s'en douter. L'invitation m'était commune avec les ministres protestants. J'eus la chance de le savoir. Je refusai, et j'allai moi-même porter la raison de mon refus : « avec tous les Chinois que vous voudrez, mais pas avec les ministres protestants : je ne veux pas que l'on puisse s'imaginer, en nous voyant manger ensemble à la table du « père et mère » du peuple, que nous sommes de la même doctrine. » Il comprit, donna son dîner aux Révérends et m'invita à part, quelques jours après, en compagnie de deux de ses amis.

Par malheur, ce brave sous-préfet nous quitte : de *Tche-hien* (sous-préfet), il devient *Tcheou*, dignité intermédiaire entre celle de sous-préfet et celle de préfet, dont nous n'avons pas le correspondant en France. C'est une promotion : puisse-t-elle profiter aux Pères de *Hai-tcheou*, PP. Durandière, Gain et Boucher ! Ils gagnent ce que je perds : j'en bénis Dieu N.-S., dont la seule cause est en jeu, et non la nôtre.

Mais venons à mon histoire. J'ai donc donné un grand dîner mandarinal, mon premier depuis que je suis en Chine, bien que j'aie eu occasion de prendre part à plusieurs chez les mandarins eux-mêmes, surtout en accompagnant les étrangers de marque, hébergés chez nous durant leur séjour à *Nan-king*. Il y avait à ce dîner le préfet de *Nan-king*, les deux sous-préfets (*Chang-yuen-hien* et *Kiang-ning-hien*), qui ont leur résidence au chef-lieu, le secrétaire des affaires étrangères, et un des généraux qui nous avaient protégés pendant et depuis les émeutes.

D'abord, ce ne devait être qu'un dîner à quatre : le sous-préfet du *Chang-yuen-hien*, avec les deux derniers pour compagnons. Je voulais rendre au sous-préfet son invitation d'un mois auparavant ; la crainte d'un refus m'empêchait d'inviter en même temps le préfet et sous-préfet du *Kiang-ning-hien*.

Une grossièreté des gens de la préfecture a amené le complément sur lequel je n'aurais jamais osé compter.

Depuis longtemps je désirais forcer la porte du *Kiang-ning-fou* (préfet de *Nan-king*). Ne voulant pas une rebuffade trop directe à ma personne, je fis demander le jour et l'heure auxquels je pourrais me présenter. La réponse fut : « Pour les affaires, pas besoin de demander une heure : si c'est une simple visite, notre *Ta-jen*, (grand homme), n'a pas de temps à perdre ! » — Et cela, agrémenté de *Yang-koei-tse*, diable d'Europe, et autres injures, tant à mon adresse qu'à celle de notre sainte Religion, qui avaient commencé dès la présentation de ma carte.

Cela se passait le vendredi après-midi.

Je n'avais pas d'affaire auparavant. Cette grossièreté m'en créait une, que je ne pouvais laisser tomber. Dès le lendemain, je prends mes habits de cérémonie et je monte en chaise, avec l'intention d'aller au *Kiang-ning-fou* (préfecture), et aux deux *Hien*, (les deux sous-préfectures).

Je commence par le *Kiang-ning-fou*. Rebuffade non moins grossière que la veille. Pendant une bonne demi-heure, je reste en chaise, à la porte, parlementant avec les gens du *Ya-men*, au milieu d'une foule nombreuse : « Votre maître m'a fait répondre hier que je pouvais venir quand bon me semblerait pour affaires : j'en ai une : je viens, et je veux le voir. »

Impossible d'obtenir une autre réponse que celle-ci : « Allez au sous-préfet ; c'est la filière : le sous-préfet en conférera ensuite avec le préfet ! »

D'après tout l'ensemble, j'étais déjà convaincu que ces *fidèles* du *Ya-men* prenaient sur eux de me fermer la porte, dans la crainte que je ne racontasse à leur maître l'histoire de la veille. Je n'en étais pas assez sûr pour céder à la pensée de descendre de chaise et de passer quand même pour aller droit au grand homme, malgré ses gens.

J'avais avec moi un de nos catéchistes, bachelier. Il enrageait. Pour moi, Dieu aidant, je pus tenir la résolution que j'avais prise en partant : je restai calme, malgré un certain orage intérieur. La chose ne me fut pas trop difficile, grâce à l'attitude générale de la foule, vraiment sympathique. Pas un mot mal sonnante dans tout ce monde, assez animé pourtant autour de ma chaise. Quelques-uns me faisaient l'honneur de me prendre pour un consul ; plusieurs disaient même tout haut aux gens du tribunal qu'ils s'exposaient à une vilaine affaire en traitant ainsi un Européen. J'en profitai pour me retirer « sans perdre la face », chose essentielle en Chine. Je dis le plus clairement que je pus aux employés de la préfecture que je reviendrais le lendemain, et que je demanderais compte à leur maître de leur indigne conduite à mon égard : « J'irai en effet au *Chang-yuen-thien* (sous-préfecture du *Chang-yuen*), ajoutai-je, mais pour une autre affaire ; pour celle-ci, c'est au *Yang-ou-kiu* (bureau des affaires étrangères), que je vais aller directement. »

J'avais promis, le matin, une messe aux âmes du Purgatoire, si j'obtenais une réparation des insultes de la veille : je leur rappelai qu'elles avaient désormais une double réparation à m'obtenir, et je partis avec confiance.

Je pouvais compter sur l'amitié du secrétaire des affaires étrangères, ancien directeur de l'école navale, et ami des deux professeurs, MM. Pen-niall et Hearson, mes deux meilleurs amis à moi-même, à *Nan-king*.

Pas de chance : il venait tout juste de partir pour le *Chang-yuen-hien* (sous-préfecture du *Chang-yuen*). C'était au contraire, sans que je m'en doutasse, la chance la plus heureuse. « Au *Chang-yuen-hien* ! » dis-je à mes porteurs. Primitivement je devais y aller, mais seulement pour féliciter cet excellent sous-préfet de sa promotion.

J'y arrive. Mais hélas ! nouveau contre-temps : « Notre *Lao-yé* est très occupé en ce moment, me dit-on : il vous recevra si c'est absolument nécessaire ; si c'est simplement pour le féliciter, il vous remercie, et vous prie de l'excuser. » — « Allons, bon ! disent mes pauvres porteurs, presque humiliés ; encore une rebuffade ! » — Je réponds que je viens effectivement présenter

mes félicitations, mais que je serais reconnaissant au sous-préfet de me recevoir quelques minutes pour une autre affaire pressante. Un instant après, on crie de l'intérieur le *Tsing* réglementaire. La grande porte du fond s'ouvre, et mes porteurs tout fiers entrent triomphalement.

Mon bon sous-préfet est radieux. Je m'excuse. « Eh ! oui, me dit-il, je suis occupé : je donne un dîner ; mais vous savez que je suis toujours content de vous voir. » — Je le félicite de sa promotion ; puis, je l'invite à dîner pour le mardi suivant. — « Non, non ; c'est ici que nous prendrons ce dîner ensemble ; j'allais justement vous envoyer une invitation... Pourtant, puisque vous êtes si aimable de venir vous-même m'apporter la vôtre, je ne puis vous refuser. J'irai ; j'aurai encore le temps de vous avoir ici avant mon départ. » — « En partant de la maison après-midi, repris-je, je croyais n'avoir que cela à vous dire ; mais j'ai maintenant une autre affaire, dont je suis très attristé. Permettez-moi de vous la dire sans préambule, pour ne pas abuser de votre temps. » — « Dites, dites ; j'ai parfaitement le temps de rester avec vous : mes hôtes sont des amis. » — « Je sors d'avoir un affront à la préfecture : j'y ai été plus outrageusement traité encore hier, avec les plus injurieuses *malédiction*s contre ma personne et contre notre religion. J'ai voulu voir le préfet aujourd'hui : on m'a grossièrement insulté et refusé l'entrée du *Ya-men*. » — « Comment, comment ! mais c'est impossible ! » — Je lui racontai les deux incidents. — « C'est impossible, impossible ! » répétait-il : « Soyez sûr que le préfet n'a rien su de tout cela. Ce sont ses gens. Hier, ils ont commis bêtement cette grossièreté ; et aujourd'hui ils auront eu peur que vous ne disiez la chose au préfet. Mais soyez tranquille ; j'irai moi-même à la préfecture, et je les ferai punir. Vous traiter ainsi, vous, mon ami ; mais c'est abominable ! » — « C'est surtout une réparation que je voudrais, et celle-ci : être reçu par le préfet. » — « Je vous promets que vous l'aurez : vous serez reçu. Le préfet est un brave homme ; ses coquins de valets l'ont trompé. Il ne sait même pas que vous vous êtes présenté... Oh ! les vauriens ; mais c'est abominable ! »

J'avais ce que je voulais. Il commençait à se faire tard ; et mon bon sous-préfet avait ses invités à table. — « Ainsi, je puis espérer qu'on ne me fermera pas la porte de la préfecture, la prochaine fois », lui dis-je, en me levant. — « Soyez-en sûr : j'irai moi-même, et je vous écrirai aussitôt le jour et l'heure. »

Je revins à la mission, en remerciant mes âmes du Purgatoire. C'était le samedi soir.

Le dimanche matin, je voyais mes chrétiens après la messe, quand, vers 10 h. $\frac{1}{4}$, notre portier accourt tout rayonnant, 2 grandes cartes rouges à la main. Le branle-bas commençait dans la maison. Nos gens, en bons Chinois, sont toujours aux Anges, quand ils voient un « grand homme » en chaise à notre porte ; à plus forte raison pour deux à la fois : — « Père, c'est le sous-préfet du *Chang-yuen-hien* et le préfet ; faut-il dire *Tsing*? ... C'est

Tsing, n'est-ce pas ? » — *Tsing* veut dire qu'on reçoit la visite : expression abrégée pour *Tsing-tsin*, inviter, entrer : « vous êtes prié d'entrer. » — Il y a une autre expression *Tang-kia*, pour dire que monsieur n'y est pas, ou ne peut pas recevoir : *Tang*, arrêter ; *Kia*, char ; c'est-à-dire, dans la politesse chinoise : je reçois votre carte, et vous laissez aller pour ne pas prendre votre temps. — Si le maître fait dire *Tsing*, on ouvre aussitôt les portes toutes grandes, et la chaise du visiteur entre ; si c'est *Tang-kia*, un domestique va le dire, avec un cérémonial déterminé, jusqu'à la chaise qui attend devant la porte, toujours sur les épaules des porteurs.

Naturellement, c'est le *Tsing* que je fais dire ; et je prends vite les habits de cérémonie, pendant qu'on introduit les mandarins à la salle de réception.

Dès que j'y entrai, tous deux viennent au-devant de moi : mon brave sous-préfet, souriant, radieux de sa bonne action ; le préfet, avec un petit air embarrassé, confus, tout à fait celui de la circonstance. Je ne dis qu'un mot au premier : « merci ! » en passant auprès de lui pour saluer d'abord le préfet : à quoi il répondit très aimablement : « Oh ! croyez que je suis bien content ! » — Pour le préfet, je vis le moment où il allait me forcer de le saluer jusqu'à genoux, tant il fut près de le faire pour moi. S'il l'avait fait, j'aurais dû, d'après l'étiquette, le lui rendre. Il s'arrêta pourtant à la grande salutation de cérémonie, mais la plus profonde possible, l'accompagnant des excuses les plus complètes : « Il n'avait absolument rien su de tout ce qui s'était passé... Ce sont ses gens qui m'ont trompé et l'ont trompé lui-même ; gens grossiers ; malotrus ;... il les a punis ;... il me prie de lui pardonner, étant très triste « dans son cœur » des outrages que ces vauriens m'avaient faits. » — « ... Je sais, ajouta-t-il, que vous êtes très bon : *Tcheng-lao-yé* (le sous-préfet) me l'a dit. »

Si bon, je n'avais plus qu'à me montrer magnanime :... « Je savais aussi, répliquai-je, combien le préfet était bon lui-même. *Tcheng-lao-yé* m'en avait dit autant de lui, m'assurant du premier coup qu'il n'avait jamais été averti par ses gens de ma visite, ni de l'envoi de mes cartes..... D'ailleurs, j'ai plutôt à me féliciter de cette faute aujourd'hui, puisqu'elle me vaut l'honneur de sa visite au *T'ien-tchou-t'ang* (mission catholique)..... J'oserai toutefois prier le « grand homme » d'y ajouter encore une faveur : c'est de venir mardi prochain dîner chez nous avec *Tcheng-lao-yé*, comme j'avais l'intention de l'y inviter hier. Ce sera le meilleur témoignage de sa bienveillance, et la meilleure condamnation des mauvais procédés qui nous ont attristés l'un et l'autre. » — « Oui, oui, je viendrai », me répondit-il, « heureux de témoigner de mes vrais sentiments envers vous, mon vieux frère ! »

Ils restèrent une bonne heure. Le préfet se mit tout à fait à l'aise ; il me prodigua l'appellation de « vieux frère », *lao-hiong* ; et à la fin, il garda quelques bonbons du goûter que j'avais fait servir, en me disant : « C'est

bon cela : j'ai à la maison plusieurs petits enfants à qui cela fera plaisir. »

Le soir, après le salut, vite les habits de cérémonie, et en chaise. D'après le proverbe, « qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud », je ne veux pas laisser au préfet, trop nouveau converti, le temps de se refroidir. Je vais droit à la préfecture. Cette fois, pas la moindre difficulté. On dirait que les portes vont s'ouvrir d'elles-mêmes, employés souriants, empressés, comme si en une nuit et un jour j'avais été bombardé « grand homme ».

C'est l'affaire d'un instant, le temps de porter ma carte : les portes s'ouvrent toutes grandes, le *Tsing* retentit, et mes porteurs s'élancent joyeux, fiers, presque triomphants. Braves gens ! quoique païens et gens du dehors, — ce sont mes porteurs ordinaires, — ils ont eu part hier, à mon humiliation, ils prennent leur part aujourd'hui de la réparation et de l'honneur, car la réparation va jusqu'à l'honneur. J'aperçois le préfet en grand apparat, qui m'attend jusqu'en avant de la table de réception, entouré de sa troupe d'employés. Ma chaise allait s'arrêter, après avoir passé la dernière porte ; mais le Préfet fait un signe aux porteurs d'avancer jusqu'à lui, à la place des « grands hommes » les plus honorés.

La visite fut excellente. Je fis présenter la lettre officielle d'invitation à dîner, afin de faire les choses en règle, comme m'en avait gracieusement prévenu mon bon sous-préfet. Le préfet de police invitait en même temps, et pour le même jour : il fut prié d'en choisir un autre.

J'avais enfin la « face », comme disent nos Chinois ! Je pouvais me retirer.

Je n'avais plus qu'à passer chez mon sous-préfet du *Chang-yuen-hien*. J'y passai, et me contentai d'y déposer ma carte avec un « merci » pour sa démarche si bienveillante. Cela s'appelle *Sié-Pou* (merci-pas) : « *merci* du *pas* que vous avez fait, de votre visite. » Cette attention lui fut agréable. Quand je le revis au dîner : « Oh ! me dit-il, vous pratiquez jusqu'aux plus petits détails de la politesse ! »

Mais l'appétit vient en mangeant. Ce premier succès réveilla mon désir, que la crainte d'un échec m'avait empêché d'exécuter la veille, de faire aussi une visite à l'autre sous-préfet, celui du *Kiang-ning-hien*, et de l'inviter au dîner. Venant de la préfecture, ma réponse était prête, si l'on essayait de me fermer la porte.

La précaution n'était pas inutile. « Le sous-préfet n'y est pas : » tel fut le premier mot des employés, à la présentation de ma carte. Mais ils avaient affaire à un vieux roué, au moins aussi roué qu'eux : « Le Père arrive de la préfecture, leur répond mon domestique ; le préfet ira dîner mardi au *Tien-tchou-tang* ; le sous-préfet du *Chang-yuen* en sera... » etc... — C'en était assez pour que le sous-préfet du *Kiang-ning-hien* redevînt tout à coup présent. Il me reçut : homme aimable, mais pas mal narquois : ce n'est plus mon *Chang-yuen-hien* ! Lui aussi est changé ; lui aussi va dans la section des Pères du *Siu-tcheou-fou* et de *Hai-tcheou*. Il va tout juste comme

sous-préfet dans la ville de *Siu-tcheou*, où nos Pères bataillent sans résultat, pour rentrer dans une maison, bien régulièrement achetée, et d'où ils ont été chassés par une émeute il y a 8 ans. Je doute, malgré moi, que ce soit lui qui les y rétablisse...

La victoire est donc complète : *Deo gratias* ! Tous vinrent le Mardi, avec une suite de cent et quelques mangeurs à mes frais : chacun de la suite reçoit de 40 à 60 sapèques pour son repas.

Inutile d'entrer dans le menu du dîner. Je m'y perdrais d'ailleurs. Vous auriez vu défiler une cinquantaine de plats, grands et petits, viandes et desserts, tous mêlés pour nous dans un parfait désordre, mais pour eux dans un ordre admirable, jusqu'à la pièce de couronnement, qui consistait en un petit cochon, cuit et servi dans son entier. A la fin une toute petite tasse de riz, comme pour dire qu'on en a mangé.

Il paraît — je le sus par un de mes catéchistes, qui l'avait su lui-même d'un des employés de la préfecture, — que le préfet n'était pas parti sans appréhension de son *Ya-men*. Il s'en était ouvert à ses gens : « Est-ce qu'on ne me donnera pas du *mi-yo* à manger, au *Tien-tchou-t'ang* ? » Traduisez « remède pour ensorceler ». C'est le fameux *mi-yo* qui avait servi de prétexte à l'émeute de *Ou-hou*. J'eus la consolation de constater que le bonhomme n'y pensa plus une fois à table. Il fit honneur au dîner, et tous les autres avec lui, me répétant sans cesse : « Oh ! mais c'est très bon tout cela, vieux frère : vous avez fait les choses trop en grand. » — A quoi je répondais, en variant un tout petit peu, selon mes forces : « Oh ! c'est bien peu de chose, et bien au-dessous de mon désir. »

Voilà mon histoire. Mais il y a eu depuis bien d'autres faits, qui en ont été la suite, et comme les corollaires.

En voici quelques-uns : J'écris précisément ces lignes, à 200 *li* de *Nan-king*, environ 35 lieues, dans la sous-préfecture la plus éloignée de mon immense district, à *Kao-choen*, extrémité sud de la préfecture du *Kiang-ning-fou*, au milieu d'un voyage que je pourrais intituler « une tournée de sous-préfectures, » et qui est une conséquence des relations enfin ouvertes avec les mandarins par mon dîner de *Nan-king*.

J'y suis arrivé aujourd'hui, 23 mai, à 2 $\frac{1}{2}$ h. Heureuse circonstance, puisque c'est sous les auspices de N.-D. Auxiliatrice, dont j'ai dit les premières Vêpres en route. J'ai fait porter ma carte au sous-préfet en lui annonçant « que je ferai visite » demain. De la sous-préfecture de *Kao-choen*, je me rendrai dans une autre, celle de *Li-choei*, à mi-chemin de mon retour à *Nan-king*. Je n'ai presque rien à faire ici : simple visite, pour entrer en relation, n'ayant encore aucun chrétien dans cette sous-préfecture. Avec cela, une liberté bien rare pour une auberge chinoise : à peine, de temps en temps, quelques curieux, qui me laissent quand je leur ai dit deux ou trois mots de doctrine. Profitons-en, en attendant la visite de demain, pour revenir un instant sur les jours précédents.

C'est la semaine dernière que j'ai commencé cette tournée d'un nouveau genre par la sous-préfecture de *Kiu-yong*, à 90 *li* E. de *Nan-king*. Je suis annoncé officiellement dans chaque sous-préfecture par une lettre du préfet. Il me l'avait offert lui-même dans l'effusion qui suivit notre dîner, et il m'en renouvela l'assurance, dans un grand dîner que, lui et les 2 sous-préfets de *Nan-king* m'ont donné en corps, il y a un mois.

Cette annonce officielle a ses avantages, pour une première fois du moins : entre autres, celui de m'éviter une rebuffade, contre laquelle je ne serais peut-être pas toujours garanti sans cela. Elle a aussi ses inconvénients : celui surtout d'être trop officielle, ce qui n'est pas la perfection ici pas plus qu'ailleurs. Elle me vaut aussi d'assez plaisantes aventures. Par exemple, à ma visite au sous-préfet de *Kiu-yong*. J'étais à peine entré à l'auberge, que deux employés du *Ya-men* accourent : « Notre sous-préfet nous envoie saluer le Père... Comment les satellites ne vous ont-ils pas accompagné depuis *Tou-Kiao*? (Petite ville à 20 *li* de *Kiu-Yong*.) — Ils y sont depuis avant-hier, envoyés par notre *Lao-yé* pour escorter le Père jusqu'ici. Il va en venir deux autres, qui monteront la garde à la porte de l'auberge, et deux employés de service, pour être à vos ordres le temps que vous passerez à *Kiu-Yong*. » — Ce disant, les voilà de commencer la police eux-mêmes, chassant les curieux, et criant à tue-tête : « Défense de venir molester le grand homme européen ! sortez, sortez. »

Ce n'était pas mon affaire, ni celle du pauvre aubergiste qui allait perdre ses clients pendant mon séjour. J'explique à mes trop zélés défenseurs que, venant pour prêcher la doctrine, je désire au contraire voir le plus de monde possible ; et pour dégager leur responsabilité, je fais aussitôt porter ma carte au sous-préfet, le remerciant de sa bonne volonté, mais le priant de me faire grâce de ses plantons et de ses gens de service, et lui demandant son heure pour ma visite du lendemain.

Que s'était-il passé ? Le brave sous-préfet avait reçu du préfet l'avis de mon passage à *Kiu-yong*. Mais heureusement pour moi, et malheureusement pour lui, pendant qu'il m'attendait par la grande route directe, j'avais pris une route détournée par les montagnes, voulant profiter de ce voyage pour donner la mission annuelle chez une pauvre famille chrétienne.

Il en fut quitte pour expédier un exprès à mon escorte manquée qui s'en revint bredouille le lendemain. Mais, si cette expédition fut inutile pour le sous-préfet, et pour moi aussi, grâce à Dieu, elle ne le fut pas pour les cancaniers du pays. Même pendant que j'étais à *Kiu-yong*, et que tout le monde avait pu bien clairement constater que j'étais bien seul d'Européen, lors de ma visite au sous-préfet, et de la visite qu'il me rendit à mon auberge, le bruit courut qu'il y avait *trois cents* Européens dans la ville. Et 8 jours plus tard, à 40 *li* de là, on me demandait à moi-même si j'étais parmi les *deux cent soixante-dix* Européens, — pourquoi soixante-dix ? — reçus à *Kiu-yong* la semaine précédente, et escortés par trois cents sol-

dat, pour leur entrée dans la ville ?... O renommée aux cent bouches, que tu es féconde..., et menteuse..., et bête ! — Ce sera peut-être 540 dans 15 jours. Mais aussi, pourquoi envoyer 8 satellites à 20 *li* de *Kiu-yong*, s'il n'y avait que ma pauvre personne à recevoir ?

Après tout, ce n'est ni plus drôle, ni plus fort, que la pensée d'un bon paysan, qui disait, hier, sur le chemin, en me voyant aller à *Kao-choen* : « C'est un parent de notre nouveau sous-préfet, qui va le voir ! » J'ai oublié de raconter cela au sous-préfet, dans ma visite tout à l'heure.

Car je reviens justement de cette visite. Le sous-préfet s'y est montré très aimable. Il me l'a rendue aussitôt, à mon auberge, avec tout l'apparat des visites officielles : tam-tam, soldats, la troupe d'employés... et les curieux. Ses gens m'avaient fait prévenir : je leur en dois un merci, pour m'avoir ainsi évité l'ennui de quitter et de reprendre les habits de cérémonie j'en aurais eu à peine le temps.

Enfin, ma dernière visite cet après-midi, 26 mai, au sous-préfet de *Li-choei*. C'était la plus redoutée ; extérieurement c'est la meilleure. Lui aussi a reçu avis de mon passage. D'après ses gens, il y a près d'un mois qu'on m'attend : ils ont déjà préparé plusieurs dîners... que je ne suis pas venu manger. Cette fois, je n'y échapperai pas ! J'y échappe pourtant, grâce à la présence des *Wei-yuen*, exterminateurs de sauterelles. Le terme *Wei-yuen* répond à notre expression envoyé, délégué. C'est un personnage qui pullule en Chine. Choisis d'ordinaire dans ces armées de gens sans place, décorés du titre de *Heou-pou* (expectant) : *heou-dou-tao*, *heou-pou-fou*, *heou-peou-hien* ; c'est-à-dire *intendant*, *préfet*, *sous-préfet en expectative* ; sans grand' chose pour vivre, ils sont la terreur de ceux vers qui ils sont délégués, depuis le menu peuple jusqu'aux mandarins.

Il en arrive 6 à *Li-choei*, un jour après moi, délégués par le *Fau-tai*, trésorier de la province du *Kiang-tou*, et par le *Tche-fou*, préfet, de *Nan-king*, pour aider le sous-préfet à exterminer les sauterelles de la sous-préfecture. Ils descendent à la même auberge que moi ; et, dès notre première entrevue, je constate qu'ils sont loin d'être en bonne harmonie avec le sous-préfet. Extrêmement aimables pour moi, ils ne tarissent pas de malédictions et de menaces contre le pauvre sous-préfet : « Nous le ferons casser ; c'est un *ci*, c'est un *ça* : il ne s'occupe pas de son peuple » ;... et surtout « il nous traite, nous, comme si nous n'étions pas les envoyés de ses supérieurs !... »

J'en aurais eu de belles à raconter sur ces messieurs, à mon tour, sur leurs délibérations savantes des moyens à employer pour détruire les sauterelles. Ils daignèrent m'y admettre. C'était très plaisant. Un seul exemple. Ils pensaient à inonder de pétrole les campagnes pour brûler les perfides volatiles. Une réflexion de moi les arrêta : « Combien de caisses de pétrole ? Et puis, je crois bien que les sauterelles s'envoleront pendant que la paille de riz et les épis y passeront ! » — « Ah ! oui, c'est vrai » !... Je ne parlerai

pas non plus de leur opium..., qu'ils m'ont gracieusement, mais aussi très inutilement, bien vous pensez, offert de fumer avec eux. Tout cela m'entraînerait trop loin. Au demeurant, bons compagnons : ils me promirent de venir me revoir à *Nan-king*.

Je me gardai bien, dans ces circonstances, de leur dire que dès mon arrivée, la veille, le sous-préfet avait au contraire fait de vraies instances pour m'avoir à souper. Je m'étais excusé, ayant plus besoin de sommeil que d'un grand dîner, après 12 heures de mule dans ma journée sous un soleil de feu ; mais enfin il m'avait témoigné beaucoup de courtoisie. A plus forte raison, je ne me vantai pas de la réception qu'il m'avait faite le matin, avec tous les dehors d'une extraordinaire bienveillance : c'eût été attiser le feu, et contre lui, et contre moi-même peut-être. Accusant déjà le sous-préfet de leur avoir manqué d'égards, ils auraient pu l'accuser d'en avoir eu trop pour le « diable d'Europe ».

De fait, l'invitation de la veille, remise à plus tard sur mes excuses réitérées, ne fut pas renouvelée. Mais le soir, presque à la nuit, vers 8 h., il m'arrivait un domestique de la sous-préfecture. Il entra mystérieusement dans ma chambrette, en passant par celle où soupaient les *Wei-yuen* ; et, le doigt sur la bouche, me parlant plus par gestes que de la voix : « Sur-tout, me dit-il, que les *Wei-yuen* n'en sachent rien. Le sous-préfet ne les aime pas ; il vous envoie ces petits objets pour vous montrer qu'il vous aime ». — Il ajouta qu'il avait été choisi pour les apporter, parce qu'il n'était pas connu au dehors, n'étant pas un employé du tribunal, mais seulement de la maison du sous-préfet. Ce disant, il vidait son panier sur ma table : une boîte de beurre d'*Isigny*, un vrai *Bretel* ! 2 boîtes de petits-pois, 2 boîtes de poisson, 2 fioles de *meat juice* ; et, ce qui était bien autrement précieux pour moi, un ouvrage introuvable, la « Description, — sorte de chroniques, — de la sous-préfecture », en 12 volumes.

C'était une réelle générosité ; mais les circonstances en faisaient en même temps une très agréable délicatesse. Ce n'est pas au sous-préfet que j'avais manifesté mon désir d'avoir cet ouvrage. Je n'en avais parlé qu'à un des notables, en lui rendant visite dans l'après-midi. Je savais que les notables devaient avoir une réunion à la sous-préfecture, dans la soirée, sur l'organisation de la chasse aux sauterelles. Mais il ne m'était même pas venu à l'esprit qu'il pût y être question de moi, et encore moins de mon désir, d'autant plus que le notable m'avait répondu qu'il n'avait pas connaissance que cet ouvrage eût été réimprimé depuis les rebelles.

Le lendemain, j'étais en route de grand matin, après ma messe, très désireux de coucher à *Nan-king* le soir. Mes porteurs de bagages, heureusement, avaient le même désir ; ce qui leur donna des jambes pour les 120 *li*, plus de 15 lieues, qui nous restaient à faire. Le repos du dimanche, demain, sera d'autant plus doux.

A part la désolation de marcher au milieu de nuées de sauterelles, l'espa-

ce de plusieurs lieues, tout le long de la route, nous étions tous à la joie. Je m'en allais, remerciant Dieu Notre Seigneur, et plein d'espoir d'un prochain établissement à *Li-choei*. Sans oser me promettre absolument qu'il n'y avait rien de pure commande dans les belles paroles et les chaudes démonstrations du sous-préfet, — ce qui serait une trop grande merveille en Chine, — je pensais que, même une fois la part faite des exagérations, trop communes dans ce monde-là, je pouvais garder encore de quoi appuyer de très sérieuses espérances. J'avais bien dit au sous-préfet, et très nettement, tout ce que je voulais lui dire. Et lui, dans tous les cas, s'était trop avancé, et trop publiquement, tant à son *ya-men* qu'à mon auberge, par ses éloges sur notre Ste Religion, nos bonnes œuvres, les avantages de notre établissement au milieu de son peuple, pour que, le moment venu, si ce moment venait, je n'eusse pas de quoi passer à travers tous ses subterfuges.

Ma seule crainte, pour l'heure, est de le voir destituer. Je suis convaincu qu'il le sera : il tombera, victime des sauterelles, « qu'il aurait dû exterminer l'année dernière, ou empêcher de revenir cette année » — victime surtout de la rancune des *6 Wei-yuen*, « qu'il s'est permis de traiter trop cavalièrement : » on ne se joue pas impunément de ces messieurs-là. Puissent du moins ses bons sentiments à mon égard n'être pour rien dans sa chute !

Et voilà, pour la seconde conclusion, mon histoire de mon dîner mandarin. Si vous trouvez que j'ai trop allongé la sauce pour un dîner, vous n'avez qu'à changer le titre, et appeler cela l'histoire d'un début de relations avec les mandarins. Pour le missionnaire, c'est toujours un grand embarras, et souvent l'occasion de sacrifices réels. C'est un bien aussi, et je dois en bénir Dieu. Nos chrétiens en sont dans la jubilation, et les païens, toujours les yeux sur leurs mandarins, sont moins timides à avouer qu'ils nous estiment, ou plus circonspects à monter leurs coups contre nous. Un de nos voisins, païen, vrai type du hâbleur, et pas mal redouté de nos chrétiens, exprimait assez bien la chose, au lendemain du fameux dîner : « Allons, enfin voilà le *Tien-tchou-tang* en relations avec les mandarins : tout est sauvé ! »

C'est trop dire. Bien longtemps encore, même pour les choses humaines, nous n'aurons point d'autre sauveur en Chine que le bon Dieu. Les relations existent, les *Lai-wang* (allées et venues), comme disent les Chinois. Il y en a presque trop pour la tranquillité du missionnaire. Je vais aux *Ya-men*, préfecture et sous-préfectures, bureau des affaires étrangères ; et l'on vient des *Ya-men* à la Mission catholique comme jamais : plus, depuis ces 6 derniers mois que dans les 6 années précédentes. Et malgré cela, malgré les dîners donnés et les festins reçus, je garde aussi plus que jamais la pensée que j'exprimais au début de cette lettre : pensée de défiance sur la sincérité des mandarins.

Cette défiance reste, même après la visite que Monseigneur a pu faire au Vice-Roi, lors de son passage à *Nan-king* pour la confirmation, à la pentecôte.

J'y accompagnais Sa Grandeur. Cette visite avait été organisée par les 2 secrétaires du « Grand homme », M. *Cheng* et M. *Tchang*. Leur amitié, que je crois sincère, m'est un garant qu'ils l'ont fait avec le désir d'être agréables, et peut-être utiles à Monseigneur.

Sa Grandeur a été bien reçue. Le Vice-Roi est un homme de beaucoup de distinction, et qui paraît intelligent. Il s'est montré simple, et très aimable, protestant de son dévouement et de ses bons sentiments envers Monseigneur, dont il « apprécie la bonté, l'esprit de concorde, de conciliation dans les affaires ». Ce sont ses expressions. Avec cela, quelque chose de vraiment grand dans l'appareil de la réception: un monde d'officiers en beaux habits de cérémonie dans la salle, et sur l'avant, rangé en demi-cercle, avec cette dignité extérieure, si naturelle aux Chinois qui paraded, une cinquantaine d'employés, superbement empanachés.

Pour la réception elle-même, il n'y a eu qu'un point noir, — le même qui a si fort occupé les journaux pour les réceptions des ministres Européens à *Pé-king*, — ; c'est que l'entrée de la chaise de Monseigneur s'est faite par une des portes de côté, et non par la porte d'honneur du milieu, comme cela se pratique pour les très grands personnages. Tout petit détail que cela puisse paraître, cela a son importance, au pays de l'étiquette par excellence, parce que c'est un signe, entre plusieurs autres, des arrière-pensées que le Vice-Roi *Lieou* conserve contre notre sainte religion, malgré toutes ses belles paroles de bienveillance. Il n'en reste pas moins vrai, en somme, que cette visite est un bien. Elle a été offerte à Sa Grandeur, qui ne l'avait point recherchée. Le Vice-Roi s'y est montré gracieux envers l'Évêque devant tous ses gens ; et le journal quotidien du *Ya-men* en a porté la nouvelle, de *Nan-king*, à tous les points de la Mission, comme une nouvelle officielle, qui n'est pas sans avantage auprès des mandarins locaux.

Je termine cette lettre, ou plutôt, cette transcription de mes paperasses, le 14 février 1893. C'est un retard de presque un an pour une grande partie, de 6 mois pour le reste. Ce n'est pas que j'ai été à ne rien faire. Depuis 6 mois, j'ai écrit, sans compter mes nombreuses lettres d'affaires, un gros volume de journal quotidien. C'est une longue et rude bataille, et qui n'est pas finie, précisément pour entrer en possession d'un beau terrain et de maisons que j'ai achetés à *Li-choei*, il y a 5 mois. Mes « bons amis », les mandarins, me mènent la vie dure ; mais Notre-Seigneur est avec nous. Du reste, les bonnes relations demeurent ; elles me permettent de tenir bon, sans froisser, et d'espérer une heureuse issue, malgré les oppositions présentes.



MISSION DU TCHÉ-LY S.-E.

Rapport de Monseigneur Bulté, S. J.

Hien-hien, 25 juillet 1892.

I.

LE Vicariat du *Tché-Ly* S.-E. qui, au moment où il fut remis à la Compagnie en 1857, se composait de 132 chrétientés avec 9,475 fidèles et 62 catéchumènes, compta, au 1^{er} juillet 1892, 551 chrétientés, 39,744 chrétiens et 3,807 catéchumènes. Nous eussions atteint le chiffre de 40,000 sans le nombre exceptionnel de morts de cette année 1891-92 ; nous avons perdu 744 grandes personnes et 603 enfants : soit 1,347 décès, contre 1,151 naissances. On a inscrit 1,001 adultes baptisés.

C'est moins sans doute que ce qu'on obtenait à la suite de la famine, mais c'est un progrès sur les dernières années ; et nous pouvons espérer un nouvel accroissement pour l'année prochaine, vu la qualité et les dispositions de nos 3,807 catéchumènes, qui étant venus à nous, pour la plupart, sans être attirés par l'appât des aumônes, offrent par là-même plus de garantie de solidité et de persévérance.

Il faut ajouter à la consolation d'avoir régénéré ces 1,001 adultes, celle, bien grande aussi, d'avoir procuré la même grâce à 16,477 petits païens, dont le plus grand nombre est parti pour le ciel, où leur intercession nous viendra en aide pour d'autres conversions. C'est le plus beau chiffre qui ait été atteint jusqu'ici.

Il est vrai que cette année la mortalité a été grande parmi les enfants. Autrefois on regardait comme une bonne année celle qui avait à inscrire 3,500 à 4,000 de ces baptêmes. Les deux seules années de famine avaient dépassé 5,000 ; 1877 atteignit 5,183, et 1878, 5,958. C'est en 1887 que nous sommes arrivés à 7,745, pour continuer à progresser. Gloire en soit rendue à l'Auteur de tout bien !

En présence de ces chiffres, il me semble que nos Pères n'ont pas à regretter les sacrifices qu'ils ont faits pour quitter notre chère patrie, ni ceux qu'ils s'imposent encore pour s'accommoder au climat, à la langue et aux coutumes de ce bien-aimé pays de Chine. Nous avons plutôt à remercier l'Infinie Bonté de Dieu, qui nous récompense déjà en cette vie.

Permettez-moi d'entrer dans quelques détails.

Qui n'aimerait le sort de ce Père, qui dans un district réputé peu fervent, mais qu'il améliore tous les jours, a pu recueillir en cette année apostolique, en dehors de ses 7,534 confessions et 5,608 communions, 116 baptêmes d'adultes et 4,683 baptêmes de petits païens, conservant encore 307 catéchumènes ? Il a eu aussi le bonheur de ramener à la pratique quelques-uns de ses retardataires (*nolentes*), qui sont plus nombreux dans son district qu'en plusieurs autres. Il est bon de remarquer que ces beaux résultats sont dûs d'abord à la dévotion au Sacré-Cœur, et aussi à la direc-

tion donnée aux auxiliaires des deux sexes. Ainsi la majeure partie des baptêmes d'enfants, est le fruit du zèle des vierges qui tiennent quelques pharmacies.

Si du Nord de la Mission, nous nous rendons au Sud, le P. Cordier et son zélé compagnon le P. Simon Li, S. J., ont 230 adultes baptisés, et 880 catéchumènes, inscrits dans les quatre sous-préfectures, qui composent le district du *Koang-ping-fou* (1) Occidental. Il est vrai qu'il n'y a que 254 baptêmes de petits païens, parce que cette œuvre rencontre là plus de difficultés qu'ailleurs, mais avec le temps elle s'y implantera.

Le P. Hoëffel, transporté du Nord au Sud depuis octobre 1892 seulement, y a déjà baptisé 95 adultes; le P. Neveux, son voisin, en a 105; et ils conservent, le premier 315 catéchumènes, le second, 390.

Enfin, pour me borner, les PP. Japiot et Tcheou, S. J. dans des terrains, ou tout nouveaux ou qu'ils commencent à défricher à l'extrême Sud, nous réjouissent par le beau chiffre de 132 païens régénérés dans le cours de l'année, en nous faisant espérer dans l'avenir une plus abondante moisson à recueillir parmi leur 360 catéchumènes, et les païens qui semblent en bon nombre disposés à entendre la bonne nouvelle.

Pour les Pères qui sont plus absorbés par le soin des chrétiens, s'ils ont moins de conversions d'infidèles, ils ne manquent cependant pas de consolations. En formant de bonnes familles chrétiennes, et en y préparant de bonnes recrues pour nos établissements, ils contribuent eux aussi efficacement aux progrès de la Mission.

Quant aux Pères qui sont chargés de ces établissements, séminaire, collège, écoles des catéchistes, écoles de vierges, ils n'ont rien à envier, je pense, pour le mérite et les services rendus, aux missionnaires qui au dehors ont les succès les plus éclatants. Ces œuvres réclament des soins assidus, et exigent un travail assujettissant et parfois fort pénible. Mais nous pouvons assurer que ces soins et ce travail, assurément très méritoires devant Dieu, reçoivent déjà et recevront surtout dans l'avenir une ample récompense. Car ils nous préparent des auxiliaires précieux, qui, s'ils continuent d'être suivis et soignés après leur sortie, contribueront beaucoup à la conversion de leurs compatriotes (2).

C'est du moins ce que nous sommes en droit d'espérer de la direction intelligente et dévouée qui est donnée à nos élèves, et du bon esprit que nos Pères ont su leur communiquer. Cet éloge est dû non seulement au séminaire et aux écoles de catéchistes et de vierges, mais aussi au collège, où les difficultés de la formation qui commence sont plus grandes. Il est

1. *fou* veut dire préfecture.

2. Il a été réglé que les catéchistes employés dans nos œuvres, non seulement auront la retraite annuelle, mais encore seront réunis par groupe pendant une vingtaine de jours par an (au moins quinze) pour que nos Pères puissent entretenir leur zèle et leur instruction. Plusieurs ont retiré et retirent encore de ces réunions un grand profit pour eux-mêmes et pour les autres.

vrai qu'on ne pourrait guère apporter à l'éducation des élèves, plus d'intelligence et de sollicitude que n'en mettent les deux Pères qui sont chargés de cette œuvre importante. Aussi y voyons-nous germer un certain nombre de vocations au sacerdoce, à la Compagnie, au catéchistat, etc., que Dieu fera sans doute éclore en bonne partie, vu la solide piété des sujets, jointe à leur amour de l'étude. Que nos Supérieurs veuillent bien continuer à nous envoyer de tels ouvriers évangéliques, et nous pourrons réaliser dans notre cher Sud ce que nous obtenons ici dans le Nord.

Cette réflexion m'amène à parler de nos *besoins* et de nos *espérances*.

II.

Ceux des Nôtres qui ont examiné sur la carte le Vicariat du *Tché-ly* Sud-Est, ont dû s'étonner de sa longueur (100 lieues du Nord au Sud), et de son peu de largeur, qui est presque nulle en certaines parties. Notre résidence de *Tchang-kia-tchoang* près de la ville de *Hien-hien*, à 20 lieues au plus de la limite septentrionale, a eu sa raison d'être, puisque la majorité des chrétiens se trouvait groupée autour de ce centre. Le *Wei-hien* lui-même qui avait alors environ 2,400 fidèles (il en a cette année 3,742), n'en est qu'à trois journées. En ce moment, plus de 20,000 fidèles ne sont pas à plus d'une journée d'ici.

Depuis le *Wei-hien* jusqu'à la limite méridionale, on ne comptait que 23 chrétiens en 1857. Aujourd'hui que toute cette partie a pris, à notre grande consolation, des développements qui deviennent de plus en plus considérables, il est urgent d'y avoir des écoles aussi florissantes que dans le Nord. Nous avons commencé cette œuvre au milieu des vieux chrétiens du susdit *Wei-hien*. A *Tchao-kia-tchoang* une école est ouverte pour les jeunes gens, et une autre à *Wei-ts'uenn* pour les vierges. Jusqu'ici les bons sujets n'y sont pas encore assez nombreux ; mais nous pouvons espérer, avec le concours de toutes les bonnes volontés, en réunir bientôt un nombre suffisant. Alors il y faudra un personnel semblable à celui qui obtient à *Hien-hien* de si beaux résultats. — *Tai-ming-fou* ne tardera pas non plus à réclamer les mêmes œuvres, si nous voulons seconder le mouvement des conversions qui existe en ce moment dans cette préfecture et dans son voisinage, mouvement qui tend à s'accroître. Ainsi dans un avenir assez prochain, et qu'il faut prévoir, nous aurons à tripler le personnel chargé des œuvres vitales de la Mission, d'où dépend en grande partie son avenir et son accroissement. En supposant que l'on puisse se contenter quelque temps encore d'un seul séminaire, les autres écoles seront nécessaires dans les trois Centres. Voilà donc de quoi occuper très utilement et avec l'espoir fondé de faire un bien très sérieux, un certain nombre de Pères intelligents et zélés. A cette raison qui nous fait désirer un plus grand nombre de bons ouvriers évangéliques, s'en ajoute une autre : nous avons au sud de la ville de *Tai-ming-fou* plusieurs sous-préfectures, qui avaient été fort peu évangéli-

sées jusqu'au temps où le P. Japiot y a été envoyé. J'ai indiqué plus haut que la moisson y paraît mûre et s'y annonce abondante. Mais pour la recueillir il faudra bientôt y envoyer d'autres missionnaires doués de qualités spéciales, sachant bien parler et habitués aux coutumes chinoises, dont la connaissance, très utile au milieu des anciens chrétiens, est là de rigueur.

Ailleurs, il serait aussi d'une grande utilité de diviser les districts pour que les missionnaires, ayant de moins longues distances à parcourir, pussent exercer une action plus fréquente et plus efficace sur leurs chrétiens et les païens susceptibles de conversion. Plusieurs ont jusqu'à 3, 4 et même 5 sous-préfectures à évangéliser, ce qui augmente leur fatigue et leur occasionne des pertes de temps, en y ajoutant l'inconvénient de les tenir souvent fort éloignés, quelquefois dix lieues, d'une partie de leurs chrétientés. L'idéal serait d'avoir un Père pour chaque sous-préfecture, à très peu d'exceptions près. Mais cela suppose un personnel nombreux. Déjà les sous-préfectures de *Hien-hien* et de *Ho-kien* dans le Nord, de *Wei-hien* dans le Sud, réclament chacune plusieurs missionnaires. — Le clergé indigène que nous voulons augmenter, mais bien former, n'y suffira pas de longtemps.

On pourrait sans doute ajouter à ces raisons d'autres considérations importantes, mais celles-ci suffisent, je pense, pour montrer la nécessité d'augmenter le personnel de la Mission. Nous avons lieu de croire que les nouveaux venus recueilleront des fruits plus abondants encore que les Pères qui en ce moment travaillent avec tant de zèle, et qui volontiers, j'en suis sûr, ajouteraient aux sacrifices déjà faits, celui de leur propre vie, pour assurer les progrès de cette chère Mission, et en particulier pour lui obtenir un nombre suffisant de dignes collaborateurs et continuateurs de leurs œuvres.

J'ose espérer que nos Pères et Frères de France voudront bien s'associer à nos œuvres, en nous aidant tous, au moins par leurs prières, à convertir beaucoup d'âmes.

Lettre du P. Japiot à Mgr Bulté.

24 août 1892.

MONSEIGNEUR,

LE rapport que je présentais l'an dernier à Votre Grandeur sur la partie méridionale de la mission, signalait les plus belles espérances. Pour être vrai, je dois dire que beaucoup de ces espérances se sont évanouies, et que, notamment dans le *Ts'ing-foung-hien*, de 5 ou 6 villages que je considérais comme futures chrétientés, il ne reste plus guère qu'un souvenir. Cette semence jetée sur une terre ingrate, germera-t-elle un jour? C'est le secret de Dieu. A quoi donc attribuer ce mouvement de recul? Votre Gran-

deur l'a déjà deviné. Nous leur annoncions un Messie qui n'était pas celui qu'ils espéraient ; ils voulaient la terre, et nous leur parlions du Ciel ! Quelques-uns pourtant venus à nous par des motifs purement humains, éclairés et touchés par la grâce, ont été transformés ; c'est le petit nombre, *pusillus grex*, les élus de Dieu.

Mais ce que nous semblons perdre sur un point, la bonté de Dieu nous le rend sur un autre.

Dans le pays de *K'ai-tchéou*, les catéchumènes paraissent plus sérieux, et moins préoccupés des avantages terrestres ; j'en ai pour garant le désir qu'ils ont de s'instruire, et le zèle qu'ils mettent à étudier les prières.

Dans la ville même, j'ai baptisé 5 adultes ; ils étaient catéchumènes depuis plus de 2 ans. L'épreuve a été plus longue que d'habitude ; car, bien qu'ils n'appartiennent pas à la classe lettrée, et qu'ils soient dépourvus des biens de la fortune, cependant, comme ils sont de la ville, ils sont moins simples, et plus exposés aux coups des mauvaises langues. Ces 5 privilégiés de la grâce étaient bien instruits, et bien disposés. Puissent-ils avoir de nombreux imitateurs !

L'école de *K'ai-tchéou* compte 18 enfants, confiés à 2 catéchistes, dont l'un est bachelier. J'espérais, d'après les nombreuses demandes qui m'étaient adressées, que quelques familles plus influentes nous confieraient leurs enfants ; car cette école faisait grand bruit dans la ville et les environs. De fait, 2 enfants de familles aisées nous furent amenés ; mais ils ne restèrent pas. Au bout de 8 jours, l'un d'eux demanda à retourner chez lui ; l'autre fut rappelé par son père, et on ne les revit plus. Le règlement portant que tout élève doit apprendre d'abord les prières, fut peut-être une des raisons qui déterminèrent ce départ ; mais il faut l'attribuer plutôt, ce semble, aux vexations du dehors, et au respect humain qui en est la conséquence. Dans ces pays neufs, qui ne connaissent ni le missionnaire, ni le but qu'il se propose, il y a des défiances incroyables. On m'a assuré que plusieurs familles voudraient envoyer leurs enfants chez nous ; mais les parents ont entendu dire que nos élèves, après un court séjour à *K'ai-tchéou*, sont envoyés à *Tai-ming-fou*, de *Tai-ming-fou* à *T'ien-tsin*, et delà sont dirigés sur l'Europe. Leur montrer le ridicule de ces affirmations ? ils ne le croiront qu'à demi. Nos œuvres sont donc une affaire de temps et de patience ! Il faut nous établir, nous faire connaître, et peu à peu, les défiances tomberont d'elles-mêmes.

Grâce à Dieu, nous sommes établis et acceptés à *K'ai-tchéou*, sans l'ombre d'hostilité. Notre propriété s'est agrandie par l'achat d'un nouveau terrain, et les bâtisses faites cette année, permettent au missionnaire d'y séjourner plus longtemps, et de donner plus de développement et de stabilité à ses œuvres. Les bâtiments ont été disposés de manière qu'on puisse recevoir les mandarins de la ville. Les 2 principaux sont le sous-préfet et le colonel (*hie-t ai*) de la garnison de *K'ai-tchéou*. L'importance que les Chinois

attachent à ces relations, et le bien qui peut en résulter pour nos nouveaux chrétiens, qui les considèrent comme un appui et une garantie contre les vexations des païens, doit faire taire toutes les répugnances pour une semblable corvée.

A côté de l'école, une pharmacie Européo-Chinoise a été ouverte. Il fallait cette seconde œuvre, comme complément de la première. Les résultats qu'elle donne, sont immenses ; car, outre le grand nombre de cures obtenues par l'efficacité des remèdes et l'habileté du médecin, elle a produit quelques baptêmes, qui vont être la semence de beaucoup d'autres ; elle nous a fait dans toute la contrée une réputation telle, que chaque jour notre maison est remplie de visiteurs, et que 2 catéchistes sont constamment occupés, l'un à guérir les maladies du corps, l'autre à prêcher, pour guérir les maladies de l'âme. Ces nombreuses visites sont de très bon augure ; elles ont l'avantage de faire connaître notre sainte Religion, nous concilient les esprits, et font disparaître bien des préjugés. Si les visiteurs demandent à voir le Père, le catéchiste ne manque pas de les introduire.

C'est ainsi que récemment, on m'annonçait que onze bacheliers en grand habit de cérémonie étaient venus pour me parler. Je ne fus pas peu surpris d'une semblable démarche, ne sachant pas quel mobile m'amenait ce corps de lettrés. Je les reçus, et causai avec eux pendant plus d'une demi-heure, de notre pays d'Europe, de ses produits, de ses usages ; c'est cela surtout qui pique leur curiosité. Je vantai beaucoup la Chine, ses habitants, mais surtout ce noble pays de *K'ai-tchéou*, qui me donne l'hospitalité. Leur langage et leurs manières étaient irréprochables. Je regrette seulement qu'ils soient venus si nombreux le même jour ; il n'est pas possible de tenir une conversation suivie ; c'est un flot de questions sur toutes sortes de sujets, notamment sur les inventions modernes. De parti pris, ils évitent de parler religion ; le peu que je veux en dire, est accueilli par cette invariable fin de non recevoir : je sais, je sais. Le motif qui les amenait, n'était autre que la curiosité. Ils revenaient d'un enterrement, et passant devant notre maison, ils aperçurent au-dessus de la porte, cette inscription : Église du Seigneur du Ciel (*T'ien-tchou-l'ang*). C'est nouveau pour eux ; ils entrèrent, voulurent voir, et probablement être vus. Je suis heureux d'avoir eu cette occasion de causer avec ce que la ville possède de bacheliers : l'impression a été bonne de mon côté, et je crois aussi, du leur. Cette visite contribuera à nous faire connaître davantage, et ces lettrés parleront de nous moins inconsidérément. Je les ai invités à revenir me voir, leur ai offert des livres, puis le thé traditionnel que le catéchiste a dû leur servir.

A propos de ces visites, j'ajouterai quelques mots sur celles que je provoquai et reçus à *Tai-ming-fou*, à l'occasion des examens du baccalauréat. Je me trouvais là, comme à l'ambulance, arrêté dans ma course, par cette chute que Votre Grandeur connaît, et qui me condamna à 40 jours de repos forcé. Il me semblait que le moment était fort mal choisi, et que cet acci-

dent causerait un grand détriment à mes œuvres. Mais la Providence qui a d'autres desseins, voulait sans doute cette inaction, pour me ménager le moyen de voir ces nombreux aspirants au bouton, et me mettre en relation avec eux. De fait, j'en vis beaucoup, spécialement de l'extrême midi (*K'ai-tchéou, Toungh-ming, Tch'ang-iuen*) ; j'avais donné le mot à mon catéchiste. Par leur moyen, j'ai pu faire connaître un peu la religion, dans ces pays qui n'ont jamais entendu parler de Dieu, ni de l'éternité, et préparer les voies pour une prochaine expédition au delà du Fleuve Jaune.

A l'examen des bacheliers, qui suit immédiatement celui des aspirants, le nombre de ceux qui vinrent chez nous, fut encore plus considérable. Je fis tout mon possible pour leur être agréable, en leur faisant voir la maison, le collège, leur donnant des livres. Cet accueil les disposait à écouter notre doctrine. Un licencié qui avait amené ses disciples aux examens, revint plusieurs jours de suite, demanda le livre du P. Ricci (*T'ien-tchou-cheu*), et promit de l'étudier, ajoutant que l'exposé de notre religion, tel qu'il venait de l'entendre, le frappait beaucoup. Il avait avec lui deux charmants enfants de 13 ans, venus aussi pour les examens. Ce licencié, originaire de *Tch'ang-iuen-hien*, m'invita, quand je passerais dans son village, à descendre chez lui. Mais ce qui me toucha le plus, fut la visite de trois de ces bacheliers, qui après m'avoir prié de les instruire (*ling-kiao*), me demandèrent d'aller à l'église pour adorer Dieu (*pai-T'ien-tchou*) ; je les conduisis aussitôt à notre chapelle, et là ils se prosternèrent 4 fois, frappant la terre de leur front ; je fis de même, priant intérieurement Notre-Seigneur de les éclairer, et de les récompenser du don de la foi.

Outre l'école et la pharmacie, il faut à *K'ai-tcheou* un catéchuménat : réunissons là des différents points du district des semences, qui bien préparées, se multiplieront ensuite et deviendront à la longue des chrétientés. J'ai déjà reçu de nombreuses demandes ; mais il y a un choix à faire : les uns sont lettrés, les autres ne le sont pas. Nul doute que les premiers n'aient plus d'influence dans leur village, et qu'ils ne soient plus à même de propager la religion par la parole ! Comme le nombre de places est restreint, il paraît plus à propos de favoriser ceux qui ont quelque commencement dans les lettres. J'y suis encore encouragé par l'exemple de *Ts'ouei-Kouang K'in*, cet ancien chef militaire de *Toungh-ming* qui en peu de jours escalada le ciel qu'il avait appris à connaître chez nous. Son histoire ne manque pas d'intérêt. Cet officier de 42 ans, décoré d'un bouton bleu et d'une plume, était travaillé depuis 10 ans par la pensée de se faire chrétien. Dans ses nombreuses excursions, il avait appris quelque chose de la supériorité de notre doctrine ; mais il ne savait où et comment mettre à exécution son dessein. Se trouvant à *K'ai-tcheou*, lors de mon second voyage dans cette ville, il vint me trouver à l'hôtel, et me déclara avec grande sincérité, qu'à dater de ce jour, il se mettait au nombre de mes disciples. (Style chinois.) Je lui donnai un livre de doctrine, et un livre de prières, en l'invitant à

revenir me voir dans notre nouvelle maison, où j'allais bientôt m'installer. Il revint en effet 3 mois après, demanda à se fixer chez nous, pour s'instruire à fond, promettant de publier notre sainte Religion partout où il avait des amis. Il étudiait depuis 40 jours avec beaucoup de docilité et de ferveur, quand subitement il tomba malade. Personne dans la maison ne croyait d'abord à la gravité du mal ; deux médecins furent appelés ; le malade prit des remèdes ; mais le mal fit de si rapides progrès, qu'en quelques jours, il était réduit à l'extrémité. Il demanda de lui-même le baptême, et comme son état empirait sans cesse, je le disposai le mieux possible à cette grande grâce ; il la reçut en pleine connaissance, et avec des sentiments de foi et de contrition admirables. Le lendemain, il expirait en prononçant le nom de JÉSUS. Cet élu, baptisé sous le nom de Pierre, devait être le fondement du christianisme à *Toung-ming* ; je comptais sur lui pour entamer le sud du *Houang-ho* ! il priera au Ciel pour le salut de ses compatriotes. Pour un que Dieu nous a enlevé, il nous en rendra dix. Aussi, cette œuvre de formation de catéchumènes doit-elle être poussée avec vigueur !

J'ai parlé beaucoup de *K'ai-tcheou* et des œuvres établies ou à établir dans la ville, pour le bien général du district. Je ne saurais passer sous silence le bien qui se fait dans les environs, et surtout à *Wang-tchou-tsi*, gros bourg situé à 15 *li* à l'Ouest. C'est là que, l'an dernier, 30 familles se déclaraient catéchumènes, en apprenant qu'il y avait à *K'ai-tcheou* cette même religion, qu'un de leurs compatriotes avait appris à connaître à Pékin. Je n'oublierai pas de longtemps le jour où trois hommes de *Wang-tchou-tsi* se présentèrent la première fois devant moi ; ils étaient tout tremblants ; la sueur ruisselait sur leur front (c'était au mois de décembre) ; ils se prosternent, et demandent à être inscrits comme catéchumènes. Cette démarche si sérieuse, et cette déclaration si solennelle, avait de quoi les faire suer. Ils tiennent en main une liste de 30 familles ; ils me la remettent, en me suppliant de leur accorder un catéchiste qui les instruisse. L'occasion était belle ; le catéchiste fut trouvé. Quelque temps après, ces mêmes hommes, qui s'appelaient déjà *Kiao-t'cou*, têtes de la religion, m'invitent à faire une descente dans leur vil pays. J'acceptai d'emblée, et au jour fixé, je me rendis à l'invitation. Mais j'étais loin de m'attendre à pareille réception. A mon arrivée à la porte de l'Est, je trouvai une dizaine de gros bonnets, en habits de cérémonie, le bouton en tête, avec le chef du village en avant. Ils me conduisirent à travers des flots de population, dans un local qu'ils avaient préparé pour la circonstance ; là je reçus les salutations des catéchumènes. Une foule innombrable envahit les cours, voulant voir le bonze d'occident. Pour satisfaire une si légitime curiosité, je me plaçai au milieu d'eux, et leur adressai la parole, les exhortant à se faire chrétiens. Cette visite a eu pour bon résultat, de me mettre en rapport avec les sommités de l'endroit, notamment avec les cinq bacheliers, dont trois étaient en tenue. La con-

versation dura fort longtemps ; le dîner vint l'interrompre ; mais elle fut reprise après, et se continua jusqu'au moment de mon départ. Si la religion s'établit dans ce pays, nous rayonnerons tout autour, et notre action s'étendra jusque dans le *Ho-nan*, qui n'est qu'à 8 *li* de là.

Une école a été ouverte ; elle compte 23 enfants, dont plusieurs appartiennent à des familles de lettrés. Le P. *Tcheou* qui les a examinés, en a été très satisfait.

A 1 *li* de là, une famille catéchumène fort nombreuse compte 2 bacheliers, qui étudient les saints livres, avec une constance qui ne se dément pas. L'un d'eux a donné des preuves d'une fermeté non commune dans un assaut qu'il eut à soutenir pour sa foi. Sa fille est mariée depuis peu à un jeune bachelier, qui a 2,000 arpents de terre. Ce jeune richard, apprenant que son beau-père veut être chrétien, et que les frères de sa femme vont à l'école chrétienne, entre en colère, et proteste au nom de l'honneur, contre une semblable résolution. Quelle « perte de face », dit-il à son beau-père, pour toute la famille et pour le corps des lettrés, de te voir suivre une religion étrangère, religion rejetée par toute la Chine ! Notre bachelier répond que son honneur et sa « face » à lui, est d'être chrétien. J'ai trouvé la vérité, dit-il, et personne ne me la fera abandonner. Le gendre exalté parle de rompre son mariage, et de lui renvoyer sa fille. Soit ! dit le chrétien, et comme ma fille se trouve actuellement chez moi, je lui défends de retourner à ta maison, jusqu'à ce que tu me promettes de ne plus toucher à cette question de religion. Ce brave catéchumène fut encore tenté de plusieurs façons. On lui offrit de l'argent ; il le refusa, disant à ceux qui lui faisaient cette offre, qu'ils pouvaient sustenter son corps pendant cette vie, mais qu'ils ne pouvaient rien pour son âme qui est immortelle. Voilà du langage chrétien !

J'espère qu'en novembre ou décembre, je pourrai faire un voyage au delà du Fleuve, et fonder là un établissement, qui nous amène des catéchumènes. Les quelques familles qu'on a signalées au faubourg de la ville, serviront d'entrée, sinon de base.

Je devrais parler aussi de l'Est de *Tai-ming-fou*. Mais cette relation est déjà trop longue. Les 2 chrétientés de *Iang-ts'uenn* et de *Tche-l'an*, nouvellement fondées, ont leur école ; aux 50 baptêmes de cette année, s'en ajouteront encore d'autres, car les catéchumènes ne font pas défaut. Dans tout le district il y en a eu 132.

Pour toutes ces œuvres, Monseigneur, il faut, avec des prières, de l'argent ; car tout est à fonder. Aussi, j'espère que les secours pécuniaires ne nous manqueront pas, non plus que vos prières et SS. SS.,

en l'union desquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,
infimus in Xto servus,
JAPIOT, S. J.

Les Ruses du Grand Ennemi.

*Extraits d'une Lettre du P. Vinchon.**Hien-hien, 1^{er} juin 1892.*

NOS lettrés, quand ils se mettent à lire nos ouvrages de doctrine, *avec l'intention de se faire chrétiens*, éprouvent des éblouissements, des oppressions, enfin je ne sais quel malaise. C'est un fait d'expérience, et il faut les en prévenir, sous peine de les voir quitter la partie.

Ces phénomènes se produisent maintenant chez une de mes catéchumènes, une veuve païenne de 35 ans remariée à un veuf chrétien. Il y a un mois on me la présente. Pendant que je lui parle religion, elle se met à bâiller, à baisser ses paupières ; elle sort, et les chrétiens me disent que cela lui arrive aussi quand elle apprend les prières ; elle rentre, mais bientôt après les bâillements reprennent. Comme je lui en demande la cause, elle attribue cela au diable : autrefois elle était fervente à brûler l'encens ; et en renonçant aux idoles, elle s'attendait à cette persécution ; mais elle est décidée à persévérer. Pourtant sa foi n'est pas à ressusciter les morts. Comme un grand politique, elle pense « qu'on suit naturellement la religion de ceux avec qui on est allié ». Avec le temps et la grâce, elle verra plus clair.

Il n'est pas rare de voir l'action sensiblement malfaisante du démon. — Une vieille sorcière, malgré la conversion de sa famille, continuait son sinistre commerce avec les esprits. Pour ses amis mêmes le diable ne se montre pas bon camarade ; il les obsède : ce sont des accès de surexcitation dont le corps subit le contre-coup. Ainsi notre entêtée brûleuse d'encens tombe malade. Dans son fâcheux état, elle reçoit la visite d'un catéchiste qui l'exhorte et l'ébranle. — Dans ses accès, elle avait comme un poids sur l'estomac ; elle le sent descendre et disparaître, elle fait le signe de la croix et boit de l'eau bénite. La voilà catéchumène, toujours avec un grain d'exaltation. Elle me faisait force prostrations et m'appelait pompeusement « véritable esprit » tout comme si j'étais le bon Dieu. J'avais peine à modérer ces témoignages de respect. — Un matin, pendant que les chrétiens chantaient les prières après la communion, elle entre dans la chapelle, et, grand scandale, passe et repasse au milieu d'eux, chantant elle aussi à sa façon, gesticulant, jouant du poing en l'air à la manière des bateleurs chinois. Il faut la conduire dans une chambre voisine, où elle s'assied de fatigue. — La veille on m'avait prié de la baptiser : j'hésitais ; devant cet accès, je me dis : pourquoi n'aurai-je pas foi au Sacrement ? — Je la fis donc revenir, elle était encore dans son enthousiasme ; après lui avoir commandé de parler posément, je l'interrogeai : crois-tu en Dieu ?... Combien de personnes en Dieu ?... Elle répondit avec calme ; je continuai à lui rappeler par demandes les points essentiels — et lui annonçai, à sa vive joie, de se préparer au baptême. Elle se rend à l'autel et, comme les païens aux idoles,

fait à l'image de Dieu le grand salut et la prostration, et puis de sa plus belle voix, elle entonne le *Pater* et l'*Ave* ; je la baptise. Dès lors, plus un accès. Dans la suite, elle disait : « que le Père me pardonne ; je n'étais pas maîtresse de moi ; j'ai dû faire rire le Père. » A-t-elle quelque indisposition, elle ne manque pas de prier, de faire des signes de croix et de boire de l'eau bénite ; et elle se trouve soulagée.

Les néophytes qui retombent dans ces vieux péchés de magie, sont parfois terriblement punis. En voulez-vous un exemple ? C'était dans une matinée d'octobre 1890. J'entends frapper ; j'ouvre et que vois-je ? Deux chrétiens, l'un à genoux sur le seuil, un scapulaire sur les épaules, les mains jointes, multipliant les prostrations et les invocations à St Benoît ; l'autre, l'administrateur d'une chrétienté voisine, debout, armé d'une bouteille d'eau bénite. J'écoute les explications. Le suppliant était un bachelier ; après avoir adoré tour à tour tous les faux dieux possibles, il s'était converti, il y a quelques années, et enseignait le catéchisme et la littérature, mais il céda encore à la tentation d'ouvrir les livres de magie, et dernièrement il avait, sur la demande de païens, pratiqué des observances superstitieuses. Le voilà retombé sous la tyrannie du malin esprit : à de vrais accès de folie succèdent des saisons de calme relatif où il prie pour sa délivrance mais avec les gestes et le ton d'un homme hors de lui : on lui passe au cou un scapulaire, une médaille de St-Benoît, enfin, avec force aspersion d'eau bénite on me l'amène pour que je le confesse.

On a jeté au feu ses mauvais livres, mais il en a encore dans le village de sa famille. Je lui fais promettre de les brûler. Après la confession, il me demande la communion — toujours dans la même posture. — Il était 11 heures — « As-tu mangé ? — Oui. — Alors à demain. — Oh ! mais j'ai mangé si peu que rien ». — Je veux lui donner des explications : il se couche à terre : « Je ne partirai pas sans la communion. » C'était dans ma chambre ; il restait couché ; pour m'en débarrasser : « Va d'abord à l'église, réciter ta pénitence », et il obéit. On me pria de le garder quelques jours : pendant une de mes courses apostoliques, il détale, en disant : « La religion, le Père, tout le monde me chasse. » — Mais le soir l'administrateur revient et m'emmène en voiture bénir l'école de notre bachelier plus endiablé que jamais. — Arrivé là-bas, je revêts le surplis et l'étole et, suivi du catéchiste en surplis, je pénètre chez notre instituteur ; il était étendu sur le lit chinois ; à ma vue, il se met à genoux sur le lit et les mains jointes, avec des branlements de tête, il entonne la prière des dévots à *Fo*, le Bouddha des Chinois. De mon côté, je suis les prescriptions du Rituel ; mais, quand je prends le goupillon, le bonhomme saute en bas du lit et, le poing levé, crie « *Ta*, je vais frapper. » Pendant qu'il répétait : *Ta*, les chrétiens se jettent sur lui, on l'étend de force. Et alors avec la même volubilité qu'il avait invoqué St Benoît la veille, il se met à implorer un génie païen : « vénérable *Tcheou*, sauvez-moi, » et parfois à ses gardiens

« je vais appeler *Tcheou-kong* pour vous tuer ». Ma présence l'avait surexcité ; je me retirai sans succès. Le lendemain, il fut à la messe ; dans le sermon, à chaque fois que revint le mot de démon (*koci*) il se levait, et se débattait entre les mains de ceux qui le rasseyaient à terre ; il finit par sortir. — Puis il se confessa encore, moins exalté, mais non entièrement apaisé. Son père fut appelé pour l'emmener. J'appris que cette maladie l'avait tourmenté autrefois avant le baptême, mais pas si fort. Sans doute la faute n'était pas si grave.

La folie continuait, on eut recours à un remède souverain. Dans notre médecine chinoise, il existe parfois une curieuse analogie entre le remède et le mal. Vous souffrez aux jambes, mangez des jambes... de lièvre ; vous avez mal au cœur, prenez du cœur. Pour notre cas, on prépara une drogue selon la formule avec du cœur de cochon. L'effet, dit-on, fut merveilleux. Notre bachelier est guéri, ou à peu près ! Comme il n'est pas de mon district, je ne l'ai pas revu.

JAPON

Les Russes et les protestants au Japon.

I. — LES RUSSES.

DEPUIS longtemps le schisme russe cherche à s'établir au Japon. Dès 1821 la Russie y envoyait une ambassade. Ce ne fut pas sans difficultés que les ambassadeurs descendirent à terre. Enfin après 2 ou 3 mois de pourparlers l'empereur renvoya leurs présents avec ce message : « Nous ne voulons ni de votre amitié ni de votre alliance. Nous ne pouvons accepter vos présents, parce que nous serions obligés de vous en faire à notre tour. Nous sommes résolus de n'avoir jamais rien de commun avec un prince chrétien (1). » — Or aujourd'hui le bruit court à St-Pétersbourg que la religion russe pourrait bien être adoptée au Japon comme religion d'état. Mgr Osouf, archevêque de Tokio, interrogé à ce sujet, voulut bien répondre par lettre aux demandes du P. Balabine. Nous citerons cette lettre presque en entier. Mais auparavant quelques rapides détails sur la mission russe.

Les traités de 1856-1858 ouvrirent quelques ports aux Européens quand les Russes commencèrent leur mission schismatique au Japon. *Hakodaté* fut choisi pour être leur centre et la résidence habituelle de l'évêque Nicolas. Ce prélat, doué d'un talent remarquable d'organisation et rempli de zèle, fit grand tort à nos missionnaires. Il avait peu de papes mais beaucoup d'argent, et par suite autant de catéchistes qu'il en voulait.

1. *Annales de la Prop. de la foi*, 1836, p. 280.

Déjà en 1873, les popes et le consul russe avaient su faire distinguer leurs fidèles, des chrétiens ⁽¹⁾ catholiques, et la persécution passa sans les atteindre.

Cependant depuis la découverte des anciens chrétiens — le 25 mars 1865 — malgré la persécution de 1868 à 1873, les conversions au catholicisme augmentaient. L'évêque Nicolas combattit de son mieux. Un épisode montra qu'il n'admettait pas facilement les contradicteurs. On y voit aussi l'estime qu'ont les Japonais pour l'autorité.

Au milieu de la tournée pastorale de l'évêque schismatique, un Japonais vient lui demander de qui il a reçu le pouvoir de prêcher. L'évêque refuse de répondre. — Le Japonais insiste, mais inutilement. — Alors il lui parle des nihilistes de Russie: « Sont-ce de telles gens que produit votre religion ? » lui dit-il. — L'évêque poussé à bout, entre en fureur et donne à son interlocuteur un grand coup d'éventail. Il se retira confus de sa brusquerie ; et sa cause ne gagna rien en ce jour ⁽²⁾.

D'ailleurs le peu de *ferveur* des néophytes, l'apostasie de plusieurs, les dissensions, tout cela jette du discrédit sur la mission schismatique, et tandis que les popes lancent en Russie des rapports louangeurs de leur mission et de leurs succès, on voit au Japon leur nombre diminuer sensiblement.

Voici à ce sujet la lettre de Mgr Osouf au R. P. Balabine :

« La plupart des renseignements que vous me donnez sur la mission russe du Japon d'après ce qui s'en publie en Russie, nous sont connus. Les commencements de la mission par l'évêque russe Nicolas à *Hakodaté*, ses développements, son clergé, ses catéchistes, ses établissements actuels, et même leur fonctionnement, tout cela est bien connu du public qui s'occupe de la marche du christianisme dans nos contrées.

« Le chiffre de 20,000 fidèles qui est donné par les rapports de la mission russe, je ne suis pas en mesure de le contredire formellement. Mais il m'est permis de m'associer au doute que vous exprimez dans votre lettre par ces mots : « 20,000 fidèles plus ou moins convertis ». Ce que je sais en effet, d'après les témoignages des missionnaires des diverses localités du nord du Japon où les Russes ont été les plus florissants, c'est que le troupeau va toujours en diminuant, et la débandade, dit-on, vient souvent des causes mêmes que vous signalez dans votre lettre : les disputes, la discorde, les divisions, etc...

« En faisant ces réflexions sur les néophytes russes, je n'ai pas la prétention de faire là un reproche qui ne puisse être tourné aussi, dans une certaine mesure, contre les catholiques. Nous avons tous un certain nombre de baptisés qui plus ou moins longtemps après leur baptême ne réalisent pas les espérances qu'on avait conçues à leur égard. Mais il paraît incontestable

1. *Missions catholiques*, 1873, p. 124.

2. *Missions catholiques*, 1884, p. 167.

que ces défections se soient produites *sur une large échelle* dans nombre de chrétientés russes. Du reste il y a de temps en temps des conversions de Japonais de l'orthodoxie au catholicisme ; plus souvent ça a été des individus ou des familles ; parfois aussi des chrétientés entières ont abjuré le schisme.

« Je doute très fort que les espérances conçues en Russie de voir le Japon adopter comme religion d'État le christianisme pseudo-orthodoxe, se réalisent jamais. Dans ces dernières années, les autorités semblent même tendre plutôt à raviver les vieilles religions du pays, surtout le shintoïsme, et cela, sans nul doute, pour des motifs politiques. Mais le gouvernement est surtout absorbé maintenant par bien d'autres embarras ! La constitution, en établissant au Japon le régime parlementaire, a rendu l'administration du pays on ne peut plus difficile. Il est vraisemblable que, d'ici longtemps, l'attention du pouvoir se tourne du côté religieux au point de s'occuper de l'adoption d'une religion d'État. Le jour où cela pourra arriver, le Japon ne s'alliera certainement pas à l'orthodoxie russe telle qu'elle est, ne fût-ce que par la raison que l'empereur de Russie est le chef de cette religion. Tout au plus le danger serait-il qu'on essayât de calquer au Japon le christianisme de Russie, le Mikado devenant chef d'une certaine religion chrétienne adoptée ici comme religion d'État. Ce danger, je crois pouvoir le dire, est encore très éloigné, malgré la marche rapide des événements dans ce pays.

« On peut même se demander si, au lieu de ce brillant avenir de l'orthodoxie au Japon, espéré en Russie, on ne verra pas plutôt la décadence après la mort de l'évêque Nicolas. Cet évêque, tout le monde le reconnaît, a de grandes qualités personnelles, et elles ont peut-être été pour beaucoup dans le succès qu'a obtenu ici la religion russe. Jusqu'à présent, on ne voit pas, du moins dans les éléments actuels de son église au Japon, personne qui paraisse promettre de continuer son œuvre comme il l'a conduite lui-même.

« L'histoire de l'introduction du christianisme au Japon par S. Fr.-Xavier et celle du progrès qu'y fit la religion jusqu'aux persécutions qui semblèrent plus tard l'avoir anéantie, toute cette histoire est connue des Japonais. Et même l'histoire de l'église du Japon par le P. Crasset a été traduite dans la langue du pays, il y a une quinzaine d'années, aux frais du gouvernement japonais lui-même, et publiée avec son sceau officiel. Cela fut fait au point de vue de l'histoire du pays, mais notre cause religieuse n'en a pas moins gagné à une semblable publication.

« Pour les ouvrages de polémique, nous en avons aussi quelques-uns, où est traitée en particulier la question de l'église russe. Le petit journal japonais de notre mission l'a touchée aussi plusieurs fois, au grand déplaisir de la feuille russe. »

II. — LES MISSIONS PROTESTANTES.

Les missions protestantes sont plus florissantes que celles des popes.

Dès qu'en Angleterre on connut les efforts du Souverain-Pontife pour faire pénétrer quelques prêtres catholiques au Japon, on chargea un pasteur protestant, M. Bettelheim, d'aller entraver la marche du catholicisme.

Il y avait à peine quelques mois que Mgr Forcade (1) vivait solitaire et comme prisonnier dans sa bonzerie de Nafa, aux îles de *Liou-kiou*, qu'il vit arriver le Révérend Bettelheim. Celui-ci reçut en logement une autre bonzerie de l'île, où il dut se résigner à vivre prisonnier lui aussi.

Tout son ministère consistait à semer par les chemins de l'île des tracts hérétiques. Mais les satellites qui l'accompagnaient partout, avaient ordre des mandarins de ramasser scrupuleusement ces papiers que l'anglais laissait tomber, et de les lui rapporter tous à la fin de la journée. Il vécut ainsi 4 ans à *Liou-kiou* avec sa femme et ses enfants. Il s'ennuyait beaucoup, et pourtant, dit un auteur anglais, on eut beaucoup de peine à le retirer de son poste ; car il recevait très exactement un assez joli traitement (2).

Mais le protestantisme trouva plus facilement à se développer au Japon après les traités. Puissamment secondé par l'Angleterre et l'Amérique, il fit de nombreux partisans ; on en compte plus de 20,000, et plus de 100 ministres entretiennent leurs néophytes.

Parmi ces pasteurs, les uns travaillent le peuple qui garde encore tout son attrait pour le culte religieux. Ils vont par les villages et ils y tiennent des conférences sur la religion.

Du reste tel est aussi le mode ordinaire de prêcher de nos missionnaires catholiques. Voici d'après leur récit, comment ils parlent au peuple.

Le missionnaire part en campagne avec son catéchiste. Il arrive dans un bourg, entre dans une auberge, s'installe et demande à son hôte de tenir chez lui une conférence. — « Sur quel sujet ? » — « Sur la religion d'Occident. » — « A quelle heure ? » — « Au coucher du soleil. » — C'est entendu, l'aubergiste suspend à sa porte une sorte de lanterne en papier où sont peints quelques caractères indiquant le sujet et l'heure de la conférence, le nom et les titres de l'orateur. Le catéchiste va poser de semblables lanternes aux coins des places publiques. Et le soir venu la salle est pleine d'auditeurs accroupis sur leurs nattes.

Après la conférence vient la discussion. Il faut alors au missionnaire science, douceur et patience. Car le Japonais ne laissera pas échapper le moindre mot qu'il puisse retourner contre vous. « Aussi, écrit un missionnaire, il faut une préparation sérieuse ; une discussion mal menée, une objection mal résolue pourrait perdre la mission (3). »

1. Voir lettres de Mgr Forcade. *Missions catholiques* 1885. Marshall : *Christian missions Leou-kiéou*, Tome I.

2. Marshall, *loc. cit.*

3. *Missions cath.*, 1892, p. 184. 1888, p.87.

Un Japonais étonné du caractère pacifique de ces entretiens disait : « Quand les protestants viennent, il y a toujours du bruit. » Les conférences de ces messieurs sont en effet annoncées avec bruit. Le ministre a toute une suite, il a emporté tout son confortable, et quand arrive l'heure, il ouvre la Bible, lit, commente et crie contre les bonzes. Et ses auditeurs qui n'y comprennent rien se disputent, s'échauffent, et la police est forcée d'intervenir (1).

Cependant n'exagérons rien : parfois les conférences de nos missionnaires ont été tumultueuses, et même, mais fort rarement, la police a dû intervenir pour préserver le missionnaire des pierres qu'on commençait à lui jeter.

Mais leur dévouement vraiment apostolique l'a toujours emporté, dans l'opinion du peuple sur le zèle bruyant des pasteurs. Ceux-ci s'en vengent en répandant sur les catholiques d'infâmes calomnies.

A *Kolé-hiogo*, port voisin d'*Osaka*, la charité des religieuses attirait beaucoup de païens. Des Japonais protestants voyant leur dévouement interrogent les missionnaires sur ces religieuses, puis sur certains points de doctrine ; les images, le célibat, la sainte Messe. « Mais, s'écrient-ils, ce n'est pas ce qu'on nous dit de vous là-bas. Vous passez pour des idolâtres pires que des bouddhistes. » La conversion de ces Japonais fut pour les ministres l'occasion de répandre contre la vraie religion plusieurs libelles injurieux (2).

— Quant à la classe supérieure, elle cherche l'instruction ; elle ne la trouve guère que chez les protestants. Ceux-ci ont 6 universités ; celle de *Kotio* comptait 600 élèves en 1884 (3).

Les catholiques n'ont qu'un collège à *Tokio*.

Au lieu de la foi les Japonais dans les écoles anglaises et américaines prennent des leçons de rationalisme, et perdent tout sentiment religieux.

Le vieux bouddhisme n'a plus de prestige. On rit des bonzes ; on joue leurs cérémonies sur les théâtres (4). Le shintoïsme est une secte sans morale. Le *mikado*, suivant cette religion, est fils des dieux. Aussi fait-il effort aujourd'hui pour le faire revivre, espérant ainsi rétablir son autorité ébranlée par toute une suite de révolutions.

Mais chez les grands on trouve aujourd'hui une incrédulité raisonnée que nos athées les plus avancés ne répudieraient pas.

Pour s'en convaincre il suffit de citer quelques passages d'un livre écrit par le prince de Satzuma, le dernier représentant de la féodalité japonaise : « Les missionnaires, dit-il, nous prennent pour des barbares et des ignorants. Ils nous parlent de colonnes de feu, d'êtres vivant dans des baleines... et c'est avec cela qu'ils prétendent nous convertir. Mais miracles

1. *Missions cath.*, 1868, p. 560, 570.

2. *Missions cath.*, 1882, p. 30.

3. *Missions cath.*, 1889.

4. Correspondant 29 janvier 1893.

pour miracles, les nôtres ne sont pas plus absurdes que les leurs. »

Les rationalistes japonais ne peuvent admettre ce Dieu puissant qui crée des hommes méchants et fait mourir son Fils JÉSUS-CHRIST. En morale « l'erreur fondamentale de JÉSUS, c'est qu'il fait peu ou point de cas de notre vie réelle et actuelle et qu'il dirige toutes les pensées, toutes les aspirations vers une vie future dont la félicité est sans mesure et sans terme. » (1)

Le scepticisme, voilà ce que produit le protestantisme dans les gens instruits du Japon.

L'influence des protestants sur les esprits cultivés a fait craindre aux catholiques, que, si le Japon adoptait une religion d'État, son choix ne tombât sur le protestantisme.

Pareil danger, dit Mgr Osouf, est encore très éloigné. Le gouvernement étant trop occupé dans les embarras politiques qu'il ne cesse de se créer. — Il faudrait que les catholiques eussent aussi leurs universités et leurs collèges, qu'ils prissent de l'ascendant par les sciences et alors quand viendra cette grave question d'une religion d'État, nous pourrons espérer. Encore faut-il que le rationalisme n'ait pas complètement détruit la tendance de ce peuple vers le vrai.

Espérons que le sang de nos martyrs criera vers Dieu assez haut pour éloigner du Japon ce péril tout moderne et pour y ramener triomphante la foi de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. D'ici-bas unissons nos prières à celles des saints Japonais, et un jour le Cœur de JÉSUS touché de la misère de cette terre païenne laissera tomber sur elle les bienfaits de son amour.

F. C. L.

INDE.

MALABAR.

Situation et dangers de la Mission.

Lettre du P. Ch. Bonnel à son frère, scolastique à Enghien.

Changanacherry, 4 septembre 1892.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

EN dépit des menaces actuelles des schismatiques qui nous enlèvent nos églises à main armée ou par les procédés les plus révoltants ; en dépit des menaces qui nous ont été faites, tout dernièrement encore

1. *Revue des deux Mondes*, mars 1876.

par des païens exaspérés du bien que nous faisons ; en dépit enfin des menaces de l'avenir sous un gouvernement nouvellement créé et qui ne nous promet que des persécutions ; en dépit de toutes ces menaces notre vie à *Changanacherry* n'est pas trop bouleversée. Ne crois pas cependant à de l'apathie, à de l'indifférence de notre part, nous agissons, nous réagissons de tout notre pouvoir ; mais tout en nous remuant pour contrecarrer les menées infernales, nous conservons tout notre calme, toute notre sérénité, sachant bien que Dieu lutte avec nous et mènera tout à bonne fin.

Si les schismatiques nous détestent et cherchent à nous molester de toutes manières (ils viennent encore de nous enlever 4 ou 5 de nos belles églises), les païens de leur côté ne se laissent pas vaincre par eux en animosité. — Ils voudraient une persécution ouverte, mais jusqu'à présent ils n'ont pas trouvé l'occasion de se concerter. Si jamais ils venaient à s'unir contre nous, le diable aurait beau jeu ; les affaires de l'*Ouganda* nous montrent jusqu'à quel point le gouvernement anglais prendrait la défense des catholiques contre les partisans du diable.

Bien qu'il n'y ait pas encore eu contre nous de levée en masse, plusieurs meetings de païens ont été assemblés pour une entente satanique sur les moyens de nous nuire. Il serait trop long d'en retracer toutes les conséquences. Les faits de persécutions partielles abondent tellement qu'on ne sait par lesquels commencer. Pour ne parler que de ce qui nous concerne particulièrement, Mgr Lavigne a reçu plusieurs fois cette année des menaces en forme émanées de divers clubs païens. On lui promettait solennellement de lui jouer les tours les plus pendables. Les promesses ont été tenues plus ou moins fidèlement. Il n'y a pas un mois un honnête chrétien des environs envoya quelques jours avant l'Assomption une lettre à Monseigneur, où il lui annonçait que 30 païens venaient de s'engager par serment à lui plonger un poignard dans le cœur, et il le conjurait en conséquence de ne pas présider les fêtes comme il avait coutume de le faire. Monseigneur qui au fond ne serait pas fâché, serait même enchanté de recevoir un mauvais coup pour la foi, assista suivant son habitude à toutes les solennités dans l'église ainsi qu'à toutes les processions ; personne ne se présenta pour lui conférer la faveur qu'il ambitionnait. Le nouveau divan nommé à *Trivandrum*, siège du gouvernement, est un ennemi déclaré du nom chrétien. — Le père d'un de nos élèves, un dignitaire de *Trivandrum*, écrivait récemment à son fils qu'on pouvait s'attendre avec un pareil ministre à voir bientôt de rudes jours pour le catholicisme. Ce sera comme le bon Dieu voudra.

Jusqu'à présent, bien que le feu couve sous la cendre, tout est relativement calme.

Changanacherry, 11 septembre 1892.

... Les menées du diable contre nous se poursuivent de plus belle. Monseigneur, tout en gardant une confiance illimitée dans le secours d'en-haut, ne laisse pas que d'être quelque peu alarmé de la conduite des schismatiques, lesquels semblent conspirer à lui voler toutes ses églises de la façon dont j'ai déjà parlé (1). Certaines mesures habiles et vigoureuses adoptées par Monseigneur ont déjà obtenu d'excellents résultats. Les schismatiques, astucieux comme des démons dans leurs manœuvres de déprédation, voient clairement maintenant que Monseigneur n'est pas homme à se laisser intimider ou déconcerter ; ils voient qu'ils doivent compter sérieusement avec lui et ils commencent à hésiter, plusieurs même à reculer. Serait-ce le commencement de la délivrance ? Nous l'espérons. L'avenir nous dira si nous avons raison. En ce moment plusieurs procès sont déjà entamés : ils durent longtemps ici où les juges ont grand intérêt personnel à les prolonger pendant des mois et des années. Espérons que les résultats du moins seront heureux pour notre mission depuis si longtemps éprouvée et persécutée. — Un autre grand danger, bien plus sérieux même, qui nous menace en ce moment, est la sorte d'entichement qui se manifeste un peu partout pour l'établissement des salons de lecture ou *Reading rooms*. La jeunesse catholique du Malabar instruite en grande partie dans les collèges du gouvernement qui se multiplie à foison, a pris, ce qui est très louable, un grand goût pour la lecture. Malheureusement l'esprit schismatique qui prédomine chez les prêtres syriaques, s'est infiltré fatalement dans la cervelle de leurs paroissiens, et de même que les curés et vicaires ne reconnaissent qu'avec une foule de restrictions la juridiction épiscopale et même papale, les jeunes gens qu'ils ont imbus de leurs principes n'acceptent qu'avec une extrême réserve la surveillance. D'où il suit que les cabinets de lecture sont fondés presque partout sans l'autorisation du clergé et absolument en dehors de son inspection ; et là même où le curé a été initié à l'érection d'un *Reading room*, on repousse formellement son ingérence ou son intervention dans le choix des journaux, des revues et des livres qui forment le fond des bibliothèques nouvellement établies. Il n'y a en *Malayalam* aucun chef-d'œuvre littéraire vraiment digne de ce nom. Nous n'avons pas eu la chance de posséder comme nos Pères du Maduré, un P. Beschi qui a laissé en tamoul de vrais chefs-d'œuvre à la postérité. Les ouvrages de quelque mérite littéraire en *Malayalam* ont été écrits soit par des Brahmes, soit par des Mahométans. Les écrits des uns et des autres exhalent l'impiété et l'obscénité. Pour les autres ouvrages, soit dans le genre controversé soit dans le genre romans et nouvelles, ce sont ou des ouvrages nuls sous tout rapport ou des traductions manquées de nos publications européennes. Il n'y a donc rien de bon, de sain, de vigoureux, de salubre en *Malayalam* à

1. Voir *Lettres de Jersey*, vol. XI, n. 2, p. 269.

placer dans les salons de lecture. Les Indiens eux-mêmes sont les premiers à en convenir. Restent les ouvrages anglais, et ici surtout est le grand danger. Les curés, presque tous d'une crasseuse ignorance, sont pour la plupart incapables de distinguer un ouvrage protestant d'un ouvrage orthodoxe. Les jeunes gens qui se chargent de l'achat des livres sont *a fortiori* plus impuissants à faire un bon triage. Depuis quelque temps, malgré la surveillance de Monseigneur, une foule d'ouvrages protestants parviennent à se glisser dans les rayons des nouvelles bibliothèques, et l'on a vu et l'on verra peut-être encore bientôt de déplorables désertions. Monseigneur est depuis 4 ou 5 jours en course dans le diocèse pour conjurer le danger qu'il n'avait d'ailleurs cessé de combattre depuis plusieurs années. La tâche est difficile, délicate. Nous sommes loin d'être les ennemis de la lumière et de vouloir enrayer ici la marche de la science, nous savons que l'ignorance a été et sera toujours et partout une terrible ennemie de l'Église, mais comment laisser de sang-froid les âmes courir le risque de se corrompre et de se damner par l'acquisition d'une science malsaine et de mauvais aloi? Il y a là un problème que Monseigneur avec sa remarquable clairvoyance n'est pas peu embarrassé à débrouiller. J'aurai très certainement plus tard l'occasion de revenir sur ce sujet. J'ai peur de franchir les bornes de la discrétion en exposant le plan de campagne adopté par Monseigneur. Je me contente d'en recommander le plein succès aux prières de nos saints frères d'Enghien.

D'autre part on nous forme en ce moment un clergé d'une instruction tolérable à Pouttempaley. Nos séminaristes pourraient aller loin sur les ailes de leur mémoire ; malheureusement le jugement, le bon sens parfois leur font bien défaut. Jugez-en par ce trait. Il y a un mois on a donné là-bas en philosophie une menstruale fac-simile des nôtres. On avait comme de coutume laissé au défendant le soin de choisir ses thèses. Il défia très sérieusement ses agresseurs sur la quadrature du cercle, proclamant en avoir enfin trouvé le secret. Quand vint le moment d'expliquer le mystère, il traça sur le tableau un grand cercle à la craie puis inscrivit un carré à l'intérieur disant modestement que ce n'était pas plus difficile. Tu imagines peut-être qu'en ce moment toute la salle a croulé sous les éclats de rire de l'assemblée? Point du tout. Les professeurs furent les seuls à sourire, les autres prirent à tâche pendant une heure entière de démolir la proposition que le défendant s'acharnait à soutenir mordicus en dépit de sa stupidité.

Changanacherry, 18 sept. 1892.

...Ce qu'on nous vole ici est inimaginable. Le rez-de-chaussée de la maison est perpétuellement envahi par des pétitionnaires ou par des porteurs de messages à Monseigneur. Tout ce qu'on y laisse pendant cinq minutes est fatalement enlevé, si on n'a eu tout le temps l'œil dessus. J'avais placé à la porte de notre petite chapelle un joli petit bénitier que j'avais orné de médailles, de velours et de dentelles. Tous les ornements ont été volés succes-

sivement ; si le bénitier ne l'a pas encore été c'est que je l'ai fait fortement attacher à la muraille de façon qu'on ne pût l'enlever. Il y a, outre la chapelle, trois chambres au rez-de-chaussée. Si l'on a le malheur d'en quitter une sans la fermer à clé, elle est aussi prise d'assaut et mise au pillage. Les plus audacieux ne craignent pas même de monter les étages et parfois quand je travaille je suis tout surpris de trouver au beau milieu de ma chambre un Indien que je n'avais pas entendu venir et qui vient me baiser les mains avec transport, en me demandant des chapelets, des scapulaires et des médailles. Quelquefois c'est sincère ; le plus souvent j'ai affaire à un filou qui m'aurait complètement dévalisé si je m'étais trouvé hors de ma chambre après en avoir laissé la porte ouverte. J'agis en conséquence et suis d'une prudence rare, ne sortant jamais de chez moi sans bien fermer ma porte avec un gros cadenas. Nous devons nous défier de nos élèves même catholiques tout autant que des étrangers. L'Indien, ainsi qu'il le dit naïvement, ne vole que lorsque l'occasion se présente ; malheureusement elle se présente très fréquemment. Il nous est difficile ici d'agir avec rigueur contre eux.

L'esprit est au schisme en ce pays. Les gens se voient non sans grande répugnance gouvernés par des Européens ; ils voudraient un évêque natif, un évêque de leur nation et Rome pour de puissantes raisons ne peut en ce moment exaucer leur désir. Ce serait leur faire un trop dangereux présent. Il s'en suit que nous devons nous faire accepter par notre bonté, notre douceur et notre charité pour tous. Si nous prenions contre les Indiens quelque mesure de rigueur, nous aurions bientôt à tel point les gens soulevés contre nous que nous n'aurions plus qu'à ficeler nos paquets et à quitter le pays. Nous nous contentons donc de nous tenir sur nos gardes, laissant aux étrangers le moins possible à voler. Nous ne savons plus ce qu'on pourrait ravir à leur rapacité. Il y a quelques jours on nous a volé une serrure et une poignée de porte au rez-de-chaussée ; bientôt peut-être on nous volera nos portes elles-mêmes. Ah ! le pays de brigands ! Les corbeaux volent tout autant que les Indiens et avec aussi peu de scrupules ! Mais dame ! avec eux on se gêne moins.

Parmi les deux millions et demi d'Indiens qui peuplent le Travancore, près de 200.000 sont catholiques, environ 40.000 sont schismatiques, une vingtaine de mille sont protestants ; le reste — plus de 2.000.000 d'âmes — est encore plongé dans l'idolâtrie, livré aux superstitions les plus honteuses et les plus grossières.

Les maisons chrétiennes foisonnent sur la côte du Malabar et deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'enfonce dans les terres. Presque tous ces chrétiens sont la conquête de saint François-Xavier. Depuis plus de trois siècles, les familles qu'il eut le bonheur de convertir sont demeurées fidèles de génération en génération à JÉSUS-CHRIST et à son Église, et ont envoyé au ciel des légions d'élus. Quelle belle couronne elles doivent former dans le

ciel au grand apôtre des Indes et comme cette persistance du bien à travers les siècles encourage le missionnaire à se dépenser, à se dévouer, à s'immoler pour le salut des âmes !

Le Malabar est, toute proportion gardée, la partie de l'Inde où il y a le plus de chrétiens et ce ne sont pas les moins fervents. Malgré quelques défauts de race et d'autres défauts inhérents à la nature déchue, ils sont généralement bons, naïfs et pieux. Leur respect pour les prêtres et pour tout ce qui touche à la religion est vraiment sans limite. Nous ne pouvons marcher dans les rues sans voir aussitôt une foule de chrétiens s'agenouiller sur notre passage, mettre le front dans la poussière et s'approcher sur les genoux pour nous baiser la soutane ou la main. Il n'y a pour ainsi dire pas de chrétiens qui s'abstiennent le dimanche d'assister à la messe. Bon nombre d'entre eux font pour y venir jusqu'à cinq ou six lieues à pied. — Le soir quand la nuit a enveloppé toute la forêt de ses ombres, c'est un vrai charme que d'entendre s'élever de toutes parts la voix ou le chant de la prière. Ces prières sont bien longues, elles renferment d'interminables litanies et des prières à tous les saints et saintes du paradis. Elles se terminent par le chapelet et durent près de trois quarts d'heure. Malgré cela jamais une famille chrétienne ne se couchera que la prière du soir n'ait été dite en son intégrité. Dieu bénit ces prières et depuis 300 ans, jamais la famine n'a sévi avec rigueur au Malabar, alors que de dix ans en dix ans d'horribles disettes déciment les autres parties de l'Inde.

... Monseigneur soupire après de vaillants missionnaires de France : quand donc le ciel exaucera-t-il ses vœux en lui envoyant au moins une petite escouade de cinq ou six braves travailleurs résolus à aller porter à nos païens dans leurs forêts la parole du salut ? Le pays n'est pas encore aux protestants, il sera à nous si nous sommes les premiers à l'exploiter. Il y aura bien des peines et des angoisses à endurer, mais il y a à conquérir pour le ciel des centaines de milliers d'âmes bonnes et simples qui n'attendent que le missionnaire pour se donner à JÉSUS-CHRIST ; où sont les cœurs reconnaissants qui voudront bien se sacrifier à une œuvre si sainte, à une si noble entreprise ? Puissent ces vaillants nous arriver un jour et ce jour n'être pas trop lointain ! Nous l'appelons de tous nos vœux.

Ch. BONNEL, S. J.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Extraits des Lettres du P. Bougis.

Holy family Mission, 5 août 1892.

IL y a juste un mois aujourd'hui que nos 100 élèves nous ont quittés pour aller visiter leurs familles. Actuellement ils sont disséminés dans toute la Réserve, c'est-à-dire sur une superficie rectangulaire de 35 lieues de long sur 26 de large. Dans toutes mes excursions, il m'arrive d'en rencontrer quelques-uns. Je les trouve tantôt à cheval, tantôt sous le *wigwam* ou *tepee*. Le *wigwam* est une toile portée sur des pieux disposés en forme de cône. A terre un monceau informe de couvertures et de guenilles forme les lits sur lesquels reposent hommes, femmes, enfants, chiens, chats, etc. Et c'est là que nos sauvages *Pieds-Noirs* croupissent dans le vice, la misère, la vermine et la malpropreté. C'est aussi là que je les instruis au milieu d'une fumée parfois épaisse à m'arracher des larmes, et que j'ai la consolation de régénérer les enfants à Dieu. Depuis mon arrivée chez eux, j'ai eu plusieurs centaines de baptêmes d'enfants, et pourtant la tribu est loin de se convertir. Le sauvage a la tête si dure ! Il oublie en un quart d'heure ce qu'on lui apprend pendant des journées entières.

Aujourd'hui j'ai devant moi une bonne heure de loisir, avant de monter mon cheval *George* et de partir à la visite d'un camp. Eh bien je vais vous la donner et vous mettre au courant de quelques us et coutumes de mes paroissiens.

Le côté saillant du caractère de nos Sauvages est un sang-froid à toute épreuve. L'Indien est doué d'une vue de lynx, d'une étonnante perspicacité et d'une fermeté surprenante. Il n'a peur de rien et il lutte volontiers avec ours, panthères et autres bêtes féroces des montagnes. Je pourrais apporter plus d'un fait pour illustrer cette assertion, mais j'ai peur de traîner en longueur et mon but est plutôt de vous dépeindre la nature des obstacles insurmontables dans la conversion des *Pieds-Noirs*.

Sans doute le Sauvage a de belles qualités, mais aussi quels défauts n'a-t-il pas ! Je ne sais personne plus fourbe et plus menteur que l'Indien. Le *Veau Blanc*, l'un des grands chefs s'appelle « Double Langue » (*Two-tongued, Natoka-matsini*) par suite de ses exploits dans l'art de tromper.

Un jour l'un de nos élèves tombe malade. Je fais venir un jeune homme de sa parenté, le priant d'abriter sous son toit l'écolier jusqu'à sa guérison. En peu de temps celui-ci me revenait florissant de santé et avec lui son cousin qui l'avait nourri et soigné avec les vivres et remèdes de la mission. Je croyais que tout était fini et que j'en étais quitte pour un remerciement. Mais tel n'était pas le cas. Le jeune homme voulait être payé pour ses soins. Je lui demande ce qu'il veut en paiement. Une paire de souliers, un sac de farine, du tabac, du sucre, du café, de la viande, de l'argent. Le ca-

talogue ne finissait plus et en fin de compte, la raison qu'il alléguait pour toutes ses demandes est qu'en abritant chez lui un malade il aurait pu tomber malade lui-même et voulait être payé pour sa vie.

Il y a quelques semaines un des chefs vint me trouver. Il réclamait une des élèves des Sœurs, qu'il disait être sa fille, mais qui en réalité ne l'était pas. L'écolière qui aurait mieux aimé passer les vacances à la mission me dit que le chef était son frère. Celui-ci de reprendre que la jeune fille enfant et privée de l'usage de la raison ne pouvait savoir qui était son père, mais que lui savait très bien à quoi s'en tenir sur ce sujet. Là-dessus il emmène l'écolière.

Il est impossible de prendre le moindre objet dans la Réserve, sans qu'un Indien vienne de 6 à 8 kilomètres pour le réclamer ou demander sa paie. Quand nous jetâmes les fondements de l'école, nous allâmes chercher des pierres à la montagne voisine. Un sauvage de venir bientôt après, prétextant que les pierres lui appartenaient et demandant en retour un paiement de 500 francs.

Pour un enfant mis à l'école, les parents bien loin de nous payer, viennent constamment réclamer tabac, café, sucre, viande, etc. Impossible de les satisfaire. Plus on leur donne, plus ils veulent avoir. Ce sont des mendiants de la pire espèce. Plus d'une fois je les ai entendus dire dans leur langage plus que prosaïque « Robe noire, mon estomac pleure..., pleure..., pleure pour avoir à dîner. Donne-moi un bon repas, et mon estomac rira..., rira..., rira tout le reste de la journée. »

Un Indien est un peu comme l'ours de ses montagnes. Il mange tant qu'il a des provisions, sans se soucier du lendemain, puis il gît sur ses couvertures pendant des heures entières, sinon des jours, stupide, imbécile, à la façon des brutes. Un jour j'allai voir un sauvage appelé *Bouclier de Veau*. Il avait juste reçu sa ration hebdomadaire. Il n'avait pas moins de 10 livres de viande pour lui et sa femme. Je lui demande combien de temps dureront ses provisions. C'était un samedi : « Demain, répond-il, tout aura disparu. »

Une autre fois, c'était dans la mission voisine, une bande de 25 *Gros Ventres* vinrent nous voir. Bien entendu, ils avaient grand'faim et n'avaient pas mangé depuis 4 jours. Un jour ou deux étaient plus que suffisants pour nous faire connaître la nature de nos visiteurs. Nous les priâmes de lever le camp, satisfaits que nous étions de leur présence. « Très bien, dirent-ils, demain matin nous partons. » Le lendemain ils refusaient de s'en aller, sous prétexte qu'ils avaient perdu un cheval. Le surlendemain, c'était un des leurs qui était malade, si bien que leur visite dura 8 jours et chaque fois qu'ils sortaient de table, ils cachaient des vivres, surtout pour la nuit, parce que les *Gros Ventres* ont la réputation, une fois minuit sonné, de s'asseoir à un premier déjeuner.

L'homme le plus influent de la tribu est sans contredit le *medicine-man*

ou sorcier. Voici en quelques mots son histoire. Pour gagner son titre, il doit faire preuve de sa bravoure. Il cherche quelque lieu solitaire, témoin de ses exploits. Tout près d'ici est un rocher à pic qui n'a pas moins de 90 pieds de haut. A son sommet il y a une plate-forme de 6 pieds de long sur 2 de large, surplombant un précipice. Une rangée de petites pierres est disposée tout autour de cette plate-forme, et 5 à 6 grosses pierres amoncelées ensemble servent de couche. C'est là, que reposant sur le dos, le visage tourné au Ciel, notre futur charlatan prie, dort, jeûne et gémit. Après avoir conversé avec le Grand Esprit et reçu sa mission, il se sent doué de pouvoirs extraordinaires, tels que ceux de guérir les malades, de vaincre ses ennemis, de ne recevoir aucune blessure.

Les femmes qui exercent la médecine obtiennent leurs diplômes de la même façon.

Le sauvage des Montagnes Rocheuses est on ne peut plus superstitieux. Quelque sorcière prétend avoir rêvé à un arbre mystérieux capable de guérir les maladies et de porter bonheur toute l'année. Une cinquantaine de jeunes gens informés du fait se rendent à l'endroit indiqué. Ils coupent l'arbre, l'apportent solennellement et le plantent au centre d'une tente, appelée « tente de la médecine ». C'est l'époque sacrée de l'année. Les sorcières dressent elles-mêmes l'ordre du jour, suivant les inspirations de leurs rêves. Puis des danses plus ou moins immodestes se succèdent les unes aux autres, aux sons du tambour et de la musique sauvage.

Une autre de leurs pratiques superstitieuses est la « maison chaude ». La charpente est en branches de saule couvertes de guenilles. Au centre est un amas de pierres chauffées par deux sorcières. Le malade y est introduit et dépouillé de ses vêtements. Les deux sorcières seules ont le privilège de quitter la tente pour se rafraîchir un peu dans l'eau. Après un laps de 6 heures passées dans cette demeure ardente le malade est sensé délivré de toute maladie.

A l'arrière de chaque hutte ou tente, on voit deux poteaux se rencontrant au sommet. Au centre est suspendu un sac fait en peau de chevreau. C'est le « sac de médecine » contenant herbes, racines, plantes, etc., inspectées par le sorcier et par lui jugées capables de guérir la personne à laquelle il appartient. En temps de maladie, sa place est au chevet du malade.

Quand quelqu'un se meurt, tous ses amis rangés autour de lui entonnent leurs chants funèbres. Quelques heures après le décès, le défunt est paré de tous ses colifichets. Puis viennent les obsèques. Le corps est déposé sur les branches d'un arbre, ou bien encore dans un cercueil, mais celui-ci n'est jamais cloué ou mis en terre pour permettre à l'âme du défunt d'errer à loisir dans les prairies. Alors tous les parents et amis de lui faire maintes visites. S'il fut bon pendant sa vie, en signe de deuil, ils se font de profondes entailles dans les bras et les jambes. Si au contraire il s'est mal conduit, ils s'abandonnent aux pratiques les plus dégoûtantes. Pour chasser l'esprit

mauvais qui le possédait pendant sa vie, ils s'acheminent vers ses restes en groupes séparés. Leur arrêt n'est que de cinq à six minutes, après quoi, ils s'en retournent, dans l'espoir que les odeurs qu'ils laissent après eux dans le voisinage de la tombe chasseront le mauvais esprit.

Les sauvages ne veulent pas que leurs enfants soient punis et frappés, ce qui rend notre situation dans les écoles fort peu attrayante. Suivant leur code un enfant puni est un enfant dégradé. Un jour un chef nous arrive furieux. Il avait entendu dire que son fils avait été enchaîné pour tentative d'escapade : « C'est ainsi, dit-il, que vous le rendrez poltron en temps de guerre. » Un jeune homme qui n'a jamais été puni et ignore la douleur, d'après eux, se bat comme un lion dans une bataille ; si au contraire vous le frappez, plus tard il prendra la fuite comme un soldat « à visage pâle ».

Telles sont, bien cher Père, quelques singularités des sauvages que nous avons à convertir. La tâche est bien ingrate. Ces pauvres Indiens tiennent beaucoup de la brute. Ils sont fort versés en tout ce qui concerne la matière, manger, boire, dormir, ne rien faire, mais leur intelligence n'est pas encore ouverte à tout ce qui est au-dessus des sens. Avant qu'ils sachent le signe de la croix, il faut le leur avoir fait faire au moins un millier de fois. Ils semblent avoir compris et un quart d'heure plus tard on découvre qu'ils ont tout oublié.

Et tout cela n'est qu'un résumé fort succinct des difficultés de notre apostolat. Il est d'autres obstacles, extérieurs il est vrai, mais pires peut-être que les précédents. Le contact du sauvage avec des blancs sans foi ni lois, lui est on ne peut plus funeste. Et puis les écoles indiennes du Gouvernement Américain lui volent tout ce qu'il a de plus précieux, le salut éternel de son âme. A une centaine de milles d'ici, on en fonde une nouvelle et pour la remplir on nous arrachera tous les meilleurs et les plus avancés de nos enfants. Dans ces écoles la religion est méconnue, et les écoliers grandissent sans autre souci que celui de s'assurer le bonheur terrestre. A vrai dire le présent système, inauguré surtout depuis 3 ans par un certain Morgan, chef du bureau indien, est un plan satanique et admirablement combiné pour déconcerter et annihiler tous nos efforts dans l'éducation de la jeunesse indienne.

Novembre 1892.

Pendant l'été j'ai parcouru toute la Réserve à cheval et en charrette. J'ai visité tous les *Pieds Noirs* jusque sur leurs montagnes, passant de tente en tente, de *wigwam* en *wigwam*, prêchant la parole de Dieu et administrant çà et là bien des baptêmes.

Un après-midi en descendant un fleuve, je découvris plusieurs petits camps enfouis dans des taillis, et là, je baptisai 14 enfants. Grande fut ma joie, mais elle ne fut pas sans mélange de tristesse : *Nullum est ab omni*

parte beatum. Dire que si j'étais arrivé un peu plus tôt, j'aurais baptisé deux bébés qui venaient de mourir.

Je voyageai en charrette dans le but de trouver des enfants pour l'école, ce qui n'est pas chose facile chez les Indiens. Un soir qu'il faisait bien noir, je retournai à la Mission avec un seul écolier. Il était impossible de voir la route. Nous tombâmes dans des bas-fonds et des fossés, et si nous arrivâmes sains et saufs à la Mission, grâces en soient rendues à une protection spéciale de la divine Providence.

Maintenant l'école est pleine comme un œuf, grâce à la bienveillance de l'Agent. Nous avons 116 enfants et si le logement ne nous faisait défaut, nous pourrions en avoir plus de deux cents.

Il y a 15 jours l'inspecteur général a passé ici ; le fameux docteur Dorchester avec sa femme. C'est un protestant ennemi de tout ce qui est catholique. Malgré ses tendances, il a rapporté à l'Agent que tout ici allait à merveille. Dieu soit béni !

Dans l'école nous avons une quinzaine d'enfants qui n'ont pas encore été baptisés, une quarantaine ont fait leur première Communion, les autres s'y préparent.

Dernièrement le chef *Montagne* ou *Grand Brave* était ici. Je le trouve installé au réfectoire : « Robe Noire », me dit-il, ouvre tes oreilles et écoute. Si tu venais chez moi, je m'empresserais de te faire l'hospitalité et de te donner ce que j'ai de mieux en fait de viande et de pain. Et moi je suis chez toi depuis une demi-heure, et tu ne m'as pas encore donné à manger. » Magnifique exorde, n'est-ce pas pour un discours sauvage ! Que de choses curieuses il m'arrive parfois d'entendre ! Une vieille mégère ne voulait pas, il y a quelque temps, laisser baptiser un jeune enfant, sous prétexte que j'étais trop jeune pour savoir baptiser. Pauvres *Pieds Noirs* ! Qu'ils sont loin d'être convertis !

22 février 1893.

Nous sommes en plein hiver, et je crois que l'hiver chez nous vaut la peine d'être signalé. Le froid, depuis la fin d'octobre, a été assez rigoureux. Le thermomètre est tombé à 50 degrés centigrades et plus au-dessous de zéro. Pendant 8 jours il n'est pas monté au-dessus de 35 degrés centigrades au-dessous de zéro. Tout gelait à l'intérieur des maisons, voire même auprès du feu. Nombre de bestiaux gisent çà et là dans les prairies, glacés de froid. Pendant plus de 15 jours toute sortie devint impossible. Se hasarder un tant soit peu au dehors des habitations, eût été s'exposer à une mort presque certaine.

Le 7 décembre je fus appelé très tard auprès de deux moribonds. L'un résidait tout près de la mission, l'autre à plus de 30 milles au nord. Le premier reçut les derniers sacrements en pleine connaissance et mourut bientôt après. C'était un homme âgé, dit-on, de 107 ans. Le lendemain,

fête de l'Immaculée Conception, je passai la journée à cheval. La neige était fort épaisse. Tout galop étant impossible, je mis le cheval au petit trot. Mais bientôt, comme en montant au nord, la neige atteignait une plus grande épaisseur, ma monture refusait d'avancer, et s'enfonçait parfois à une profondeur de plus de deux pieds. Le jour baissait, le froid était intense, une distance de plus de 15 milles me séparait du domicile du mourant, et sur tout le parcours, il n'y avait pas une seule habitation. Que faire? Arriver à destination avant le lendemain très tard n'était pas possible; camper dehors, sans tente, sans couvertures, sans provisions, n'était pas prudent; je résolus donc de m'arrêter à la cabane la plus proche. A peine y étais-je arrivé que j'apprenais que le malade était mort avant que je fusse appelé près de lui. C'était un homme de 109 ans qui, l'automne passé, avait reçu les derniers sacrements.

Le 5 janvier, pendant la nuit, il m'arriva un pareil message. L'on m'appelait à la hâte à une quinzaine de lieues d'ici, au nord, dans les montagnes, auprès d'un jeune homme à l'extrémité. Une neige épaisse couvrait le sol. A une heure de la nuit, j'étais debout et bientôt après, je me mettais en route. J'arrivai à *Blackfoot Station*, à 4 heures du matin. Là je me procurai un excellent poney et de grand matin je partais au grand galop. Après avoir chevauché pendant près de 2 heures, je remarquai que la neige s'épaississait de plus en plus. L'ascension dans les montagnes ne promettait rien de consolant, et il était à craindre que l'épaisseur de la neige ne rendît mon voyage impraticable. Ça et là le cheval s'enfonçait à 2 ou 3 pieds de profondeur. Dire combien de fois je dus descendre et conduire le poney par la bride, serait impossible. En quelques endroits j'eus à passer sur des monceaux de neige n'ayant pas moins de 5 à 6 mètres d'élévation. Par bonheur toute la surface avait été suffisamment durcie par la gelée; si elle avait cédé sous les pieds de ma monture nous étions perdus. Une autre difficulté fut la descente d'une colline presque à pic, haute de 500 pieds. Celle-ci surmontée, il en vint une autre, le passage du fleuve des « Deux Médecines ». Comme une forte couche de glace s'étendait sur toute sa surface, je triomphai aisément de cet obstacle. Aussitôt après il me fallut gravir une colline non moins élevée que la première. Et ainsi après mainte et mainte aventures j'arrivai à destination. Là je trouvai le jeune homme mort depuis plus de 24 heures. Je l'enterrai, dis la messe de bonne heure le lendemain matin et m'en retournai vers la Mission.

La rigueur du froid a grandement débilité nos élèves. Tous ont été alités plus ou moins longtemps. Depuis mon arrivée ici nous n'avons perdu personne, mais je crains fort qu'un jeune élève ne soit bientôt emporté par la maladie. Depuis novembre dernier nous avons eu une moyenne de 110 pensionnaires, et si les logements étaient plus amples, nous pourrions en avoir plus de deux cents.

Dans les premiers jours de janvier, le gouvernement a ouvert une école

industrielle indienne à *Fort Shan*, à 100 milles sud de l'agence *pied-noire*. Une cinquantaine de jeunes Indiens d'ici y sont allés pour leur éducation. Quelques-uns ont été accaparés de force. Pendant longtemps il y eut lieu de craindre une émeute de la part des Sauvages. *Veau blanc* s'indigna en pleine Agence : « Les blancs, dit-il, viennent ici nous arracher et nous voler nos enfants. Aussi sûr que le Grand Esprit me voit et m'entend, il y aura du sang versé sur le parquet de cette enceinte. »

Plusieurs familles, craignant de voir leurs enfants ravis, passèrent la frontière, pour les mettre en sûreté de l'autre côté des lignes. Sur les rives de la *rivière au lait*, on trouva récemment une femme et un jeune garçon morts de froid dans une tentative d'escapade.

Presque tous les jours il m'arrive toute sorte d'histoires avec mes *Peaux-rouges*. Il y a un mois, l'Agent avec qui nous sommes en excellents rapports, m'écrivait une lettre, me priant de laisser partir avec sa mère un garçon dont le père se mourait. J'allai moi aussi à la cabane du sauvage, à 15 milles d'ici, espérant lui porter les secours de la religion. Celui-ci n'était certes pas aussi malade que le croyait l'Agent. En retournant je m'arrêtai chez ce dernier le soir même. « Et notre Indien, dit-il, est déjà mort depuis « hier ? » — « Mais pas du tout, répondis-je, il est en bonne santé. » — « Comment il n'est pas mort, il y a plus de 24 heures que l'on m'a commandé son cercueil. » C'était une ruse de la vieille mégère pour retirer son enfant de l'école.

Un chef, un jour, voulait quantité d'objets, me promettant en retour de me faire un bonnet en poil de castor. Il va sans dire que le castor est encore à prendre. Une autre fois c'était une vieille qui voulait des perles : « Robe noire, donne-moi des perles, et je te ferai des *mocassins*. » La vieille oubliait sans doute qu'elle était aveugle !

Avant-hier c'était un autre chef qui me demandait des pommes de terre, alléguant que ses dents étaient tombées et qu'il ne pouvait guère manger autre chose. Un instant après il voulait dîner, et à table, il avait les mâchoires assez fortes pour dévorer un gros morceau de viande. Après dîner il revint à la charge. Il ne pouvait retourner chez lui sans pommes de terre, et dans la chaleur de son plaidoyer, il m'enfonça la main dans sa bouche pour m'assurer qu'il n'avait plus de dents. Ceci n'est qu'un petit incident qui peint au naturel ces enfants des Montagnes.

L'Agent me disait le mois dernier que notre école allait à merveille et que les sauvages ne lui portaient aucunes plaintes ; événement qui se rapproche assez du miracle. Il en est un cependant, ajoutait-il, le chef *Fer* qui vint me raconter qu'il ne dormait plus depuis plusieurs nuits, parce que les Sœurs avaient coupé les cheveux de sa fille et les avaient jetés au feu : « Elles auraient pu tout aussi bien, continuait-il, brûler mon enfant tout entière. » Ajoutons que les Sœurs avaient eu des raisons plus que suffisantes pour traiter ainsi les cheveux de la jeune fille.

Si je racontais tout ce que je sais de faits de ce genre, je ne finirais plus.
P. BOUGIS, S. J.

ÉQUATEUR.

Lettre du Père Lopez.

Papallacta, 24 février 1892.

JE suis dans un pays où l'on ne rencontre qu'animaux sauvages, arbres, lagunes, et du froid en abondance. Mais nos pauvres Indiens avec leur pieux enfantillage, me tiennent saintement occupé toute la journée. Depuis mon départ de *Pifo*, tout n'a été qu'une tragédie : nous eûmes des chemins affreux jusqu'après avoir passé les hauteurs les plus considérables.

Le doux nom de Marie sur les lèvres, nous avons heureusement échappé à tous les dangers : les Indiens criaient : « Notre-Dame du Quinche (c'est leur invocation favorite) au secours ! » et le Père Lopez : « Vierge du Carmel » et ainsi nous avons passé heureusement les précipices ; après quoi nous franchissions la cime la plus élevée et nous commençons à descendre. Alors nous avons eu de bons chemins et j'ai joui d'un beau temps. Dieu soit béni ! On vint me recevoir avec de nouvelles montures ; mais je ne voulus pas changer de cheval : celui qui m'avait porté jusqu'ici avait les jarrets sûrs et fermes.

Arrivé au village et dans ma cabane, je commençai à préparer nos Indiens et à mettre en ordre leurs affaires spirituelles. Ce ne fut pas sans difficulté ; Dieu aidant je vins à bout de tout. J'observai que trois ou quatre de nos gens s'opposaient à mes intentions, j'en fis mettre deux aux ceps et menaçai de m'en retourner et de ne célébrer aucune fête ; de plus, prosterné devant une dévote image de notre bonne Mère, je commençai à lui demander miséricorde pour ces malheureux sans pouvoir retenir mes larmes qui, jointes à celles de nos Indiens, produisirent un heureux résultat. Ceux que j'avais mis aux ceps en sortirent si repentis, qu'à genoux ils me demandèrent pardon et allèrent tous à l'église pour se confesser. Le peuple en fit de même. Huit jours se sont passés depuis mon arrivée dans ce village, et il ne me reste plus que huit personnes à confesser, ce qu'elles ne manqueront pas de faire bientôt.

Il est désolant de voir ces cinquante familles formant un nombre de 200 âmes, abandonnées sans prêtre ; elles sont plus exposées que d'autres parce que par le village de *Papallacta* passe le seul chemin qui conduise à *Archidona* : ces pauvres chrétiens sont ainsi en relation avec des gens de toutes sortes. Heureusement les Indiens ont un naturel vif et un grand fonds de piété. Des enfants de quatre ou cinq ans vous rendent compte de la

doctrine chrétienne que leur enseignent leurs pères ; à huit ou neuf ans ils montrent une grande habileté pour tout : catéchisme, cuisine, etc... Quelle n'est pas ma douleur en voyant tant d'innocence exposée à tant de dangers ! Que ne sommes-nous plus nombreux pour vivre avec eux et défendre leurs âmes ! Il se passe des faits vraiment attendrissants dans cette population catholique ; je vais vous en conter quelques-uns que j'ai pu observer de plus près.

Nos Indiens ont un très grand soin de leurs morts. Presque tout le village se réunit dans la maison du défunt : quelques chandelles brûlent autour du cadavre tandis que les uns récitent le chapelet, des *Pater noster*, ou se livrent à d'autres dévotions. Toute la nuit ils veillent et prient tour à tour auprès du corps. En cela même ils montrent leur admirable dévotion aux âmes du purgatoire. — Combien d'entre eux souffrent de grandes privations afin de pouvoir faire dire une messe ou un répons de *De Profundis* pour l'âme de quelqu'un de leurs aïeux ou pour les âmes du Purgatoire !

Passons à autre chose : le châtiment des coupables. Étant au village le Père doit approuver tous les jugements et sentences imposées et dictées par les juges. A mon arrivée, on me présenta donc toutes les sentences données pendant l'année passée depuis ma venue et les affaires douteuses afin que le Père missionnaire, en qualité de savant et instruit dans les lois de la République, décide ce que l'on doit faire. Assis donc, *pro Tribunali*, sur une chaise curule, ayant à mon côté le juge avec son bâton surmonté d'une boule d'argent, et avec toute la cérémonie d'un jugement en règle, j'arrange les questions en litige. La plupart du temps il s'agit de dommages faits aux propriétaires dans les loyers, d'animaux tués ou estropiés, de prêts pour le transport des vivres ou du bois, etc... Je commençai par établir deux principes avec toute la clarté possible afin que tous pussent les comprendre : le premier qu'aucun délit ne doit être châtié sans avoir été suffisamment prouvé ; le second que la bête est perdue pour son maître : *Res perit domino suo*.

Après avoir expliqué à ces pauvres gens ces deux principes fondamentaux, je pense que dans la suite les autorités procéderont dans leurs sentences avec toute sûreté.

Pour la vérification du délit, ils ne présentèrent pas d'objection, ils firent seulement remarquer que dans leurs forêts il était très difficile de présenter des témoins, et que par conséquent la gravité du serment devait suffire. Malgré cela je leur répondis de se contenter rarement de cette preuve exclusive.

Vu l'axiome *nemo tenetur se ipsum prodere*, leurs serments pourraient parfois n'avoir pas grande valeur.

Quant au second principe : *Res perit domino suo*, c'était un peu plus difficile de le leur expliquer ; néanmoins je tâchai de le leur faire compren-

dre, et ainsi les sentences auparavant données furent révoquées et ce principe resta établi pour toujours.

Restait une difficulté à résoudre : quel châtement appliquer à ceux qui manquent aux prescriptions de l'autorité locale, quand ces prescriptions ne sont pas contenues dans le code civil ? Je déclarai que pour la première fois on se contenterait de quelques coups de fouet ; mais qu'on mettrait aux cepts en cas de récidive ou que même on imposerait des amendes.

Justement voici un individu qui vient de désobéir à un ordre presque insignifiant. Il s'étend par terre, et le juge en personne lui décharge trois coups de fouet après lui avoir fait entendre que ce n'est que pour Dieu dont il représente l'autorité, et non par haine ou aversion.

Ensuite, le châtié se lève, baise le fouet et la main qui l'a frappé et embrasse le juge : à son tour celui-ci l'embrasse en signe de la sincère amitié dans laquelle ils demeurent unis comme frères en Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST. Quel beau spectacle, n'est-ce pas ? Où en trouve-t-on de pareils en Europe ? Voilà comment nos Pères ont élevé ces sauvages ; de notre côté nous ferons le possible pour seconder ces heureux principes.

J'omets beaucoup d'autres choses très édifiantes : leur admirable charité envers leurs hôtes quoique inconnus, leur esprit d'amour envers les pauvres, les malades, etc., etc... Quand l'un d'entre eux tue un animal, il invite tout le village au festin, parce que, disent-ils, ce ne serait ni juste ni charitable quand on fait une fête de ne pas y faire participer les autres.

Bien qu'il se rencontre des exceptions et que plusieurs aient une conduite peu en harmonie avec ces saintes coutumes, cependant l'esprit général de nos Indiens est un tel respect et un tel amour pour le prêtre qu'ils exposeraient leur vie plutôt que de l'abandonner.

Une des grâces que le Seigneur m'a faites dans l'abondance de sa miséricorde et de celles que j'estime le plus, c'est celle de m'avoir amené à l'Équateur pour avoir soin de ces pauvres gens que j'aime tant.

Combien de leurs idoles n'ai-je pas renversées et brisées la hache à la main, que d'abus réparés ! que de milliers et de milliers d'Indiens n'ai-je pas fait approcher des sacrements que plusieurs d'entre eux ne fréquentaient plus à l'âge de 80 et même 90 ans.

J'appris une fois que dans une ferme près de deux cents Indiens étaient sans aucun secours spirituel. J'allai donc voir le patron et j'obtins de lui qu'il me les enverrait au village où je donnais la mission. Mais les voilà qui arrivent tous à une heure du soir. Comment faire ? J'étais alors embarrassé dans une centaine d'affaires, au milieu d'un village de 12000 âmes et ne sachant pas encore l'idiome *Quitchoa* que parlent les Indiens. Les renvoyer était impossible ; m'occuper d'eux sérieusement encore plus difficile. Je vous assure que de tout cœur je levai les yeux au ciel et lui demandai secours. Heureusement nous étions dix-huit prêtres parmi lesquels deux excellents chanoines qui possédaient parfaitement l'idiome ; les saisissant par le man-

teau et à force de les pousser je les fis asseoir en riant au confessionnal, leur promettant de venir les aider après avoir pris quelque chose, car j'étais encore à jeûn. Dieu soit béni ! tout s'arrangea parfaitement. Je confessai aussi le patron lui-même, et peu après j'achevais mon œuvre dans l'oratoire même de la ferme. La constance fait des merveilles avec la grâce de Dieu !

RAYMOND LOPEZ, S. J.

Tentative de meurtre sur nos missionnaires.

LETTRE DU P. GANO.

Pifo, 26 décembre 1892.

JE suppose que vous aurez entendu parler de ce qui est arrivé à nos Pères du Maragnon. Il y a environ 2 mois, le P. Puertas et le P. Arias étaient dans leur école, lorsqu'ils entendirent un grand tumulte sur la place. Le P. Puertas sortit et vit une troupe d'Indiens guidés par un blanc. Celui-ci en apercevant le Père, s'écria : « Saisissez-le, attachez-le ». Les Indiens hésitaient ; le Père se précipite vers la résidence pour réunir les Frères Pacheco et Coroso. Pendant ce temps les enfants brisaient les portes de l'école et s'échappaient. Les révoltés saisissent le P. Arias et l'entraînent sur la place.

Le chef fait ouvrir de force la porte de la résidence et tire au P. Puertas un coup de pistolet qui ne l'atteint pas, mais va frapper une statue du Sacré-Cœur en pleine poitrine. Le F. Coroso veut empêcher les insurgés de monter l'escalier ; ils se jettent sur lui, l'attachent, le rouent de coups et le laissent baigné dans son sang.

Le P. Puertas, voyant qu'on va le saisir et l'attacher, prend un crucifix de cuivre et dit aux Indiens de respecter Notre-Seigneur et ses prêtres. Ceux-ci essaient de lui arracher le crucifix, mais Dieu donna tant de force au Père, malgré sa faible santé, qu'on ne put le lui enlever sans le briser.

Le Père est attaché, accablé d'injures et traîné dans l'escalier.

Pendant ce temps les Indiens lui disaient : « Répète-nous ce que tu nous prêchais à l'église. »

On jeta les Pères et les Frères dans le réduit qui sert de prison, sans les délier. Le F. Coroso revint enfin de son évanouissement, et ses premières paroles furent : « Je vous pardonne de tout cœur. »

Les blessures lui faisaient pousser des gémissements, mais personne ne pouvait le secourir. Bientôt on adjoignit aux prisonniers l'Alcade, homme énergique et bon catholique ; se trouvant couché à terre tout près du P. Puertas il se hâta de se confesser pour se préparer à la mort. Vers midi les Indiens arrivent et commencent à frapper les Pères à coups de bâton. Le blanc, avec deux autres, ivres comme lui, les menaçaient de leurs coutelas, en

leur disant : « Prêche maintenant, P. Puertas, et tu verras ce qui t'arrivera. »
« Et toi, P. Arias, on t'appelle le saint prêtre ! tu es un misérable, un hypocrite, un démon. »

Tantôt ils leur mettaient le canon du fusil sur la poitrine, tantôt ils tiraient des coups de pistolet en l'air.

Il était plus de minuit, lorsque les bourreaux accablés par la fatigue et l'eau-de-vie, s'endormirent, mais au matin les mêmes scènes recommencèrent.

Le P. Puertas, voyant qu'on allait les emmener, demanda qu'on lui permît de dire la dernière messe. — « Il n'y a plus de messe ici ! » — « Au moins laissez-moi consommer les saintes Espèces. » Vaincus par ses prières, les bourreaux le laissent aller jusqu'à l'église, et il put donner la sainte communion aux autres victimes toujours attachées.

Avant le départ, les prisonniers obtinrent à grand'peine qu'on leur permît de prendre une tasse de café indien. (Ils n'avaient rien mangé depuis près de 24 heures.)

La première étape dura 5 heures. On s'arrêta enfin et laissant les prisonniers sous la garde de quelques hommes, les Indiens se dispersèrent dans leurs villages pour prendre des vivres, car on devait marcher encore pendant deux jours, avant de rencontrer les autres conjurés au lieu marqué pour le massacre des missionnaires.

A ce moment arrivèrent par hasard 2 soldats en voyage, qui à force de menaces obligèrent les quelques Indiens restés avec les prisonniers à les délivrer.

L'Alcade dépêcha aussitôt un messenger à Quito. Le Président averti envoya immédiatement un capitaine avec 50 hommes. Leur approche fut bientôt annoncée, et les révoltés s'enfuirent dans le bas Maragnon. On a pu cependant saisir 14 coupables. Le P. Puertas, épuisé par sa maladie de poitrine et tous ses mauvais traitements, est arrivé ici pour se reposer, mais il dit bien haut que ce n'est pas fini et que le Maragnon aura bientôt des martyrs.

LETTRE DU R. P. TOVIA AU R. P. GANERO, PROVINCIAL.

Quito, 15 octobre.

Mon Révérend Père,

P. C.

IL y a aujourd'hui cinq semaines que j'écrivis à Votre Révérence pour lui faire connaître la mort imprévue de notre inoubliable P. Supérieur. Une demi-heure après avoir écrit cette lettre, j'appris la tentative d'assassinat contre nos Pères et Frères qui sont en mission, et le lendemain, à la pointe du jour, je devais partir pour le *Napo*. J'y arrivai heureusement en

six jours, me réjouissant de les trouver tous en bonne santé, et reposés de leurs craintes, de leurs alarmes passées.

Le projet était certainement de les mettre tous à mort. Le plan, bien concerté, semblait infailliblement devoir réussir, si Dieu, Notre-Seigneur, n'avait tout disposé de façon à ce que les révoltés, blancs et indiens, soupçonnèrent l'arrivée des troupes de *Quito* pour rétablir l'ordre. A cette nouvelle, ils se dispersèrent chacun de leur côté. Sans doute, nous n'étions pas dignes de l'honneur du martyr ! Le sacrifice, par la main des sauvages, de 15 sujets de la province de Tolède, aurait été certainement une page très glorieuse pour elle, et non moins pour les victimes, car leur salut était assuré. Ils se préparaient à mourir. Les Pères Puertas et Martinez ; les Frères Coroso et Pacheco, surtout, ont eu, devant le Seigneur, le mérite de vrais martyrs. Le sang du F. Coroso a coulé abondamment. C'est très bien.

J'espère que cette bourrasque est un heureux présage pour la Mission : elle va entrer dans sa période de prospérité, car le sang des missionnaires n'est pas versé inutilement. La seule blessure qui aurait pu être mortelle, a été reçue par une image du Sacré-Cœur.

Une balle de « Remington » qui devait atteindre le P. Puertas à la tête, a dévié et traversé l'image. Il est évident que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, a voulu nous honorer en prenant part à nos travaux et à nos peines. S'il en est ainsi, ces travaux seront tout à fait glorieux et fructueux. Ils le savent ceux qui sont exposés au danger. Le sang des missionnaires coule au *Napo* ; c'est un signe que notre glorieux chef JÉSUS veut que le champ de la Mission, fécondé par ce sang pur et généreux, de stérile devienne riche et fertile. Avis à ceux qui aiment vraiment le troisième degré d'humilité.

Après avoir parcouru toute la Mission, aussi rapidement que possible, je suis venu exposer l'affaire au Gouverneur général. Le président m'a très bien reçu ; il m'a donné des preuves non équivoques de l'intérêt qu'il porte à la mission et à la Compagnie. Il désire que j'écrive, pour le faire imprimer, un récit détaillé de tout ce qui s'est passé. Pour cette raison, je ne l'envoie pas maintenant à Votre Révérence, mais j'espère le lui faire parvenir dans la suite. Rien de plus pour le moment. Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices et prières.

Rœ Vœ addictissimus et infimus in Jesu et Maria.

G. TOVIA, S. J.

BRÉSIL.

L'épidémie d'Itù.

Extrait d'une lettre du P. Semadini.

LE collège de St-Louis fonctionnait depuis le commencement du mois de Mars (1892), ayant atteint pour la première fois le nombre de près de 600 élèves. Tout marchait en pleine régularité quand vers la mi-avril il plut à Dieu de frapper cette ville d'Itù par le terrible fléau de la fièvre jaune. Toutes les précautions humaines furent prises, en même temps que le collège se vouait au Sacré Cœur et adressait à Dieu les prières les plus ferventes. Cependant trois Pères avaient été désignés pour assister les mourants, parmi lesquels dès le premier jour on comptait M. le curé qui couronna sa vie édifiante par une très belle mort. L'évêque de St-Paul ayant appris le sort déplorable de son peuple, pria le R. P. Supérieur de remplacer le curé par quelqu'un des Nôtres et confia ses brebis aux soins de nos Pères. Comme toujours le châtimement ramenait aux sacrements un grand nombre d'âmes éloignées de Dieu. Nos Pères avaient beaucoup à faire ; mais leurs occupations se multiplièrent encore après que les deux tristes événements suivants furent connus du peuple. Un riche propriétaire ayant échappé à la mort se croyait déjà sûr de ses forces et se moquait de ceux qui revenaient à l'église. Il continua pendant plusieurs jours ses scandales : mais enfin la divine Justice le surprit dans le péché même et il fut frappé de mort en quelques instants ; et pourtant la fièvre jaune n'enlève jamais avant trois ou quatre jours. Peu après une femme, trop bien connue dans la ville, tomba désespérée dans les angoisses les plus pénibles et les convulsions les plus rebutantes sans avoir eu le temps matériel de se détacher des bras de son complice : celui-ci, épouvanté se rendit aussitôt chez un des Pères confesseurs, lui raconta ces détails et le pria de les publier du haut de la chaire. Ces morts épouvantables furent suivies d'un grand nombre de conversions : de sorte qu'il fallut ajouter un quatrième ouvrier aux trois qui travaillaient sans repos.

Tandis que la fièvre moissonnait ses victimes dans la ville, le collège avait été préservé évidemment par le ciel. Plus d'un mois se passa sans qu'on eût à déplorer le moindre accident. Santé excellente, nulle préoccupation de l'épidémie parmi les élèves. Mais les jugements de Dieu sont toujours impénétrables. En effet le 24 avril le R. P. Recteur recevait l'ordre du gouvernement de fermer sur-le-champ le collège sous prétexte que l'hygiène était compromise. Le décret était absolu, il fallait obéir. Trois jours après, malgré le nombre considérable des élèves et la difficulté des communications au Brésil, plus de 500 se retrouvaient dans le sein de leurs familles. Les autres qui à cause de la grande distance ne furent pas renvoyés, allèrent à la maison de campagne. Voilà donc les plus belles espérances tranchées d'un seul coup : la retraite de même que la première communion différée et pour plusieurs perdue, car dans les pensionnats du

gouvernement il n'y a aucun acte de religion ; le résultat des examens compromis est presque rendu impossible. Dans cet état pénible le R. P. Supérieur eut l'heureuse idée d'envoyer un certain nombre de Pères à Saint-Paul pour y donner des leçons à ceux qui se trouvaient dans cette ville, et d'autres Pères à la campagne dans le même but.

Cependant six des Nôtres étaient restés au service des malades. La population d'Itù avait diminué beaucoup par la mort et plus encore par la fuite de tous ceux qui avaient pu quitter la ville. Ainsi à la fin d'avril Itù ne comptait que 3000 habitants presque tous pauvres. La misère donc s'ajouta à l'épidémie malgré les secours du gouvernement. Au collège on distribuait du lait, du sucre et quelquefois des remèdes. Mais les pauvres en général sont ignorants, et vous connaissez les nègres. Il fallait donc rester chez eux, après les avoir confessés, pour leur donner les remèdes et revenir plusieurs fois à leurs chaumières comme médecins des corps et des âmes. Cependant le mois de Marie arrivait. Les élèves de la campagne proposèrent aux Pères de faire quelque chose pour obtenir une protection spéciale de la S. Vierge sur eux et sur tous les colons des environs. Vous savez que la nouvelle maison des vacances se trouve à 40 kilom. d'Itù, au milieu d'un grand nombre de colons italiens. Ces braves gens conservent encore une foi admirable, mais ils sont dépourvus des secours de la religion. Dès les derniers jours d'avril les élèves invitèrent dans leurs promenades les colons à assister au chapelet, au sermon et au salut qui auraient lieu tous les soirs dans la chapelle. Cette grande chapelle peut contenir à peu près 500 personnes. Le bon peuple assista assidûment à la cérémonie, et les Pères ne tardèrent pas à recueillir des fruits abondants. Chaque dimanche hommes et femmes arrivaient de plusieurs lieues et ils attendaient à jeun jusqu'à 11 heures pour recevoir les saints sacrements. Mais le jour réservé par la Sainte Vierge à son plus grand triomphe fut le dernier dimanche de mai. En effet parmi les 200 personnes qui communierent ce jour-là, on vit le sous-intendant de la colonie s'approcher de l'autel pour la première fois de sa vie. C'était un brésilien de 30 ans à peu près, méchant homme qui s'était fait gloire de n'avoir pas de religion. Les Pères avaient tenté tous les moyens pour le rappeler à Dieu, mais sans effet. La très sainte Vierge voulait triompher de cette âme par le moyen le plus simple, c'est-à-dire par la conversation des élèves. Deux d'entre eux commencèrent à lui parler de religion et l'amènèrent au mois de Marie. Les instructions qu'il écouta et plus encore la grâce de Dieu avec les bonnes paroles des élèves arrivèrent en peu de temps à le changer de telle sorte qu'il voulut recevoir publiquement et avec solennité les saints sacrements : et ensuite, pour protester de la grâce reçue, il demanda la faveur d'être choisi parmi ceux qui devaient porter pendant la procession le trône de la Sainte Vierge. L'émotion fut universelle et profonde pendant le sermon et surtout pendant la consécration de la colonie à la très sainte Vierge et au Sacré Cœur de Jésus qui conclut cette tou-

chante cérémonie. D'ailleurs la fièvre cessa avec le mois de Marie : toutefois la prudence nous empêcha encore de rouvrir le collège. La commission d'hygiène en remerciant les Pères des services rendus à la ville les a chargés de présenter le rapport des éléments climatologiques des dernières années et de faire toutes les observations que leur suggérait leur expérience. Nous avons déjà présenté ce travail en attendant la réouverture du collège qui n'a pu avoir lieu avant le 24 juillet.

Lettre du P. Rossi au Fr. Lombardi

VOUS m'avez demandé quelques mots sur les démonstrations religieuses qui ont eu lieu dans la ville de Rio de Janeiro à la suite d'un horrible sacrilège. Voici le fait. Je ne sais pas comment on avait laissé un crucifix dans une des salles du jury de la capitale. Cela déplut à un personnage considérable qui, voulant soulager sa haine contre la religion, chargea deux scélérats de renverser cette image et de la briser. Ces deux misérables se rendirent à la salle et à coups de pieds et de bâton la mirent en pièces. Au bruit et aux blasphèmes des sacrilèges, un des employés accourut et parvint à s'emparer d'un des deux sujets qui fut immédiatement livré à la police. Comme on lui demandait pourquoi il venait de commettre un crime si hideux, il répondit franchement avoir été envoyé pour faire ce que les principes du gouvernement exigeaient logiquement. La haine et la fureur du peuple contre les sacrilèges fut telle qu'il fallut faire garder par un bon nombre de soldats le poste de police où ils se trouvaient : la foule, craignant que la justice ne suivît pas son cours, voulait la faire elle-même. Tous les journaux sans exception ont parlé contre cet atroce sacrilège en demandant au gouvernement justice et réparation. Les jurés ont protesté solennellement et ont eu l'heureuse idée d'ouvrir une souscription populaire pour l'achat de nouvelles images destinées à être placées dans les salles du tribunal avec de splendides démonstrations religieuses : et ils ont exigé la suspension des séances jusqu'au plein effet de leurs démarches. Le Ministre de la Justice prit la chose fort à cœur et donna ordre de procéder sérieusement au jugement des criminels. Les débris de l'image profanée furent envoyés par le Ministre de l'Intérieur à l'Évêque de Rio qui ordonna immédiatement des cérémonies expiatoires touchantes. Voici comment un journal, assez peu catholique d'ailleurs, conclut le récit : « Nous ne nous occupons pas d'indiquer quelles seront les conséquences d'un fait qui a tellement révolté le peuple brésilien. Nous remarquons seulement que c'est là un symptôme de la décadence morale et religieuse du gouvernement sur le quel retombe toute la faute. Si M. le Président n'aimait pas tant les intolérances positivistes, ces faits seraient inouïs chez nous. »

CHILI

Extrait d'une lettre du P. Barthélemy Mas.

Santiago, novembre 1892.

LE Cœur de Notre Divin Sauveur fait ici des merveilles aussi bien que chez vous.

Je suis allé récemment prêcher une mission dans la prison de cette ville qui renferme environ 500 détenus. Je fus d'abord reçu par des quolibets et des éclats de rire, mais à la fin de la retraite, ces pauvres gens pleuraient à chaudes larmes et moi avec eux. Du reste tout a concouru au succès de cette œuvre, le ciel et la terre, le gouvernement et le Souverain Pontife. Avec la permission des autorités, les détenus envoyèrent un télégramme au Pape pour qu'il intercédât en leur faveur auprès du président et leur obtînt un adoucissement de peine.

Figurez-vous la joie de ces malheureux, lorsque après s'être confessés et avoir communié, ils entendirent la lecture des dépêches qui leur obtenaient la faveur demandée. Cette lecture fut faite immédiatement avant l'acte de consécration au Sacré-Cœur. C'est d'ailleurs ce Divin Cœur qui a donné l'efficacité aux paroles et aux démarches d'un pauvre missionnaire, sans appui, sans relations, accablé de travail et de maladies.

Résultat final : tous les 500 prisonniers se sont confessés alors que les années précédentes 130 à peine remplissaient leurs devoirs ; le gouvernement fait grâce d'une partie de la peine ; on a fondé une association, de laquelle font partie le Président de la République et l'archevêque pour subvenir aux besoins de tous les condamnés du Chili ; les religieux seront chargés des prisonniers dans toute la république.

Qu'il était beau de voir les « caballeros » les plus distingués enseignant les prières à ces malheureux, et, le jour de la clôture leur distribuant des cadeaux, au son d'une musique militaire !

On a voulu faire mon portrait et on a réuni pour cela plus de 300 « pesos », mais j'ai obtenu qu'on les emploierait à faire chanter une grand-messe avec sermon, le jour où le gouvernement publiera le décret de grâce.

Un trait caractéristique de ces prisonniers Chiliens, si dévots au fond de l'âme. L'un d'eux, poussé par le démon de l'ivrognerie, s'enivra le jour même de la confession, pour éviter ce mauvais moment. J'allai à sa cellule le lendemain ; il pleura et me demanda pardon. Mais je ne voulus pas le confesser sur-le-champ. L'après-midi je lui donnai comme aux autres le scapulaire du Sacré-Cœur ; mais notre homme, se jugeant indigne de le porter sans s'être confessé, l'ôta en cachette et vint ensuite me demander s'il pouvait en conscience le porter ainsi. Quel scrupule dans ce « petit ange » qui ne s'était pas confessé depuis 30 ans !

Les Congrégations du Sacré-Cœur font partout un bien extraordinaire, et font disparaître l'ivrognerie et l'impureté comme par enchantement. Ces

jours derniers plus de 100 dames étaient réunies pour faire une retraite de 8 jours. Ces femmes, l'élite de la société de Santiago, prennent la discipline avec une rigueur qui ferait honte à bien des religieux.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Extrait d'une Lettre du P. Villalon.

Cordoba, 25 avril 1892.

SI Dieu faisait naître des vocations à la Compagnie en proportion du travail, le Nouveau-Monde ne serait pas dans un si lamentable état. Il y a d'immenses pays où la religion est absolument abandonnée, où on néglige même de baptiser les enfants non seulement dans les « *rancherías* » isolées parmi les sauvages, mais même dans les grandes villes.

C'est ce qui arrive par exemple dans les mines du Chili, au Paraguay, dans une partie de l'Uruguay et de la République Argentine. Un des Pères qui ont assisté les blessés dans la guerre civile du Chili raconte que sur un millier de ces malheureux, il en a trouvé plus de 300 qui se confessaient pour la première fois. C'étaient cependant des gens bien disposés, dont la plupart portaient le scapulaire de N.-D. du Carmel. Un missionnaire de l'Uruguay nous affirmait l'an dernier, qu'un tiers de la population environ n'était pas baptisé dans ce pays.

J'ai même entendu dire à des personnes du Sud du Pérou et de la Bolivie que certaines paroisses ont pendant plusieurs années été en possession de prétendus curés, hommes sans mœurs, qui n'étaient pas même prêtres. L'éloignement des évêques et l'absence de curés légitimes leur avait inspiré cette supercherie sacrilège.

Dans bien des endroits on demande la Compagnie ; on nous offre des maisons et des revenus fixes pour fonder des collèges et des résidences, mais nos supérieurs se voient forcés de refuser, faute de sujets.

Reverrons-nous le temps, où, avant la suppression de la Compagnie, on comptait au Chili plus de 200 Jésuites chiliens et où dans les autres colonies américaines la proportion était à peu près la même ?

Extraits de plusieurs Lettres du P. Antillach.

LE 4 juillet 1892, le Père Joseph Saderra, supérieur de la mission, s'embarqua avec le Père Antillach à Santa Fé sur le bateau à vapeur « Don Martin ». Le 9 à deux heures et demie de l'après-midi, ils mouillaient à l'Assomption. Aussitôt se présenta à bord un envoyé du Président de la République ; ce dernier l'avait chargé de saluer les Pères en son nom, de

leur exprimer ses regrets de n'avoir pu lui-même aller les recevoir, une indisposition le retenant chez lui ; il avait même eu l'obligeance de mettre à leur service une felouque de gala pour aborder à terre.

Au débarcadère nos voyageurs trouvèrent le señor Vicaire capitulaire qui les pria de prendre leur logement au palais épiscopal, ils acceptèrent son offre ; après y être arrivés ils y reçurent la visite de toutes les autorités de la ville.

Puis les Ministres les accompagnèrent pour se rendre au terrain que donnait la femme du Président pour la construction d'un collège : elle leur fit constamment l'accueil le plus bienveillant.

Le Père Antillach écrivait à la date du 8 août : « Le Paraguay par sa position topographique et son altitude moyenne au-dessus du niveau de la mer, a tous les avantages des pays tropicaux sans en avoir les inconvénients. C'est une terre plus belle et plus riche que celle de la Plata, mais en revanche il n'y en a point de plus pauvre et de plus arriérée sous le rapport de la culture et de la civilisation : elles y sont dans l'état du plus grand abandon.

D'après ce que nous avons pu remarquer depuis que nous sommes dans la capitale de la République, les habitants ont le plus grand désir de voir revenir les Jésuites au Paraguay, ils ont même promis formellement de faire tout leur possible pour amener la réalisation de ce rêve doré.

Le terrain destiné au collège est un quadrilatère, il est tout près de la ville dans un site délicieux, on y arrive par une avenue semblable à celle qui aboutit à la rue du Cullao à Buenos-Aires. La ville s'étend de ce côté, de nouveaux édifices s'y construisent malgré la crise qui a amené dernièrement de si grandes ruines. Si Dieu le permet, le collège s'ouvrira au commencement de l'année. Comme à Montevideo nous commencerons par une classe élémentaire et préparatoire ou de première année ; dans ce but nous cherchons en ville une maison commode, qui nous servira en attendant que sous la direction des Pères soit construit le collège sur le terrain qui a été donné à cet effet. »

ZAMBÈZE.

Extraits de plusieurs Lettres de Missionnaires au Révérend Père Daignault.

NOTRE mission de *Keelonds* ne se développe pas ; beaucoup de promesses et de projets ont été faits ; mais rien n'a encore été accompli. Ce n'est pas un petit crève-cœur ! Fabius, dit-on, « *cunctando restituit rem* ». Mais sa politique ici ne vaut rien. Nous hésitons à presser nos chrétiens de venir à l'église, faute de place dans notre étroite chapelle. J'ai amassé des

pierres pour une nouvelle église ; mais elles restent en tas depuis de longs mois, et nous n'avons pas les moyens de les mettre en œuvre.

Nos chrétiens sont bons. J'ai eu beaucoup à lutter pour les empêcher de se réunir pour boire leur bière cafre ; j'ai enfin obtenu la victoire.

La conduite des adultes est satisfaisante quand on songe qu'ils sortent à peine des abominables pratiques du paganisme. Meilleurs sont les résultats obtenus parmi les enfants ; ceux-ci se conforment sans peine à l'enseignement qu'ils reçoivent ; ils se montrent avides d'apprendre le bien et de le faire.

Beaucoup de Cafres nouveaux-venus se sont installés dans cet endroit-ci ; parmi eux bon nombre attendent le Baptême et plusieurs sont préparés à la première Communion.

Les religieuses de King-Williamstown ont toujours le désir de venir s'établir près de nous. Ce serait le couronnement de notre œuvre et lui assurerait le succès.

Une autre lettre s'exprime en ces termes :

Les habitants de ce pays sont, me semble-t-il, capables de devenir d'excellents catholiques, non seulement parce qu'ils sont, comme tous les autres hommes, appelés au catholicisme, mais encore parce qu'il paraît y avoir comme un courant général des âmes vers la vraie religion. D'ailleurs le Cafre a une intelligence supérieure à celle de bien d'autres races nègres ; son cœur est fort et endurant et sa manière de vivre devient, par la force des circonstances, moins nomade et plus rassise.

Le travail du missionnaire est fructueux ici, autant sinon plus que partout ailleurs ; il l'est surtout si l'on considère l'influence du bon exemple sur la contrée ; on sait partout que le missionnaire veut des chrétiens qui le soient non pas de nom seulement, mais encore de fait ; que lui-même est le bienfaiteur et le protecteur de son troupeau, qu'il ne se recherche en rien et ne poursuit qu'une chose : le salut des âmes.

Je crois qu'une grande école à *Keeionds* verrait venir à elle des enfants de tous les points de cette région et ferait beaucoup de bien. Elle donnerait du prestige à la religion catholique qui hélas ! n'a pu jusqu'à présent jouir de pareil établissement : à côté d'elle en revanche les protestants en ont un grand nombre.

Les habitants du pays se montrent désireux de s'instruire ; ils parlent déjà entre eux de tel ou de tel qui, grâce à son éducation, a obtenu une position avantageuse. Mon idée n'est cependant pas que nous formions des *messieurs* ni des *dames* comme font malheureusement les protestants ; je souhaite simplement que nous donnions aux enfants une éducation religieuse solide, tout en leur apprenant les métiers utiles aux gens d'humble condition ; nous pourrions encore par là découvrir des jeunes gens aptes à devenir maîtres d'école et catéchistes, capables ainsi d'aider le missionnaire en étendant au loin son œuvre.

Le secours des religieuses favoriserait grandement ce projet. Les religieuses de King-Williamstown désirent s'établir ici. La question d'argent ne serait pas, je pense, un obstacle : certainement quelque généreux bienfaiteur se rencontrerait en Europe qui, au moyen de quelques centaines de livres, nous permettrait d'entreprendre cette importante tâche.

Il nous est absolument nécessaire d'avoir une église. Nous n'en avons pas ; cela semble un manque d'énergie et de vitalité de notre part ; c'est en même temps comme une tâche pour la religion catholique : depuis plusieurs années les chrétiens reçoivent l'assurance qu'on leur bâtira une église ; et on ne la leur bâtit pas.

Nous sommes deux ici actuellement, sans frère coadjuteur avec nous ; cela nous impose bien des soucis de ménage. Si l'un de nous deux s'absente, tout retombe sur le dos de l'autre : école, cuisine, jardin, domestiques, ateliers cafres, personnes malades, sans compter les exercices de piété quotidiens matin et soir, et le sermon tous les dimanches.

Nous avons eu cette année bien des épreuves ; nous avons fait des pertes ; notre récolte a été mauvaise ; des nuées de sauterelles se sont abattues six à sept fois sur nos champs et nous ont réduits presque à la famine.

Pourtant, malgré nos pauvres ressources, nous avons organisé à Noël une petite fête pour nos gens ; et elle leur a fait grand plaisir. Ils ont reçu du riz et des pommes de terre, et, pour faire leur soupe, du pain et de la viande. Les enfants ont eu leur arbre de Noël, chacun d'eux a eu outre quelques menus objets un cadeau qui consistait en vêtements. A la messe, nous avons dû retirer les bancs pour gagner un peu de place ; encore la chapelle s'est-elle trouvée trop étroite, et beaucoup furent contraints de rester dehors sous le soleil brûlant.

Ah ! mon cher Père, faites, je vous en prie, tous vos efforts pour toucher le cœur de quelques personnes bienfaitantes et riches, pour leur persuader de nous envoyer des secours qui nous feront gagner des âmes à Notre-Seigneur.

Extraits de plusieurs lettres publiées dans les missions catholiques Allemandes.

BAS-ZAMBÈZE. LETTRE DU P. CZIMERMANN.

Saint Pierre Claver à Sumbo.

LE nègre est ici très bas quant au moral et d'une intelligence lourde ; aussi est-il difficile de changer les adultes en chrétiens et en hommes honnêtes. Toutefois je continuerai patiemment à prier et à souffrir jusqu'à ce que la grâce les terrasse. En attendant je ressemble, dans le *Sumbo*, au pêcheur à la ligne qui assis sur le bord d'un fleuve rapide observe, avec une

espérance anxieuse si quelque petit poisson ne mord pas ou si le fleuve même ne lui arrache pas l'hameçon. Avec la grâce de Dieu, j'ai, ici et dans les environs, pu baptiser plus de 40 enfants nègres, et même quelques adultes. Le saint jour de Pâques, malgré bien des contrariétés, m'a donné un joyeux alleluia. C'était une fête dont les anges ont dû se réjouir au ciel. J'avais préparé 6 nègres adultes au saint baptême et 5 d'entre eux à la 1^{re} Communion. La veille au soir, je préparai tout le nécessaire pour la réception solennelle de ce sacrement plein de grâces, déployant toute la magnificence possible en plein intérieur de l'Afrique.

Sumbo n'a hélas ! pas d'église ; celle qui, sous le titre de Notre-Dame du Salut, avait résisté si longtemps, est tombée en ruines. Elle est remplacée par une pauvre petite chambre sans ornement aucun, dépourvue de toute beauté et même de l'aspect d'une simple chapelle. Pour la circonstance, j'ornais ce pauvre réduit avec des images, des chandeliers et des bougies que j'avais apportées de *Boroma*. Je revêtis mon plus bel ornement de messe, désirant par là rehausser l'honneur du vrai Dieu, faire plaisir à ces pauvres nègres et donner plus d'éclat à la cérémonie. Avant de commencer la messe de Pâques, je baptisais mes 6 catéchumènes, et 5 reçurent l'Agneau de Dieu avec la plus grande piété. A dire vrai, leur costume de fête était bien modeste, une simple robe de coton ; mais combien plus belle et plus précieuse était leur âme récemment blanchie dans l'eau du baptême. Après la sainte Messe, mes premiers communians demeurèrent encore quelque temps à la chapelle, et nous récitâmes ensemble les prières d'action de grâces ; ensuite je les invitai tous à venir chez moi et leur fis cadeau d'une image et d'un chapelet, ce qui les remplit de joie. Aussi j'espère vivement que bientôt cette nouvelle et récente mission de St-P. Claver sera définitivement fondée, ce qui jusqu'à présent rencontre bien des difficultés.

Je recommande cette œuvre ainsi que mes pauvres nègres et moi aux prières de vos lecteurs, leur assurant que les moindres dons en faveur de ces pauvres abandonnés du *Sumbo* seraient reçus avec reconnaissance. Comme ces pauvres nègres convertis prieraient avec amour pour leurs bienfaiteurs !

LETTRES DU P. MENYHARTHS.

« Je vous écris ces lignes moitié couché, moitié assis dans ma pirogue qui m'emporte sur les flots du *Quaqua*. Mes hommes rament maintenant avec entrain, car l'eau est profonde et nous ne nous enfonçons plus dans des bancs de sable comme cela m'est arrivé il y a 14 jours. Aujourd'hui, 25 août, je suis dans le voisinage de *Mogurramba*. Le but de mon voyage est *Quilimane* où je dois passer quelques jours pour les affaires de la mission. Je ne manque pas de travail, que Dieu en soit béni. Oui je ne travaille pas moins qu'en Europe. Le climat, il est vrai, ne permet guère de garder la même mesure, mais d'autre part notre petit nombre nous y contraint.... »

Le P. Menyharth donne ici un aperçu du personnel des diverses stations :

Boroma, Sumbo, Melandje, Quilimane et Inhambane. On a pris en considération l'établissement d'une série de stations destinées à relier les postes précédents avec ceux qui sont plus avancés, mais on attend que des forces suffisantes permettent la réalisation de ce projet. Puis il ajoute :

« Peut-on enfin espérer que nous atteindrons ces pauvres nègres ? Dieu merci, je peux répondre que nos espérances sont grandes et bien fondées. A *Boroma*, par exemple, il y a peu de nègres qui ne voudraient pas être baptisés tout de suite ; nous devons cependant attendre encore un an avant de commencer les baptêmes en masse. Un temps assez long est nécessaire pour habituer les nègres à quelque chose ; il faut les mener avec fermeté, leur dire d'une façon bien décisive, mais sans contrainte, ce qu'ils ont à faire. Nous avons, hélas ! à lutter contre de pernicieuses influences, la réaction de la traite des esclaves, le mauvais exemple des blancs, etc... Nous devons aussi « *per viam facti* » inculquer à nos pauvres noirs les principes du christianisme tout nouveaux pour eux.

L'exemple suivant vous montrera la vérité de ce que je viens de dire. Depuis plus d'un an, je me rends tous les samedis dans la région du *Chidota*, situé à 16 kilomètres d'ici chez un petit chef nommé *Muana-na-nambo*. Plus de 100 nègres se réunissent chez lui pour assister à la messe du dimanche, il y en a autant que la case peut en contenir. Tous ces pauvres gens sont encore païens, ils récitent néanmoins le rosaire en commun, écoutent l'instruction et parlent comme s'ils étaient déjà chrétiens. Ces premières démonstrations religieuses sont encore imparfaites, et cependant elles produisent déjà à l'extérieur de bons résultats. Les villages du *Chidota* sont sur la grande route qui conduit au centre de l'Afrique. L'an passé je trouvai un soir 200 étrangers qui étaient venus à *Tété* vendre de l'ivoire. Ils étaient sujets du roi *Mnassé* qui gouverne une contrée située entre le *Nyassa* et le lac *Banguola* à environ 45 jours de marche de notre région. Le frère du roi *Mnassé* se trouvait parmi eux. A cause de ces étrangers nous fîmes les offices du dimanche en plein air. A leur départ ils nous promirent, que dans le cas où ils reviendraient, ils iraient nous rendre visite à *Boroma*. Ils tinrent parole et vinrent cette année en deux troupes. Nos gens leur ayant demandé pourquoi ils venaient, ils répondirent : « *Knona Murungà* », c'est-à-dire, « voir le Bon Dieu ». De fait, la vue de la croix, la visite de la chapelle, tout l'ensemble de la mission firent une grande impression sur l'esprit de ces nègres.

Je vous écris les lignes suivantes de *Quilimane* n'ayant pas pu achever ma lettre pendant mon voyage en bateau.

Voici notre manière habituelle de procéder dans l'apostolat. Nous habitons d'abord nos noirs aux mœurs chrétiennes et nous les baptisons ensuite. C'est un long travail, mais chez ce peuple c'est le seul qui soit utile et profitable.

Une certaine race d'individus nommés « *mugungus* », c'est-à-dire sei-

gneurs, nous causent beaucoup de tort. Ce sont des Indiens ou des mulâtres fils de pères indiens ou européens. Ils sont en général plus intelligents que nos nègres, ils sont souvent plus riches, mais ils unissent en eux les défauts et les vices des Indiens, des Nègres et des Européens ; plaise à Dieu que bientôt eux aussi reçoivent la grâce du baptême. Naturellement il y a parmi eux des exceptions. Leur nombre, le long des côtes est considérable ; sur 200 nègres qui viennent dans notre contrée il y a bien un huitième de *mugungus* ; la proportion est encore plus forte de ceux dont les cheveux et le teint indiquent la descendance d'un père indien depuis deux ou quatre générations. On peut bien l'évaluer à 10 % dans notre contrée.

Il y a à *Quilimane* beaucoup de mahométans que l'on nomme habituellement Maures. Ils viennent de Bombay et se répandent sur toute la côte ouest. Ce sont des marchands. Les Indiens proprement dits sont en bien moins grand nombre que les Maures.

Une de mes grandes occupations consiste dans l'achat d'étoffes de coton, c'est la monnaie dont on se sert dans l'intérieur de l'Afrique.

Avec la langue allemande on peut se tirer d'affaires assez facilement. Parmi les maisons de commerce de *Quilimane* j'en ai trouvé au moins 16 allemandes ou tenues par des gens qui parlaient bien l'allemand.

AUSTRALIE

Mission de Daly River.

STATIONS NOUVELLES. — PAUVRETÉ.

Lettre du P. Conrath au rédacteur.

Daly River Mission, 11 oct. 1892.

DEPUIS ma dernière lettre, bien des changements ont eu lieu dans notre Mission. A ce moment, c'est-à-dire au commencement de 1891, nous avons trois stations. Aujourd'hui pas une d'elles n'existe. Une nouvelle station dédiée à saint Joseph les remplace ; fondée en septembre 1891, elle est située sur les rives du Daly. Bien que ce fût le lieu de ma résidence durant l'année qui vient de s'écouler, ce n'est pas de là cependant que je vous écris.

Je suis en effet maintenant dans une petite succursale de notre station St-Joseph, avec une école d'enfants, quelques jeunes gens et une jeune famille. Imaginez-vous une petite cabane, construite en deux jours, faite en plaques de tôle, bâtie dans une solitude en face d'une plaine et d'un petit lac, dans un pays où il y a des racines à manger et des oies à tuer. La pauvreté a donné naissance à cette succursale ; notre amour pour les enfants que nous ne pouvons renvoyer vagabonds dans les bois l'a peuplée. D'ail-

leurs elle ne durera pas longtemps ; lorsque viendront les pluies nous ne pourrons plus subsister ici, et il faudra partir.

Voici les raisons pour lesquelles notre P. Supérieur a fait les changements dont je vous parlais plus haut.

La mission du Daly River, dont le but principal est la conversion des nègres, a été établie au mois d'octobre 1882 par le R. P. Strele. Plusieurs motifs lui firent choisir les environs de Palmerston pour fonder son œuvre. Le gouvernement de la colonie du sud de l'Australie, colonie à laquelle le territoire du nord appartient, y avait donné une *réserve* pour les indigènes comprenant environ 1000 acres de terre. J'ai travaillé là de février 1884 à septembre 1887 comme maître d'école et catéchiste des adultes. Les succès que nous attendions de l'éducation des enfants n'ont pas été obtenus, par la faute de leurs parents et des adultes ; ceux-ci en effet furent détournés de la religion chrétienne par leurs vices et leur vie de vagabondage auxquels ils ne voulurent pas renoncer. De plus la proximité de la ville et le contact quotidien de cette race pauvre et inférieure avec des gens dissolus d'une race supérieure, avaient sur nos indigènes des effets désastreux. Un jour, allant à Palmerston et arrivant près de la ville je prends un sentier pour raccourcir mon chemin. Tout à coup un nègre sort du feuillage et m'aborde ainsi : « Avez-vous six *pence* ? j'ai là-bas une jeune femme... » Je compris son infâme commerce, et quelques mots sur les feux de l'enfer qui brûlent éternellement les pécheurs le convainquirent facilement que cette fois il s'adressait mal.

Il convient d'ajouter que cet homme n'était point de ceux qui fréquentaient la mission. Sous le rapport des mœurs, nos indigènes, quand ils sont chrétiens, savent en remonter aux blancs. Un européen ayant voulu séduire une femme baptisée, celle-ci indignée lui répliqua : « Pourquoi me parlez-vous de cette manière ? J'ai passé plusieurs années à la mission, et jamais les hommes blancs qui sont là ne m'ont traitée ainsi : » et elle le renvoya. Hier on m'a raconté le fait suivant : une jeune fille instruite à notre école s'était mariée, un européen de mauvaise vie l'invite à venir chez lui : « Les femmes blanches sont pour les hommes blancs, répondit-elle, et les femmes noires pour les hommes noirs. Pourquoi prenez-vous toujours des femmes noires ? — Une femme blanche me coûterait trop cher. — Eh ! bien, lui dit la chrétienne, moi j'ai mon nègre, je n'irai pas chez vous. »

Il est triste vraiment qu'il y ait ainsi des cas où le nègre doit enseigner aux civilisés de l'Europe les préceptes de la morale.

Les enfants nous donnaient des consolations et de véritables espérances. Si les adultes avaient eu assez d'intelligence pour voir où étaient leurs vrais bienfaiteurs, s'ils n'avaient pas fait manquer le travail de l'éducation en emmenant toujours avec eux les plus jeunes dans leurs excursions aux bois ou à la ville ; s'ils s'étaient faits fermiers, état de vie qui seul, vu les circonstances, donne au nègre la possibilité d'observer la loi morale ; s'ils

avaient eu assez de courage pour adopter ce qu'ils approuvaient, l'œuvre aurait été continuée et la station n'aurait pas été fermée : *Jerusalem si cognovisses quæ ad pacem tibi !*

Au dernier moment notre pauvreté força le R. P. Supérieur d'en finir le plus tôt possible pour diminuer les dépenses de la mission, Il résolut de réunir la station de Notre-Dame du Rosaire à celle du Sacré-Cœur située au district du Daly. Une lettre vint changer tous ses plans. C'était une réponse favorable de la part du gouvernement à une demande faite par le P. Supérieur au commencement de l'année. On nous accordait pour les indigènes environ 300 acres de terre sur la rive droite du Daly ; de ce côté le sol est fertile, et c'est la patrie de la tribu que nous évangélisons. Il y a dans le voisinage un terrain marécageux : inondé au moment des pluies, il devient très productif en temps de sécheresse. Si les pluies ne tombent pas c'est une désolation pour le pays.

A la nouvelle de la concession que nous faisait le gouvernement, le P. Supérieur vit sa voie toute tracée ; par ailleurs la pauvreté nous pressait d'agir. Nous étions en septembre : les mois de novembre et décembre sont souvent la période pluvieuse. Dans un pays comme celui-ci où il n'y a pas de chemins, il suffit de deux ou trois pluies abondantes pour rendre impossibles les voyages en chariots. On m'a dit qu'une seule ferme, il y a quelques années, avait perdu 70 chevaux. Ces bêtes, je suppose, surprises par la pluie dans un endroit marécageux y furent embourbées et n'en purent sortir.

Toutes ces circonstances nous stimulaient. La translation de N. D. du Rosaire à la station du Sacré-Cœur ne faisait que commencer. Comme cette dernière possède un sol sablonneux demandant beaucoup de travaux d'amélioration avant de pouvoir donner une bonne récolte, et comme d'un autre côté nous ne voyions pas comment soutenir la mission si les récoltes annuelles ne produisaient pas plus que par le passé, voici la décision prise qui coupait court à toutes ces difficultés : abandonnons pour quelque temps la station du Sacré-Cœur, réunissons toutes nos forces sur la terre récemment obtenue en y établissant non pas seulement une ferme, comme dans notre premier plan, mais une vraie station de Mission.

L'idée nous plut, et nous nous mîmes à l'ouvrage avec un nouveau zèle. Un bateau fabriqué par l'un de nos frères fit 10 fois le trajet de la station du Rosaire à la nouvelle station St-Joseph pour apporter le mobilier : c'est un trajet de 13 lieues sur le fleuve. Pendant ce temps-là un chariot traîné par 3 chevaux servait à déménager la station du Sacré-Cœur ; 40 nègres travaillaient à défricher le nouveau terrain, et à construire des haies ; quelques fermiers se préparaient des jardins, et notre maison se bâtissait.

Ainsi de grandes difficultés avaient été surmontées. Avec des enfants qui fréquentaient les sacrements, avec une petite réduction de quatre familles chrétiennes montrant assez de courage et de constance, nous étions

heureux à la pensée de pouvoir continuer parmi les sauvages notre œuvre si difficile. Le R. P. Reschauer, Supérieur de notre mission à Adelaïde et dans le sud de l'Australie, vint alors vers nous, envoyé comme visiteur par le T. R. P. Anderledy. Il se montra enchanté.

Mais bientôt surgit une autre difficulté qui nous crée bien des embarras. Quoiqu'elle ne soit pas nouvelle dans la Mission, elle prend cette fois un caractère inquiétant. C'est encore la pauvreté. Notre P. Supérieur nous disait l'autre jour : « Ou bien il faut disperser notre école et renvoyer notre monde ; ou bien il faut que deux Pères et un Frère s'en aillent avec eux dans les bois afin qu'en cherchant des vivres dans les marais nos pauvres gens ne soient pas sans guides et sans gardiens. »

Le P. Kristen et moi, vieux catéchistes et maîtres d'école, ne pouvions nous faire à cette idée. Renvoyer au bois nos familles n'était pas autre chose que briser l'œuvre qui nous avait coûté tant de peines et de travaux.

Il fallut donc se décider à l'autre combinaison. Dès le lendemain une bonne caravane se mit en route pour une terre élevée, dans le voisinage de laquelle il y a des marais où les oies, les canards et les kangourous se promènent en liberté ; ces marais, le croiriez-vous ? sont aussi très fertiles en lotus ; quoique nous soyons bien loin d'Ulysse et de l'Odyssée, nos sauvages sont pourtant de vrais *lotophages* et pas plus tard qu'aujourd'hui nous avons mangé de cette plante en guise de salade.

Tel est le pays où se trouve la petite succursale d'où je vous écris. Puisse le Bon Dieu nous susciter des bienfaiteurs qui seront pour notre pauvre réduction ce que les anges furent pour les Bergers de Bethléem.

JOSEPH CONRATH, S. J.

PHILIPPINES.

Travail de la Mission.

Lettre du P. Clotet à un P. de Véruela.

Collège du Jésus, 26 déc. 1892.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

PEUT-ÊTRE Votre Révérence ne se souvient-elle plus des paroles qu'elle m'adressa, à bord du vapeur *l'île Suron* : — « Faites en sorte de ne pas oublier le dessin et la peinture que vous avez appris au collège ; cela pourra vous servir plus tard. » J'ai tenu compte de cet avis. Car dès mon arrivée à Manille, le Musée d'armes où se trouvaient armes, costumes, idoles, colliers, anneaux et mille autres ornements d'infidèles attira vivement mon attention. Le P. Ricart, étant alors Supérieur de la mission, je lui de-

mandai l'album, où, pensais-je, tous ces objets devaient être reproduits. Mais il me répondit n'avoir ni un dessin ni une seule description de ces choses. Aussitôt je lui demandai permission de les dessiner pendant les grandes vacances et celles de Noël, ce qu'il me concéda très volontiers. Je me mis à l'œuvre et avais déjà fini quand le P. Pastells fut nommé Supérieur de la Mission. Le R. Père, enthousiaste de tout ce qui se rapporte aux missions, me dit en voyant mon album de plus de 60 gravures : « Écrivez donc l'explication de ces gravures et vous aurez un petit chef-d'œuvre. » A cet effet, m'emparant de tous les volumes de lettres publiées qui se conservent aux archives de la Mission, je les lus 2 fois d'un bout à l'autre.

Le R. P. Supérieur me fournit quantité d'autres documents et mémoires. J'entrepris dans le même but le voyage de *Mindanao* ; et si grand fut le nombre de documents que je recueillis et que me fournirent les Pères Missionnaires que je formais du tout un je ne sais quoi intitulé : *Ethnographie de Mindanao*. Ce je ne sais quoi est un peu plus gros qu'un volume de morale du P. Gury. Il se compose de 500 pages manuscrites et de 100 et quelques dessins qui représentent les types, hommes et femmes, ainsi que les armes, costumes, idoles, ustensiles, maisons, etc., etc. des principales races de *Mindanao* et *Jolo*. En même temps, sous forme de récit de voyage je raconte les us et coutumes, la religion, les guerres et les connaissances de ces naturels, sans oublier, avec l'explication des gravures, de dire les travaux, les souffrances de nos PP. Missionnaires, leurs joies et les fruits qu'ils recueillent pour la gloire de la Religion et de la Patrie.

Pour ce qui touche à la connaissance de ces terres, le P. Mayoral a maintenant terminé sa géographie des Philippines. D'après ouï dire, ce serait celle du P. Baranera corrigée et augmentée ; on l'enrichirait de 4 cartes imprimées à Barcelone, représentant : la 1^{re}, le groupe entier des îles Philippines, Marianes et Carolines ; la 2^e, le groupe de Suron ; la 3^e, le groupe de Visayas ; la 4^e, l'île de Mindanao. A ces travaux, ajoutez celui du P. Bistrion qui fait un nouveau Moniteur pour les petits enfants, et celui du P. Bofilt qui réédite les Exercices du P. Pauloski ; le P. Hyacinthe Juamnasti publie une grammaire et un dictionnaire maure-castillan et vice-versa ; le P. Mathieu Gisbert fait de même pour la langue *bagoba*. Enfin j'entends dire que le P. Saderra (Directeur) fait un rapport sur la météorologie des Philippines. Le P. Cirer en écrit un autre sur le magnétisme de tout l'archipel. Il se sert beaucoup pour cela du voyage de l'infatigable Père Jean et de celui qu'il fit ces vacances à *Visayas* et *Mindanao*. Le P. Saderra avait écrit quelques études d'assez grande valeur sur les tremblements de terre quand je partis de Manille. Selon ce que j'ai entendu dire, ces 3 Pères préparaient les dits mémoires pour l'exposition de Chicago. Il ne serait pas impossible que le P. Directeur y allât et qu'il retournât aux Philippines en compagnie du P. Algué qui doit être Directeur de l'Observatoire.

L'évêque de *Cebù* a été à *Butuan* et a confirmé environ 2000 Indiens ; il a

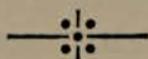
commencé le voyage de *Surigao* où il croit trouver autant à faire. Mgr a trouvé à *Palapag* les tombes de 2 vénérables de la Compagnie, morts en haine de la foi ; je regrette qu'on ne m'ait pas écrit les noms de ces deux martyrs. Il paraît que l'on va les transporter à Manille, près des restes des P. Combès et du Vénérable P. Jean de Hunianes. Telle est la vénération des Indiens pour ce serviteur de Dieu qu'il y a encore peu de temps, Indiens et Indiennes mettaient des cierges à l'endroit où reposait son saint corps ; ils regrettent beaucoup qu'on le leur ait enlevé, et ne peuvent en comprendre la raison bien qu'on le leur dise clairement et souvent.

Le P. Barrada a baptisé depuis qu'il est ici 340 infidèles, le P. Brunet 250 et le P. Vallis 150.

On dit que le général a l'intention de donner une leçon aux Maures ; il a déjà fait quelques préparatifs, et entre autres fait construire à *Iligan* un château-fort pouvant contenir 3000 hommes. On achève le grand chemin qui doit unir *Iligan* avec la lagune de *Lanao*. Les canons pourront y passer. Le général avait laissé ses forces en partie au Rio Grande ; Otto et les siens s'étaient aussitôt enhardis ; mais pour se garantir de tels ennemis le général a réorganisé ses troupes.

Le P. Vivès dans sa dernière lettre du 16 déc. me disait que le P. Sanchez, Supérieur de *Dapitan*, avait dans une excursion, découvert une espèce d'*ilang-ilang* : c'est un arbre qui fournit une essence très appréciée aujourd'hui ; il l'a dédié au P. Blanco, le célèbre naturaliste augustin. Dans les environs de *Dapitan* on a baptisé plus de 500 infidèles. Le jour est arrivé, dit-on, où la race de *Suba* va se convertir, elle, qui jusqu'à présent et malgré les travaux de nos Pères, s'était montrée si indifférente aux vérités de notre foi. Le 25 du mois dernier, on a célébré une fête en l'honneur de la B^{se} Marguerite-Marie ; plus de 850 personnes ont fait la sainte communion. Les communions des premiers vendredis du mois vont en augmentant et l'assistance au salut est de plus en plus grande. L'infatigable P. Rossell travaille en héros ; il est aimé de tous, et a fait de bonnes conquêtes surtout parmi les militaires. Un jeune lieutenant et le colonel l'ont beaucoup aidé. La troupe fait l'exercice chaque jour durant plusieurs heures. Les canonnières se sont préparés pour le Rio Grande. Il est certain que l'expédition de *Mindanao* aura lieu à la fin de janvier ; le général y assistera en personne.

J'oubliais de dire à Votre Révérence que le P. Orios, depuis 1891 jusqu'à 1892, a parcouru seul les fermes et villages qui se sont établis dans les montagnes du côté de *Linabo* ; en 10 mois, il a pu baptiser plus de 2180 infidèles.



BELGIQUE.

Découverte des restes du Vén. Père Lessius.

Relation du R. P. Lallemand, extraite des « Letters and Notices » et augmentée de quelques détails récents.

TOUTE la Compagnie apprendra sans doute avec joie la découverte des restes du Père Léonard Lessius. Pour en expliquer les circonstances, je dois donner l'histoire de ces vénérables reliques, depuis le jour de la mort du saint religieux.

Lessius mourut à notre collège de Louvain, le 15 janvier 1623, et il fut inhumé le jour suivant sous le grand autel de notre église, en présence des principaux membres de l'Université et de deux cents de nos Pères, appartenant aux deux communautés du collège de théologie Flandro-Belge et du noviciat anglais alors établi à Louvain. Dieu glorifia aussitôt le tombeau de son serviteur.

Plusieurs guérisons s'y opérèrent, et la foule augmenta de jour en jour. Aux archives du royaume à Bruxelles se trouve la relation de 38 guérisons attribuées à l'intercession du P. Lessius, toutes déposées sous serment par devant notaire. Ces circonstances décidèrent les Supérieurs à donner au saint corps une sépulture plus convenable, en même temps que le procès des vertus et miracles était commencé dans l'espoir de sa béatification. Ce procès fut déposé à l'archevêché de Malines. Il y était encore vers la fin du siècle dernier, ainsi que l'atteste Foppens, *Bibliotheca Belgicæ*. Pourquoi ne fut-il pas envoyé à Rome? On l'ignore. Actuellement on le recherche en vain. Espérons que le P. Lessius nous le fera retrouver inopinément comme il a fait pour ses reliques.

Le 9 novembre 1640, le corps du Père Lessius fut relevé de son premier lieu d'inhumation, en présence du Père André Judocus, Provincial et de quelques autres Pères qui avaient assisté à son enterrement. Le rapport ne dit pas en quel état il fut trouvé. Un document officiel daté du 15 décembre 1641 nous dit seulement que le cerveau fut trouvé intact dans le crâne, et qu'il fut placé dans un bocal de verre orné d'argent, avec une inscription. La relique et le reliquaire sont encore conservés dans le même état au collège de la Compagnie à Louvain. Voici l'inscription : *Cerebrum R.P. Lessii, post octodecim annos sepulturæ in cranio inventum, jan. 15, 1641*. Le fait de la conservation intacte du cerveau étonna plusieurs éminents professeurs de médecine.

Revenons à l'histoire des ossements exhumés. Le 2 mai 1642, ils furent placés dans une châsse en bois, convenablement ornée, et avec ouverture vitrée (1). Le rapport de cette déposition indique les différentes parties du squelette renfermées dans la châsse. En voici la description exacte :

1. Dans l'intervalle (9 Nov. 1640-2 mai 1642) bien des guérisons avaient été opérées par l'atouchement des reliques.

« La tête en entier avec une mâchoire séparée sans dents.

« 12 vertèbres de l'épine dorsale avec l'os sacrum, le tout traversé par un fil d'argent.

« 12 côtes reliées entre elles par un fil d'argent.

« Les deux fémurs.

« Les deux tibias avec leurs péronés, l'un séparé, l'autre réuni avec eux.

« Les deux bras, de l'épaule jusqu'au coude.

« La hanche droite.

« Enfin huit os de chaque pied (1). »

Le squelette était loin d'être entier ; plusieurs parties en furent détachées et envoyées aux autres maisons de la Compagnie. Quelques-unes sont encore conservées au collège d'Anvers avec les authentiques signées la même année 1642 (2). Vous noterez un détail qui aura son importance pour la preuve de l'identité des reliques. Le rapport mentionne les deux tibias avec leurs péronés, l'un séparé, l'autre relié. Chacun sait que dans l'état normal le tibia est séparé du péroné dans le squelette, mais lorsque la jambe a été cassée un « *cal* » osseux se forme parfois, unissant le tibia avec le péroné.

C'était le cas du P. Lessius. Le 14 septembre 1615, près de Lucerne, en chemin pour se rendre à la 7^{me} congrégation générale, sa voiture s'étant renversée, il se cassa la jambe.

La châsse renfermant les précieuses reliques fut replacée dans son tombeau, qui continua à être visité par un grand nombre de pèlerins jusqu'en 1650, époque où les Jésuites abattirent leur première église pour construire à la place le magnifique temple qui est maintenant l'église paroissiale de St-Michel. Les ossements du P. Lessius furent alors transférés dans une chapelle temporaire et inhumés sous l'autel de la Ste-Vierge. Cette inscription en indiquait la place : *ossa R. P. Leonardi Lessii transhumata anno 1650. Honorantur illa privato cultu complurium cum fiducia accurrentium, quique non raro deprædicant per Dei servum se præsens auxilium experiri.* » L'inscription dit la vérité, car spécialement pendant les 18 mois (9 novembre 1640 au 2 mai 1642) où les saintes reliques avaient pu être touchées, les miracles avaient été nombreux, et de toutes parts on venait entendre la messe dite sur la tombe du Père Lessius.

1. « Caput integrum cum mandibula inde sejuncta absque dentibus.

« 12 vertebræ spinæ dorsi cum osso sacro, omnia argenteo transfixa bacillo.

« 12 costæ argenteo filo utrimque connexæ.

« Duo ossa femorum.

« Duæ tibiæ cum fistulis, una conjuncta, altera separata.

« Duo brachia ab humero usque ad cubitum.

« Coxendix dextera.

« Denique octo ossa utriusque pedis rubro serico conclusa. »

2. On conserve aussi à Anvers le *crayon* du P. Lessius. — Le fauteuil dont se sert à Louvain le professeur de théologie est, dit-on, celui dont s'est servi le P. Lessius. On ignore sur quoi se fonde cette tradition ; mais de tout temps ce fauteuil s'est appelé « le fauteuil du P. Lessius ». Il semble très ancien et ressemble fort au fauteuil dans lequel est assis le P. Lessius 1^o sur la gravure de Bolsweert faite en 1640, 2^o sur le tableau peint par Ferdinand van Apshoven en 1613.

En 1666, les Jésuites ouvrirent leur nouvelle église dédiée à l'Immaculée Conception et y transportèrent processionnellement les reliques des saints. Y avait-on compris le corps du P. Lessius? Les *Lettres annuelles* n'en disent rien.

Elles rapportent seulement que l'année suivante une pieuse femme de Lille, Elisabeth Isenbaent, ayant été miraculeusement guérie par l'attouchement des reliques du P. Lessius, laissa une somme considérable pour l'érection d'une chapelle à construire en l'honneur de son céleste bienfaiteur, dès que le Saint Siège aurait autorisé son culte public. De plus elle donna une couronne d'or du prix de 500 florins pour qu'elle fût placée sur la tête de Lessius. Le vénérable chef fut dès lors, semble-t-il, retiré du lieu de la sépulture et conservé dans un reliquaire. Ce qui expliquerait pourquoi on ne l'a pas trouvé à la même place que les autres ossements. Nous avons cependant quelque raison de croire que nous sommes maintenant en possession du crâne et de la mâchoire. Malheureusement l'identité de cette relique n'a pas encore été établie et peut-être ne le sera-t-elle jamais. Mais n'anticipons pas.

Les restes du P. Lessius ont continué à être l'objet du culte privé des fidèles pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle. Ce qui leur advint lors de la suppression de la Compagnie et pendant la Révolution française qui transforma pour un temps notre église en temple de la raison, nous ne le savons pas. Mais les détails de la découverte faite l'année dernière nous font croire à la profanation à laquelle ils étaient exposés. En 1868 nous étions sans données par rapport aux reliques, lorsque le R. Père Jean-Baptiste Van Derker, alors supérieur de la résidence de Gand, étant nommé postulateur de la cause du P. Lessius, résolut de faire des recherches dans la crypte de notre ancienne église. Malheureusement les documents où nous avons puisé les renseignements donnés ci-dessus sur les différentes translations des restes de Lessius, étaient alors entièrement inconnus, et le P. Van Derker espérait trouver le corps du serviteur de Dieu dans l'un des *loculi* de la sépulture commune de nos premiers Pères. Inutile de dire qu'il chercha en vain. Il trouva seulement dans le caveau sur une plateforme au-dessus des *loculi* recouverts de poussière, quelques ossements portant des noms de saints et le sceau d'un ancien archevêque de Malines, Humbert de Præcipiano, et parmi ces ossements quelques côtes, sans nom ni cachet, enfilées avec un fil d'argent, comme le relatait le rapport de 1642. Si le Père Van Derker avait eu connaissance du rapport, il aurait au moins soupçonné qu'il avait en mains quelques-unes des reliques du P. Lessius.

Nous avons dit que ce document était alors inconnu, et le Père les considérant comme les reliques de quelques saints, les avait enlevés avec les autres, en disant au sacristain de les placer dans un lieu plus convenable. Le sacristain de la paroisse obéit, mais où plaça-t-il les côtes et les autres ossements? Les recherches les plus attentives poursuivies pendant plusieurs

années n'ont pu le découvrir. Depuis 1868 l'administration de l'église avait été entièrement changée.

En 1872 on fit une nouvelle descente dans le caveau de St-Michel ; mais vu le défaut de renseignements, ces efforts furent aussi infructueux que les autres. Finalement en 1890 le hasard mit au jour, dans la bibliothèque des Bollandistes, le procès-verbal de la déposition des ossements dans la châsse, fait en 1642. Il donna en même temps les renseignements cherchés : les côtes vues en 1868 par le P. Van Derker correspondaient évidemment à la description : *duodecim costæ argenteo filo utrimque connexæ*.

Le Rév. Père Provincial chargea un scolastique théologien de faire de nouvelles recherches le 10 avril 1891. Muni du procès-verbal et des instructions du P. Van Derker, il descendit dans le caveau avec un autre étudiant en théologie, le curé de la paroisse, deux des employés de l'église, des ouvriers, des maçons et des sculpteurs. Le résultat fut le suivant.

Au milieu de la plateforme décrite plus haut, à la place même où le P. Van Derker avait relevé les côtes, il trouva mêlés au sable les restes d'une châsse, et une certaine quantité d'ossements formant un tout parfaitement distinct des autres ossements répandus sur la plateforme. Le procès-verbal établissait que les ossements avaient été enfermés « *in arca lignea, decenter ad id ornatà, lamina vitrea super affixâ* ». Or maintenant les restes trouvés conservaient des traces de la couleur dont avait été peinte la surface extérieure de la châsse et des restes d'une enveloppe de soie.

Quelques morceaux de soie bleue et une bordure d'argent adhéraient au bois, çà et là étaient des festons de bois doré ainsi que les restes d'un carreau de verre et la rainure dans laquelle il avait été ajusté. Nous avons dit que les pieds avaient été enveloppés dans de la soie rouge ; il y avait à leur place même une enveloppe de soie rouge avec un cordon de même couleur mais avec des trous aux deux extrémités.

Les scolastiques emportèrent tout cela avec les ossements trouvés dans le sable. L'examen des ossements fut confié à M. Arthur Van Gebruchten, le savant professeur d'ostéologie à l'université de Louvain. La description détaillée donnée par lui concorde parfaitement avec celle du procès-verbal de 1642. Il n'y avait pas un seul os de trop ; c'était un argument négatif de grande valeur. Plusieurs os faisaient défaut, il est vrai : la tête, la mâchoire et les côtes, enfilées avec de l'argent. Leur absence, loin de créer une difficulté, fournissait une nouvelle preuve de l'identité, puisque le crâne avait été enlevé en 1667, comme nous l'avons dit plus haut, et les côtes en 1868 par ordre du P. Van Derker (1).

1. Depuis que cette relation a été écrite, le 13 juillet 1892, le sacristain souleva par hasard une dalle derrière l'autel du T.-S.-Sacrement : il savait qu'il y avait là une cachette. Il y trouva les 12 côtes, reliées par un fil d'argent, qui traverse chacune des côtes, habilement perforées. Le R. P. van Derker a immédiatement reconnu les 12 côtes qu'en 1868, il avait dit de retirer du caveau. Dans la même cachette on a retrouvé les reliques de saints, portant le cachet du septième archevêque de Malines, Humbert de Præcipiano.

D'autres preuves positives vinrent corroborer notre opinion que nous avions trouvé le squelette du P. Lessius. L'un des péronés était détaché de son tibia.

L'autre y était adhérent et cette adhérence, dans l'opinion du professeur d'ostéologie, avait pour cause un cal osseux provenant de la fracture de la jambe.

Le procès-verbal de 1642 énumérait douze vertèbres jointes les unes aux autres et réunies à l'os sacrum par une tige d'argent. Celle-ci a dû être une tentation trop forte pour les profanes, car elle faisait défaut, aussi bien que la première vertèbre à laquelle sans doute elle avait été attachée.

L'os sacrum avait cependant à sa partie inférieure une entaille quadrangulaire faite par un instrument, et correspondant exactement avec l'orifice de la vertèbre.

La tige d'argent a dû y être fixée après avoir traversé les vertèbres.

Ces détails auxquels beaucoup d'autres pourraient être ajoutés, établirent la conviction dans tous les esprits. Un mémoire fut dressé pour prouver l'identité des ossements trouvés, et les conclusions furent signées par cinq Pères Bollandistes, deux professeurs de théologie, un professeur d'Écriture Sainte, et un professeur d'histoire ecclésiastique.

Ainsi signé et parfaitement certifié, le mémoire fut présenté par le R. P. Recteur de Louvain à Son Éminence le cardinal-archevêque de Malines qui, après l'avoir lu, en confia l'examen à plusieurs membres distingués de son chapitre. Sur leur rapport favorable, Son Éminence envoya à Louvain, le 14 mars 1892, son délégué, avec pouvoir de reconnaître en son nom, l'authenticité des reliques du P. Lessius et d'y apposer son sceau. Les ossements enveloppés de soie, et portant le sceau du cardinal-archevêque, furent placés dans une châsse décorée, et scellée elle-même aux armes de Son Éminence.

Le lendemain, en présence des Provinciaux de Belgique et de Champagne et des Recteurs de Louvain et d'Enghien, et de plusieurs autres Pères, la châsse fut descendue dans un caveau de marbre construit dans le chœur de notre église de Louvain (1). Puisse ce tombeau devenir

Au mois d'août dernier les côtes ont été authentiquées par le délégué du cardinal de Malines et déposées dans la tombe auprès du reste du corps.

1. Inscription de la tombe :

Ossa
S. D. (servi Dei).
Leonardi Lessii
S. J.
Obiit Lovanii
XV Jan. MDCXXIII.

La tombe se couvre de couronnes. Bien des personnes ont déjà obtenu des faveurs signalées : on peut citer entre autres une petite fille de Mons, atteinte d'une angine couenneuse. Le 15 janvier dernier, fête du S. Nom de JÉSUS et anniversaire de la mort du P. Lessius, le médecin déclare qu'elle ne passerait pas la journée. La mère met toute sa confiance dans l'intercession du serviteur de Dieu : elle abandonne les remèdes. L'agonie se prolonge : le 17, le médecin déclare l'enfant sauvée.

bientôt glorieux comme le premier ! Déjà le P. Lessius est invoqué dans différentes parties de Belgique, et nombre de personnes lui attribuent leur guérison. Des démarches sont faites pour reprendre le procès de béatification, qui, nous l'espérons, commencera bientôt. Son Éminence, dans une audience accordée au P. Recteur de Louvain, le pressa de travailler activement à une cause chère à son cœur. Il l'assura de son appui et lui fit connaître la promesse qu'il avait faite aux habitants de Brecht⁽¹⁾, ville natale de Lessius, de célébrer avec eux les fêtes de sa Béatification⁽²⁾.

Le R. Père Van Derker est chargé de la cause. Ce vénérable et infatigable vieillard espère voir la glorification de son saint compatriote. Espérons que ses efforts et son zèle seront couronnés de succès comme ils l'ont été dans toutes les causes dont il a été le Promoteur.

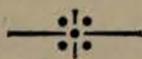
Saint Alphonse Rodriguez et saint Jean Berchmans lui doivent en grande partie leur canonisation. Il a fait approuver le culte du Bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre et martyr. Il vient de commencer le procès du Père Jean Rusbroeck⁽³⁾ et du Bienheureux Idesbald, de Bruges. Il poursuit en ce moment celui de la Vénérable Julia Billard, fondatrice des Sœurs de Notre-Dame. Il a participé à la béatification du Bienheureux Pierre Lefèvre et, il y a quelques mois, il a publié sous le modeste pseudonyme « *Edidit collegium Antverpiense*, » le catalogue des Saints, Bienheureux et Serviteurs de Dieu de la Compagnie de Jésus.

Tandis que la préparation du procès est en bonne voie, un autre Père de la province de Belgique, ancien Recteur de Tronchiennes, Gand et Namur, littérateur distingué, théologien judicieux, le Rév. Père Alfred de Wouters, écrit la vie du Père Lessius.

1. Brecht, en Campine, à 4 lieues d'Anvers, village renommé pour son attachement à la foi dans les luttes électorales et pour le grand nombre de savants qu'il a produits et produit encore aujourd'hui.

2. Lors de la visite du T. R. P. Martin, dans les conversations privées que Sa Paternité eut avec le R. P. Provincial et le P. Recteur de Louvain, elle leur recommanda instamment la cause du P. Lessius, leur promettant que de son côté elle ferait tout son possible pour la promouvoir.

3. Jean de RUYSBROECK (alias Rusbrochius), le célèbre mystique du moyen âge, qui fut l'inspirateur de Thomas à Kempis. Bossuet et Gerson l'ont accusé de quiétisme, mais à tort. Le Vénérable Cardinal Bellarmin l'a noblement vengé de ces accusations erronées. Après avoir été chapelain de Ste-Gudule à Bruxelles, il fonda dans la forêt de Soignies le monastère de Groenendael. Il est honoré comme Bienheureux dans l'église de Hoolaert près de Bruxelles, et actuellement on est en instances pour obtenir du saint-Siège la reconnaissance de ce culte immémorial.



FRANCE.

Des Retraites d'ouvriers à St-Germain.

MARS 1893.

LE RECRUTEMENT.

EN attendant que la Providence ait augmenté le nombre des Pères chargés du recrutement des retraites ouvrières de la maison St-Joseph, le Directeur est toujours seul pour cette lourde tâche. Le bon Dieu cependant bénit les efforts tentés jusqu'à ce jour et nous donne la joie de constater des résultats plus importants qu'on n'aurait osé l'espérer en si peu de temps. Ils ne feront qu'être plus sensibles de jour en jour.

En ce moment encore la semence est jetée, de droite et de gauche, un peu partout, bien qu'avec méthode ; la récolte sera bien plus facile et plus abondante après deux ou trois ans. C'est l'histoire de toutes les fondations de retraites.

On pourrait exprimer les mêmes regrets que l'auteur du Rapport sur la Mission de Cherbourg, où nous voyons les Pères constater la nécessité des *Visites à domicile* dans chaque paroisse et se plaindre de n'avoir pu les entreprendre faute de temps et de personnel (1).

De ces visites à domicile, reconnues de plus en plus nécessaires pour amener à l'église les hommes qui n'y viennent pas, malgré l'attraction des conférences spéciales ou le talent des Missionnaires, de ces visites dépend aussi l'organisation des Retraites. Par elles surtout, presque par elles seules, peuvent être obtenues les informations nécessaires sur les patrons, contre-mâîtres, ouvriers, capables d'accepter une invitation de retraite. Elles sont indispensables, en attendant que soit organisée la *Ligue des Retraitants*, dont l'action facilitera beaucoup le travail du recrutement.

Cette *Ligue* est en bonne voie de formation dans Paris. Les indications données plus loin montrent un fondement sérieux pour les espérances d'avenir.

En attendant il faut aller chercher l'ouvrier dans son logement ou son atelier, comme le patron dans ses bureaux ou son appartement. C'est une vraie poursuite, une battue sans trêve, ce qui n'exclut nullement les précautions de prudence et de tact. La tâche est rude et parfois bien pénible. Elle exige un grand nombre de démarches et d'informations sur les heures ou les époques les plus favorables pour les divers métiers, les chômages, les temps de « *presse* », etc... Nos Missionnaires savent ce qu'on y rencontre de désagréments, mais aussi de consolations.

Après des accueils assez froids, à la suite de réceptions moins que gracieuses, on a la joie d'emporter des places d'assaut. Souvent alors les recrues

1. Cf. le dernier n° des *Lettres de Jersey*. — Voir aussi : *La Mission de Lille. Lettres de Jersey*, année 1891, p. 277.

les plus récalcitrantes deviennent les plus doux et les plus zélés des Retraitants.

Le Père de Baudicour, cherchant à recruter les jardiniers de la banlieue, vit fermer brusquement devant lui des portes de jardins, tantôt par une femme maussade qui refusait l'abord de son mari, tantôt par le mari lui-même, avant de rencontrer quelques hommes de bonne volonté. Mais les jardiniers ont été trouvés. Plusieurs n'allaient pas à l'église ; ils sont venus aux retraites spéciales organisées pour eux ; si bien qu'en une année nous comptons trente-et-un (31) jardiniers retraitants.

Ce n'est pas sans importance. Plusieurs d'entre eux font partie de la Société de St-Fiacre qui comprend des centaines d'adhérents. Par eux le Père de Baudicour entre en relations avec les autres membres de la corporation, non pratiquants pour la plupart, mais disposés peut-être à se laisser gagner par leurs camarades influents. Déjà le Père a pu les entretenir des retraites, en décider plusieurs et trouver au moins bon accueil près des autres. Les membres associés, sortis de la retraite, ont résolu d'agir sur leur entourage.

Les maçons et tailleurs de pierres, réputés inabornables sur pareil point, sont aussi venus à St-Germain.

Le Père de Baudicour pénètre un jour dans le chantier d'un entrepreneur de constructions, brave homme et prêt à des sacrifices pour le bien de ses ouvriers. Étant donnés les rapports difficiles des maçons avec leurs entrepreneurs, il s'abstenait, avec raison peut-être, d'agir directement sur eux. Mais il aurait tout fait pour seconder de son mieux. Tout au moins put-il permettre au Père d'aborder sur le chantier même un tailleur de pierres qu'il lui signala comme indifférent mais honnête homme.

Le Père aborde le tailleur de pierres stupéfait et flatté d'une telle attention. La résistance ne fut pas longue. Un maçon ne travaille jamais sans son « compagnon » ; ce sont chaque fois deux hommes à gagner. Le maçon, voisin du tailleur de pierres, avait accepté la retraite à son tour. Le Père l'invite alors à décider son compagnon de travail à le suivre. « Il viendra, dit le maçon : il ne pourrait pas travailler sans moi. » Ce fut ainsi ; nos trois hommes, un peu défiants au début de la retraite, s'ouvrirent au bon Dieu dès le second jour et revinrent joyeux auprès de leur patron, qui résolut d'envoyer tous les autres.

Pendant la construction de l'Orphelinat Saint-Joseph, à M....., près de Paris, la Supérieure eut la bonne pensée d'engager les maçons, les peintres et serruriers, qui lui paraissaient les meilleurs, à se rendre aux retraites de St-Germain. La semence ainsi jetée germe si bien que déjà deux maçons et un peintre y sont venus, ainsi qu'un serrurier, jeune homme excellent, dont on a fait dernièrement le contre-maître d'un atelier d'apprentissage chrétien. D'autres, visités par le Père de Baudicour, sur les indications de la

Supérieure, ont promis de suivre cet exemple. — Combien de fois ne pourrait-on pas seconder ainsi l'œuvre des retraites !

D'autres maçons encore ont fait partie de différentes retraites.

Il en va de même, à peu près, pour les autres catégories d'ouvriers. La conquête d'un homme entraîne celle des autres par l'apostolat du premier converti sur ses camarades (1).

Un nommé W....., contre-maître à l'usine Ap....., de Clichy, cède si bien aux instances du Père de Baudicour qu'il songe à gagner l'un de ses camarades avant même d'avoir fait la retraite. Le temps lui faisait défaut pour l'aller entretenir au lieu de son travail, le téléphone y suppléa. Ce nouvel usage du téléphone eut plein succès.

Les deux contre-mâîtres firent une excellente retraite. W....., ravi de ses trois journées, annonçait son retour pour l'année prochaine avec son fils à qui, disait-il, il voulait faire prendre cette habitude des retraites. « Oh ! « mon Père, ajoutait-il, je ne savais pas que c'était comme ça..... ; nous « autres, nous ne connaissons pas ça..... ; si vous saviez la lettre que mon « camarade vient d'écrire aux autres de son imprimerie sur la retraite !... « faut qu'ils connaissent ça !... J'ai quarante-deux hommes à commander « dans mon atelier, il en viendra... j'en répons... » — Cette promesse n'était pas vaine ; ils sont venus plusieurs sur le conseil du contre-maître et se sont joints au groupe de Clichy qui réunit déjà chaque mois à la paroisse, 38 retraitants de St-Germain.

Le Directeur des Retraites a souvent la joie de recevoir à l'improviste, les recrues de ses anciens retraitants. Il en arrive qui demandent timidement au Père s'ils ont bien fait de se présenter sans invitation. Le bon Dieu les attire à la place de ceux qui refusent ou remettent à plus tard leur assistance au « festin » des trois jours de Retraite. Les convives de la dernière heure seront plus fréquents à mesure que les retraites seront mieux connues. — « On ne connaît pas assez les retraites chez nous, disait un ouvrier peintre, « envoyé par les frères de St-Vincent de Paul ; si on connaissait, on vien- « draient. Je connais des jeunes gens de mes camarades qui ne trouvent pas « les retraites d'Athis assez fréquentes. Ils n'ont pu prendre, au moment « voulu, les trois jours de liberté nécessaires ; s'ils connaissaient St-Germain « ils y viendraient. »

La Providence en conduit à St-Germain par des voies bien diverses. Un contrôleur d'omnibus, éloigné du confessionnal depuis trente-deux ans, était contraint par son service de travailler le dimanche. Sa fille en gémissait. Un jour elle lui dit : « Papa, je fais une neuvaine pour que tu ne travailles plus le dimanche, bon gré mal gré ». Le dernier jour de la neuvaine l'enfant offre la sainte communion pour cette intention. Le jour même un désaccord survient entre le patron, propriétaire des omnibus, et son contrôleur. Ce

1. Cf. *Lettres de Jersey*. 1889 ; — p. 331.

dernier reçoit son congé. Libre désormais, il se laisse entraîner à la messe. Un ancien retraitsant, du village d'Issy, menuisier, lui parle des retraites et l'amène à Saint-Germain. Le brave homme est retourné chez lui profondément heureux.

Un balayeur de rues, envoyé par les Dames de la rue Haxo, s'était converti depuis peu. Certain jour, en balayant, il trouve une petite croix. Cédant à un bon mouvement il la recueille, l'apporte au Père Pitot pour la faire bénir et prend la résolution de la porter. Les balayeurs, en travaillant, ont souvent le col de la chemise ouvert pendant l'été ; mettre la croix sur sa poitrine était imprudent à cause des contrôleurs de la ville, fonctionnaires souvent mauvais. La difficulté n'arrêta pas le pauvre homme. Porter la croix sur la poitrine était compromettant, il la porta sur le dos. Quelque temps après une voiture le renverse ; il fait une chute des plus dangereuses sur le dos mais se relève sans aucun mal. La reconnaissance le ramène tout à fait au bon Dieu. Sa retraite fut excellente.

Il en est qui ne reculent pas devant un acte vraiment généreux pour assister aux retraites. Le Père prédicateur de la retraite du 12 mars demandait à l'un des ouvriers s'il avait bien dormi pendant une nuit de tempête. « Je me suis bien réveillé quelquefois, répondit ce dernier, mais je n'osais pas me rendormir croyant que le lever allait sonner. — Vous n'aviez donc pas de montre, ajouta le Père, pour regarder l'heure et vous rassurer? — Mais non, mon Père, reprit avec simplicité notre parisien, c'est que lorsque j'ai été pour venir ici, j'ai vu que je n'avais pas assez d'argent pour payer mon voyage. En demander à mon patron, qui m'en doit, ça m'aurait empêché de venir car il m'aurait retenu ; alors j'ai vendu ma montre. »

Un autre interrogé sur son métier répondit : « Je travaille dans une buanderie ; et même la maîtresse pourra bien me renvoyer à mon retour, parce que j'ai bien vu qu'elle n'était pas satisfaite que je vienne. Mais je suis trop content d'être venu pour le regretter. Je trouverai bien une autre place. »

Pendant une seule retraite il y eut une dizaine de retours au bon Dieu, après un éloignement de douze années et plus. L'un de ces retardataires n'était pas marié à l'église. On célébra le mariage au sortir de la retraite. Sa femme disait au Père de Baudicour : « Le premier jour l'absence du père nous a paru bien dure à moi et à mes enfants, mais maintenant nous sommes bien heureux ! »

Le jour du mariage elle avait dit à son mari, devant le Père de Baudicour : « Vraiment la retraite que tu as faite à Saint-Germain t'a été bien profitable. Depuis tu es beaucoup plus gentil. » Et le mari souriait gracieusement. Il vient régulièrement aux réunions mensuelles de Vaugirard bien qu'habitant à l'autre extrémité de Paris.

Un autre vint demander où trouver un crucifix pour le mettre en évidence dans sa maison. Il voulait l'acheter. Le Père de Baudicour fut heureux de le lui donner en souvenir de ses résolutions.

Un *Manuel de l'ouvrier*, bon petit livre où se trouvent d'excellentes lectures avec les prières du matin et du soir, fit aussi le bonheur d'un ouvrier qui voulait, disait-il, puisqu'il ne savait pas bien lire, faire faire la lecture en famille par son garçon.

Un brave homme adressait au Père de Baudicour, ce billet dont il faut rétablir l'orthographe pour le déchiffrer :

« A mon très cher Père de Baudicour. — Le nommé B... Louis, demeurant
« à X..., Grande rue, numéro 24, désire très ardemment s'approcher près
« de lui pour qu'il veuille bien, par la grâce de Dieu, entendre ma confes-
« sion, car je m'y prépare de tout cœur. Malgré la distance très éloignée de
« ma dernière confession, je sens que Dieu me rappelle à Lui. Mais aussi
« par ma pensée et ma prière je ne l'ai jamais oublié, et comme père de
« famille assez nombreuse, j'ai dû faire le devoir d'un bon père chrétien.

« Malgré mon humble et modeste position, je me trouve heureux aujour-
« d'hui d'avoir pu venir passer quelque temps près de vous.

« Je me prosterne devant Dieu et le remercie de tout mon cœur de la
« grâce qu'Il a bien voulu me faire.

« Votre très humble,

« L. B. »

Ces braves gens reviennent de tout cœur au bon Dieu. L'un d'eux écrit dans son « *journal* » :

« Mon Dieu, vous qui vous êtes fait ouvrier, rendez fort de caractère un
« ouvrier qui veut marcher dans votre sainte voie. Accordez-moi la grâce
« de vaincre mes irrésolutions, de briser mes mauvaises habitudes.

« Mon Dieu, mon Dieu, je suis si heureux que je ne sais comment tra-
« duire ce que je ressens au cœur. Je voudrais l'exprimer, je ne le puis.....

« Mon Dieu, accordez-moi la grâce que ce ne soit pas la *première (sic)* et
« dernière retraite que je fasse en ce monde !..... »

On ne finirait pas de relever toutes les marques de bonne volonté, d'empressement et de joie des ouvriers invités aux retraites. Qu'ils rencontrent un peu d'aide auprès de leurs maîtres, et les apôtres du bon Dieu les trouveront bientôt plus accessibles qu'on ne le suppose généralement.

Les patrons malheureusement ne sont pas toujours favorables. Mais la Providence y pourvoit, et malgré leur indifférence ou leur opposition les ouvriers nous viennent.

Le contre-maître W..... et les ouvriers de la verrerie A....., avaient gagné par leur apostolat quatre ouvriers d'une teinturerie voisine. Deux fois ces derniers tentèrent sans succès, d'obtenir les trois jours de liberté nécessaires. Décidés à venir ils profitèrent des fêtes de la Toussaint, qui tombait un mardi et procurait ainsi deux journées de chômage : Dimanche et mardi. Le lundi restait jour de travail. Sans hésiter ils prirent le parti, bien excusable, de faire la *Saint-Lundi* pour rester en retraite.

D'autres patrons, et leur nombre s'accroît heureusement, sont favorables au recrutement des retraites. Ils en donnent des preuves malgré leurs occupations absorbantes. On reçoit des billets du genre de celui-ci, rédigé par un patron teinturier, Monsieur M....., dont plusieurs ouvriers ont fait déjà leur retraite :

5 octobre 1892.

MON RÉVÉREND PÈRE

Merci de vous occuper ainsi de ces braves ouvriers. Ils sont enchantés.

J'adresse votre lettre à A. G..... qui va s'occuper de ceux qui désiraient aller à Saint-Germain soit le 8, soit le 29 octobre. Il vous écrira.

En grande hâte tout mon respect.

.....M.

Que beaucoup de patrons en fassent seulement autant, et les ouvriers ne manqueront pas. Patrons, ingénieurs, directeurs, contre-mâîtres, sont autant de clefs dont il faut s'emparer pour ouvrir les portes des ateliers où l'on doit aborder maintenant l'ouvrier pour le gagner.

Aussi de quelle importance est la formation de nos futurs ingénieurs dont l'influence est si considérable. Tandis que dans la plupart des autres carrières on ne peut, à cause des circonstances, exercer qu'une action forcément restreinte, il appartient aux ingénieurs d'agir sur les masses du peuple avec une puissance qui ne réclame guère qu'un peu de savoir-faire et de bonne volonté.

Nos adversaires le savent et font beaucoup pour s'emparer de cette direction. On sait que les *Loges* s'efforcent d'embrigader les élèves de nos grandes écoles d'ingénieurs. Et pour la formation des contre-mâîtres, la plupart des écoles d'arts et métiers sont en de bien mauvaises mains.

Les *Retraites* et les *Associations*, destinées à maintenir et développer l'acquit d'une éducation chrétienne, ont donc droit au concours de tous pour nous donner l'avantage dans cette lutte d'influence entre le bien et le mal.

Si les progrès paraissent lents, à ceux surtout qui ne les peuvent constater de près avec exactitude, ils n'en sont pas moins sérieux et consolants.

Ainsi les résultats de l'Œuvre des retraites à Paris, réjouissent grandement tous ceux qui connaissent à la fois les difficultés ardues des commencements et l'importance des premières semences du recrutement. Les organisateurs des retraites du Nord, où les moissons maintenant sont si belles, ont connu des jours plus difficiles encore que ceux des retraites de Paris. Quelle joie si le nombre des retraitants ouvriers-parisiens, devait croître en proportion du nombre des retraitants du Nord, où les retraites ouvrières commencent, en 1885 (1), avec trente-trois (33) ouvriers pour en

1. *Lettres de Jersey*, 1892, p. 93.

recevoir douze cent quarante (1240) six ans plus tard, parmi les deux mille cent soixante quinze (2175) retraitants d'une seule année. — Pourquoi non, si la Providence met en œuvre les mêmes ressources ?

PREMIERS RÉSULTATS.

Avant de constater, avec chiffres à l'appui, les résultats obtenus par cette Œuvre, il est bon de relever une observation.

Pour certaines retraites on n'a compté que cinq ou six, ou huit retraitants. Quiconque a préparé des retraites sait qu'il faut ordinairement s'attendre à du *déficit* dans les présences malgré les engagements les plus formels, surtout avec les retraitants de l'industrie arrêtés souvent à l'improviste par des raisons d'affaires. Aussi reçoit-on presque toujours trente ou quarante adhésions pour être assuré de vingt présences. C'est aisé quand on peut disposer de chambres assez nombreuses pour accepter le total des invités si par bonheur il se présentait. Mais quand on ne dispose que de vingt alcôves, comme à Saint-Germain, pour les ouvriers, il est prudent de se limiter à quelques invitations supplémentaires. Aussi le déficit est-il plus sensible parmi les présences réduites à si petit nombre. Pour qui s'étonnerait de ce fait il serait bon de préparer le recrutement d'une ou deux retraites en quinze jours ou trois semaines de temps. On voit alors de près comment la prière et la grâce du bon Dieu sont les premiers agents du recrutement, dont la Providence assure le succès, quelquefois plus tôt ou plus tard que n'ont fixé les prévisions humaines. Il en est beaucoup, la plupart même, parmi les « *manquants* » d'une retraite qui viennent aux retraites suivantes.

Et d'ailleurs les Exercices n'en sont pas moins bons avec un petit nombre d'hommes. Les Pères Prédicateurs ont assez de surnaturel pour se donner à ces quelques âmes avec autant de cœur et d'entrain qu'au plus nombreux auditoires. Et bien ils font ! on pourrait en citer maintes preuves ! Qu'il suffise de le rappeler : l'une des meilleures retraites, sous tous rapports, ne comprenait que six hommes. Est-ce trop peu quand un seul de ces chers retraitants, transformé par les Exercices, devient un apôtre assez zélé pour assurer à lui seul le recrutement de retraites entières ? C'est pourtant de l'histoire. Tel patron, Monsieur G....., s'est trouvé presque seul à Saint-Germain puisqu'ils n'étaient que cinq retraitants ! Le Père qui donnait la retraite, eut la joie de le voir partir disposé généreusement à recruter pour Saint-Germain les deux ou trois cents ouvriers qu'il dirige. Les retraites suivantes recueillent tous ces fruits, et c'est ainsi que peuvent se former peu à peu les centres de propagande.

S'il est à souhaiter cependant que le recrutement parvienne à fournir un roulement à peu près fixe d'une vingtaine d'hommes pour chaque retraite, il est à désirer que ce nombre ne soit guère dépassé, tant que du moins

les retraits n'auront à les diriger que deux Pères, le Prédicateur et le Directeur de l'œuvre. Pour les ouvriers, comme pour tant d'autres d'ailleurs, le fruit de la retraite dépend en grande partie des conversations particulières. Il est bon que chacun des retraits soit entretenu plus d'une fois par le Père dont il choisit la direction. Au delà de vingt hommes il devient difficile d'user de cette industrie et tout s'en ressent : le silence, le recueillement, *le travail personnel* indispensable à la vraie retraite, les résolutions, etc. Mieux vaut donc avoir moins d'hommes et les former mieux. Le but n'est pas d'alimenter brillamment des statistiques, mais de former des groupes d'apôtres dont l'action sérieuse amènera tôt ou tard de nombreux contingents d'ouvriers au bon Dieu.

Le jour où quatre ou cinq Pères seront au milieu des retraits le nombre des ouvriers pourra s'accroître en proportion. C'est le beau spectacle offert par les retraites de Notre-Dame du Haut-Mont où l'on voit quatre-vingts ouvriers à la fois sous la direction de nos Pères.

En attendant cette joie pour Paris il est bon d'y remarquer les débuts.

Tout d'abord on ne peut relever le nombre des retraites de St-Germain sans signaler, pour les œuvres de l'Externat Saint-Ignace, des chiffres dont l'énumération dispense d'autres détails. Vraiment l'Externat fait bon usage de sa maison de campagne.

On y voit passer, en retraite, depuis un an, près de quatre cents retraits, qui se répartissent ainsi :

— Les *Pères de famille* des enfants de l'Externat St-Ignace, réunis par le R. P. Barbier, à deux reprises, pendant l'année 1892 : dix-huit le 16 juin, 14 le 28 juin. En un an cela fait, en comptant la retraite précédente, du mois de juillet 1891, qui était la première, un total de *quarante-huit* (48) pères de famille, désormais groupés avec d'autres, sous la direction du R. P. Barbier. On devine aisément l'influence d'une telle Œuvre.

Après les Pères de famille, ce sont *trente* (30) étudiants de la *conférence Ravignan*, la plupart anciens élèves de l'Externat St-Ignace, sous la direction du P. Lalour.

Enfin *quatre-vingt-dix* élèves environ des cours de sciences et de philosophie ; *soixante* (60) venus de l'Externat St-Ignace et les *trente* (30) autres du collège d'Evreux.

En somme les Œuvres du collège ont eu *cent soixante-huit* ou *cent soixante-dix* retraits.

De son côté, depuis le début du 17 septembre 1891, l'œuvre des retraites ouvrières a rassemblé *deux-cents vingt-et-un* (221) retraits, dont vingt à vingt-cinq patrons et petits patrons, les autres ouvriers.

Il faut sur ce nombre, affirme le Père Directeur, compter au moins *quarante* (40) à *cinquante* (50) *retours* au bon Dieu.

Deux vocations se sont révélées : l'une à la première retraite de l'Œuvre (17 septembre 1891) et l'autre cette année. La première est celle d'un

Séminariste, maintenant au Petit-Séminaire de St-Nicolas du Chardonnet, la seconde est pour les Frères de Ploërmel.

Les retraits, au sortir de St-Germain, ne sont pas abandonnés à eux-mêmes. Plusieurs groupements par catégories de métiers pourront être formés ; mais il faut encore du temps avant d'avoir les éléments homogènes nécessaires à la constitution de groupes distincts en chaque profession. Pour le moment on se contente d'organiser ces groupements avec le seul lien des Retraites. Ainsi les deux principaux groupes, constitués, depuis quelques mois, avec les ouvriers venus à St-Germain, forment en réalité le commencement d'une *Ligue des Retraitants*, dont les résultats sont déjà sensibles. L'un de ces groupes, dont les réunions ont lieu chaque mois, le Dimanche, à Vaugirard, dans le cercle aimablement mis à la disposition de l'Œuvre, compte *quarante-cinq* (45) retraits.

Les présences à ces réunions mensuelles atteignent en moyenne la trentaine. Les membres ont, à leur arrivée, quelques instants de conversation entre eux, puis une conférence ou catéchisme, des avis pour le zèle à déployer dans le recrutement des retraits, etc. Ce ne sont, la plupart, que des ouvriers étrangers à toutes œuvres de Cercles ou Patronages.

L'autre centre de réunion est à Clichy. *Trente-huit* (38) retraits, à qui se joignent trois ou quatre autres ouvriers, se rendent, le premier lundi de chaque mois, dans le salon de Monsieur le Curé, qui préside la réunion. Le programme est à peu près semblable à celui de Vaugirard. On a même établi l'*Apostolat de la prière* parmi ces hommes à qui l'on distribue les *mystères du Rosaire* du *Messenger du cœur de Marie*. Ainsi se trouve encouragé et soutenu leur apostolat actif pour le recrutement des retraits.

Dès que les autres retraits, disséminés en différents quartiers, seront en nombre suffisant pour former des groupes de quinze ou vingt hommes, ils seront rassemblés plus régulièrement. En attendant, les relations sont maintenues avec eux par des invitations, aussi fréquentes que possible, à diverses réunions.

C'est bien là le commencement de la *Ligue des Retraitants*. Il est entièrement dû aux retraits de St-Germain. Dans les paroisses aussi l'on rend un bon témoignage du changement opéré par la retraite sur des ouvriers qui ne pratiquaient pas et qui maintenant ne craignent plus de se montrer aux réunions pieuses.

Deux fois, l'an dernier déjà sur convocations spéciales, les anciens retraits sont accourus en pèlerinage à Montmartre, pour s'y confesser, communier, entendre un bon sermon pendant la Messe et faire un modeste déjeuner. Sur les 60 et 65 hommes présents, chaque fois, beaucoup avaient retrouvé dans la retraite une pratique des Sacrements bien longtemps négligée.

En somme, il y a vraiment lieu de se réjouir. A côté des résultats de détail comme les nombreux retours au bon Dieu, les régularisations de

mariage et surtout le zèle mis au cœur de ces braves gens, on constate, en dépit des difficultés de tout genre et du peu de ressources dont on dispose, un progrès assez sérieux pour assurer la confiance en l'avenir des *Retraites ouvrières* de Paris, sous la protection de saint Joseph.

L'Union des Ingénieurs Catholiques.

Lettre du F. H.-R. Pupey-Girard au R. P. Provincial.

Jersey, 2 février 1893.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

P C

L'ASSOCIATION d'ingénieurs et d'élèves-ingénieurs est fondée définitivement sous le nom de : — « *L'union des Ingénieurs catholiques* ». — Voici comment la Providence a conduit l'entreprise à bonne fin.

A l'époque des examens de l'École Centrale des Arts et Manufactures le Bon Dieu donna la pensée de proposer à de futurs ingénieurs, alors élèves de l'école Sainte-Geneviève, une petite retraite de trois jours pendant les vacances.

Le premier but était de leur indiquer où trouver la force nécessaire pour la persévérance chrétienne, si difficile aux étudiants de Centrale, aussi libres dans Paris et plus délaissés des Hommes d'Œuvres que les étudiants en droit.

Le second but, étroitement dépendant du premier, était de leur inspirer pour l'avenir un peu de zèle apostolique, afin de trouver en eux de puissants auxiliaires pour le recrutement des retraites ouvrières.

Un, deux, puis trois, puis quatre, enfin tous les élèves Centraux présents à l'École promirent, en particulier, de faire une retraite. En présence de ces dispositions, il ne restait qu'à profiter de la bonne volonté générale pour tenter une retraite collective, dont les conséquences pouvaient être plus sérieuses et plus durables. Le projet proposé sans retard, pendant la récréation, fut accepté volontiers par tous, non sans une surprise joyeuse pour chacun d'eux en apprenant les adhésions inattendues de tous ses camarades. L'entrain de ces chers Centraux était vraiment providentiel. Un mot glissé dans les lettres d'invitation, pendant les vacances, ranima la bonne volonté que les douceurs de la chasse et d'autres plaisirs auraient pu diminuer : Il annonçait qu'au soir du 3^e jour de la retraite on traiterait, en conférence, d'un projet d'Association d'ingénieurs catholiques.

En même temps, par visites et par lettres, on invitait des élèves Centraux d'autres maisons d'éducation, telles que : le collège Stanislas, l'école Bossuet, l'école Sainte-Anne de St-Ouen, l'école des frères de Passy, l'école des frères Maristes de Plaisance, l'école Massillon, et les Lycées.

Le recrutement dans ces diverses maisons, commencé malheureusement trop tard, donna moins de résultats qu'il n'en promet pour l'avenir. Il y eut cependant des adhésions formelles à la retraite et des engagements pour l'année prochaine. C'était suffisant pour en conclure à la possibilité d'unir sous le drapeau chrétien ces éléments divers. Les événements ne font depuis que confirmer ces espérances.

Des invitations manuscrites furent encore envoyées aux anciens élèves de l'école Sainte-Geneviève qui, reçus à la Centrale les années précédentes, suivaient les cours de 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} année. Presque tous ont répondu. Deux ou trois seulement éludaient la question de retraite dans une réponse fort aimable et respectueuse d'ailleurs. Ainsi l'un d'eux, jugeant l'entreprise impossible, craignit sans doute de se trouver seul adhérent, car, « mon Père, écrivait-il, il y a malheureusement si peu de mes camarades qui, le pouvant, le voudraient ».

Le pauvre enfant se trompait ; il est presque le seul à douter ainsi parmi ses camarades de collègue.

Beaucoup d'anciens, prévenus quinze jours à peine avant la rentrée de l'École Centrale, se déclarèrent pris au dépourvu devant leurs devoirs de vacances inachevés. Ils disaient vrai ; nous l'avons pu constater à leur retour à Paris. Le principe d'avance est peu connu chez les Centraux en vacances, comme chez tant d'autres d'ailleurs, malgré les difficultés sérieuses des — « projets » — qu'ils doivent rapporter à l'École, achevés et bien faits, sous peine de graves inconvénients pour les examens de sortie. Cet obstacle est facile à prévoir et partant à supprimer dans l'avenir, en lançant plus tôt l'invitation qui rappelle aux négligents de ne pas compter sur les trois derniers jours de vacances, entièrement absorbés par la Retraite. Ainsi retenus ces retardataires ont au moins promis de suivre la retraite l'an prochain. Plusieurs cependant sont venus malgré tout à Clamart et nous ont demandé d'achever leurs *projets* durant les temps libres. — Ceux qui se trouvaient en règle n'ont pas hésité devant la retraite.

Plusieurs ingénieurs avaient été d'abord invités. On préféra remettre leur retraite à plus tard. C'était pour éviter de donner trop de prise à l'influence des Grands Anciens sur les jeunes élèves-ingénieurs, avant que l'Association fût bien sous l'action de nos Pères, qui doivent en conserver la direction. Quelques-uns seulement furent convoqués pour le dîner et la conférence du troisième jour, où l'on traita du projet d'Association. Leur présence alors fit une bonne impression.

Malgré les engagements formels, donnés dans leurs réponses à des invitations renouvelées quelques jours avant la retraite, au moment de l'envoi des « itinéraires » qui devaient faciliter les approches de la villa Manrèse, on pouvait redouter, comme dans toutes les retraites, un certain déficit parmi les présences. Il eut lieu ; mais avec trois graves personnages d'un âge plus mûr, venus à Clamart, les jeunes gens se trouvèrent encore former un

groupe de vingt-sept retraitants. Aussi l'entrain fut-il complet dès le premier soir. On était charmé de se voir, en si bon nombre, compromis ensemble. Certains n'étaient pas venus, de leur propre aveu, sans quelque appréhension d'être à peu près seuls. Le même motif, me dit l'un d'eux, en avait retenu d'autres dans leurs familles.

Les noms de huit autres Centraux peuvent être ajoutés à la liste des retraitants. Prévoyant ne pas être libres à la fin des vacances, ils avaient proposé de faire leur retraite en particulier quinze jours plus tôt à Mongré, Notre-Dame du Haut-Mont, Braisne, etc..... Bien entendu la convention fut agréée. D'avance ils protestaient de leur étroite union de prières et de sentiments avec leurs camarades de Clamart et souscrivaient à toutes les résolutions qui devaient être prises pour l'Association d'ingénieurs catholiques.

Excusés sous divers prétextes, trente-sept Centraux avaient envoyé néanmoins leurs adhésions, dont on donna communication pendant la conférence du troisième jour.

Les retraitants arrivèrent le samedi soir, 27 octobre, à la villa Manrèse. De l'extrémité du chemin désert qui monte à la villa, nous pouvions entendre les joyusetés de ces grands enfants à la recherche de la route. Chacun réclamait du voisin le petit plan de l'itinéraire pour se reconnaître et, bien entendu, chacun l'avait laissé dans sa famille. Aussitôt qu'ils entrevirent une soutane les « — Bonjour, Père ! » et les bavardages allèrent leur train : « Nous enlever à nos familles et surtout à nos fusils, à nos chiens, et le reste..., pour nous mettre trois jours en boîte ! C'est raide, Père ! » — protestaient quelques-uns des mieux disposés. On n'en fit pas moins gaiement l'ascension du jardin de la villa, d'où l'on entrevoyait au loin, malgré la nuit, le panorama de tout Paris. Les premiers arrivés choisirent avec empressement les chambres d'où l'on pouvait le lendemain jouir de cette vue magnifique. Mais le lendemain la retraite les avait mis dans le recueillement.

Le dîner d'arrivée, abondamment et soigneusement servi, fut très animé. Chacun prenait allègrement l'aventure et l'on eut vite fait connaissance entre anciens et nouveaux Centraux.

Une boîte d'excellents cigares, envoi du Père Houdet, ne fut pas mal reçue au début de la récréation. — « Oh ! Père, s'il y a d'aussi bons cigares l'an prochain je m'inscris d'avance, » me criait un farceur, élève des Postes, dont nous n'avions guère espéré la venue et qui n'en fit pas moins une excellente retraite, prêt à recommencer l'an prochain.

Dès les premiers instants le P. Tournade se mit en contact avec les retraitants et commença la conquête de ces difficiles personnages, plaisants jusque dans les plus sérieuses circonstances.

L'un d'entre eux, véritable écho de ses camarades, me dit, le second jour, en termes que vous me permettrez de laisser intacts : « Père, nous disions

« tous en récréation que vous avez été rudement malin de nous mettre avec le Père Tournade ! C'est épatant ! Il nous empoigne ! Pourtant il ne s'emballe pas ; mais il nous connaît joliment et nous dit carrément les choses... ; « nous sommes tous pincés. C'est très chic ! » — En effet la grâce du bon Dieu ne manqua pas à ces jeunes têtes, absorbées d'abord par le regret des vacances et les préoccupations de l'entrée à l'École Centrale.

Grande était vraiment leur générosité. Pour venir il en avait fallu déjà beaucoup. Les nouveaux Centraux laissaient inachevée l'installation de leurs petits appartements, et plusieurs avaient eu le courage d'abandonner leurs parents, venus de province et demeurés seuls à l'hôtel pendant ces trois jours.

Trois Anciens en retard pour leurs *projets* les travaillèrent, après nous l'avoir demandé, pendant quelques temps libres et le soir. L'un d'eux, maintenant élu président de l'Association, désira partir le lundi soir et revenir le mardi matin, pour terminer son *projet* chez lui. Muni de la permission, cet intrépide retraitant passa la nuit tout entière au travail et nous revint le lendemain matin. C'est lui qui, ne voulant pas faire les choses à demi, jeûna complètement pendant les trois jours de retraite, etc., etc... Major de sa promotion, son influence est toute pour le bien de ses camarades.

Au cours de la retraite nous avons, à plusieurs, fureté quelque peu dans la maison, dans le jardin, pour veiller au bon ordre ainsi qu'au silence. A notre profonde surprise il n'a pas été possible de trouver un seul retraitant en défaut. Le silence et le recueillement de tous ont vraiment été remarquables. Il faut que la générosité de ces chers Centraux ait mérité d'abondantes grâces pour un tel résultat. Les Pères de Clamart en étaient étonnés. « D'ailleurs, Père, me disait le major des nouveaux à qui j'en exprimais ma joie, si nous n'avions pas voulu faire une retraite sérieuse, avant de commencer notre nouvelle existence, nous n'aurions pas « lâché » nos vacances, surtout pendant les trois derniers jours... » — En effet le bon Dieu les récompensa de ce grand effort en leur accordant à tous le bienfait d'une retraite excellente sous tous rapports.

Le règlement fut celui des patrons, habituellement suivi dans la maison de Saint-Germain : point d'autres récréations que celles de midi et du soir. Ce régime, supporté sans fatigue par les jeunes gens, favorise leur recueillement.

A midi les récréations se passaient en promenades à travers les bois. Le soir, après « la fume » des cigarettes, suivant leur expression, les Centraux examinaient les principales scènes de la vie de Notre Seigneur en tableaux projetés à la lumière oxhydrique. Le premier soir on admira beaucoup les tableaux de l'enfance et de la vie publique, tout en faisant avec une bonne et franche gaieté des observations sur l'habileté des artistes auteurs de ces tableaux : Gustave Doré, Bida, Hoffmann, etc... Mais le second jour, à la vue des scènes de la Passion, nos jeunes gens, sans trop s'en rendre compte,

furent captivés. A peine entendit-on quelques remarques et vit-on quelques sourires à propos des têtes de Juifs du Sanhédrin et autres. Cet enseignement par les yeux, donné même sous forme de distraction, fait aussi bonne impression sur les gens intelligents que sur les simples. Nous étions heureux de le constater une fois de plus auprès de ces jeunes gens plus difficiles encore à contenter que des hommes du monde.

Le troisième jour les Centraux de *la rue des Postes* eurent la joie de recevoir la visite du Père Fouët et du Père d'Esclaibes, leur directeur de congrégation au collège. Dans leur empressement à montrer les divers lieux témoins de leur recueillement, ils le conduisirent jusques dans les allées du jardin potager, où tel d'entre eux avait passé de longs moments de réflexion devant un carré de choux, et près des cages à lapins, les seuls êtres avec qui plusieurs se soient permis de converser durant les temps de silence.

La bonne joie de tous était charmante.

A deux heures, le troisième jour, eut lieu la conférence sur le projet d'Association d'ingénieurs catholiques, en présence des retraitants et de plusieurs ingénieurs venus pour la circonstance.

Le *Projet* reçut le même accueil empressé que dans les lettres précédentes et les entretiens particuliers. On prit, à l'unanimité, la résolution de fonder l'*Union des ingénieurs catholiques*.

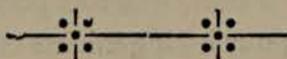
Les articles des statuts, indiqués quant aux fonds, furent aussitôt votés à l'unanimité, sous réserve d'une rédaction définitive à soumettre aux électeurs dans l'une des *Réunions mensuelles*, dont on venait de fixer l'époque.

Voici le but de l'*Union* nettement proposé, sans restrictions :

1° Le soutien mutuel des élèves ingénieurs et des ingénieurs au point de vue chrétien, par différents moyens, dont les principaux sont : la retraite annuelle, admise en principe comme obligatoire pour tous les membres de l'Union ; — les réunions mensuelles, obligatoires aussi ; — les conférences de Saint-Vincent de Paul, très instamment conseillées... etc...

2° L'établissement de relations entre les patrons chrétiens et les ingénieurs chrétiens. En somme : le placement des ingénieurs catholiques chez des patrons catholiques...

D'ailleurs les statuts suivants, définitivement adoptés à la suite des réunions de fondation, donnent le résumé des propositions faites à la conférence.



« UNION DES INGÉNIEURS CATHOLIQUES. »

STATUTS.

BUT ET MOYENS D'ACTION.

ART. 1.

UNE Association est formée sous le nom d'« UNION DES INGÉNIEURS CATHOLIQUES. » Son siège social est à Paris.

ART. 2.

Son but est :

1. — Le soutien mutuel au point de vue chrétien :
 - a) — des élèves-ingénieurs pendant leurs trois années d'école ;
 - b) — des ingénieurs dans leurs fonctions respectives ;
2. — L'établissement des relations entre les patrons et les ingénieurs catholiques.
3. — L'étude des questions relatives aux devoirs du Patronat envers les ouvriers, — et le concours à donner pour leur accomplissement.

ART. 3.

Une RETRAITE *fermée et collective* aura lieu chaque année pendant les vacances. — Tous les *Membres actifs* s'efforceront d'y prendre part, *selon les désirs formels de tous les membres fondateurs de l'UNION*, — parce que là s'établissent plus étroitement les relations chrétiennes qui sont le fondement de l'UNION.

Ceux qui seront dans l'impossibilité d'assister à la Retraite collective pourront, d'accord avec le Révérend Père Aumônier, faire la leur en particulier.

ART. 4.

Les membres actifs se réunissent le troisième dimanche de chaque mois pour :

- Assister à la Messe, dite aux intentions de tous ceux qui font partie de l'UNION.
- S'entretenir des intérêts de l'Œuvre ;
- Étudier les questions ouvrières.

Les membres honoraires et fondateurs peuvent être invités à ces *Réunions mensuelles*.

ART. 5.

Un registre, sur lequel on inscrit toutes les demandes d'ingénieurs adressées à l'UNION, sera conservé au siège social, à la disposition des membres.

COMPOSITION DE LA SOCIÉTÉ.

ART. 6.

L'UNION se compose :

- de membres actifs,
- de membres honoraires,
- de membres fondateurs,
- de membres bienfaiteurs.

ART. 7.

Pour devenir *membre actif* de l'UNION, il faut :

1. Être élève de l'école centrale des arts et manufactures, ou ancien élève muni du diplôme ou du certificat d'ingénieur.
2. — Être agréé du Comité-Directeur sur la présentation de deux membres actifs.
3. — Verser une souscription de 150 francs, une fois pour toutes, ou une cotisation annuelle qui ne peut être inférieure à 10 francs pour les ingénieurs et à 5 francs pour les élèves-ingénieurs.

ART. 8.

Sont *membres honoraires* tous ceux qui, ne remplissant pas les conditions exigées pour être MEMBRES ACTIFS, paient la souscription de 150 francs, une fois pour toutes, ou la cotisation annuelle d'au moins 10 francs.

ART. 9.

Sont *membres fondateurs* tous ceux qui, faisant partie ou non de l'UNION, donnent une somme de 500 francs.

ART. 10.

Le titre de *Bienfaiteur* revient à quiconque verse une somme d'au moins 25 francs.

ART. 11.

Le *Comité* reçoit avec reconnaissance tous les autres dons faits au profit de l'UNION, et les noms des *Donateurs* sont consignés sur un registre spécial.

RESSOURCES DE LA SOCIÉTÉ.

ART. 12.

Le fonds social se compose des souscriptions et des dons (art. 7, 8, 9, 10, 11).

ART. 13.

Sont affectés aux dépenses annuelles :

Les cotisations annuelles.

Les versements faits en cours d'exercice pour un but immédiat et déterminé.

Les intérêts des capitaux.

ART. 14.

Une fraction des fonds qui proviennent des fondations, legs ou autres versements faits dans un but déterminé, sera prélevée pour être placée en valeurs garanties par l'État ou la ville de Paris. Cette somme sera fixée, chaque année, par l'*Assemblée générale* ; les revenus seuls en pourront être affectés aux besoins de la Société.

Ces fonds ne peuvent être déplacés qu'avec l'autorisation du *Comité-Directeur*, à la majorité des trois quarts plus une des voix présentes après une convocation régulière.

ART. 15.

En cas de dissolution, les fonds en caisse seront distribués, par les soins du Révérend Père Aumônier, à des œuvres catholiques d'hommes, après entente avec le *Comité*.

ADMINISTRATION.

ART. 16.

L'UNION est administrée par :

1. — Un CONSEIL, composé de 18 membres :

a) — Le Révérend Père Aumônier, de droit membre actif.

b) — *Huit* ingénieurs, élus pour un an par les ingénieurs présents à Paris et les élèves-ingénieurs membres du *Comité-Directeur*.

c) *Neuf* élèves-ingénieurs (trois de chaque promotion), élus pour un an par les membres actifs présents à la première Réunion mensuelle de Novembre. Ils forment ensemble le *Comité-Directeur* ou *Bureau*.

2. — Le COMITÉ-DIRECTEUR, composé par :

Le Révérend Père Aumônier, de droit membre actif adjoint au *Comité-Directeur*, en qualité de Président d'honneur.

Le Président— élève-ingénieur de 3^e année.

Le Vice-Président— » » » 2^e » .

Le Vice-Président— » » » 1^e » .

Un Secrétaire.

Un Trésorier.

Quatre Conseillers.

} élus par la majorité des Membres actifs présents à l'Assemblée générale.

ART. 17.

Le CONSEIL assure l'exécution des décisions de l'*Assemblée générale*. — Il se réunit régulièrement deux fois par an (mai ; — novembre). — Il peut être au besoin convoqué chaque fois où le *Comité-Directeur* le juge nécessaire.

ART. 18.

Le COMITÉ-DIRECTEUR représente le Conseil pour l'exécution de ses décisions et demeure chargé de l'initiative des affaires. — Il se réunit régulièrement chaque mois.

ART. 19.

Un élève-ingénieur ne pouvant être, en raison de ses travaux d'école, astreint aux soins multiples exigés par la correspondance et les relations de l'UNION, les communications seront adressées au Président ou au Secrétaire et reçues par un *Délégué* de l'UNION en leur nom. — Ce *Délégué*, — qui peut être le Révérend Père Aumônier, en sa qualité de Président d'honneur, — en prendra connaissance et les transmettra dans la réunion suivante au Comité-Directeur. En cas d'urgence il y répondra de suite après avoir, au besoin, consulté le Président.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

ART. 20.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE se compose des membres actifs, — et des membres honoraires, ou fondateurs avec voix consultative.

La Présidence en revient à l'un des ingénieurs ; — la Vice-Présidence à l'élève-ingénieur Président du Comité.

Elle se réunit une fois par an, au commencement de novembre.

Elle entend et approuve, s'il y a lieu, les rapports sur la situation de l'UNION et les opérations de l'année.

ART. 21.

L'*Assemblée* sera valablement constituée quel que soit le nombre des membres présents, après une convocation régulière.

ART. 22.

Le matin du jour fixé pour l'*Assemblée générale* une *Messe* est dite pour tous les membres décédés.

ART. 23.

A la mort de l'un des membres actifs, honoraires et fondateurs, il sera dit une *Messe* au nom de l'UNION.

ART. 24.

Les présents *Statuts* ne pourront être modifiés que par un vote de l'Assemblée générale, après avis préalable donné dans les convocations.

On termina la Conférence par une visite au Saint-Sacrement et le chant du *Magnificat* en actions de grâces. Aussitôt après les Exercices de la retraite reprirent leur cours.

Le lendemain matin, pour la clôture, après la messe de communion, où le Père Tournade rappela les résolutions et donna rendez-vous pour l'an prochain, suivant les engagements de tous, le Père Le Guinio, Ministre de Clamart, nous fit servir un excellent déjeuner d'adieux. Pendant toute la retraite d'ailleurs le service, admirablement fait dans les moindres détails, avait grandement facilité la bonne marche de la retraite et, grâce à la généreuse charité du Révérend Père Prud'homme, on ne négligea rien pour aider au succès.

Après les toasts et les remerciements pleins de cœur adressés aux Pères par le plus ancien des ingénieurs, au nom de tous ses camarades, on se rendit en groupe à l'omnibus du chemin de fer et au tramway.

Nos chers Centraux partaient heureux. Les Pères ne l'étaient pas moins d'entrevoir chez ces futurs ingénieurs des apôtres qui feront aimer et servir le Divin Maître.

LES RÉUNIONS MENSUELLES.

L'article (4) des Statuts est fidèlement observé. Le troisième dimanche de chaque mois les Centraux viennent à la réunion, 144, rue du Bac, dans le local d'un cercle organisé par le Père Tournade et qui se trouve fort heureusement libre le dimanche matin. La Providence ainsi donne le temps de préparer à l'aise un cercle spécial aux Centraux.

Les absents de la retraite accourent en nombre se joindre à leurs amis dans la première réunion. Nous avons au début cinquante-deux adhérents ; quarante-deux vinrent à cette première assemblée. Les autres arrivèrent aux réunions suivantes et maintenant la moyenne des présences chaque mois dépasse la quarantaine (1).

La plupart sont au cercle à 8 h. $\frac{1}{2}$ du matin et se confessent à tour de rôle au Père Tournade, en attendant la messe, dite à 9 h. et suivie d'une allocution. L'action de grâces de la communion terminée, les Centraux vont à la grande *Salle* pour l'entretien sur les intérêts divers de l'*Union*, qui ne finit guère avant 11 heures. C'est avant de le commencer que la sollicitude du Père Aumônier met en œuvre une industrie indispensable en pareil cas : — Les communiants, à jeun, prendraient peut-être volontiers le prétexte, naturel d'ailleurs, de l'heure tardive du déjeuner pour s'abstenir de la sainte Communion. Quelques biscuits dans une tasse de thé mis à leur disposition parent à cet inconvénient. La petite tasse de thé, pas chère cependant ! jouit de propriétés fort utiles et travaille vraiment beaucoup en faveur de l'*Union*. Tout en la dégustant, chacun cause à l'aise avec ses voisins, au hasard, et la fusion des divers éléments en contact s'opère sans efforts.

Les élections des dignitaires ont eu lieu, conformes à nos désirs. La Providence a permis que nous comptions dans les rangs de l'*Union* des Centraux à la fois bons chrétiens et brillants élèves, entre autres les majors de promotions. Les deux principaux concurrents à la présidence de notre *Union* étaient les deux concurrents à la place de major en 3^e année

1. Au moment où sont imprimées ces lignes l'*Union* réunit plus d'une *soixantaine* de Membres actifs et reçoit les adhésions d'ingénieurs, chefs de groupes en plusieurs villes, qui veulent engager ces groupes de camarades chrétiens à leur suite dans la nouvelle Association.

L'accueil est empressé partout. Les Membres actifs viennent de voter l'organisation de deux *retraites collectives* au lieu d'une seule.

La première aura lieu fin juillet pour les Élèves Centraux de 3^e année qui doivent quitter l'École et qui, retenus au mois de novembre par leur service militaire ou par leurs nouvelles fonctions d'ingénieurs, ne pourraient assister à la retraite principale. La date de cette dernière, où se réunissent les anciens et les nouveaux élèves de l'École, demeure fixée aux trois journées qui précèdent la rentrée de Centrale.

Certains s'étonnent de la restriction qui ne permet d'admettre au titre de membre actif que des *ingénieurs des arts et manufactures*. La « *fusion* » n'est guère possible, en ce moment du moins. Ceux qui connaissent les différentes Écoles d'ingénieurs en comprennent la raison.

Mais ces regrets et ces désirs à l'égard des *ingénieurs des mines et des ponts et chaussées*, aussi bien que pour les *ingénieurs civils* plus indépendants du gouvernement, vont au-devant de projets arrêtés que la Providence permettra sans doute de réaliser avec ces diverses catégories d'ingénieurs, dans des conditions analogues à celles de l'*Union*.

de Centrale. Les vice-présidents ne sont pas non plus mal classés à l'école. Ainsi celui de 1^{re} année, reçu second à Centrale, prend d'emblée le premier rang depuis quelques semaines et le conservera. D'ailleurs le 1^{er}, *Major Bizuth*, suivant l'expression consacrée, ne tardera pas à se compter des nôtres. Voici ce que m'écrit à ce sujet le vice-président de 2^e année.

«..... Tout marche au mieux pour la prospérité de l'Union ; nous
 « récoltons encore peu d'élèves, car nous préférons aller lentement mais
 « sûrement, de façon à ce qu'il n'y ait pas d'élèves qui s'égareront parmi nous
 « et nous aillent ensuite discréditer aux yeux des autres. R..... (le Prési-
 « dent) s'occupe d'ailleurs presque seul, avec les renseignements et quel-
 « quefois le concours d'autres élèves de l'Union, d'aborder les élèves pour
 « leur parler de l'œuvre. C'est ainsi que nous espérons compter bientôt
 « parmi nous le major Bizuth, S....., qui vient du lycée Louis-le-Grand
 « mais qui est un ancien élève des pensions religieuses..... »

Le zèle des Centraux est actif et prudent ; nous ne pouvons que nous réjouir en constatant l'évidente action de la Providence. Ils sont rigoureux pour les admissions. Tel de leurs camarades a vu repousser sa candidature par la majorité, parce qu'il s'occupe trop d'hypnotisme ! — Ils tiennent à former une élite pour avoir plus de force d'action, dans le début surtout. On ne peut que les encourager ; d'autant plus que l'élite est nombreuse.

A bon droit nous pouvons espérer plus d'une soixantaine de retraitants pour la retraite prochaine. Qu'en sera-t-il ? — A la Providence de tout conduire comme elle l'a fait si bien, à notre joyeuse surprise, depuis quelques mois.

Au moins en sortira-t-il une garantie bienfaisante pour les Centraux chrétiens qui trouveront dans l'Union le secours nécessaire à leur soutien moral pendant leurs trois années d'école (1). Aussi pouvons-nous espérer de tous ceux qui connaîtront cette entreprise du bon Dieu qu'ils voudront bien la favoriser, soit en envoyant de nouvelles recrues, soit en lui procurant l'adhésion des ingénieurs et des patrons catholiques, à titre de

1. Les avantages de l'Union paraissent applicables surtout aux élèves-ingénieurs pendant leur temps d'études et pour leur placement au sortir de l'École Centrale.

Ce serait déjà suffisant pour rendre l'Union digne du concours actif des catholiques.

Mais les avantages n'en sont pas moins grands pour les Ingénieurs en fonctions. — Ceux qui, retenus en province par leurs occupations, ne peuvent prendre part à la *retraite annuelle* et aux *Réunions mensuelles* de Paris, seront invités à se rendre aux retraites spéciales organisées pour les hommes d'œuvres en province, et plus tard à des retraites spéciales aux industriels de leur contrée. Les jeunes ingénieurs auront pris cette bonne coutume en suivant la retraite annuelle de l'Union durant leurs trois ans de séjour à l'École.

Les avantages matériels seront procurés par les relations avec les Membres actifs de l'Union séjournant à Paris, relations entretenues par l'envoi réciproque de renseignements utiles, tels que le signalement des emplois vacants d'ingénieurs et de toutes les autres communications intéressant les affaires de l'Union. — *Membres actifs* aussi bien que *Membres honoraires* trouveront, à tous points de vue, de précieuses ressources dans ce groupement de catholiques désiré depuis longtemps d'ailleurs par les intéressés.

membres actifs ou honoraires. Il suffira de les adresser ou tout au moins de les signaler au Père Tournade, qui les informera de l'œuvre (1).

Ceux d'entre les industriels qui sont au courant de ces efforts les accueillent avec empressement et remercient la Providence de promettre enfin quelques satisfactions à leurs désirs. Pour n'en citer que deux, voici d'abord ce que m'écrit le Député du Nord, M. Jean Plichon, principal actionnaire et directeur des mines de Béthune, etc.....

«..... J'applaudis à vos efforts et viens vous dire que tout mon concours
« vous est acquis..... Je prie Dieu de bénir votre œuvre et de la rendre
« féconde..... L'ingénieur est mieux placé que quiconque pour exercer un
« ascendant moral incontestable..... La création d'une pépinière d'ingé-
« nieurs catholiques est appelée à rendre d'inappréciables services. Jusqu'ici
« l'ingénieur, surtout dans l'industrie, est, par son origine et par son édu-
« cation, trop souvent indifférent aux choses de la religion, quand il n'est
« pas franchement hostile. En préparant une génération nouvelle de
« croyants, on arrivera certainement à transformer d'une manière heureuse
« l'esprit qui règne dans les usines et dans les ateliers. Courage donc, mon
« cher ami, le Dieu qui est venu parmi les humbles pour les sauver, bénira
« votre entreprise.

« Croyez à mes sentiments affectueux et dévoués.

« JEAN PLICHON. »

De son côté le vaillant apôtre des ouvriers, l'un des mieux au courant de la vraie situation, grâce à ses courses apostoliques à travers la France industrielle, Monsieur Léon Harmel, termine ainsi l'une de ses bonnes lettres :

«..... Merci, cher Père, de cette nouvelle qui me réjouit grandement le
« cœur, car en engouffrant toute la jeunesse catholique dans le militarisme
« et le peu de situations administratives abordables, on éteint l'influence
« que l'Église aurait pu prendre par eux. La vie est maintenant au com-
« merce et à l'industrie ; c'est là où s'est concentrée l'influence..... »

Ces derniers mots de Monsieur Harmel ne portent-ils pas juste ? Certains de nos Centraux, fils de grands industriels, auront sous leur direction plusieurs milliers d'ouvriers. D'autres seront simplement Directeurs de manufactures, plus puissants bien souvent que les patrons ; quelques-uns occuperont de moindres positions, mais tous, à peu près, seront à même d'acquiescer une influence dont l'extension sera supérieure à celle qu'on peut atteindre dans la plupart des autres carrières. S'ils sont chrétiens et zélés, que ne pourront-ils pas, à la gloire du bon Dieu ! Saint Ignace, vivant de nos jours, aurait, il semble, un grand souci de cette source abondante d'in-

1. On peut rendre à l'Union de précieux services par le signalement des emplois vacants pour les fonctions d'ingénieur et par l'envoi de livres, de plans ou de dessins, ainsi que de tous autres dons et renseignements.

fluence, non seulement sur la masse du peuple mais sur l'entourage nombreux et puissant de l'industriel moderne.

On peut espérer, en quelques années, un développement de l'*Union* suffisant pour organiser un *grand cercle spécial aux Centraux*, où ces jeunes gens puissent rencontrer à la fois des ressources pour l'intelligence et pour l'âme.

Pour l'intelligence, ils seront heureux de trouver une bibliothèque à leur usage spécial, une collection de *projets, dessins, etc.....*, puis une série de Conférences scientifiques, faites par eux-mêmes et des ingénieurs, à côté de jeux et de distractions favorables au repos.

Pour l'âme, ils ne seront pas moins heureux, beaucoup d'entre eux du moins, de se joindre à l'élite du cercle parmi les membres actifs de l'*Union des Ingénieurs catholiques*, dont le titre d'*Union* pourrait être remplacé fort exactement par celui de *Congrégation*.

La remarque en fut faite d'ailleurs à la conférence de fondation. Tous ont accepté résolûment et sans restrictions, pour la pratique, le sens de la *Congrégation*.

Le but de l'œuvre nouvelle est donc et doit être toujours : de soutenir et de développer l'esprit apostolique, garantie d'ailleurs si puissante de persévérance, parmi les Centraux élèves-ingénieurs et les ingénieurs dans leurs fonctions respectives, pour ramener avec eux les différents travailleurs de l'industrie à JÉSUS-Ouvrier.

En union de vos saints Sacrifices, mon Révérend Père, votre enfant tout dévoué en Notre-Dame et JÉSUS.

H. RÉGIS PUPEY-GIRARD, S. J.

Prédications à l'aide des Projections de tableaux lumineux.

Lettre du F. H.-R. Pupey-Girard au F. G. Gibert.

Jersey, 2 février 1893.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

LE Père Le Baïl, dont la charité nous a déjà procuré tant de précieux renseignements sur les œuvres ouvrières, m'adresse une série de documents et d'observations sur un nouveau genre d'apostolat dont les fruits abondants prouvent l'utilité. Je ne fais que vous les résumer. Vous trouverez l'entreprise quelque peu moderne, elle n'en paraît pas moins excellente. Ainsi la jugent plusieurs de nos Pères, aussi bien que des membres du clergé paroissial et beaucoup de Patrons, qui s'accordent à recon-

naître l'efficacité vraiment remarquable de la *Prédication dans l'intérieur des usines* ou dans les *Salles publiques*, sous forme de *Conférences demi-scientifiques*, à l'aide surtout des *Projections de tableaux lumineux*.

Au nom de la *science*, largement mise d'ailleurs à la portée du commun des mortels, les ouvriers sur qui le mot « science » produit tant d'effet de nos jours, oublie de se mettre en garde avec une aveugle obstination contre les « attaques » du Conférencier dont le but, atteint sans de sérieuses difficultés, est cependant de leur faire un véritable catéchisme. Le succès est complet.

Pour qui n'est pas aveugle volontaire, il est évident que la foi s'éteint de plus en plus dans le peuple et surtout au milieu des populations ouvrières de nos grandes villes où la pratique des Sacrements est devenue si rare.

Les ouvriers, aussi bien que les hommes du monde d'ailleurs, ne viennent plus guère à l'église. En ville, à la campagne, partout les difficultés augmentent pour nos missionnaires. Combien de prédicateurs ne trouvent malheureusement au pied de leur chaire, même pendant ce qu'on appelle les *grands carêmes*, d'autres auditeurs que les habitués de la paroisse où les hommes se comptent trop aisément. Les éloges de la *Semaine religieuse* n'arrivent pas à le dissimuler.

Dans nos grandes villes manufacturières, l'expérience le prouve, après les efforts héroïques d'une légion d'Apôtres, prodiguant sans compter leurs peines, les visites à domicile, les sermons, les conférences contradictoires, les instructions spéciales, souvent la masse du peuple n'est pas sérieusement atteinte !

Comment s'en étonner ? — A l'indifférence religieuse des ouvriers s'ajoute, pour la plupart, l'impossibilité matérielle de répondre aux pressantes invitations du Missionnaire.

Il est très difficile, souvent radicalement impossible à des ouvriers, même avec la meilleure bonne volonté, d'assister, les jours de travail, aux prédications paroissiales d'un *Carême* ou d'une *Mission*.

Le travail commence, en général, à 5^h ou 5^h 1/2 du matin pour finir à 7^h ou 7^h 1/2 du soir. Les ouvriers sont retenus captifs à l'atelier jusqu'à la fermeture. Beaucoup, et dans les grandes villes c'est la majorité, demeurent à plus d'une demi-heure de marche, souvent à une heure de l'usine. Ils ont à peine le temps de trouver les sept heures de sommeil reconnues nécessaires, sans compter les autres inconvénients.

Leur demander de prendre sur ce temps de repos pour suivre un Carême, une Mission, c'est demander ce que le Prédicateur lui-même trouverait peut-être dur à mettre en pratique.

L'une des solutions de ces difficultés paraît tout indiquée. Les pasteurs n'ont-ils pas le droit et le devoir d'aller en tous lieux à la recherche des

brebis égarées ? L'ouvrier reste à l'usine, à l'atelier, dans son pauvre logement. Les pasteurs vont le chercher là.

La prédication dans l'usine même devient ainsi pour ces pauvres gens un apostolat nécessaire.

L'espoir d'obtenir des patrons un arrêt du travail, afin de laisser aux ouvriers le temps de suivre une Mission n'est qu'une généreuse utopie. Les inconvénients sont trop grands. En effet, si les ouvriers travaillent « aux pièces », ils en éprouvent une perte de temps préjudiciable et partant sont mécontents de la Mission. S'ils ne sont pas « aux pièces » le patron subit des pertes importantes et ne peut continuer longtemps de tels sacrifices. Rares aussi sont les patrons disposés à de semblables mesures.

Ce qui d'ailleurs est encore plus grave : l'expérience démontre que les ouvriers profitent généralement fort mal de cette liberté. Les uns rentrent simplement chez eux, la plupart vont au cabaret plutôt que de venir entendre, dans une église dont ils ne connaissent plus le chemin, des sermons souvent au-dessus de leur portée.

Monsieur Clément Dupire, industriel de Roubaix, disait au P. Le Baïl, en amenant ses ouvriers à la retraite donnée dans la *Trappe du Mont-des-Cats*, que pendant le dernier Jubilé, pour donner aux ouvriers le temps d'assister aux prédications de la paroisse, il avait fait arrêter le travail un peu plus tôt le soir. Or il avait pu constater que beaucoup n'en profitaient pas.

Pareils inconvénients ont été sensibles, au dire de nos Pères, dans la dernière Mission de Lille. On pourrait en citer bien d'autres.

La prédication dans l'usine viendrait donc fort à propos, sous forme de Conférences, avec ou sans *Projections de tableaux*. Les deux réussissent ; mais, en vérité, les *Conférences avec projections lumineuses* de tableaux intéressants et bien faits ont un réel avantage.

Les conditions morales et matérielles sont favorables. Là pas de troubles à redouter et d'obstacles apportés par les anarchistes ou les intolérants d'autre espèce qui font tapage dans nos églises dès que le peuple s'y laisse attirer. L'auditoire est vraiment homogène, d'autant plus qu'afin d'exciter l'intérêt les premières Conférences sont parfois réservées aux hommes seuls pour en accorder bientôt de nouvelles aux femmes qui réclament leur tour.

Les conférences ayant lieu dans les usines mêmes, où les ouvriers sont déjà réunis pour le travail, il n'est pas besoin de la déclaration légale des réunions publiques.

Aussitôt les ateliers fermés, le personnel de l'usine est invité dans l'une des grandes salles, atelier, magasins, etc. où tout est préparé pour la séance.

La conférence dure environ vingt minutes, que les ouvriers prennent alors volontiers sur le temps de repos, tandis qu'ils ne se résoudraient pas à se rendre à l'église, souvent bien éloignée de leur demeure.

En 1890, les succès de plusieurs essais tentés dans le Nord encouragèrent

à renouveler ces tentatives. Le vendredi-saint j'eus la joie de voir, à la raffinerie Bernard de Lille, où les patrons consentirent à l'arrêt des machines pendant une heure, vers 3 h. de l'après-midi, les ouvriers réunis dans un magasin de l'usine, au milieu des sacs de sucre, écouter avec une grande attention le récit de la Passion dont le Père Le Baï leur montrait en même temps les diverses scènes en *Projections*. Seraient-ils allés l'entendre à l'église ?

Chez Monsieur Jules Toulemonde-Destombes, à Roubaix, une grande salle est aménagée spécialement pour ce genre de réunions. Le jour où Monsieur le Curé de Ste-Elisabeth vint la bénir, le Père qui devait parler aux ouvriers, après le travail du soir, trouva la salle si bien remplie par les hommes seuls qu'une partie de l'auditoire dût se tenir debout.

Le 19 mars 1891, chez Monsieur Louis Cordonnier, président du Syndicat de Roubaix, le Père Le Baï trouve encore salle comble, malgré les grandes dimensions du hall. Une véritable chaire est installée au fond de la salle, auprès d'une statue de St Joseph. Madame Cordonnier réclame une première instruction pour quatorze *dizainières*, vers 5 h. du soir (1).

Le résultat de la conférence fut une retraite de cinquante-cinq (55) ouvrières, toutes de l'usine, donnée quelques jours plus tard par le Père Le Baï, dans la maison de la Ste-Famille de Roubaix, et suivie aussi par Madame Cordonnier.

Le même soir, après le travail, environ trois cents ouvriers viennent à la conférence. A la fin le Père le Baï descend de la chaire, salue Monsieur Florin, le Directeur, présenté par Monsieur Cordonnier, et sans détours, l'invite à faire une retraite de trois jours en compagnie des contre-mâtres et ouvriers qui voudront bien accepter. Vingt-huit ouvriers influents donnent leur consentement. Craignant d'être indiscret, le Père dit à Monsieur Cordonnier : « N'est-ce pas trop ? » « Marchez toujours, lui répond le patron ; pendant « la retraite il y aura deux jours de chômage à cause de la fête, le troisième, « je ferai chômer mon usine et j'irai suivre la retraite avec eux. » Au jour dit tout le haut personnel, patron en tête, en tout trente ouvriers, commencèrent leur retraite à Notre-Dame-du-Haut-Mont.

En d'autres fabriques on se réunit dans un couloir, un magasin vide, à l'extrémité d'une salle de machines, au pied d'un Mois de Marie, comme chez Monsieur d'Halluin-Lepers à Watreloos, près de Roubaix ; ailleurs, pour les conférences de Missions, dans une salle d'école, à la mairie quelquefois, dans une grande remise, parfois dans la plus grande salle d'un château ou dans les greniers.

Le Père Ibos, écoutant les désirs d'un retraitsant de Montbeton qui, à la tête d'une grande exploitation agricole, voulait transformer tous les habi-

1. Cf. — *L'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier* ; — les *dizainiers* de la confrérie de Notre-Dame de l'Usine..... — ; — (*Lettres de Jersey*, 1888, etc...)

tants de ses domaines, proposa d'organiser une *retraite*. Réunions pour les hommes, puis pour les femmes, dans la chapelle du château, instructions de catéchisme avec des *Projections de tableaux lumineux* dans les greniers, et, dans l'intervalle des conférences, travail des champs, où les femmes s'imposèrent le silence par sacrifice, etc... etc... Tout alla bien et conduisit à la communion générale des hommes aussi bien que des femmes, puis à l'installation de la communion mensuelle pour assurer la persévérance.

Au village de Héninel, dans le Pas-de-Calais, le Père Le Bail appelé par l'abbé Oyer pour tenter une convocation des hommes en dehors de l'église où l'on ne pouvait plus les attirer, fait louer par le curé la plus grande salle du pays et donne plusieurs séances aux 230 habitants. On vient avec empressement ; la glace est bientôt rompue. Tous les hommes de la paroisse, pouvant marcher, sauf deux, consentent à suivre le conférencier dans l'église. La dernière conférence faite dans la salle est publique, avec l'autorisation de Monsieur le Maire, présent à la tête de ses administrés. « Les spectateurs sont entassés, dit le Père Le Bail, comme des harengs « dans une tonne, on fume comme des locomotives, mais ça entre. » Tout l'auditoire des réunions est venu se confesser et communier, c'est-à-dire, tous les hommes, sauf deux, après cinq jours de Mission, au grand étonnement des curés voisins qui jugeaient les tentatives inutiles. « Sur soixante-dix-huit (78) communions d'hommes, ajoute le Père Le Bail, le curé « très zélé en avait déjà préparé vingt (20) pour Pâques ; j'estime que les « *Projections de tableaux* dans les deux réunions publiques ont contribué « grandement à provoquer les autres. Une bonne poignée de main à un « cultivateur après ou avant une réunion publique intéressante, vaut bien « des jours de mission ancien système ; et pourtant la méthode qui consiste à prendre les gens où ils sont pour les amener à l'église, n'est que « l'ancienne méthode de nos Pères qui allaient prêcher dans les rues et les « places publiques pour ramener les âmes à Dieu. Est-ce donc plus difficile « de parler dans des réunions ? — Vous aurez plaisir à voir que l'*Appareil* « à *Projections* a déjà converti pas mal d'âmes *occasionaliter* et *instrumentaliter* ! »

C'est vrai ; le succès des premières tentatives est tel qu'on réclame de nombreux côtés le concours de ces conférences. A Châlons-sur-Marne on veut tout un Carême prêché pour les hommes avec des *Projections de Tableaux* (1). Paroisses, cercles, usines, demandent une série de prédications de ce genre.

On fait beaucoup de bien par ce moyen, non seulement dans le Nord, pays de foi, mais en certains milieux profondément mauvais où les hom-

1. Au moment où s'impriment ces pages, les sermons du soir pour le Carême de la paroisse St-Matthieu, dans l'île de Jersey, sont avantageusement remplacés par une séance de projections : grand est l'empressement des catholiques, il y vient même bon nombre de protestants.

mes ne connaissent guère le prêtre que pour le soupçonner ou le haïr. On le constate après d'heureuses tentatives, faites non pas avec la prudence humaine qui recule devant les difficultés, mais avec l'ardeur qui pousse en avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, — *non propter contradictiones animum despondendo*. — Les conférenciers ont vu dans cette industrie un moyen d'entrer, comme le dit saint Ignace, par la porte de ceux qu'ils cherchent à convertir, pour les faire sortir par la leur, ou mieux pour les faire entrer au confessionnal.

Entre autres faits encourageants, voici les résultats obtenus dans les usines d'Amiens.

L'une, appartenant à Messieurs Cosserat, ingénieurs de l'École Centrale des arts et manufactures, compte actuellement six cents (600) ouvriers. Elle est située dans le faubourg de Hem, l'un des plus mauvais de la ville, auprès d'une paroisse assez nombreuse où pas un seul homme, dit-on, ne fait ses Pâques. Il n'y a pas longtemps encore, au témoignage du patron, les ouvriers s'abstenaient à l'unanimité de toute pratique religieuse. Sept ouvriers influents, contre-mâîtres, employés et ouvriers, envoyés à Rome pour le pèlerinage ouvrier, revinrent ayant fait la sainte Communion. Le patron s'empressa de les grouper en petit comité pour la diffusion du journal *La Croix* dans l'usine. Bientôt après, grâce au zèle du curé de la paroisse, Monsieur Allard, une souscription fut proposée et acceptée parmi les ouvriers pour l'installation d'une statue de Notre-Dame du Travail au milieu des ateliers.

Les six cents (600) ouvriers, moins douze, ont souscrit pour l'achat de trois statues de la Ste-Vierge, dont l'installation fut une belle manifestation. La cérémonie ressemblait fort à la procession du Saint-Sacrement. Les employés, les ouvriers, les ouvrières, à la suite des enfants habillés de blanc défilèrent, aux chants d'un cantique spécial, à travers les machines et les métiers couverts de fleurs, en formant cortège aux statues de la Ste Vierge portées par les jeunes apprentis. Ces honneurs rendus à Notre-Dame du Travail par un personnel étranger à la pratique des Sacrements porta bonheur à ces pauvres gens. Les patrons se décidèrent à laisser commencer la prédication de la parole de Dieu dans l'usine même. Le Père Le Bail, accompagné du curé de la paroisse, invita les hommes seuls à des conférences scientifiques données le soir, en vingt minutes, à 7 h., après le travail, dans la grande cantine de l'usine, longue salle de 40 mètres de longueur sur 10 de largeur, et de 4 mètres cinquante centimètres de hauteur.

Le conférencier plaçait l'*Appareil à projections* sur deux tables superposées, à 7 mètres environ du mur dont la paroi blanche servait d'écran. L'une des lampes à arc de l'usine, d'un pouvoir de 500 bougies, suspendue au plafond et équilibrée par un contre-poids, était descendue dans la *lanterne*, où le réglage se fait ainsi facilement grâce à cette mobilité du foyer lumineux. Les dimensions du disque lumineux projeté sur l'écran atteignent

4^m. 50 de diamètre, ce qui permet d'obtenir des tableaux de deux mètres cinquante centimètres ou trois mètres, à volonté, très nets et visibles pour plus de quatre cents spectateurs.

Deux lampes à incandescence, de 32 bougies chacune, pouvaient illuminer instantanément l'auditoire, toujours éclairé du reste par la lumière diffuse sortant de l'appareil.

La première conférence eut pour objet le *Pèlerinage de Rome*. Les hommes seuls étaient admis. Mais les femmes furieuses de ne pouvoir entrer réclamèrent si bien qu'elles obtinrent elles aussi des conférences.

Au témoignage du Directeur, tous les hommes étaient présents, même les employés du bureau central d'Amiens, venus exprès. Pendant les conférences on garde un silence complet, et l'attention des auditeurs est vraiment admirable pour ces vingt minutes d'instruction religieuse, de vrai catéchisme ; car si le début n'offre à la curiosité que des tableaux représentant les voyages de Rome, de Jérusalem, des astres, des plantes, des machines, etc., etc..., les sujets religieux sont amenés bientôt et, ce qui semble étonnant, sont accueillis avec un intérêt plus grand encore. Après l'exposé de la Passion de Notre-Seigneur, le Directeur affirma que *c'était ce qui les avait tous le plus intéressé*. Partout ce résultat est le même. Au fond, ce genre d'instruction est plus sermon que bien des sermons. Après les yeux et les oreilles, l'esprit et le cœur se laissent prendre. On arrive aisément à l'effet désiré par le Concile de Trente : « ... *picturis et aliis similitudinibus erudiri et confirmari populum in articulis fidei commemorandis*. » Nos Pères de Vannes l'avaient bien compris et les tableaux des Pères Huby, Maunoir et autres ne sont pas étrangers aux merveilleux résultats de leurs missions et de leurs retraites ⁽¹⁾. Encore de nos jours, en Bretagne, on sait tout le parti que les Missionnaires diocésains tirent de ces mêmes tableaux réédités pour le même usage. Faut-il citer cette parole d'un prêtre Breton : « On ne demande pas beaucoup les Pères X... pour certaines de nos Missions de campagne ; ils n'ont pas de tableaux... »

St Ignace voulut faire le voyage de Jérusalem pour contempler les Lieux Saints. Les ouvriers sont très frappés par la vue des diverses scènes de la Passion et font, en les contemplant, d'excellentes *applications des sens*. Les directeurs des maisons de retraites, Notre-Dame du Hautmont, Braisne, Montbeton, St-Germain-en-Laye, Clamart, etc..., en peuvent donner le témoignage. Aussi peut-on se réjouir de voir des Supérieurs de Missions s'inquiéter de procurer à chaque résidence une *lanterne* et des *tableaux* ⁽²⁾.

1. Cf. Le manuscrit : H. 1752 du catalogue ; *Bibliothèque nationale*, Paris. — *Histoire de la maison de retraites de Vannes*.

2. En pareil cas il suffit d'acheter une *lanterne* avec lampe à *huile de pétrole*, qui peut donner des tableaux d'un mètre cinquante de hauteur au moins et très nets.

L'*Appareil* complet revient à cent francs, au plus, chez Clément et Gilmer, 10, rue de Malte, Paris, en réclamant la remise de 25 0/0. — Lanterne n° 32, figure 15, objectif à *long foyer* ; avec *lampe à quatre mèches spéciale*.

Les *vues sur verre* au prix de 0,75 fr., — 1 fr., — 1,25 fr. pièce, se trouvent chez Lizé, 48, rue Turbigo, Paris, et à Jersey.

Les catéchismes y gagneront en intérêt comme en résultats pratiques. On oublie moins les tableaux que les discours.

Mais pour en revenir, après cette échappée, aux conférences de l'usine Cosserat, le Père Le Bail provoqua les applaudissements des ouvriers en annonçant, un soir, que son voisin, son compagnon dans ses conférences, assis près de lui sur l'estrade, Monsieur Allard, curé de la paroisse, avait été mandé chez Monseigneur d'Amiens pour entendre Sa Grandeur lui dire : « Je vous nomme chanoine à cause de ce que vous faites pour les
« ouvriers, spécialement dans l'usine Cosserat. »

Quelques jours après six délégués de l'usine se présentaient chez Monsieur le chanoine Allard pour lui dire : « C'est à cause des ouvriers que
« vous êtes chanoine, c'est aux ouvriers à vous payer vos insignes ; voici
« 200 francs que nous avons reçus en faisant une collecte dans l'usine. »

Ce n'est pas tout. Ces bons ouvriers qui sont presque tous éloignés des pratiques religieuses, ont organisé une messe en musique, le dimanche suivant, en l'honneur de leur curé. L'église était entièrement remplie par les hommes, amenés là par la reconnaissance pour une attention délicate qui les avait vivement touchés.

Le Père Le Bail en arrivait bientôt à faire deux conférences par semaine et se rendait maître de son auditoire. Ce n'avait pas été sans difficultés. Après deux ou trois conférences on entreprit la récitation d'une petite prière à la fin de l'instruction. Cette prière écarta bon nombre d'auditeurs. — « Pour ressaisir tout mon monde, me dit le Père Le Bail, je fais afficher dans tous les ateliers l'annonce d'une grande conférence sur la tour Eiffel. Les timides reviennent. — Je donne les conférences suivantes sur *la lumière* (astres, soleil, étoiles,...) — lisez : *sur l'existence de Dieu*. L'auditoire se maintient. On continue de faire la prière ; je donne force poignées de mains avant et après la séance, en sortant au milieu du faubourg de Hem, environné de mes centaines d'auditeurs. J'en prends deux ou trois pour m'accompagner et faire la causerie. Un employé m'aborde et me demande la permission de faire route avec moi. Il me dit qu'il est venu du bureau d'Amiens, malgré la pluie, pour m'entendre au faubourg de Hem. Ce que j'ai dit sur la planète *Mars* l'a fort intéressé. Il me raconte qu'il a lu Flammarion. Je lui réponds que Flammarion n'est pas sérieux et nous voilà causant âme, électricité, science...

Je prends le tramway, il prend le tramway ; nous continuons la conversation sur la plate-forme et nous quittons amis avec une bonne poignée de main.

La conférence suivante est encore sur la lumière (lisez : sur *l'existence de l'âme*). Je passe en revue la chandelle, la bougie, l'huile, le pétrole, le gaz, enfin l'électricité et je montre comment fonctionne la lampe à arc qu'ils ont sous les yeux.

L'électricité existe ; cependant ça ne se voit pas, ça ne pèse rien, ça passe

dans les fils sans qu'on le remarque en les regardant. Voilà ce que dit la science. Eh bien ! c'est comme notre âme.....

Il y a des choses qui existent et qu'on ne voit pas. Ceux qui disent le contraire n'ont pas étudié. Ce sont des ignorants.

La conférence suivante était sur la machine de 1000 chevaux qu'on monte actuellement dans l'usine (lisez : sur *l'importance de l'âme et la nécessité de s'en occuper puisque c'est la partie la plus importante ; — c'est ce qui fait marcher tout dans notre corps.*)

Les autres sujets sont analogues : la digestion ; — le mystère de la vie ou l'homme singe (lisez : *La fin de l'homme et la création.*)

Les résultats de ces conférences sont entre autres : — la préparation de la retraite pascale et de la communion données dans l'usine par monsieur le curé, avant Pâques ; — l'établissement des relations amicales avec les ouvriers intelligents pour les amener aux *Retraites fermées*.

Les *Retraites fermées* en formant des apôtres influents dans l'usine achèvent la transformation.

La seconde usine d'Amiens où cet apostolat fait merveille est celle de la maison L'Hôtelier. Tout le personnel, cent cinquante ouvriers et ouvrières, s'empresse aux conférences, données dans les mêmes conditions qu'à l'usine Cosserat. Là pourtant on fait cesser le travail un peu avant l'heure habituelle pour favoriser cette véritable mission. Les conférences terminées, on commence la retraite dans l'usine même.

C'est à peu près partout le même procédé quant au fonds ; mais les sujets de conférences varient, suivant les circonstances. Ce qui paraît constant et vraiment remarquable, c'est la grande et salutaire impression produite sur tous les spectateurs. Il y a tout lieu de s'en réjouir et de compter beaucoup sur cette industrie pour gagner les hommes au bon Dieu. »

Il ne paraît y avoir aucun inconvénient. — « J'ai eu le plaisir, ajoute le Père Le Bail, d'accompagner souvent le Père Haté, maintenant *socius* du R. P. Provincial de Champagne, dans les conférences de ce genre qu'il donnait aux œuvres d'Amiens, jamais nous n'avons rencontré d'inconvénients. »

La meilleure preuve du bien produit est l'abondance des demandes de conférences avec *projections lumineuses*.

Tels et tels opposés tout d'abord à l'emploi de cette industrie, dans la crainte du ridicule, sont devenus, après un seul essai, ses plus chauds partisans.

Conter tous les succès de ce genre d'apostolat m'entraînerait trop loin. S'il y avait à vous convaincre de ses avantages il suffirait de vous engager à faire une fois l'expérience.

Les nombreux articles parus dans quelques journaux du Nord offrent de consolants détails sur ce qu'ils appellent les *Missions nouveau système*. Ce sont des villages entiers, jusqu'alors rebelles à toutes tentatives, qui se lais-

sent attirer d'abord dans une grange ou dans les salles d'école et finissent, en quatre ou cinq jours, par suivre le conférencier dans l'église pour en sortir bien et dûment confessés.

A Notre-Dame du Hautmont, pour une retraite de mineurs ne sachant ni lire ni écrire, les Pères ont eu recours aux tableaux du *Pèlerin* et aux *Projections lumineuses*. Les résultats furent excellents. Ces pauvres gens étaient vivement intéressés et fortement impressionnés. Quelques-uns pleuraient à la vue de la Passion. De loin, disait alors un Père, on se fait difficilement une idée du grand effet de ces images. Mais, en réalité, il arrive toujours ce que le P. Dérivry m'écrivait à propos d'une retraite d'agriculteurs avec lesquels il inaugurait les *Projections* : « Le succès a été complet. Ces braves gens écoutaient, regardaient, s'extasiaient et surtout goûtaient les explications qu'on leur donnait pour chaque vue. »

Faut-il encore vous citer, en témoignage de l'intérêt qu'on y trouve, l'empressement de nos Pères dans un collège, on pourrait dire dans plusieurs maisons, à réclamer une seconde, voire une troisième séance pour contempler à nouveau diverses scènes de la vie de Notre-Seigneur ?

A ces quelques détails je ne vous ajouterai qu'une seule remarque, ou mieux l'expression d'un souhait dont beaucoup seraient heureux de voir la réalisation. Déjà malheureusement certains membres de la ligue d'enseignement laïque nous ont devancés, si je ne me trompe. — Ne serait-il pas utile d'avoir une ou plusieurs collections de tableaux avec deux ou trois *Lanternes*, en un centre quelconque, à la disposition des directeurs d'œuvres, des Pères chargés de catéchismes, des missionnaires, etc...

Avant de vous quitter je ne résiste pas à l'envie d'ajouter plusieurs des réflexions qui me sont communiquées en faveur de ces industries d'apostat.

Elles sortent des habitudes, dit-on ; de là certains griefs. Mais les résultats acquis, sans aucun inconvénient, font bonne justice de cette raison.

L'objection de la difficulté des manipulations nécessaires au fonctionnement de l'*Appareil* vaut peut-être pour les *Projections* à la lumière électrique ; passe encore pour la lumière oxhydrique obtenue cependant si facilement et à si bon marché de nos jours (1) ; mais elle ne vaut guère pour les *Projections* avec une *lampe à pétrole*, qui donnent déjà de fort beaux résultats. Après quelques tâtonnements on acquiert bientôt l'habileté suffisante.

D'aucuns redoutent, pour les enfants surtout, l'obscurité de la salle, prétendue nécessaire aux *Projections*. Après une seule séance on se rend compte de l'erreur. Il est facile de laisser assez de clarté pour distinguer tous les spectateurs ; la lumière diffuse sortie de la *Lanterne* avec celle que réfléchit l'écran sont suffisantes.

1. L'oxygène se vend comprimé à cent vingt atmosphères en tubes de petites dimensions, au prix d'un franc les cent litres, en moyenne, à la *Compagnie de l'oxygène comprimé*, 7, rue Gavarni, 7, Paris.

Quant aux objections d'analogie compromettante avec la *Lanterne magique*, dont on se rappelle surtout les sujets burlesques, elles tombent d'elles-mêmes. Il faudrait, en les admettant, condamner au même titre les images pieuses pour éviter une ressemblance avec les caricatures et les dessins inconvenants. N'est-ce pas la même chose ?

On use de plus en plus, avec un grand succès, des *Projections lumineuses* dans les réunions savantes, les congrès et les conférences scientifiques. Il faudrait donc repousser tout cela !

Heureusement on fait tout le contraire et les *Projections* commencent à servir de plus en plus pour les catéchismes, en attendant qu'elles soient d'un usage plus fréquent en missions.

Si ce n'était la crainte d'être trop long je vous citerais le curieux récit des *instructions avec tableaux* données par nos anciens Pères dans la maison de retraites de Vannes. On s'y contentait de tableaux huilés, éclairés par derrière au moyen de chandelles. S'ils avaient eu les *Projections* !

Et saint Claver qui montrait à ses nègres des images analogues à celles des Pères Huby et Maunoir ; et tant d'autres d'ailleurs, comme le Père Pelinga, de la province de Bohême, aussi bien que le Père Natal, envoyé par saint Ignace à Anvers pour y consacrer les dernières années de sa vie à la publication d'images encore estimées de nos jours !

C'est la mise en pratique des conseils donnés par le concile de Trente, dans sa vingt-cinquième session, qui propose un plan complet d'enseignement de la religion par les yeux pour atteindre l'esprit et gagner les cœurs.

Sur la feuille ci-jointe vous trouverez quelques renseignements pratiques pour l'achat des objets nécessaires à cette industrie d'apostolat (1).

1. Les *Appareils à projections* les meilleurs, les plus commodes et les moins chers se trouvent dans la maison Clément et Gilmer, 10, rue de Malte, à Paris. C'est au moins le jugement de plusieurs après de minutieuses recherches.

Il faut avoir soin de réclamer la remise de 25 pour cent sur les prix du catalogue.

On ne trouve guère que deux *appareils* vraiment pratiques.

1. La *Lanterne* n° 32, figure 15, du catalogue de 1889, munie de l'objectif à *long foyer*, avec lampe à huile de pétrole.

Il vaut mieux demander à la place de la lampe à cinq mèches, une *lampe à quatre mèches obliques spéciale* du prix de trente francs net, cinq francs plus chère que l'autre, mais supérieure à la précédente et plus commode à régler.

La qualité de l'*huile* de pétrole employée importe beaucoup au succès. Une feuille imprimée, fournie par le fabricant, donne une instruction détaillée pour le réglage des mèches.

Cette *Lanterne* ne peut guère servir qu'aux *projections* à la lumière de pétrole. On obtient d'ailleurs des tableaux d'un mètre cinquante de haut, nets et visibles pour plus de cent cinquante à deux cent personnes.

Le prix de l'*Appareil complet* est d'une centaine de francs au plus.

2. La meilleure *Lanterne*, à tous points de vue, est sans contredit celle indiquée sous les numéros 41 et 43, du même catalogue, figures 19 et 20, munie de l'objectif à *long foyer*.

On peut avec elle employer tour à tour la lumière électrique, oxhydrique, la lampe à pétrole, etc.....

Le prix est de cent soixante-dix francs avec le chalumeau oxhydrique ; la lampe à pétrole qu'on peut y adapter, *lampe à quatre mèches obliques spéciale*, vaut trente francs ; soit donc au total deux cents francs, avec la remise de vingt-cinq pour cent, c'est-à-dire cent cinquante francs net.

Mieux vaut prendre un chalumeau oxhydrique à *crémaillère* n° 99, figure 32 du catalogue.

Il est inutile de se munir du *chalumeau à alcool*. On n'arrive guère à le faire marcher.

Puissent ces *appareils* servir *occasionaliter* et *instrumentaliter*, comme dit le Père Le Bail, à ramener des âmes au bon Dieu.

A Dieu, mon bien cher Frère, demeurons unis de tout cœur pour prier et nous aider de notre mieux.

H.-Régis PUPEY-GIRARD, S. J.

ALBANIE.

Extraits d'une relation du P. Pasi sur la Mission Volante.

RUSE des Turcs. — Il y a peut-être plus de vingt-cinq ans qu'on parle d'établir un chemin de fer entre Scutari et Priserendi. Plusieurs fois des ingénieurs ont été envoyés pour étudier le terrain, mesurer les distances et les altitudes et marquer les directions possibles de la nouvelle voie. Mais jusqu'à présent on n'avait rien fait, quoique la ville de Scutari désirât vivement cette communication pour faire refleurir le commerce entre les deux villes. Tout au contraire le plan adopté passait entre Salonique et la Serbie avec un embranchement de Mitrovizza à Salonique. Ce fut un coup mortel pour Scutari; presque tout son commerce avec Jakova et Priserendi se trouvait transféré à Salonique. La cession de Dulcigno et d'Antivari au Montenegro acheva de ruiner la capitale de l'Albanie; car les habitants du Montenegro auparavant en relation avec Scutari, reçoivent tous les produits

Mais, à partir du mois d'avril, on trouvera chez le même fabricant un *Appareil*, construit par l'un de nos Pères, qui remplace avantageusement les chalumeaux à alcool. — C'est une sorte de *réchaud à alcool* fournissant l'alcool à l'état de *vapeur* à la sortie du chalumeau, pour y remplir le rôle du gaz hydrogène ou du gaz ordinaire de houille dans la production de la lumière oxhydrique.

Dans l'emploi du chalumeau à alcool le réglage d'arrivée de l'alcool liquide est des plus difficiles et fort irrégulier. On ne peut non plus donner assez de flamme pour obtenir un grand pouvoir lumineux.

Avec le *réchaud à vapeur d'alcool* la puissance de flamme, réglée à volonté, est de beaucoup supérieure.

On place le réchaud sous la *Lanterne*, dans une boîte (la caisse même de la lanterne) percée d'un trou pour le passage du tube adducteur conduisant, à 20 ou 25 centimètres de distance, la vapeur d'alcool jusqu'à l'extrémité du chalumeau, tout autour de la pointe où sort l'oxygène.

On obtient presque autant de résultats qu'avec le gaz hydrogène. C'est une des solutions tant désirées pour l'emploi de la lumière oxhydrique dans les campagnes où ne se trouve pas, comme en ville, le gaz ordinaire.

L'oxygène, comprimé sous pression de cent vingt atmosphères, vendu un franc les cent litres par la *Compagnie de l'oxygène*, 7, rue Gavarni, à Paris, est emporté facilement dans les tubes de faibles dimensions, contenant plusieurs centaines de litres.

Les *Vues sur verre de tableaux religieux* s'achètent aux prix de 0,75 fr., chez Lizé, 48, rue Turbigo, à Paris, et sont excellentes.

On trouve chez Block, 91, Boulevard Sébastopol, Paris, vingt-quatre sujets de la Passion, pour 1 fr. pièce.

On peut avoir à 0^{fr}, 75^c — 1^{fr} — 1^{fr}, 25^c pièce, des *Vues* inédites de sujets religieux pour la vie de Notre-Seigneur et la vie de la sainte Vierge, etc... en s'adressant à Jersey.

dont ils ont besoin, des ports de Dulcigno et d'Antivari. Seul un espoir restait aux pauvres Scutarins. C'était une voie de communication avec Priserendi, Jakova et Kassovo : car malgré la ligne de Salonique, un grand nombre d'habitants de ces villes auraient préféré par économie la ligne de Scutari. Aussi fit-on de nouvelles instances à Constantinople pour réaliser ce plan. La réponse de Constantinople fut, semble-t-il, favorable : car le Valy de Scutari envoya sur les montagnes un ingénieur avec des ouvriers et une escorte, afin de déterminer le tracé. L'ingénieur avec ses hommes se porta sur les montagnes de Thaci et Bériscia, visita les lieux principaux, prit note des villages, des hauteurs et des distances et parut déjà très bien informé par ses cartes. Ce voyage éveilla les soupçons des montagnards qui se livrèrent aux suppositions les plus étranges et bâtirent mille châteaux en Espagne. Les Turcs, dont le zèle religieux a toujours vu de mauvais œil nos excursions sur ces montagnes, profitèrent de l'occasion pour divulguer sur le compte des missionnaires Jésuites les racontars les plus extravagants. Ils dirent, entre autres choses, que les Pères avaient visité ces lieux pour savoir où on gardait l'argent que le Kanri, jadis dominateur de ces montagnes, y avait caché. Nos rapports au Consul et ceux du Consul à l'empereur d'Autriche auraient donné l'occasion à celui-ci de demander au sultan trois familles de Thaci et Bériscia. Le sultan était sur le point d'accorder la faveur, lorsqu'on lui fit remarquer que la demande était malicieuse. Alors le grand sultan avait ouvert les yeux et avait envoyé des émissaires qui sous prétexte d'étudier la nouvelle route devaient vérifier l'état des choses pour répondre à S. M. l'empereur d'Autriche. Maintenant, ajoutaient les Turcs, soyez sûr que nul jésuite ne se montrera sur ces montagnes, et si le P. Deda ose y venir nous le tuerons. J'ignorais tout cela : lorsque quelques chrétiens vinrent à Scutari pour me demander si ces ingénieurs et ces étrangers étaient envoyés par moi ou par le sultan, et à quel dessein. Je leur expliquai le fait en peu de mots, et ils découvrirent la ruse. Pour mieux dissiper les craintes et faire cesser les commérages ils me prièrent de venir chez eux ; j'y baptiserais un bon nombre d'enfants et bénirais quelques mariages. Dans ces circonstances je jugeai mon départ nécessaire. Je pris le chemin d'Ibalie avec le frère Antunovich et un petit âne pour essayer si au moins pendant l'été on pouvait remplacer les épaules des hommes par une bête de somme. L'essai nous coûta bien cher et nous montra encore une fois la nécessité de suivre l'usage du pays.

.....
Dissensions dans un village à propos d'irrigation. — Le village de Msiu, écrit un Père, fut toujours pour moi un village aimé. Sa situation est très jolie et très gaie ; ses habitants, très hospitaliers et d'un bon naturel, ne manquent pas d'intelligence ; de sorte que ceux des autres villages de la même caste ont la coutume de dire, lorsqu'ils parlent sans passion : pour trouver de braves gens il faut aller à Msiu. On m'a toujours montré là un

respect et un amour particulier. Après Ibalie ce fut le premier village catéchisé par nos Pères. Les habitants nous demandèrent eux-mêmes de venir les visiter. Tandis que je cherchais un local pour y habiter et y instruire les enfants, ils me proposèrent le choix entre quatre des meilleures *kulhes* du pays. Ils se chargèrent aussi de me fournir le bois de chauffage et pendant le temps de mon séjour chacun, à l'envi, voulait me faire des présents selon ses moyens : une tasse de lait aigre, un petit flacon de *rakia* (espèce d'eau de vie), quelques fruits, des châtaignes, etc., etc.... Eh bien ! ce village, auparavant si chéri, avait changé d'aspect et était devenu un objet de compassion et de tristesse. — Si dans ces montagnes l'irrigation vient à manquer, tout se dessèche et se brûle. Aussi chaque village possède sa *vada*, c'est-à-dire son cours d'eau. Il est alimenté par les torrents ou par les petits ruisseaux qui sillonnent ces montagnes. Le village entier prend part au travail pour avoir le droit à l'eau. Souvent on fait venir l'eau de loin, en franchissant les collines à travers mille difficultés et l'entretien demande des soins infinis. Après la fin des travaux on fait la répartition. Les chefs de famille se réunissent en plein air pour procéder au tirage au sort.

Chacun donne un petit rameau au chef de village. Celui-ci, après les avoir mêlés et remêlés dans ses mains, les dispose en rang sur le sol. Tous en silence le regardent avec attention. Le chef s'écrie alors : le premier rameau aura la *vada* tel jour (par exemple demain), le second après-demain, etc. Chacun reconnaît son rameau et connaît par là quand viendra son tour. La *vada* et le moulin dans ces montagnes sont les sujets de querelles fréquentes. Nulle question ne cause plus d'homicides que celle-ci. Elle amena ici la ruine du cher village de Msiu.

Les habitants forment comme deux familles, les descendants de Thaci et ceux de Kabasci. Ceux-ci ne voulurent pas prendre part aux travaux d'entretien ; aussi les autres leur interdirent l'usage de l'eau. On recourut aux explications, aux disputes même et sans pouvoir s'entendre on en vint aux armes. Le parti de Thaci était plus nombreux, mais l'autre avait un meilleur poste et combattait du haut des tours. Ceux de Thaci furent donc battus et ils eurent un mort et deux blessés sans avoir pu rien faire aux ennemis. D'après la coutume de ces montagnes, le jour du meurtre il est permis aux offensés d'infliger aux meurtriers n'importe quel châtement. Après ce jour les dommages faits aux biens doivent être remboursés. Dans le cas présent les deux partis avaient plusieurs maisons en commun, et les bergers d'une famille gardaient les animaux de l'autre. Aussi Thaci ne pouvait nuire à Kabasci sans compliquer l'affaire. On convint donc que Thaci brûlerait deux *Kule*, ou tours, de Kabasci et qu'on observerait une trêve jusqu'à la descente des troupeaux des hautes montagnes. J'arrivai aux chaumières des bergers en même temps que la nouvelle du grand danger de mort que courait un des blessés. Tout le monde fut consterné : Kabasci commettait là un nouveau meurtre et justi-

fait par suite de nouveaux dommages de la part de Thaci et la rupture de la trêve. Le lendemain matin, sur les pentes de la montagne, les bergers s'annonçaient par des cris cette rupture. Nous commençons à descendre, lorsqu'un messager tout essoufflé nous annonça la mort du blessé et les dangers du village : il disait de se sauver comme on pourrait et de conduire ailleurs les troupeaux ; car on ne savait pas jusqu'à quel point Thaci pousserait la vengeance. A mon arrivée dans le village on avait déjà détruit les maisons de deux familles principales de Kabasci. Ce méfait était rendu facile par la fuite des hommes de Kabasci qui avaient abandonné leurs femmes sur lesquelles ne s'exerce jamais la vendetta. Je trouvai toutes les familles de Thaci autour du mort pour pleurer selon la coutume et prendre part au dîner des funérailles. Ils étaient consternés de leurs pertes et des dangers qu'ils auraient à courir. L'impression du village ne pouvait être plus triste. Quelques jours après j'eus occasion d'y retourner. Tout était en désolation. Des maisons ruinées, les champs abandonnés, les travaux suspendus, l'irrigation négligée, la sécheresse partout. Dans tout le village pas un homme au travail des champs. Après avoir donné le baptême à plusieurs enfants, je bénis quelques mariages, présidai les funérailles du défunt, confessai un autre blessé et rejoignis mes compagnons à Dardha.



LE VOYAGE DU T. R. P. MARTIN.

Décembre 1892 — Janvier 1893.

PLUSIEURS traits et souvenirs de ce voyage nous sont parvenus, qui nous ont intéressés et consolés. Nous les avons réunis ici, sans prétendre le moins du monde faire un historique complet et beaucoup moins officiel. — Ceux des nôtres qui n'ont pas eu le bonheur de voir Notre Père, pourront ainsi, nous l'espérons, avoir une certaine part à la joie, et même au bienfait de cette visite, si paternelle et si encourageante.

I. TOULOUSE ET LYON.

Toulouse et Lyon voudront sans doute raconter ce qui les touche. Nous savons, du moins, que dans l'une et l'autre province, Sa Paternité a insisté sur l'importance des *collèges* : « Défendons les collèges à tout prix : s'il nous fallait absolument les réduire, réduisons, mais ne fermons pas. Avec quatre classes, avec trois, avec une, nous ferions encore du bien. »

A Toulouse le T. R. Père a rappelé un mot dit par lui-même au nouveau Substitut, le R. P. Sarramagna : « Réjouissez-vous, vous allez mieux connaître la Compagnie. Vous admirerez comment l'œuvre de Dieu se fait..... ... Il y a de véritables saints, spécialement dans les Missions, et ces saints vous les connaîtrez. » Dans une autre circonstance il dit aussi que la nouvelle Compagnie n'est pas indigne de l'ancienne : seulement nous ne nous rappelons plus que les grands hommes de l'ancienne et ses grandes œuvres; dans l'ensemble, et pour la moyenne, peut-être même serait-on un peu au-dessus maintenant.

Le T. R. Père, en se rendant à Lyon, est passé par Montpellier, où l'évêque, grand bienfaiteur de la Compagnie, désirait le voir.

— *A Lyon*, même insistance pour les collèges; par ailleurs, même charité de la part du Père, mêmes consolations pour les enfants. ... Notons les encouragements aux jeunes gens du comité pour la propagation de « *La Croix* », présentés par leur directeur, le P. Plantier. — Un trait spécialement touchant encore de cette fête, c'est la chansonnette où le P. Nègre renouvelait délicatement en présence de son premier supérieur, l'offrande de ses 82 ans à la Compagnie.

— Quelques autres détails nous ont bien été envoyés sur ces deux visites, mais encore une fois, d'autres les rapporteront mieux que nous.

II. PARIS ET CHAMPAGNE.

Le mercredi 15 décembre, à 5 heures du soir, le T. R. P. Général arrivait à Paris, accompagné du R. P. Grandidier, Assistant de France, et vers 6 heures à la rue de Sèvres, avec le R. P. Provincial et le R. P. Matignon, venus au devant de lui à la gare de P.-L.-M. Toutefois, ce soir-là, le T. R. Père, fatigué du voyage, ne put voir personne et se retira aussitôt après son souper. Le lendemain après la messe, à l'autel des Martyrs, Sa Paternité passa une bonne partie de la matinée avec le R. P. Provincial qui n'avait pu, on le comprend, traiter à Loyola toutes les affaires importantes de la Province.

A 11 heures $\frac{1}{4}$, l'exhortation aux PP. Supérieurs. Sur cette exhortation, nous ne dirons que peu de chose, toute significative qu'elle soit, car les PP. Supérieurs en ont pu rapporter le sens bien mieux que nous ne saurions le faire. En deux mots : Notre Père a parlé d'abord de la charité dans le gouvernement ; les Supérieurs doivent être avant tout des Pères ; — puis, avec insistance, de la pauvreté, le meilleur rempart de la chasteté, et dont l'affaiblissement, surtout en temps de dispersion, est bien souvent principe de ruine pour les vocations. — La formation des nôtres doit surtout occuper les Supérieurs en toute patience et persévérance. — Enfin, parmi les ministères de la Compagnie, nous devons être attirés particulièrement par les Exercices donnés aux hommes, les congrégations, véritable application pratique de cet esprit d'association que tout le monde vante aujourd'hui, et par les Missions, tâche plus spéciale des Profès, puisque dans l'Institut le gouvernement des collèges semble être dévolu de préférence aux coadjuteurs spirituels. — Tout cela dans un grand esprit de subordination aux évêques et surtout au Souverain-Pontife.

A midi, dîner, où assistaient les PP. Supérieurs, les PP. de la rue de Sèvres et quelques PP. étrangers à la maison : en tout 90 personnes. Deux grands chœurs, fort bien exécutés : l'un sur St Ignace, l'autre tout militaire sur l'esprit de la Compagnie et l'amour du Général. Plusieurs belles poésies, dont une en espagnol. — Celle du P. V. Delaporte, *Espagne et France*, nous est parvenue : elle mérite bien d'être citée tout entière. Elle donnera une idée de l'impression produite par toute cette fête.

I.

Noël ! Au voyageur que notre amour acclame,
Qui vient à nous, portant le nom de Loyola.

Noël ! La joie éclate aux lèvres et dans l'âme :
Disons-lui notre joie , avec lui, goûtons-la.
Mais n'allons point la dire à la foule imbécile
Qui rugit, ou qui tremble, au nom de Loyola ;
A des fous s'agitant sur un sol qui vacille...
Notre joie est à nous ; goûtons-là, gardons-la.

S'ils entendaient ces chants que le cœur nous inspire,
 Ces chants, dont le refrain est : *Rome* et *Loyola*,
 Ils accourraient, cent mille, en criant : « On conspire !... »
 Notre joie est à nous ; gardons-la, chantons-la.
Noël ! Au voyageur que la joie accompagne,
 A l'héritier d'Ignace, élu dans Loyola ;
 Qui dans ce grand Paris vient de sa grande Espagne !
 Son Espagne en est fière : il l'aime ; acclamons-la

II.

Père, que cherchez-vous dans notre capitale ?
 Son ciel ? Un lourd brouillard : l'Espagne a le ciel bleu.
 Son luxe ? Les trésors que son orgueil étale ?
 Vous ne viendriez pas à Paris... pour si peu.
 Cherchez-vous des palais ? d'immenses basiliques,
 Qu'aux jours des *Te Deum* tout un peuple encombra ?
 Il en est, au pays de vos rois catholiques ;
 Et, si le Louvre est beau, Grenade a l'Alhambra.
 Quand on a les Sierras, de Burgos à Tolède,
 Vient-on voir, par plaisir, les Buttes de Paris ?
 Près de la Giralda, la Tour-Eiffel est l'aide ;
 Vingt tilleuls valent-ils deux orangers fleuris ?
 Cherchez-vous des héros à la gloire immortelle ?
 Ou des saints, sous leur marbre ou dans leurs châsses d'or ?
 Des Saints et des héros !... Cherchez à Compostelle
 Et partout, ... au pays du Cid Campeador.
 Oh ! ce que vous cherchez ici, je le devine :
 Dans nos murs enfermant Montmartre et rue Haxo,
 Guidé par votre foi, par l'étoile divine ;
 Vous cherchez vos enfants, mais aussi leur berceau.
 Le berceau, c'est Paris. Suivez nos vieilles rues,
 Comme Ignace, Xavier, Laynez, Bobadilla,
 Salmeron... Que de fois ils les ont parcourues !
 Ici priaît Ignace ; ici Xavier brilla ;
 Ils ont, là, dans l'amour, la joie et la souffrance,
 Créé leur légion qui combat en tout lieu ;
 C'est dans notre Paris que l'Espagne et la France
 Ont dit : « Marchons ensemble à la gloire de Dieu ! »
 De cette légion vous portez la bannière,
 Après Ignace, après tant d'Espagnols fameux ;
 Par l'orage ou l'azur, la nuit ou la lumière,
 Père, d'un bras puissant, vous la tiendrez... comme eux.

III.

A Paris, ces soldats du Pape et de l'Eglise,
 Déployant leur bannière et groupés alentour,
 Ont pris, pour nom, ce nom : JÉSUS, et pour devise
 (Xavier m'en est témoin) : « Société d'amour. »
 Dans la lointaine aurore où Paris nous vit naître,
 Ce fut leur vrai blason ; c'est le nôtre en ce jour ;
 Frères nous nous aimions, avant de nous connaître,
 Nous sommes, de par Dieu, Société d'amour.

Du Jésuite qui lutte au Jésuite qui tombe,
 Ce mot du ralliement vient et va tour à tour ;
 Et nos Martyrs, couchés, près de nous, dans leur tombe,
 Nous murmurent encore : « Société d'amour ! »
 Pleut-il sur nous des lois ? Pleut-il sur nous des balles ?
 Nous resserrons nos rangs, ou nous les reformons ;
 Le monde feint de croire à l'intrigue, aux cabales...
 Notre secret, le seul, c'est que nous nous aimons.
 On peut, sur nos chemins, nous jeter à la face
 Le crachat du blasphème, ou des mépris moqueurs ;
 Mais l'enfer, quoi qu'il veuille, ou qu'il dise, ou qu'il fasse,
 Ne peut rompre nos rangs, ni diviser nos cœurs.
 Le vent souffle ; il nous jette à l'exil ; mais qu'importe ?
 Où les enfants de Dieu sont-ils des exilés ?
 Sous trois pouces de cire on cloua cette porte ;
 Mais jamais sur notre âme, ils n'ont mis leurs scellés.
 Ils la retrouveront partout, vaillante, unie,
 La légion qui marche au nom de Loyola ;
 Nous aimons notre Chef et notre Compagnie ;
 On la hait, on la craint, on l'insulte : aimons-la
 Mère toujours proscrite et toujours triomphante,
 Dont on bannit les fils pour cause de succès :
 Sous la croix de JÉSUS, où son cœur nous enfante,
 Serrons-nous auprès d'elle, Espagnols et Français.

IV.

Noël ! au Voyageur, au Père, au Chef qui passe
 Et qui, d'un seul regard, nous anime au devoir...
 Mais, sur terre, il n'est plus de distance et d'espace :
 En lui criant : *Noël !* nous disons : *Au revoir !*

Immédiatement après le dîner, réception, dans la grande salle, de toutes les communautés de Paris.

Le R. P. Provincial présente chaque Père en particulier : on s'agenouille, on baise la main, puis Sa Paternité donne l'accolade, trouvant un mot aimable pour chacun. A la fin, à quelques paroles émues du R. P. Provincial, notre Père répond en français. Le sens général de ces quelques mots était : « Je vous remercie. Je ferai en sorte d'être un Père pour vous. Parlez-moi comme à un Père. Je suis venu pour vous voir tous, et aussi pour vous demander à tous des prières. »

Dans l'après-midi, le T.R. Père alla voir le Nonce, qui l'avait fait saluer, et Mgr de Paris ; le soir il soupa aux études, où les PP. retenus dans les collèges pendant la journée ont pu venir eux aussi recevoir la bénédiction de leur Père.

— Le lendemain soir, le T. R. P. Général était à *Reims* : et tandis qu'il visitait le collège dans la matinée du samedi, le F. Socius du R. P. Provincial allait demander à l'archevêché à quelle heure Sa Paternité pourrait être reçue. S. E. le Cardinal Langénieux sortit de ses appartements pour dire

lui-même au Frère qu'il serait visible à toute heure, se montrant d'ailleurs fort touché de l'attention, ce dont il renouvela l'assurance à plusieurs personnes après la visite. — Le P. Général avait dîné à la résidence avec les PP. Supérieurs des résidences voisines et quelques Pères du collège. Le dimanche matin, il se remit en route pour Amiens, sensiblement fatigué. On le serait à moins, et nous ne pouvons oublier que c'est pour nous que notre Père menait si fermement une visite que la rapidité rendait rude, par la force des choses. — A St-Acheul, ce soir-là, se réunissaient les PP. Supérieurs de Lille, Douai, Boulogne, etc...

La province de Champagne verra plus tard notre Père passer à l'horizon de son scolasticat, et nous lui devons pour lors plus d'un détail intéressant. Pour le moment, le T.R. Père continuait sa route, tandis que le R.P. Assistant coupait à petites journées par Lille et Enghien pour retrouver Sa Paternité à Bruxelles.

— Le lundi 19, le R. P. Provincial s'étant rendu à Calais, on passa la mer, et comme Cantorbéry se trouve sur la route de Londres, *Cantorbéry* eut la visite du T. R. P. Général. — Il était près de huit heures du soir lors de l'arrivée, et l'on se rendit au réfectoire presque aussitôt. Ce devait être le seul repas principal de Sa Paternité à Cantorbéry : on fit donc dès ce soir là la petite fête chantée. Le lendemain, à 6 heures $\frac{1}{2}$, notre Père communiait de sa main novices et juvénistes. Puis à 8 heures, tous se réunissaient dans l'ancienne salle de dessin du collège.

On pense bien que les novices et les juvénistes n'ont pas perdu un mot de l'allocution : et comme en somme, après l'exhortation aux Supérieurs, c'est peut-être le document le plus intéressant qui nous ait été communiqué sur la visite de la Province, un court résumé peut n'être pas déplacé ici.

Notre Père, en face de cette « fleur de jeunesse », de cet espoir de la Compagnie, comme en face de la Compagnie entière, se réjouit et remercie Notre Seigneur. — Il se réjouit et remercie encore de ce que nous sommes toujours aux temps de souffrance et de lutte, demandés à Dieu par les prières et les larmes de St Ignace. — La lutte d'ailleurs, c'est ce que veut une Compagnie : « *Societas, societas Jesu, la Compagnie* », petite, mais forte part de l'armée de Dieu, « *non magna quidem, sed validissima* ». — Oui, ces temps durs sont proprement les temps qu'il nous faut : « *Tempora iniqua..., maxime propria Societatis* ».

Joie et reconnaissance aussi pour cette première formation dans l'exil : Notre Père sait par lui-même ce qu'on y gagne, à tout le moins, contre un exclusivisme national, tout contraire à l'esprit de la Compagnie. Apprenons-y, avec un esprit large, à prendre le bien partout.

Reconnaissance enfin, mais ici reconnaissance à la Compagnie elle-même, en particulier pour toutes les prières et les pénitences offertes pour la Congrégation. On leur a dû, ainsi qu'aux mérites, aux grands mérites des députés, de pouvoir régler des points bien difficiles et bien graves.

— Que *désire* maintenant la Compagnie?—Le T. R. Père est venu pour encourager et exciter encore. — Ici, les *novices* devront s'appliquer de tout cœur à la perfection ; les *juvénistes*, à leur formation littéraire. « Je n'en sais pas de plus importante dans la Compagnie, » a dit le P. Général, tant il est vrai que sans elle, de nos jours, on se trouve absolument désarmé, acquérant péniblement toute autre connaissance, et sans pouvoir presque l'utiliser. — Sous des maîtres excellents, il n'y a plus qu'à travailler, selon la règle, sans relâche « *serio et constanter* ». — Pour les *frères coadjuteurs*, ils sont loin d'être part négligeable dans la Compagnie, « *pars non minima Societatis.* » Leurs prières, leur édification peuvent beaucoup : et sans eux la Compagnie se verrait dans l'impossibilité d'exercer une grande partie de ses ministères.— A tous donc encouragement : « *Omnibus addo animum!* »

— Reste une demande : La Compagnie réclame des prières. En particulier, les collèges français font grand bien, et le recrutement même du noviciat en est une preuve ; les œuvres d'hommes, tout spécialement les retraites d'ouvriers, sont pour la Compagnie un ministère parfait. Le T. R. Père insiste sur l'action de grâces à Notre Seigneur pour cet apostolat fécond. Mais il faut que ces travaux soient appuyés, soutenus et défendus par d'ardentes et constantes prières.

— Enfin, après un appel au zèle « intense » de tous, Notre Père a remis à chacun la photographie : « *Regina Societatis Jesu* », puis s'est retiré en redisant encore : « *Tempora haec propria Societatis... Quare maximas Deo gratias agamus* ».

A Cantorbéry il y avait alors un malade, le P. Blanchard : Notre Seigneur réservait à son fidèle serviteur la consolation inespérée de recevoir au lit de mort la bénédiction du 23^e successeur de St Ignace. Le bon Père ne se tenait plus de joie. Une autre suprême bénédiction l'attendait 10 jours après : « *serve bone et fedelis, intra in gaudium Domini tui* ». — Il s'est éteint le 31 décembre 1892.

Après avoir vu le P. Blanchard, Sa Paternité visita rapidement le collègue, pour partir avant 10 heures, laissant dans les cœurs de ses plus jeunes fils une impression profonde, qu'ils ne sauraient plus perdre désormais.

III. — ANGLETERRE ET IRLANDE.

Cantorbéry, pour le P. Général, c'était encore la France : l'Angleterre allait avoir son tour. — Le nouvel Assistant, le R. P. Jones, ne devait pas être de cette visite : il était resté malade à Loyola, où il mourut quelques semaines plus tard (12 janvier 1893). Ce fut le R. P. Hayes, Recteur de Farm-street (Londres), qui vint au devant de Sa Paternité à Amiens, et

l'accompagna jusqu'au retour en France. Le P. Hayes, du reste, sait bien l'espagnol, et a fait une partie de sa théologie à Poyanne avec le T. R. P. Martin. — Les *Letters and Notices* ont redit en détail ce rapide voyage, aux trois étapes principales : Londres, Liverpool et Stonyhurst. A Londres, Sa Paternité rencontra les supérieurs du « South England », à Liverpool, ceux du « Lancashire mission », à Stonyhurst, ceux du Yorkshire et du « North England ». — De Londres, visite à Roehampton-Manreza, noviciat et juvénat, puis au collège de Beaumont, à quelques pas de notre vieux Slough, désert et morne. A Londres même, le T. R. Père est allé voir Mgr Vaughan, qui s'est montré très cordial ; puis il s'est intéressé spécialement à l'école populaire de Westminster : « En vérité, a-t-il dit, c'est là une grande œuvre de charité. » — A Liverpool, même attention spéciale pour les écoles, sans préjudice de l'intérêt porté au collège St-François-Xavier. Au collège il y avait séance, ce jour-là, à l'occasion du *Christmas*. Pendant un intermède, le T. R. Père entre, est présenté à l'assistance de 2000 personnes et donne sa bénédiction. C'était le jeudi 22. — Le lendemain, visite de Stonyhurst, scolasticat et collège, « une maison bien supérieure aux belles gravures qu'on en a faites ». — « Les Anglais sont des hypocrites, disait là notre Père : on les croit froids ; ce sont, on le voit dès qu'on les connaît, les meilleurs cœurs du monde. » Vérité que confirma encore la bonne réception à Manchester. — Malencontreusement une bonne partie de ce voyage se fit au milieu d'un brouillard épais : « Il fait plus clair en Espagne à minuit, disait le P. Général ; au moins on a les étoiles. » Et ailleurs, accordant un congé annuel dans un collège, le Père ajoutait en français : « Quand il n'y aura pas de ces brouillards-là. » N'importe, on en croit sans peine les témoins, ces jours de brouillard-là ont été bien doux.

Un fait notable, et qui restera comme souvenir de ce passage, c'est que la fête du B^x Champion est désormais pour les Jésuites anglais double de 1^{re} classe. On a remarqué aussi, dans l'exhortation faite à Londres, le rappel de nos martyrs anglais, frères aimés dont les exemples ont trouvé de vaillants imitateurs.

Après l'Angleterre, la fidèle *Irlande* ; Notre Père y débarqua le 24, un peu après 5 heures du soir. Toutefois, ce soir-là, il ne put voir qu'une partie des Pères à la résidence, les autres étant retenus par les confessions. Mais le lendemain, aux trois messes, commençant à 6 heures, ce fut un concours de fidèles vraiment extraordinaire. Il est vrai de dire qu'un bon journal de Dublin avait battu la caisse : « Il faut qu'on le sache et qu'on se le dise : le Général des Jésuites dira ses messes ici demain. » Et nos bons Irlandais d'affluer, se disant entre eux, nous rapporte-t-on : « Il s'est bien gardé de passer Noël en Angleterre, il a réservé son *Christmas* pour nous. » Le fait est que le T. R. Père dut donner un nombre considérable de communions.

Dans l'après-midi, Sa Paternité s'est rendue en voiture aux deux collèges

(Belvedere et University College), puis au scolasticat de Milltown Park. A Milltown Park, on avait décoré la salle des Pères ; on chanta, puis tous baisèrent la main du P. Général. — A l'adresse du R. P. Recteur, le T. R. Père répondit en encourageant comme toujours. Les études et l'enseignement peuvent coûter, mais il faut s'y livrer malgré tout sans réserve.

Là, comme chez les graves Bollandistes à Bruxelles, on avait rêvé de photographeur Notre Père. Il s'en défendit, alléguant qu'il lui fallait le conseil des PP. Assistants. On prétend qu'à Bruxelles, le R. P. Grandidier aurait dit : « Mais nous sommes deux Assistants ici pour le conseiller : Et Notre Père aurait répondu aimablement : « Ah ! mais deux Assistants ne suffisent pas au conseil. »

IV. — BELGIQUE ET HOLLANDE.

Le mardi 27 Sa Paternité toucha de nouveau la terre de France, et prenant congé du R. P. Hayes le chargea d'un dernier merci au nom de la Compagnie, pour l'Irlande et l'Angleterre.—Mais la France avait eu déjà sa visite, et c'est avec le R. P. Meschler, Assistant d'Allemagne, que le T. R. Père se mit en route pour la Belgique. Seulement, on n'arrive pas incognito à Bruxelles, comme on veut : malgré le silence recommandé, un gros paquet de lettres y attendait

« Le Très Illustrissime et Révérendissime

P. Martin

Préposé Général de la Compagnie de Jésus. »

Notre Père cherchait mieux que ces témoignages de respect venus du dehors : l'accueil de ses enfants lui allait plus au cœur. Le 28, il en voyait plus de cent à Bruxelles, rangés autour des PP. Assistants d'Allemagne et de France, du P. Provincial et des nombreux Recteurs ou supérieurs de Belgique. — L'exhortation avait eu lieu avant le dîner, produisant la même impression vive que partout.

Inutile de dire que la fête fut enthousiaste : on chanta « le Général passant en revue son régiment de Nerviens », etc...

Enthousiaste aussi la fête de Louvain le lendemain. Du reste on l'avait conquis, cet arrêt à Louvain : le T. R. Père n'y comptait pas ; mais quand il vit qu'il pouvait donner cette consolation à ses fils sans se mettre en retard, il n'hésita pas à rester quelques heures.

Dans l'allocution qu'il fit à la communauté, il rappela les gloires de l'ancienne Compagnie à Louvain, parla longuement du P. Lessius qu'il appela

« *honos theologiæ, honos societatis, honos Ecclesiæ* ». A plusieurs reprises il baisa avec dévotion le reliquaire contenant la cervelle miraculeuse (1). Après le dîner il alla prier sur la tombe du serviteur de Dieu, et sa dernière parole aux Pères de Louvain fut : « *Imitamini Patrem Lessium* ».

Et *Enghien*? — Eh bien! « Enghien, nous écrit-on, a vu le Père Général et ne l'a pas vu. Il a passé par Enghien et n'a pas passé par Enghien. » Le T. R. Père a raconté lui-même au R. P. Recteur qu'en traversant Enghien, il avait aperçu quelques scolastiques sur le talus du chemin de fer. « Je me suis empressé d'ouvrir la fenêtre pour les saluer, mais déjà ils avaient disparu quand je pus mettre la tête hors de la portière. Je l'ai beaucoup regretté. » — Sur l'invitation du R. P. Provincial de Belgique les P. P. Professeurs du scolasticat vinrent prendre part à la fête de Louvain. Pour les scolastiques, ils avaient envoyé une adresse que le R. P. Assistant avait remise à Sa Paternité pendant le dîner de Bruxelles. La réponse vint à Louvain. « J'ai lu, dit le P. Général au P. Recteur, la lettre de vos scolastiques. Je regrette bien, je ne pouvais vraiment pas m'arrêter à Enghien. Le Saint-Père m'attend. Aussi je leur ai écrit un mot de réponse. Ce n'est pas long : quatre lignes. Mais vous donnerez un congé à vos scolastiques. — Annuel, Paternité? — Oui, annuel, et tant que je vivrai ».

D'ailleurs, partout à son passage, Sa Paternité avait accordé ce congé aux mêmes conditions.

— Le T. R. Père était à Maestricht le soir, avec deux Pères Assistants.

A 7 heures $\frac{1}{4}$, réception, puis souper et récréation commune. Le lendemain, messe à 6 heures, puis pèlerinage au tombeau de St Servais, premier évêque de Maestricht (mort en 384). A 10 heures $\frac{1}{2}$ exhortation, à 12 heures $\frac{1}{2}$ dîner. — La fête, sérieuse et cordiale, digne de nos chers « *Bataves* » depuis si longtemps et si justement populaires au scolasticat de la province de France, provoquait chez un témoin de marque, cette réflexion touchante : Surtout pendant certain chant de marine à la mélodie et à l'harmonie tout imitatives, « notre Père, tout en ne comprenant pas les paroles, n'aura pu s'empêcher de penser un instant à la formidable *Armada*, ou à la fameuse *flotte d'argent*, et de bénir le moment où les compatriotes, voire l'un ou l'autre descendant de ces rudes marins de notre guerre de 80 ans contre l'Espagne, étaient rangés à ses côtés, en fils très aimants et très obéissants ».

Ces sentiments, du reste, se traduisirent éloquemment, en particulier dans ces jolis vers latins :

1. Voir *supra* l'article du P. Lallemand, sur les ossements du V. P. Lessius.

Finibus angustis arctatur patria ; parva
 Non multam genuit tibi prolem : non tulit ulla
 Terra tamen caro natorum pectora Patri
 Fida magis, non jussa magis perferre parata. —
 In terris aliis splendescat gloria fratrum
 Laetior, et totum radiis repleverit orbem ;
 Ingeniumque ferax praeclara volumina cunctis
 Ostendant mundi populis ! — Hollandica pauci
 Scripta legunt ! patrias *Flaviobriga* (1) leges
 Cantabros doceat fortes, quaeque abdita vasto
 Condidit alma sinu tellus, quae Graecia quondam
 Sollers, quaeque Patrum docuit sapientia : — nobis
 Non tantae vires ; modico certamine magnos
 Exercere animos, majoraque ferre petentes,
 Hoc datur ; at pietate tamen non vincimur ulli,
 Qua Patrem colimus cuncti, matremque tuemur !

Dans l'après-midi, le R. P. Général reçut les Pères du collège de Sittard, puis eut l'occasion d'examiner un manuscrit des Exercices de la main du bienheureux P. Le Fèvre, et qu'on avait découvert assez récemment aux archives de la ville. Le lendemain, 31 décembre, Sa Paternité gagna Ruremonde, puis le scolasticat allemand d'Exaeten.

V. — ALLEMAGNE, AUTRICHE ET RETOUR.

C'était donc *Exaeten* qui devait posséder le P. Général le jour de l'an. Ce jour de l'an fut un jour de charité, comme ceux qui l'avaient précédé : présage de longues années d'un gouvernement très aimé, et tout paternel. — Après de courtes pauses à Cologne et à Mayence nous retrouvons le T. R. Père au collège de Feldkirch, le 3 janvier. Les élèves en profitèrent pour rééditer concert et séance du jour de l'an. Sa Paternité les encouragea, mais encouragea surtout leurs maîtres, parla de la grandeur de leur tâche et des efforts qu'elle exige, et cita avec les plus grandes louanges des vies entières de Jésuites consacrées à l'enseignement.

Deux jours plus tard, à Innsbruck, les circonstances donnèrent à la présence du T. R. P. Général quelque chose de spécialement touchant : elle coïncidait avec la rénovation des vœux. Les premiers jours du *Triduum*, arrivèrent presque tous les supérieurs de l'empire, quelques-uns seulement de Hongrie ou des provinces de l'Est s'étant vus, à leur grand regret, arrêtés par de terribles bourrasques de neige. Le dernier jour, veille de l'Épiphanie, à six heures et quart, le P. Général arriva, avec les deux Pères

1. *Flaviobriga*-Bilbao. — Le T. R. P. Général avait parlé la veille en récréation du collège de Bilbao, qui lui doit beaucoup.

Assistants d'Allemagne et de France et le F. Banquells, son *Socius*, qui l'avait rejoint à Calais et le suivait depuis lors. — Pour le dire en passant, c'est au F. Banquells que nous avons dû l'an dernier des détails touchants et édifiants sur les derniers jours du T. R. P. Anderledy. — On conçoit que le silence du *Triduum* contribuât encore ce soir-là à l'impression de la première entrevue avec un Père si profondément vénéré. Le lendemain, dès quatre heures et demie, les renouvelants (une cinquantaine), se partageaient en deux groupes. Le R. P. Grandidier célébrait à la Fürsten-Kapelle ; le T. R. Père à la chapelle domestique, assisté de deux servants Castellans, tout joyeux de retrouver leur ancien Provincial, si loin de la terre natale, visitant ses enfants comme Général de la Compagnie. C'était encore justement l'un d'eux qui prêchait au réfectoire. A dix heures et demie avait eu lieu l'exhortation ; peu après le dîner, le T. R. Père parla aux scolastiques avec l'aimable et paternelle charité qu'on a notée partout dans ce voyage. Il ajouta quelques mots encore à la fin de l'Académie qui lui fut offerte à cinq heures et demie : Académie polyglotte, où dix langues se firent entendre, sans compter celle de la musique. — Mais, vu l'heure matinale du départ le lendemain, les adieux vinrent dès le soir clore bientôt cette douce fête.

Hors de la Compagnie, un homme qui eut sa part de joie à Innsbruck, c'est le Professeur *L. Pastor*, le jeune, mais illustre élève de Janssen, qui, présenté au P. Général, lui offrit un exemplaire italien de son *Histoire des Papes* encore inachevée. Notre Père l'accueillit avec empressement, et lui promit que son œuvre serait le premier livre qu'on lirait au réfectoire, dès le retour à Fiesole. L'écrivain se montra reconnaissant et flatté de l'attention.

A sept heures du matin, le 7 janvier, départ pour Milan. Mais sur la route, des enfants se rendaient avec empressement au-devant de leur Père. A Trente, deux Pères viennent au train : Sa Paternité les invite à monter, et les garde avec lui jusqu'à l'une des stations suivantes. A Vérone, arrêt forcé de deux heures : les Pères en eurent naturellement le profit. Enfin, à neuf heures et demie du soir on était à Milan. Le lendemain, comme partout journée toute de charité paternelle. Le T. R. Père insiste sur les pensées encourageantes et excitantes : La persécution, l'épreuve a saisi brusquement l'Église en Italie, le contre-coup en a été profond. Mais le bien reste possible ; il faut réagir avec un courage que rien ne déconcerte, qui ose tout. — Notre Père était à la fin de sa longue et rapide excursion, et quelques jours après, notre Saint-Père le Pape Léon XIII bénissait de nouveau en sa personne toute la Compagnie, avec des marques singulières de sa prédilection paternelle.

VI. — CONCLUSION.

Puisse ce rapide rappel des principaux faits venus à notre connaissance rendre aussi quelque chose de l'impression profonde qu'a produite partout le passage de notre Père. Tous nos correspondants se déclarent impuissants à rendre leur émotion, leur joie, leur affectueuse et filiale reconnaissance, mais ils en disent assez pour laisser entrevoir combien ces sentiments sont vifs au fond de leurs âmes.

Réunissons donc encore quelques traits où l'on sent trop le cœur *d'un Père*, pour n'en être pas touché. C'est bien un Père, en effet, qui vient voir ses fils et les encourager : — voir, encourager, c'est son but, il l'a dit souvent : on l'a compris, on l'a senti surtout.

— Tandis que Westminster obtient à peine un coup d'œil, l'école pauvre provoque le plus paternel intérêt : « Je suis venu pour voir les Pères, ce sont les Pères que je veux voir. » — A Maestricht, ailleurs encore, même affirmation : *Non veni ad videndas res* ; — et on le devinait bien à la facilité toute paternelle avec laquelle le Père se mettait, autant que possible, à la disposition de tous. — Ce sont les Jésuites de Trente qui, venus au train, devront voyager quelques instants du moins avec le P. Général. — Ce sont ceux du collège de Sittard, venus à Maestricht, et qui, après un accueil tout paternel, entendent ces simples paroles : « Que je suis heureux que vous soyez venus ; si j'avais appris plus tard que le collège fût si près de Maestricht, j'aurais été désolé. » — A Innsbruck, un scolastique Américain est présenté ; le T. R. Père s'arrête : « Ah ! je ne pouvais pas vraiment partir de ce pas pour l'Amérique ; c'était tout de même trop loin ! » — Contraint de passer vite, notre Père s'en excuse presque. Il veut connaître ses enfants : savoir du moins *de visu* les besoins régionaux et la situation dans chaque pays.

Connaître, mais pour exciter et encourager toujours : *Hoc perago iter, ut omnibus addam animum et vires* (Cantorbéry). — Ce rôle du bon ange, notre Père l'a pris sur lui, et ne s'en est pas relâché un instant. Il a pris encore celui de Notre-Seigneur lui-même : *Officium consolandi suos*. — Et en vérité, il faisait bon s'entendre dire par celui qui parle plus que tout autre au nom de la Compagnie : *Vos estis in ipsissimo nucleo Societatis*. (Liverpool), ou des paroles semblables. Le mot profond de saint Ignace, emprunté par notre Père, n'a pas été souvent plus vrai ; on sentait doubler son courage et ses forces : *Addere animum et vires in Domino*.

Et chaque grande œuvre avait au passage son encouragement spécial ; souvent avec une insistance notable. — Nous avons parlé des écoles pauvres d'Angleterre.

En Angleterre encore, les congrégations ont obtenu un intérêt particulier : parallèlement, en France, les œuvres d'hommes, les retraites d'ouvriers

surtout. — Partout les collèges, nous avons vu comment, (et on en aurait pu citer plus d'un exemple encore) ; — partout aussi les missions, recommandées surtout aux profès et proclamées pépinières de saints ; partout enfin, dans les exhortations aux supérieurs, et même en dehors, la formation des nôtres, surtout des jeunes religieux, à laquelle les supérieurs doivent tous les trésors de la plus paternelle sollicitude.

— Sollicitude paternelle : le T. R. P. Général avait bien le droit d'en parler. Si le fait de ce voyage n'eût pas prouvé déjà suffisamment la sienne, tous ces détails, que nous aurions voulu mieux raconter, la faisaient trop bien sentir. « Je suis Père et Préposé, disait-il à Stonyhurst, mais de ces deux titres, le premier m'est bien le plus cher, et je m'en souviendrai surtout. » Et à Paris : « Je tâcherai d'être un Père pour vous... Adressez-vous à moi comme à un Père. » — « Ce qui frappait surtout dans l'exhortation, disait un P. Recteur, c'est la bonté, la profonde bonté de Notre Père. » Et cette bonté, tout la disait en lui, jusqu'à ce regard « vif, mais si doux », jusqu'à « cette douce et majestueuse figure, dont rien ne peut rendre la bienveillante, attachante, encourageante expression. »

— Voilà quelques-uns des témoignages qui nous viennent de tous côtés, émus et reconnaissants. Comme Notre Père l'a voulu, les liens se sont resserrés sur son passage, dans cette *Société d'amour*, dont il parle avec tant de cœur, le zèle a été excité, fortifié, et les bénédictions ont coulé, abondantes et fécondantes sur nos œuvres et sur nos âmes. — Notre Père nous a demandé des prières : il peut être sûr qu'elles ne manqueront ni à la Compagnie, ni à son vénéré Général.

Pour les bénédictions, nous en voyons encore un gage dans ce mot tombé de son cœur à Innsbruck, et qui peut résumer tout son voyage, comme toute la vie de la Compagnie : *Quidquid fovet caritatem, fovet et benedictionem.*

Jersey, 12 mars 1893.

VARIA.

CHINE, CHEN-SI.— *Lettre au Daily-News du R. P. Hugh, Provicair apostolique au Chen-si septentrional.* — Le *Daily-news* en publiant cette lettre fait la remarque suivante : le P. Hugh est un de ces braves gens de la foi Catholique Romaine, qui viennent en Chine sans aucune idée de jamais retourner dans leur pays et qui passent toute leur vie dans la plus grande simplicité à la conversion des Chinois. Ce Père peut avoir oublié en grande partie sa langue maternelle, mais il n'a pas oublié, comme nous le voyons dans son récit publié ce matin, qu'il est anglais et chrétien, et sa conduite en face de ces meurtriers prouve qu'il est de la trempe dont on

fait des martyrs. Voici quelques extraits de ce récit : « Dans le *Nyan-ting-hien*, préfecture de *Yuan-nyan*, se trouve la mission de *Pétcha-wan*. 200 païens vinrent un beau jour détruire l'école, piller la chapelle, saisir le catéchiste du lieu, le lier pieds et mains derrière le dos de manière à ce que la corde pénétrât dans la chair et le battre avec des pierres. Ils menacèrent même de le tuer s'il n'apostasiait : « Prenez un sabre, leur dit-il bravement, coupez-moi la tête, je serai chrétien jusqu'à la mort. » Un second chrétien vint à son aide et fut sérieusement blessé. Heureusement le chef de maison se cacha si bien qu'on ne put le trouver malgré toutes les recherches. On lui faisait un crime d'avoir loué sa maison au missionnaire. Durant trois jours les émeutiers firent bonne chère de toutes nos provisions, abondantes en prévision de famine pour notre collègue et pour les pauvres. Ayant eu vent de l'affaire, je courus vite sur les lieux et trouvai hélas ! qu'on n'avait rien exagéré. Il ne me restait plus donc qu'à en informer le sous-préfet, à qui je donnai une liste de 20 coupables. Quelle ne fut pas la surprise du mandarin quand non seulement 20 mais 200 répondirent à ses sommations. Ils accoururent en troupe au tribunal et ne voulurent pas se retirer avant d'avoir vu leurs compagnons mis en liberté sous caution. Le sous-préfet envoya en cachette demander l'avis du préfet, et me fit appeler chez lui. Je m'y rendis accompagné de 6 chrétiens devant servir de témoins dans le procès. L'auberge fut le seul endroit où je pus mettre pied dans la ville de *Nyan-ting*. J'eus l'honneur le soir de mon arrivée d'être visité et regardé à loisir par toute la bande des malfaiteurs ; un seul manifesta la rage que tous probablement avaient au fond du cœur. Je crois que plusieurs étaient là contre leur gré, tant les Chinois obéissent aveuglément à leur chef. Ils avaient formé la résolution de ne pas accepter de sentence qui les condamnerait. Plutôt s'emparer du mandarin, disaient-ils, et le conduire à *Singan-fou* : chose très facile, vu que le tribunal n'a pas de soldats pour le défendre. Le jour suivant le sous-préfet réunit son conseil, trois ou quatre lettrés de la ville. D'après ce qui eut lieu ensuite il est clair que le mandarin remit l'affaire entre leurs mains. Immédiatement après la réunion je fus honoré de leur visite. Ils m'informèrent de la part du mandarin que je devais quitter la ville au plus tard le lendemain matin, parce que le mandarin arrangerait l'affaire avec le peuple. Ils me croyaient assez inexpérimenté dans les méthodes des tribunaux pour tomber dans le piège. J'ai appris plus tard que le mandarin devait me donner une lettre que je devais ouvrir seulement lorsque je serais parvenu à mon nouveau séjour. Je répondis donc aux envoyés du mandarin qu'il y avait d'autres intéressés dans le procès que le mandarin et le peuple, et que ces autres intéressés avaient des droits garantis par les traités proclamés par les empereurs et qu'ils ne les laisseraient pas léser. Ces *tong-ze* me quittèrent en emmenant avec eux le maître de la maison de *Pétcha-wan*. Ils m'avaient promis qu'on ne lui ferait pas de mal, mais j'entendis dire tout bas qu'on allait le battre au tri-

bunal pour avoir loué sa maison aux missionnaires. Comme je ne voulais pas le laisser seul au milieu des loups, j'attendis son retour. Après quelque temps il revint accompagné du constable de *Pétcha-wan* ; tous les deux me déclarèrent que je devais ne plus retourner à *Pétcha-wan*, d'après l'ordre du mandarin. Je leur demandai si ces ordres venaient réellement du mandarin. Sur leur réponse affirmative je résolus d'aller moi-même le trouver. Je partis immédiatement non sans danger de la part des émeutiers qui ce jour-là s'amusaient à battre tous les chrétiens qu'ils pouvaient saisir. Cependant ils me laissèrent passer poliment tout en me suivant en foule jusqu'aux portes du tribunal. Le mandarin affirma n'avoir aucune connaissance des ordres en question. Comment aurait-il pu donner des ordres semblables quand le gouverneur de la province lui-même n'a pas ce pouvoir ? Je priai le mandarin de faire venir le maître de notre maison et le constable et de les instruire lui-même sur cette question. Il les fit donc venir avec gracieuseté, et dénonça leur stupidité avec des flots d'éloquence. Je quittai donc le mandarin après cette farce pitoyable ; deux officiers de paix et un *tong-ze*, nommé *Funy*, eurent l'ordre de me protéger. Je revins à mon auberge sain et sauf, et comme l'heure était trop avancée pour quitter la ville ce jour-là je fis une petite promenade sur la rive solitaire du canal. A peine avais-je fait quelques pas que je vis la foule des émeutiers apparaître et se tenir auprès d'un tas de pierres. Je dis à mon compagnon que c'était fini pour moi, mais que cela ne me faisait rien. Je passai devant eux ; ils me suivirent à l'auberge qu'ils cernèrent et attendirent qu'une autre centaine d'émeutiers vînt les rejoindre. Je dis à un chrétien qui se trouvait avec moi à l'auberge que l'heure du combat arrivait et que nous chrétiens nous devions être résolus à souffrir et à mourir pour notre Religion. Le chrétien fit avertir par notre aubergiste les *tong-ze* et le tribunal. Les premiers ne s'inquiétèrent nullement de moi. Je m'assis dans ma chambre lorsque tout d'un coup la maison est envahie. Un individu d'un aspect féroce me pose une question dont je demandai l'explication à mon compagnon. Ce même individu répliqua : « nous voulons vous tuer, tuer l'Européen, tuer le diable d'Europe, » et tous de pousser les mêmes cris. Un païen lettré tâcha de les calmer, mais le mandarin militaire de la ville (*Fou-yeh*) lui fit le reproche de vouloir sauver un Européen. Je fis mon acte de contrition. Une voix crie : « tuons-le à coups de pierres. » On m'entraîne hors de l'auberge, et une pluie de pierres tombe sur moi. Quelques-uns me frappent avec des pierres à la main sur tout le corps. Les païens ont dit que beaucoup des attaquants avaient été blessés par leurs propres pierres. Quand je tombai à la renverse un grand nombre s'enfuit au plus vite, craignant d'être tenus responsables de ma mort. On m'écarta les jambes pour pratiquer une brutalité particulière au pays ; on essaya de briser mes os avec des pierres. Les uns me foulaient aux pieds, d'autres voulaient me retourner pour me donner la bastonnade. On préparait toute sorte de supplices quand tout d'un coup je

sentis qu'on me lâchait et qu'on se retirait. Un docteur s'approcha de moi et déclara mon cas incurable. Deux autres chrétiens ont été blessés avec moi. Le médecin m'ayant regardé comme mort, les émeutiers, qui étaient revenus, n'osèrent me donner le coup de grâce. L'aubergiste, qui était de retour du tribunal, réclama pour qu'on ne le ruinât pas en faisant un meurtre sur sa propriété. Peu à peu les émeutiers se retirent; l'un d'entre eux par haine me frappa violemment et en secret sur un de mes pieds. Enfin un homme du tribunal arrive et puis trois autres. On me souleva et on me conduisit au tribunal où le mandarin me fit appliquer des remèdes. Le lendemain les émeutiers donnent 3600 sapèques à trois des leurs pour qu'ils se livrent au mandarin, qui les condamna à recevoir 800 coups chacun et à payer 10 taëls pour payer les remèdes. Ils devaient passer 20 jours en prison; mais les autres émeutiers se refusant à ce châtement, le mandarin céda. Un délégué de la préfecture vint arranger les choses comme nous le désirions, tout en réservant la violation des droits au traité qui devait être examinée en haut lieu.

ICHANG. — (*Correspondance du Daily-News, 22 novembre*): « Deux mille étudiants sont réunis ici pour les examens. Dans l'après-midi du 20 novembre on attendait l'arrivée du Chancelier (*O-tai*) par le *Kiang-tung*, vapeur de la compagnie chinoise, venant de *Hankeou*. La foule attendait aussi impatiente et désœuvrée; pour se désennuyer, 500 individus commencèrent à bafouer les deux ou trois Européens qui se trouvaient sur le ponton à 50 pas de la rive. Les portefaix et les bateliers, enhardis par les cris des étudiants qui avaient soin de se tenir à distance, grimpèrent sur la passerelle du ponton et cherchaient à s'y installer malgré les représentations des Européens. Pendant ce temps-là d'autres groupes nombreux s'efforçaient d'envahir les maisons des Européens, dont les portes avaient été barricadées. Une quarantaine d'individus passèrent par dessus les murailles du nouveau Consulat anglais et se promenèrent partout dans l'intérieur. Ils n'attaquèrent personne et ne firent aucun dommage, mais ils voulurent montrer qu'ils étaient libres d'aller où bon leur semblait dans leur propre pays sans crainte d'être arrêtés. Ils entrèrent aussi bon gré mal gré dans les maisons de la douane; mais un chien européen, ayant été lâché, mit en fuite une centaine de ces intrus qui s'échappèrent avec tant de frénésie qu'aux portes ils s'écrasaient presque les uns les autres. Sur le rivage, près du ponton, la foule augmentait et devenait de plus en plus insolente; les douaniers de service étaient bousculés et souillés de crachats par la lie de la populace, aux grands applaudissements des lettrés qui se tenaient toujours à distance. La rive était noire du grand nombre de la foule dont l'avant-garde commença à jeter de la boue, puis des cailloux. Les matelots de la canonnière anglaise, l'*Esék*, en congé de dimanche à terre, furent rappelés à bord. La plupart s'embarquèrent à un point distant de la foule, mais deux infortunés en retard

eurent à subir une grêle de mottes de terre, accompagnée de crachats et des huées les plus sauvages. Heureusement les matelots n'étaient pas en nombre ; sans quoi ils auraient joué de leurs gros bâtons qu'ils portent ordinairement ici à terre. Les deux matelots, la tête haute, purent s'en tirer et furent assez prudents pour ne pas riposter, bien qu'une ou deux fois ils n'aient pas été sans danger. Pendant quatre heures, les gens de la douane ont montré beaucoup de patience, de tact et de sang-froid, en sorte qu'ils n'ont prêté flanc en aucune manière au souffle d'émeute qui régnait dans les cœurs. Comme le vapeur n'arrivait pas, le désordre tendait à augmenter et à prendre une mauvaise tournure, quand la nuit arrivant éteignit l'ardeur belliqueuse de la populace et la dispersa aux quatre vents, absolument comme la peste met en fuite les riches. J'ai souvent remarqué que la populace chinoise, à moins d'être au paroxysme de la fureur, se calme facilement en trois circonstances, la nuit, la pluie et une charge à blanc. Sans doute si nous n'avions eu une canonnière à proximité et si les Européens de la douane ne s'étaient si bien montrés, nous aurions aujourd'hui une nouvelle émeute d'*Ichang* à chroniquer. On attendait l'arrivée de l'amiral anglais pour ce soir-là même par un autre navire que celui qui amenait le chancelier Chinois, le *Chang-on* ; il aurait été beau de voir le noble amiral passer sous une grêle de mottes de boue et il aurait expérimenté lui-même la manière dont les Chinois de *Yang-tse* et d'ailleurs traitent les Européens. Mais les navires n'arrivèrent que le lendemain, le *Kiang-tung* de bon matin et le *Chang-on* dans la soirée avec le consul anglais de *Hankeou*, mais sans l'amiral. Les Européens qui avaient demandé des indemnités pour l'ancienne émeute de *Ichang* ont accepté les offres des mandarins, excepté les Presbytériens.

Agissements des ministres protestants. — Le *Daily News* du 19 décembre 1892, publie un appel pour l'instruction des classes élevées de la Chine. Cet appel circule déjà en Angleterre. Il est lancé par la Société de Diffusion parmi les Chinois de connaissances chrétiennes et générales. Cette société se compose de ministres protestants surtout, qui ont réussi à y enrôler les Européens les plus influents de Chine comme M. Mart, le président de la chambre de commerce à *Shang-hai*, le chef du conseil municipal anglais, les chefs des francs-maçons, et les marchands les plus notables de Chine. Le comité exécutif de la société se compose du président du conseil municipal anglais, du chef des francs-maçons, d'un marchand et de 4 ministres protestants les plus marquants de *Shang-hai*. Ils ont une revue mensuelle, le *Wan-kouo-kung-pao*, qui circule déjà chez les mandarins et les familles notables de la Chine. Voulant donc augmenter leur sphère d'action, ils en appellent à la mère-patrie pour qu'on les aide à recueillir chaque année 4000 £ sterling ou 100000 francs, destinés à subvenir aux frais de distribution gratuite, ou à peu près, de pamphlets traitant de la religion

et de toute autre connaissance utile à savoir. Dans les 18 provinces de Chine ils auraient 10 centres de distribution qui coûteraient annuellement 200 £ ou 5000 francs. Ils demandent donc des souscriptions annuelles en Angleterre et ailleurs de 20 £ ou 500 francs par souscripteur.

CORÉE. — (*Extrait de la Revue asiatique impériale et mémoires sur l'Orient et les Colonies.*) — « Le gouvernement en Corée, dit M. Michie, est de fait dirigé par le Résident chinois, qui a une position bien supérieure aux représentants de toute autre Puissance. Il a des privilèges dans l'audience royale, refusés aux autres ambassadeurs. Ceux-ci, par exemple, doivent arrêter leurs palanquins à la porte du palais et marcher à pied un long parcours jusqu'à la salle de l'audience, tandis que le Résident chinois va en chaise jusque dans le palais par toutes les portes. Beaucoup d'autres distinctions semblables démontrent avec emphase que le Résident chinois est tout un autre personnage que le reste des représentants étrangers, sans distinction de titre. En un mot, il représente le Souverain comme un Résident anglais à la cour d'un Rajah indien. Le gouvernement de Corée donc est le maître chez lui pour l'intérieur ; quant à l'extérieur, il s'appuie sur le Résident chinois. Si celui-là est de mauvais caractère, il a beaucoup de représentants étrangers auxquels il peut porter ses plaintes ; et comme ceux-ci n'ont rien à faire à *Léoul*, ils sont très contents d'avoir de semblables affaires à traiter pour passer le temps... M. Michie parle ensuite des différents modes de représentation étrangère à la cour de *Léoul*. Les États-Unis qui ont toujours eu une idée exagérée de l'importance de la Corée, ont accredité après la conclusion de leur traité un ministre plénipotentiaire à la cour royale. La Russie a envoyé un consul-général et chargé d'affaires tout à la fois. La France a envoyé un consul-commissaire ; l'Allemagne, un consul ; la Grande-Bretagne, un consul-général ; le Japon, un ministre Résident et chargé d'affaires ; la Chine, un Résident. De toutes ces diverses formes de représentation des Puissances de l'Occident, celle de la Grande-Bretagne parvient à être la plus en harmonie avec les besoins actuels de la situation, tandis que celle des États-Unis s'en éloigne le plus. Le représentant anglais dépend strictement de son ministre à Pékin, tandis que celui d'Amérique est un ministre dans toute sa dignité, accredité auprès d'un Prince dont la politique est contrôlée par un souverain auprès duquel le ministre d'Amérique n'a ni accès ni pouvoir. Les positions des autres représentants ne sont nullement tranchées et sans consistance. Le motif des États-Unis en accreditant un ministre plénipotentiaire en Corée, est que dans les traités de la Corée avec les Puissances étrangères, faits à l'instigation de *Li-hong-tchang*, il est distinctement établi que la Corée est un état indépendant (ce qui est tout à fait faux). M. Michie mentionne que cette assertion gratuite, qui ne peut pas être appelée fallacieuse parce qu'elle n'aurait jamais dû tromper personne, était cependant annulée par une lettre du roi à chacune des Puis-

sances ayant fait le traité. Cette lettre déclarait que le roi, quoiqu'assez indépendant pour signer des traités, restait de fait le vassal de la Chine. La Corée est pleine d'anomalies. Elle est suffisamment indépendante pour signer des traités, et malgré cela ses douanes étrangères sont contrôlées et les douaniers sont nommés par Sir Robert Hart, l'inspecteur-général des douanes chinoises. Des marchandises importées la plus grande partie vient de la Grande-Bretagne, et cependant pas un seul Anglais ne fait le commerce avec la Corée. Une grande partie de l'importation et presque toute l'exportation se fait par les Japonais, qui depuis trois siècles ont un établissement à Fusan. Mais les marchands chinois font du progrès ; et peu à peu, avec leur instinct supérieur pour le commerce et leur popularité remarquable dans le pays, plus que probablement ils ne tarderont pas à se faire la part du lion. »

COCHINCHINE OCCIDENTALE. — *État de la mission au 1^{er} septembre 1892.* — Population 1,375,000 habitants avec environ 5000 Européens civils, militaires ou marins. — 57050 chrétiens, dont environ 4500 Européens. — 1 vicaire apostolique, 49 missionnaires, 44 prêtres indigènes, 9 diacres, 5 sous-diacres, 32 minorés, 15 tonsurés, 83 baptiseurs, 802 fabriciens des chrétientés. — 935 enfants de païens élevés aux frais des familles chrétiennes, 1825 aux frais de la Ste-Enfance dont 1034 dans les orphelinats, 519 dans les familles chrétiennes et 272 en nourrice. — 1512 baptêmes d'adultes dont 580 dans les hôpitaux indigènes. — 4865 baptêmes d'enfants de païens dont 1619 dans les orphelinats. — Séminaire de *Saigon* : 7 professeurs français et 4 annamites, 49 élèves en théologie (6 années), 12 en philosophie (2 années), 112 élèves de latin en 7 classes. — École Taberd : 11 professeurs français (FF. des Écoles Chrétiennes), 6 classes, 263 élèves inscrits dont 185 internes, 37 demi-internes et 41 externes : (21 français, 77 métis, 22 indiens, 134 annamites et 9 chinois.) — Un Carmel, 3 professes françaises et 24 annamites, 6 novices et postulantes. — 4 monastères annamites avec 410 religieuses. — Sœurs de St-Paul de Chartres, 12 établissements, 70 Sœurs européennes, 127 Sœurs et novices asiatiques, 180 élèves au pensionnat européen, 691 orphelins de la Ste-Enfance, 1431 élèves annamites dont 740 externes dans les écoles primaires, 132 femmes au refuge, 2 hôpitaux militaires avec 245 malades et 6 hôpitaux indigènes avec 697 malades. Élèves au séminaire, à l'école Taberd et dans les écoles primaires 5414 ; élèves chez les Sœurs de St-Paul de Chartres, 1611 ; élèves chrétiens dans les écoles du gouvernement, 72.

INDES. — *Extrait de l'Indo du 5 octobre 1892.* — « Mgr Lavigne, S. J., Vicaire-Apostolique de Cottagam pour le rite syrien, a de très grandes espérances pour la conversion des Jacobites schismatiques. S'il avait les moyens de bâtir des chapelles et d'y annexer à chacune un cimetière, il

convertirait toutes les stations qu'il voudrait. Actuellement l'occasion est des plus favorables, il y a de grandes divisions parmi les schismatiques, ceux du Sud sont contre ceux du Nord, les Dyonisiens contre les Athanasiens, le parti orthodoxe contre le parti protestant. Tout récemment il y a eu une réunion du parti Jacobite, dans le sud du vicariat ; le vicaire-général syrien de Mgr Lavigne y a été invité et le sujet de la discussion n'était pas autre que le retour en masse de 6 à 7000 schismatiques avec leurs dix curés ».

MANILLE. — *Lettre du P. Heude, 6 décembre 1892.* — « Le jour du 1^{er} vendredi du mois, on a eu l'amabilité de me faire célébrer une messe principale *coram populo*. Cela a duré une heure et quart à cause des communions avant et après. J'ai été fort édifié du grand concours dans notre église. Elle est la seule pour cette dévotion *intra muros* ; il y en a une autre dans les faubourgs. Actuellement on fait la neuvaine solennelle de préparation à la fête de l'Immaculée Conception. La cérémonie dure chaque soir de six à sept quarts d'heure. On chante, on récite le chapelet, diverses prières, les litanies à deux chœurs, plain-chant et musique. On termine par un sermon et le *Salve Regina*. Les congréganistes sont en avant entourés du peuple et récitent leurs prières de congrégation. Les élèves sont dans les tribunes. — J'ai passé mes 10 jours à l'Escuela Normal ; j'ai assisté à un typhon. Ce n'est pas une sinécure pour le P. Sadarra. Les télégrammes pleuvent, et il est constamment sur le qui-vive. Ce typhon était signalé au moment où le *Volga*, qui m'amenait, mouillait en face de la ville, en sorte que j'ai eu la chance de partir de Chine et d'arriver à Luçon entre deux typhons. Ce dernier n'a pas donné sur Manille, mais il a fait du mal au Nord. L'observatoire est sur un grand pied. Le gouvernement y maintient officiellement une station télégraphique. Les communications téléphoniques avec la ville y sont très faciles. L'école normale compte environ 500 élèves dont 300 externes. C'est un cours élémentaire un peu relevé. Joignez à cela 6 à 700 élèves de l'*Ateneo* et vous conviendrez que la Compagnie ait une certaine influence en ce pays. On va ouvrir une école de filles, normale aussi, sous la direction d'une congrégation protégée par la Reine. — Un mot sur Saïgon, qu'il est bon de savoir. Vous avez lu dans les journaux anglais que deux dames anglaises étaient venues de Ceylan à Saïgon pour se faire traiter pour la rage. J'ai visité à loisir l'institut pasteurien, et j'ai constaté que le traitement pasteurien de la rage, même dans des circonstances défavorables, est d'une grande efficacité. Au même laboratoire on délivre gratuitement du bon vaccin. Le D^r Calmette qui le prépare directement à Saïgon m'a dit que son vaccin pris sur des bufflones était bien supérieur à celui des génisses ». (*Correspondance du P. Ferrand.*)

ALASKA. — *Extrait d'une lettre du P. Robaut. — Mission St-Pierre, Nulato.* — Dans l'Alaska deux obstacles s'opposent aux progrès de la Foi. L'un vient des mauvais exemples donnés par les Russes et les mineurs, et de la défiance qui en résulte à l'égard du missionnaire ; l'autre est un obstacle tout matériel : celui de la langue. L'indien de ce pays est si difficile qu'au dire du P. Robaut, un homme fait ne peut arriver à le parler parfaitement. Il est cependant très riche et très régulier, mais les sons reçoivent des nuances si nombreuses et si délicates qu'il faut une oreille fort exercée pour les démêler. Un seul mot, *kon*, par exemple, signifie suivant la façon dont on prononce la première lettre K ou Q : pluie, ce, feu, ventre, bras, etc. Aussi le P. Robaut lui-même malgré tous ses efforts n'est-il pas encore parvenu à se rendre maître de cette langue et se voit-il contraint à tout instant de recourir aux signes pour se faire comprendre.

Mais afin d'épargner aux futurs missionnaires la difficulté qu'il éprouve, il s'est mis de concert avec le Père Ragaru à composer un dictionnaire et une grammaire. Cette œuvre lui paraît si importante qu'il ne croirait pas la payer trop cher en y consacrant vingt années de travail.

Du reste la mission donne bon espoir. On ne fait que de semer, et déjà les épis se lèvent. « La moisson, dit le P. Robaut, est réservée à nos successeurs ». Et à l'appui de son dire il rend compte d'un séjour de douze jours que le mauvais temps l'a obligé de faire chez les Kagaitokakas. « Tous les jours, dit-il, la grande majorité des Indiens vint à la messe et à la prière du soir. Presque tous ont appris les prières et la manière de réciter le rosaire. Plusieurs enfants ont même appris des cantiques et les répons de la grande messe, en sorte que nous avons pu célébrer plusieurs fois une grande messe au lieu d'une messe basse. Ces gens semblent disposés à écouter le missionnaire et à mettre ses leçons en pratique. Ayant su qu'un des principaux chefs du village venait de prendre pour seconde femme la sœur de celle qu'il avait déjà, je tonnai en chaire contre la polygamie. Au sortir de l'église, tout le monde parlait du sermon, et la pauvre créature séduite courait chez sa mère et lui disait qu'elle voulait se corriger. Jusqu'ici elle a persévéré. » (*Lettres de Woodstock.*)

ESPAGNE. — Le 29 septembre dernier a été inauguré solennellement le nouveau collège de Sarria, en présence de Mgr l'évêque de Barcelone. — Sa Grandeur, accompagnée de plusieurs chanoines, bénit pontificalement le nouvel édifice, ses jardins et dépendances. — Ensuite, au nom du P. Recteur du collège, des représentants de diverses communautés présents à la cérémonie, et des familles de nos enfants, elle envoya un télégramme à Sa Sainteté, l'informant de cette inauguration, exprimant l'adhésion de tous aux enseignements Pontificaux, et demandant la bénédiction apostolique. — Le cardinal Rampolla répondit en agréant l'adhésion ; il nous félicitait de l'inauguration et envoyait, au nom du Pape, la bénédiction demandée.

Le nombre des élèves est aussi grand que le permettent les bâtiments provisoires ; il a fallu rejeter beaucoup de demandes.

NANTES.—La congrégation des hommes fondée en 1842 par le R. P. Labonde a fêté l'année dernière (21 février 1892), ses noces d'or. A cette occasion, grâce à l'aumône d'un généreux congréganiste qui refusa de dire son nom, la petite chapelle, ternie par la poussière et la fumée des cierges, a pu être restaurée : sous la main d'un artiste de mérite elle a repris, après cinquante ans, sa fraîcheur première et s'est enrichie de charmants décors. Malgré tant de générosité l'argent manquait cependant pour donner à la fête tout l'éclat désirable ; alors un modeste employé, tout dernièrement reçu dans la congrégation, fit remettre au Père Directeur une grosse somme ; celui-ci trouvant le sacrifice bien lourd voulait le refuser ou le diminuer ; mais il dut céder à la pieuse obstination du donateur. De la sorte le magnifique programme voté par le conseil put être entièrement exécuté. Deux cent quinze invitations furent lancées, et les adhésions affluèrent nombreuses.

Mgr l'évêque de Nantes voulut bien honorer de sa présence cette fête de famille. Reçu à son arrivée par les souhaits de bienvenue du R. P. Directeur, il répondit avec son affabilité habituelle, se félicitant de voir les enfants de St-Ignace travailler dans son diocèse à la conquête des âmes et bénissant les chers congréganistes qui ne cessent de donner l'exemple d'une vraie et solide piété.

Ceux-ci, ce jour-là même, se montrèrent dignes d'un tel éloge : 180 reçurent la sainte communion des mains de Monseigneur.

Sa Grandeur ne put présider l'agape fraternelle qui suivit la sainte Messe. Cet honneur fut laissé au R. P. H. Chambellam, alors supérieur de la Résidence de Nantes et que la mort devait nous ravir quelques mois plus tard. Le repas, de 170 couverts, eut lieu dans une vaste salle que les Dames de la Retraite, communauté voisine de notre chapelle, avaient bien voulu mettre à notre disposition. A la fin du banquet où régna la plus franche cordialité, de beaux *Souvenirs* de ces *Noces d'or*, imprimés chez Pustet à Ratisbonne, furent distribués à tous les assistants.

Le soir un salut solennel réunissait les enfants de nos congréganistes, qui, nous l'espérons, marcheront plus tard sur les traces de leurs pères et porteront avec la même fierté leur grand nom de chrétien. (*Extraits d'une lettre du P. G. de la Croix.*)

ANVERS. — *Départ des PP. Missionnaires du Congo.* — Le dimanche, 5 mars, une fête touchante a eu lieu au collège Notre-Dame d'Anvers pour le départ des nouveaux missionnaires Jésuites du Congo. A 3 heures du soir, dans l'église où devait être donné un salut solennel, les nefs, les galeries et les tribunes furent vite remplies de monde ; faute d'espace une foule nombreuse dut stationner sur le boulevard. Aux places réservées on remar-

quait : MM. Van Eetvelde, administrateur du Congo ; Schoffen, directeur de la justice au Congo ; baron Osy de Zegwaert, gouverneur de la province ; Mgr Sacré et Mgr Van den Berghe, plusieurs sénateurs, généraux, colonels, etc. — Au milieu de l'office, le R. P. Verest prononça une touchante et virile allocution. — L'assistance déjà fort impressionnée par cette parole apostolique et la belle cérémonie du baisement des pieds, eut bien du mal à contenir son émotion quand le chant du départ retentit sous les voûtes de cette chapelle que les missionnaires allaient bientôt quitter pour toujours.

Ces missionnaires étaient le R. P. Van Hencxthoven, supérieur, les Pères Dumont, Liagre et Demeulemeester, puis les trois frères coadjuteurs de Saedeleer, Gillet et Lombary.

Le soir Mgr Van den Berghe les réunit tous à sa table avec le R. P. Provincial de Belgique, le P. Procès son Socius, et le R. P. Recteur de Notre-Dame.

« Le lendemain, raconte le journal *l'Escout*, vers 1 ½ heure, un long et imposant cortège d'honneur a conduit au quai d'embarquement les Jésuites partant pour le Congo.

Nos grandes et chrétiennes familles ont tenu à honneur de prêter leurs voitures aux missionnaires et à ceux qui les accompagnaient jusqu'au port et elles ont voulu rendre ce cortège aussi brillant et aussi riche que possible :

Au départ, la cloche de l'église du Collège se met à sonner; elle ne se taira que lorsque la dernière voiture aura disparu de l'avenue ; mais ces volées sont comme un glas qui annonce le moment de la suprême séparation.

Toute la communauté avec les missionnaires, va se prosterner devant le tabernacle et implorer une dernière bénédiction pour ceux qui vont partir. Au fur et à mesure que les missionnaires sortent de la porte du Collège, la foule se précipite à se faire écraser sous les pieds des chevaux ; toutes les têtes se découvrent, toutes les mains s'agitent pour dire un dernier adieu, tous les yeux se remplissent de larmes.

L'émotion est à son comble, quand la cloche se tait et que ce cortège, de plus de trente voitures, se met en branle. Un laquais de la voiture, qui tient la tête, porte déplié sur les bras, le drapeau bleu du Congo. Les chevaux vont au pas, plus de deux cents personnes font escorte à pied jusqu'à l'embarcadère.

Partout, beaucoup de monde dans les rues, aux fenêtres, pour saluer le cortège ; les plus indifférents subissent l'entraînement général. On comprend que ces Jésuites vont porter au Congo ce que la patrie peut lui envoyer de plus précieux : la civilisation chrétienne.

Nous avons remarqué que plusieurs maisons avaient arboré le drapeau national.

Vers 2 heures, le cortège arrivait à l'embarcadère où se trouvait amarré le *Lulu Bohlen*. Mais pas moyen de songer à faire avancer davantage les voitures. Une foule immense, et dont rien ne peut donner une idée, a tout

envahi : le quai, le promenoir, les wagons de deux longs trains de marchandises, les bâtiments en rade, tout est noir de monde. Au moment où le R. P. Van Hencxthoven, Supérieur de la mission, descend de voiture avec le R. P. Provincial et le P. Marchal, Recteur du Collège Notre-Dame, un formidable cri de : Vivent les missionnaires ! Vivent les Jésuites ! retentit de toutes parts, et ce cri se répète et se prolonge pendant les dix minutes qu'il faut pour passer la foule et arriver au steamer.

Un petit vapeur, mis gracieusement à la disposition des élèves pensionnaires du Collège Notre-Dame, a marché côte à côte du *Lulu Bohlen* jusqu'au Doel et porté jusque-là aux missionnaires le dernier adieu de la mère-patrie.

GALICIE. — *Extrait d'une lettre du P. Nowack.* (21 février 1893.) — Le jubilé du Saint-Père a été célébré chez nous avec grande solennité et beaucoup d'éclat. Les Polonais fidèles à leur devise : « Polonia semper fidelis » montrèrent, comme il convenait, leur attachement au Souverain Pontife. Partout se formèrent des comités et des associations, pour célébrer le plus solennellement possible le grand jour du 19 février. Dans les églises cathédrales, comme dans les petites églises de campagne, dans les salles de réunions, et même dans les « casinos », retentissait le nom glorieux du Père de la chrétienté.

Notre Collège ne resta pas en arrière. A 6 heures du matin, des coups de pétards se faisaient entendre, et sur le toit du Collège flottait une foule de pavillons : pontificaux, polonais, autrichiens. La chapelle était couverte de fleurs naturelles.

A 9 $\frac{1}{2}$ le R. P. Recteur célébra une messe solennelle avec une nombreuse assistance d'élèves ; le chœur chanta la messe de Zangle avec un véritable succès. Le P. Boç adressa une allocution aux élèves sur l'attachement à la sainte Église, sur l'union avec Rome et sur l'amour du S. Père pour la Pologne. A la fin de la messe on chanta avec beaucoup d'entrain et de piété le *Te Deum*.

Le soir nous eûmes une illumination splendide ; toute la façade, (qui a presque 200 m. de longueur), et l'aile de l'ouest semblaient se baigner dans des flots de lumière. L'effet était vraiment ravissant. — Toutes les divisions avec leurs surveillants se promenaient devant la façade illuminée. Le R. P. Préfet poussa alors le cri : « Vive le Vicaire de JÉSUS-CHRIST ! » et plusieurs centaines d'élèves le répétèrent avec un enthousiasme inouï. Un « Salut » solennel mit fin à cette manifestation chrétienne, dont le doux souvenir ne s'effacera jamais du cœur de nos jeunes gens.

Le même jour, dans l'après-midi, le P. Boç présida une réunion des catholiques à la ville voisine de Dobromil, et il y prononça un discours sur le Souverain Pontife.

Avant de finir cette lettre, j'ajoute encore sur la fête du 19 février quel-

ques lignes d'un de nos élèves de la 3^e division. Après avoir décrit avec toute sa naïveté les fêtes du jubilé, il poursuit : « Le jour qui suivit le jubilé, sur l'ordre du Père Surveillant, je fus chargé d'une quête pour le Saint-Père dans notre division. La libéralité de mes camarades, qui sont 76, a dépassé toutes mes espérances. J'ai recueilli 424 francs. Mais le R. P. Préfet voyant que beaucoup d'élèves par leur générosité et leur amour pour le Saint-Père se privaient de tout l'argent destiné à leurs menus plaisirs, décida que personne ne donnerait plus de deux florins. (4 francs.) »

DOCUMENTS SUR LES MAISONS DE LA COMPAGNIE.

— Nous apprenons avec plaisir l'accueil favorable fait à la dernière congrégation générale aux *Documents sur les maisons de la Compagnie*, publiés au mois de juillet 1892, par le R. P. Alfred Hamy, S. J. Non seulement ils ont été qualifiés de *Præclarum opus* par le P. Cordeiro, ancien substitut de l'assistance d'Espagne, et aujourd'hui Recteur de Campolide, mais ils ont servi plusieurs fois à élucider des questions discutées. Cet encouragement précieux ne contribuera-t-il pas à développer parmi nous le goût des recherches sur l'*Histoire de la Compagnie* ?

GALERIE ILLUSTRÉE. — Grâce à la générosité de plusieurs Pères Provinciaux et de quelques amis dévoués, le premier volume de la *Galerie illustrée* a pu paraître le 12 janvier avant d'avoir obtenu trois cents souscripteurs. Les félicitations unanimes adressées de tous les côtés au R. P. Hamy, sont sans doute de précieux encouragements. Mais il faut plus que des éloges pour payer le travail. Les nôtres ne se doutent peut-être pas des difficultés d'une pareille entreprise, de l'anxiété de l'éditeur laissé à ses seules ressources, et des calculs de probabilité auxquels il doit se livrer pour établir le chiffre du tirage. — Sans le concours généreux de quelques personnes étrangères à la Compagnie il aurait été impossible de commencer la publication du premier volume. Leur proportion s'élève exactement aux $\frac{4}{9}$ du nombre total des souscripteurs. Il y a donc de la marge pour les nôtres.

Si nos Pères voulaient agir dans leur propre intérêt, ils provoqueraient des souscriptions des communautés religieuses, des prêtres, savants, amateurs..... de leur région.

Plus le nombre des souscripteurs sera grand, *plus tôt* il sera possible *de réduire la souscription.*

Dès qu'il y aura plus de trois cents demandes le prix de chaque exemplaire sera diminué d'un franc par an par séries de vingt souscripteurs, et deviendra :

30 fr. dès qu'il y aura 320 souscripteurs.

29 » » » » » 340 »

28 » » » » » 360 »

27 » » » » » 380 »

26 » » » » » 400 »

25 » » » » » 420 »

Il ne pourra être inférieur à ce dernier chiffre.

En aucun cas les retardataires ne profiteront de ces réductions pour les séries déjà parues sans diminution.

Le second volume, dont l'exécution est déjà commencée, paraîtra le 23 décembre 1893.

PARIS. — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que par les soins et la diligence du R. P. Provincial, la province de Paris possède une copie de l'*Histoire de la Compagnie*, par le P. Jouvency (VI^e partie, 1616-1646).

Lors de son passage en France, le T. R. P. Général avait témoigné le désir que l'on prît une copie du manuscrit qui appartient à la bibliothèque de Munich. A la prière du R. P. Labrosse, Monsieur Léopold Delisle a fait venir le volumineux écrit, et copie en a été prise.

L'ouvrage se divise en quinze parties ; la sixième (*Hispania et Lusitania*) et la septième (*Gallia*) manquent. On espère les trouver à Berne. (Consulter les dernières lettres de Woodstock, mars 1893 ; lettre du R. P. Hamy, sur la valeur du manuscrit de Munich.)

Nous sommes bien en retard pour annoncer la publication d'un autre travail dont l'intérêt sans doute est moins général ; mais qui sera bien important pour la Compagnie en France et spécialement pour la province de Paris. Le R. P. Labrosse a fait rechercher et imprimer les *Encycliques provinciales* de la province de France depuis le rétablissement de la Compagnie. Ce volume ne se trouve qu'entre les mains des Supérieurs.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première va de 1814 à 1836, comprenant 22 années où la Compagnie ne comptait qu'une province en France. Elle renferme 59 lettres et compte 108 pages. Elle s'ouvre par la belle encyclique du R. P. Simpson sur la vie et la mort du R. P. de Clorivière ; dans la seconde encyclique est cité le décret du T. R. P. Brozowski, érigeant la province de France ; dans plusieurs admirables encycliques, les RR. PP. Godinot et Druilhet épanchent leur douleur et leur sollicitude paternelle lors de la dispersion de 1830. Cette première partie se termine par le décret du T. R. P. Roothaan, qui partage la France en deux provinces. Dès ce moment date la *pieuse convention* entre les Pères du Nord et ceux du Midi qui avaient appartenu à l'ancienne et unique province de France.

La seconde partie va de 1836 à 1863. Elle renferme la période des

27 années où le Nord de la France ne forme qu'une province. On y lit les Encycliques relatives aux luttes de 1845. Cette partie comprend 136 lettres et compte 236 pages. Elle se termine par le décret du T. R. P. Beckx qui divise le Nord de la France en deux provinces, celle de Paris et celle de Champagne. Comme en 1836, une pieuse convention unit les Pères et Frères entrés dans la province de France de 1836 à 1863.

Enfin la troisième partie va de 1863 à 1886 ; elle renferme 123 lettres et compte 176 pages. Ces lettres nous disent les joies et les douleurs de nos Pères Provinciaux ; nous les avons entendues ; c'est de l'histoire actuelle, inutile de les citer.

Ces trois parties ensemble forment un magnifique volume in-4° de 534 pages. On y compte 318 lettres. Sans doute, toutes n'ont pas la même importance ; mais si l'on se fût contenté de faire un choix, à quelle limite aurait-on dû s'arrêter ? Et n'est-ce pas souvent d'un document en apparence peu important que l'histoire tire la solution de difficultés jusque-là inextricables ?

Le volume s'ouvre par la liste de 13 Provinciaux dont les Encycliques y sont renfermées et donne la date de leur élection. Vient ensuite la table chronologique des lettres. En tête de chaque page, dans le cours de l'ouvrage, outre le titre donnant la matière traitée en ce lieu, on lit au haut de la marge extérieure, le jour, le mois, l'année de la lettre rapportée en cet endroit. A la fin se trouve une table analytique.

Cette publication, qu'il sera facile de continuer, a rendu, croyons-nous, un grand service à la Compagnie en France.





N É C R O L O G I E .

Le Père Marin de Boylesve,

mort au Mans le 22 février 1892.



Le Révérend Père Marin de Boylesve naquit au château de la Coltrie, commune de Saint-Lambert de la Potherie, près Angers, le 28 novembre 1813.

Dernier représentant d'une des plus anciennes familles de l'Anjou, il descendait en ligne directe de ce célèbre *Estienne Boyliaue* (ou *Boilyeve*) que Joinville et tous les historiens de l'époque citent comme le plus grand homme d'état et le principal conseiller de saint Louis. Ce glorieux ancêtre nous apparaît dans Joinville comme un gentilhomme « inaccessible à or et à argent, et capable de faire bonne et raide justice de tous les malandrins, croquants et vauriens qui infestaient les rues de Paris. »

Tous ceux qui ont connu le Père Marin, avoueront que l'ancien prévôt de Paris a reparu au XIX^e siècle dans le dernier rejeton de sa race.

D'ailleurs, — la généalogie de la famille en fait foi, — tous les Boylesve furent des chevaliers sans peur, dévoués à leur patrie. L'un d'eux, croisé en 1396, périt avec la fleur de la noblesse française à la funeste bataille de Nicopolis. Son fils, Pierre, chambellan du duc d'Orléans, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt ; il acquitte sa rançon aux Anglais, revient en France et négocie celle de son auguste maître ; peu d'années après, à l'époque où notre pays envahi est presque entièrement soumis à la domination du duc de Lancastre, il se voit, quoique muni d'un passe-port en règle, arrêté par un capitaine anglais ; il le provoque, le combat en champ-clos sur une place publique du Mans, le défait et le tue en présence des deux armées.

Plus tard un Marin de Boylesve s'attache à la cause de Henri IV. Après la bataille d'Arques, le roi l'appelle « son bien-aimé chevalier » et pour récompenser son dévouement le nomme lieutenant-général d'Anjou et conseiller d'État.

Un autre Marin de Boylesve, troisième du nom, fut maître d'hôtel de Louis XIV.

A l'époque de la tempête révolutionnaire les Boylesve émigrèrent pour la plupart ; l'un d'eux, resté en Anjou, fut arrêté, conduit avec un grand nombre de royalistes jusqu'à Doué, aux environs de Saumur, et massacré avec ses compagnons dans les caves où le tribunal révolutionnaire les avait fait entasser.

A la même époque une dame de Boylesve, la grand'mère de notre Jésuite, montrait dans un trait frappant l'héroïsme où peut atteindre la charité chrétienne. Le fait est relaté comme il suit dans les papiers intimes du Père :

« Ma grand'mère était en prison à Angers quand les Vendéens approchèrent de la ville. Les républicains dirigèrent alors les prisonniers vers le château. Les prisonniers marchaient entre deux haies de soldats. Ma grand'mère portait sous le bras un petit paquet ; ce paquet étant tombé elle se baissa pour le ramasser. Alors un soldat lui donna un coup de pied qui la poussa hors des rangs. Ma grand'mère profita de la circonstance et se jeta dans une maison où elle fut reçue. Plusieurs prisonniers s'étant ainsi évadés grâce à la connivence des soldats, les républicains lancèrent une proclamation où il était dit que tous ceux qui avaient reçu des prisonniers évadés seraient eux-mêmes jetés en prison. Ne voulant pas compromettre ses hôtes, ma grand'mère sortit, alla droit au Bureau révolutionnaire et dit : « Je suis la citoyenne Boylesve, je me suis échappée, faites de moi ce que vous voudrez. » — On lui répondit : « Ton père est un honnête homme (Monsieur du Vau, père de ma grand'mère, avait été maire d'Angers avant la Révolution, et il était très populaire ; les républicains n'osèrent pas le toucher) ; mais, ajouta l'homme du bureau, tu as épousé un scélérat ; (mon grand'père avait émigré, il était alors en Angleterre, après avoir servi dans l'armée de Condé). En attendant va chez ton père, continua l'homme, et n'en sors pas ; nous te reprendrons quand il faudra. »

On nous pardonnera de revenir ainsi sur le passé de la famille : c'est esquisser d'avance dans ses traits saillants et caractéristiques la physionomie du Père Marin, qu'un de ses amis définissait si bien « un chevalier du moyen âge égaré dans notre siècle ». Lui-même garda toujours une filiale et légitime vénération pour ses glorieux ancêtres : les trois croix et la devise *religion, patrie*, qu'il aimait à mettre au frontispice de ses ouvrages, étaient la devise même et une partie des armes de sa maison.

Nous n'avons pu trouver que peu de détails sur ses premières années et sa jeunesse. Il n'avait que dix mois lorsque son père mourut. Madame de Boylesve (Clémentine de Livonnière), femme éminemment chrétienne, encore sanctifiée par cette cruelle épreuve, n'éleva son enfant que pour Dieu. Reportant sur ce fils unique toute sa sollicitude et son affection, elle vivait absolument seule au château de la Coltrie. Un pareil isolement faillit nuire à la santé et au caractère du petit Marin. Les parents de Madame de Boylesve lui conseillèrent de chercher un autre enfant pour l'élever avec son fils. Le conseil fut suivi ; on confia à Madame de Boylesve une petite filleule alors âgée de sept ans qui se rappelle encore le caractère difficile, taquin, irascible, et colère de son jeune cousin. Lui, conserva un bon souvenir de ces douces années. Plus tard il aimait à parler de la vie patriarcale des fermiers Angevins qui entouraient le château. Certaines fêtes surtout lui avaient laissé de profondes impressions ; ainsi, au moment de la moisson tous les fermiers venaient offrir au maître la première gerbe ; c'était Marin qui la recevait au nom de toute la famille et en retour distribuait des bouteilles de vin d'Anjou à ces braves paysans.

Mais bientôt l'heure vint où l'éducation maternelle ne pouvait suffire. Marin avait dix ans. Sa mère le conduisit aux Pères Jésuites de Montmorillon ; femme de vraie vertu, non seulement elle était déjà prête à faire un jour à Dieu le sacrifice de son fils, comme une chrétienne ordinaire, mais dans sa grande foi, elle semble avoir eu dès longtemps le vif désir et avoir aspiré à l'honneur de le lui donner pour toujours. En le présentant au R. P. Michel Le Blanc, elle lui dit : « Mon Père, lorsque je me suis mariée, j'ai demandé à Dieu le rétablissement de la Compagnie afin que, s'il me donnait un fils, je pusse le lui confier. Voici mon fils unique, je le donne à la Compagnie. »

L'offrande fut agréée de Dieu, car depuis ce moment le jeune enfant n'a plus quitté cette Compagnie qui devait être un jour sa seconde mère. Bien plus, c'est au seuil de ce collège que Marin entendit le premier appel de Dieu : « Quand j'entrai à Montmorillon, raconte-t-il lui-même, à la vue du premier Jésuite que j'aperçus une voix intérieure me dit : petit, (j'avais alors neuf ans neuf mois) c'est cela que tu seras. Cette voix était une lumière qui me montrait très clairement l'idéal de ma vocation dans le Jésuite que je voyais. Ce Jésuite était le P. Michel Le Blanc, Supérieur du collège. »

Malgré ces germes précoces de vocation, certains défauts de caractère lui restaient toujours. Il était très vif et porté à la colère. « Un jour, puni par son surveillant et enfermé au cachot, il voulut défoncer la porte à coups de pied ; il alla même jusqu'à frapper du pied le surveillant accouru au bruit qu'il faisait. Celui-ci, au lieu de s'irriter contre l'enfant, ne fit que lui dire avec douceur : « Vous croyez que je vais vous punir pour cela ? Je m'en garderai bien. Vous n'êtes pas si méchant que vous voulez le paraître, et je vous dis, moi, qu'un jour vous serez Jésuite. » Cette parole l'adoucit tout d'un coup, lui fit demander pardon, et à partir de là il parut, en effet, se disposer à entrer dans la Compagnie.

Quand les Jésuites furent expulsés de France, Marin les suivit dans l'exil et alla terminer ses études à Fribourg. — Son cher Fribourg ! comme tous ceux de sa génération il n'en parlait plus tard qu'avec émotion ; à les entendre l'éducation de Fribourg ne ressemblait à rien de ce qu'on a vu depuis, pas même au légendaire Brugelette. — C'est au séjour dans ce collège qu'il faut, croyons-nous, rapporter un trait qui nous a été raconté par le R. P. Salmon : « Un jour le jeune de Boylesve se trouvait, je ne sais ni pourquoi ni comment, mais un peu en fraude, avec quelques élèves dont la conversation devint inconvenante ; vous dire quelle indignation cette conversation lui inspira serait difficile ; toutes les fois qu'il en parlait il s'indignait encore. »

Quelle fut alors son application, quelle fut la haute idée que ses maîtres conçurent de lui, on le devine facilement quand on voit ce jeune homme de dix-huit ans, aussitôt après ses études demander et obtenir immédiatement

son entrée dans la Compagnie de JÉSUS. En septembre 1831 il en annonçait la nouvelle à sa grand'mère dans une lettre qui marque déjà ses futures prédilections pour la vie de combats : « Ma chère bonne-maman, le cours de mes études achevé je n'ai pu rester sans rien faire : Dieu nous demandera un compte exact de tous les instants qu'il nous donne. Plein de cette pensée je souhaitais avec ardeur servir ma patrie et l'Église surtout. Au moment où l'une et l'autre sont en si grands périls, comme français et comme chrétien, j'éprouvais le besoin de me jeter au fort de la mêlée. Prendre place aux premiers rangs sous les étendards de la religion dont le triomphe peut seul ramener la gloire et le bonheur dans ma patrie, servir immédiatement sous mon premier chef JÉSUS-CHRIST, être de ses compagnons, me paraissait le plus glorieux en même temps que le plus utile pour mon prochain. D'immenses avantages, des trésors de bonheur et de gloire, le centuple dès cette vie de tout ce que je donnerais au Seigneur, tout cela promis dans l'Évangile par JÉSUS-CHRIST, m'attirait puissamment à être généreux. Que pouvais-je faire de plus que de me donner moi-même ? Mais j'avais à craindre qu'il n'y eût chez moi trop de présomption et je n'étais pas assez téméraire pour occuper un poste où Dieu ne m'eût pas voulu. Je le sollicitai donc de m'éclairer, lui répétant avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » ou comme le petit Samuel : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » Il m'a parlé et m'a fait entendre sa volonté. Je ne pouvais en différer l'exécution ; je m'offris en tremblant, je me présentai pour soutenir les combats du Seigneur, je demandai une place dans la Compagnie de JÉSUS. La réponse fut différée de huit jours, au bout desquels je revins à la charge. Enfin après un examen sérieux les plus anciens Pères jugèrent que c'était bien Dieu qui m'appelait. En conséquence je serai admis aux premières épreuves au mois d'octobre. »

Ce projet rencontra de sérieuses oppositions dans sa famille paternelle et maternelle. On eût désiré que Madame de Boylesve fit connaître à son fils tous ses parents dont il avait été séparé depuis longtemps par l'exil de Fribourg. Elle n'y voulut jamais consentir, et laissa Marin se rendre sans aucun retard à l'appel de Dieu. L'amour du jeune homme pour sa famille n'en fut pas diminué : « Si je me sépare de ma famille, écrivait-il encore à sa grand'mère, je ne l'oublie point ; mais comme Moïse je me sépare des miens, je monte sur la montagne et là je lève les mains au ciel et je prie pour leur bonheur et leur gloire. Néanmoins si Moïse eut besoin d'être soutenu pour continuer de lever les mains vers Dieu, combien plus ai-je besoin d'être aidé moi qui ne suis encore qu'aux pieds de la montagne sainte. Je me recommande donc à vos prières et je vous demande à genoux votre bénédiction qui me fortifie et me transmette l'esprit de religion dont Dieu a favorisé ma famille, comme la bénédiction des patriarches rendait leurs enfants héritiers des promesses que Dieu leur avait faites. »

Toute cette finale de lettre annonce déjà le lecteur avide et assidu de la sainte Bible. Quant à cette promesse de n'oublier point les siens, il y fut toujours fidèle ; il ne manquait pas dans ses lettres de parler de chacun avec une touchante sollicitude ; puis lorsque revenu en France il se rapprocha de sa famille, ses nombreux cousins et cousines trouvèrent en lui un parent affectueux, un ami et un conseiller plein de sagesse.

Cependant à l'époque de son entrée au noviciat on était loin de prévoir le retour en France.

C'était le 29 septembre 1831. « Trois élèves du pensionnat de Fribourg communièrent ensemble le matin à leur chère chapelle de congrégation, puis un *char de côté* (mode suisse) les emporta à Estavayer. Là, au moment où ils sonnèrent à la porte du noviciat, l'horloge de la maison sonnait aussi trois heures, et le Père qui reçut les trois jeunes gens leur dit : « Vous entrez à l'heure du Sacré-Cœur. » Ces trois élèves de Fribourg, ces trois co-novices qui plus tard fêteront ensemble leurs noces d'or étaient l'un Allemand, le P. Jules Pottgeisser, l'autre Hollandais, le P. Van der Leuw, et le troisième le P. Marin de Boylesve.

Le moment de la séparation fut pénible au cœur si affectueux de ce dernier. A soixante-dix-sept ans, après cinquante-neuf ans de vie religieuse il en ressentait encore la première impression et la rappelait dans une lettre à l'une de ses parentes le 29 septembre 1890 : « Il y a en ce moment cinquante-neuf ans, trois élèves de Fribourg roulaient en char vers Estavayer. L'un d'eux était votre cousin. Le matin, après avoir communié avec ses deux compagnons, il avait déjeuné avec sa mère pour la dernière fois. Et à l'instant où devant la porte du pensionnat il montait dans la voiture, sa mère éleva vers le ciel un regard que le fils n'oubliera jamais... — Ce regard, écrit-il ailleurs, il m'est toujours présent et je lui dois tout ! »

Disons-le dès maintenant, plusieurs fois les lettres et les notes intimes du P. de Boylesve nous ont révélé chez cet homme à l'âme si forte et si militaire, à l'extérieur si raide et si mortifié, toutes les délicatesses du cœur le plus tendre et le plus sensible. Il était de ceux qui ne cherchent point sous prétexte de vertu à étouffer des sentiments légitimes, mais qui tout en les dirigeant vers Dieu les gardent au fond de leur cœur d'homme comme une source de vie, comme le ressort le plus puissant de la force et de la constance si nécessaires dans la carrière apostolique. Quelques-uns ont cru que l'auteur d'une *Pensée par jour* n'était point fait pour écrire un *Sentiment par jour*. Nous souscrivons volontiers à ce jugement si l'on prétend par là que le P. de Boylesve savait peu montrer ou exprimer les qualités de son cœur ; assurément il ne fut jamais expansif. Mais que chez lui la fermeté du caractère et de l'esprit dominassent au détriment des facultés sensibles, nous ne pouvons le croire quand nous voyons son amour si vif de sa patrie, des siens et des âmes percer à chaque instant dans ses notes, dans ses lettres, dans ses discours même. Quiconque l'a entendu d'une façon suivie sait ce

qu'il y avait parfois d'éloquence saisissante et de véritable poésie dans sa parole trop souvent abrupte et incomplète, Tout cela suppose un homme où le cœur était vraiment souple et vivant.

Les renseignements nous manquent pour suivre le Frère Marin dans ses premières années de vie religieuse. Après ses premiers vœux, qu'il fit à la maison du Passage le 10 octobre 1833, après sa philosophie terminée à Fribourg, nous le retrouvons en 1835 surveillant au collège de Mélan. Il n'occupa ce poste qu'une seule année, puis il resta dans ce même collège jusqu'en 1842, successivement professeur de grammaire, d'humanité et de rhétorique : « Je suis toujours dans la même maison, écrivait-il le 11 septembre 1837, toujours en face d'un éternel glacier, toujours entouré de montagnes, blanches en hiver, verdoyantes et délicieuses au printemps ; notre vallée n'a point changé d'aspect : je vois donc, j'entends, j'éprouve tous les jours les mêmes choses. Mes occupations semblent partager l'immutabilité des objets qui m'entourent. Je suis professeur pour la quatrième année et je trouve beaucoup de plaisir à cet emploi, malgré les peines qui en sont inséparables. J'ai quarante élèves ; je les aime et je tâche de ne rien épargner pour en faire de bons chrétiens, des chrétiens instruits et capables de rendre un jour de vrais services à la religion et à l'état. C'est la vue d'une fin si noble qui me soutient et m'anime. »

Religion et patrie était toujours sa grande préoccupation. Dans cette même lettre que nous venons de citer, après avoir demandé en détail des nouvelles de ses jeunes parents il ajoutait : « Enfin, ce qui est l'unique important, tout ce monde se conduit-il bien et se souvient-il de la devise de la famille *Religio, Patria* ? Pour moi qui ai renoncé à tout, même à mon nom qui va s'éteindre en ma personne, je m'en souviens, et Dieu veuille que je me consume et que je m'use au service de l'une et de l'autre. »

A la fin de 1842 le Frère Marin de Boylesve revint en France. Il suivit pendant quatre ans les cours de théologie à Laval. L'un des témoins de sa vie au théologat nous le montre alors édifiant ses frères par sa grande régularité et son amour du silence : « Plus réservé par sa timidité en récréation commune, il s'épanchait facilement en conversation particulière, était plein de bonté et aimait à parler des choses de Dieu, ce qu'il faisait très bien ; il découvrait même par là une beauté d'âme que l'on n'aurait pas soupçonnée en lui dans sa conversation ordinaire. Instinctivement il aimait la doctrine de saint Thomas et s'éloignait des nouveaux systèmes qui s'écartaient de l'enseignement même philosophique du saint docteur. » Il était à Laval, aux plus beaux moments de l'ontologisme : la théorie en était alors brillamment expliquée par le P. Gamard ; mais toute son éloquence ne put rien sur le P. Marin qui resta Thomiste envers et contre tous.

En 1846, la théologie achevée, le P. de Boylesve fut envoyé par ses supérieurs à Angers comme *parans conciones* ; puis l'année suivante il

faisait son troisième an à Notre-Dame d'Ay sous la direction du célèbre Père Fouillot.

Le *status* de 1848 le nomma à Brugelette, où il devait occuper la chaire de philosophie. Sur ce beau temps de Brugelette nous ne pouvons mieux faire que laisser la parole à l'un de ses anciens et de ses plus chers élèves :

« J'ai surtout connu le Père de Boylesve en 1849 et en 1850. Il arrivait parmi nous avec le titre de professeur de philosophie. Son cours était net, précis, facile à suivre et possédait tous les caractères qui rendent ses écrits si originaux. Mais l'action du Père grandit bientôt au delà de sa charge, et son influence devint tout exceptionnelle. Pour la comprendre, il faut se rappeler les circonstances.

On était au lendemain de la Révolution de 1848, et notre petit îlot français ressentait les vibrations de la mère-patrie. Brugelette n'était-il pas proche de *Risquons-tout* et n'avait-on pas craint un instant que la bande qui prétendait envahir la Belgique ne vînt attaquer notre collège ? Mais nous nous serions bien défendus. De plus on nous tenait au courant de la politique. Au réfectoire, ou le soir à la lecture de l'Étude, nous écoutions les récits des événements de Paris, les émeutes, les débats des chambres, l'expédition de Rome..... Nos jeunes cœurs royalistes aimaient la nouvelle république d'abord parce qu'elle avait renversé Louis-Philippe, ensuite pour ses allures conservatrices et religieuses. Il y avait donc une sorte de fermentation ; elle se traduisit même par quelque petit accès d'insubordination qui fit un instant perdre la carte à nos graves Pères.

Le P. de Boylesve fut l'homme providentiel. Sans s'occuper aucunement de la discipline, il entreprit de s'emparer de ce mouvement pour nous pousser à l'énergie et à l'action catholique : faire de cette jeunesse, d'allure un peu insouciant et fainéant, des hommes vigoureusement trempés pour la lutte religieuse ; tel fut son but hautement avoué. Il employa pour cela trois moyens.

D'abord ses séances académiques furent toutes consacrées à préconiser le travail et la lutte. A la fin de 1849 il remplaça le discours de distribution des prix par un dialogue fort original et très actuel entre trois personnages qu'on pourrait désigner par M. de Mun, Rochefort et un figariste quelconque. Puis vint sa pièce des *Machabées*. Par ce dernier morceau on peut juger des qualités et des défauts de son genre. Nous voyions les défauts, mais la personnalité du P. de Boylesve était si puissante et si aimée que nous ne l'en estimions pas moins comme la gloire de Brugelette.

Là où il nous empoignait complètement c'était au *cours de Littérature* qu'il nous faisait tous les lundis. C'était alors véritable fête pour les grands élèves et les « petits Pères ». La salle était comble, car les scolastiques avaient la permission d'y venir. Le P. de Boylesve était alors lui tout entier. Il nous parlait tantôt d'un sujet, tantôt d'un autre ; peu de littérature, mais beaucoup de philosophie à la de Maistre, histoire, morale, politique ancienne

et contemporaine ; en un mot, ce qu'il a condensé dans son premier opuscule : *Appel à la jeunesse catholique*. — Il était éloquent, familier, communicatif. On riait, on s'émouvait, on réclamait quelquefois. Il aimait cette vie et savait en tirer des mouvements d'éloquence.

En même temps il avait demandé à faire le catéchisme à tout le collège à la chapelle. Il nous expliquait le catéchisme du concile de Trente avec une netteté, une précision et un élan qui nous captivaient.

On peut donc dire que le P. de Boylesve nous enveloppait de son influence toute personnelle, et nous cédions d'autant plus volontiers que ce bon Père ne s'occupait pas de nos petites difficultés disciplinaires et ne se livrait pas à la direction individuelle qu'il laissait au vieux Père Michel Le Blanc. Je crois même qu'il n'était pas confesseur des élèves.

Tous l'aimaient et l'honoraient : sages et dissipés, graves et légers. Il ne se prodiguait pas parmi nous, mais il était rond et simple dans toutes ses relations. C'était à nos yeux la gloire et la curiosité de Brugelette, avec sa démarche résolue et brusque, sa physionomie qui laissait voir la bonhomie sous un masque gourmé, ses gestes coupants et sa parole brève. Partout où il apparaissait, les écoliers se disaient : « Tiens ! voilà le capitaine ! »

Le capitaine ! jamais les élèves, toujours si fins dans leurs sobriquets, n'ont trouvé une expression plus heureuse et qui déclarât mieux la situation du P. de Boylesve parmi nous. C'était le capitaine, serré dans un uniforme mal taillé, tenant à la main une Durandal, et appelant à le suivre tous ceux d'entre nous qui avaient du cœur dans le ventre. Pères et élèves ne le connaissaient donc que sous le nom de « Père capitaine ». Il se laissait interpeller par ce surnom sans en paraître ni offensé ni étonné. Je crois même qu'il en était fier. Pour sa fête on lui fit une chanson toute martiale avec une pointe de grotesque. Il connaissait si bien notre respect et notre affection qu'il en fut ravi. Le refrain devint populaire et se fredonnait partout :

« Courageux capitaine,
Conduis-nous au combat. »

J'ai tâché de représenter ce que fut le P. de Boylesve à Brugelette. Mais ce n'est que plus tard que, revenant sur ces souvenirs, j'ai compris tout ce qu'il y avait d'apostolique dans son action sur nous. On peut la résumer en disant qu'il s'était donné pour mission de nous prêcher toujours et partout la contemplation de saint Ignace sur le *Règne de Jésus-Christ* telle qu'elle est donnée dans les *Exercices*. »

Cette influence sur les élèves, le P. de Boylesve l'eut encore à Vannes, où il fut envoyé en 1851. Là il était préfet des études. Son action ne pouvait être tout à fait la même qu'à Brugelette ; mais les tendances et la direction ne changèrent pas, si l'on en croit ce portrait tracé par l'un de ses heureux subordonnés :

« Tout d'une pièce dans sa démarche, il l'était aussi dans son caractère : franc, droit comme un boulet à l'occasion, libéral pour les peccadilles, large, élevé dans son système d'éducation, mais par-dessus tout actif, pressant, ingénieux à promouvoir le travail dont il faisait son objectif. Hommes utiles, hommes d'honneur, tels il se dépensait à nous former. A Brugelette on l'avait surnommé *Capitaine* ; nous adoptâmes le titre. En effet sa parole brève, hachée, incisive sentait la harangue militaire. Chaque samedi passait dans les classes la feuille de règlement pour la semaine suivante en un style d'ordre du jour.

« Comme cela s'est vu dans l'histoire ce capitaine aimait à commander sur mer. Fréquemment, en été, aux jours de promenades même ordinaires, il réunissait une flottille de barques montées par de vieux loups de mer, à la face hâlée et ridée, rudes compagnons de la chique et du schnick, et quand tous nous étions embarqués, le P. Préfet commandait la manœuvre sur sa barque amirale filant en tête.

« Si l'on me demande quels sentiments nous inspirait sa direction ? — Un retour d'affection toute virile, répondrai-je. Elle se traduisait par des actes de vigueur intellectuelle et morale. Mais il convient d'y ajouter le cachet de piété mâle entretenue par les instructions courtes, fortes, substantielles, vrais coups de clairon pour les batailles de la vie chrétienne, que nous adressait ce bon Père, notre prédicateur ordinaire et préféré... »

Au mois d'octobre 1853 le P. de Boylesve laissa le collège de Vannes et la charge de préfet des études pour reprendre l'enseignement de la philosophie qu'il gardera longtemps, soit à Poitiers, soit à Vaugirard. Partout les élèves le jugèrent bien et l'estimèrent. Ils trouvaient aussi parfois des mots heureux pour le peindre. A Vaugirard les enfants, âge sans pitié mais très observateur, avaient fait avec les citations de Lhomond l'esquisse d'un bon nombre de Pères, et au P. de Boylesve ils avaient appliqué l'exemple : « *Non is sum qui pedem referam.* » Voilà bien l'homme, d'une énergie indomptable, tenace dans ses projets comme dans ses idées, allant droit au but, disant carrément les choses, antipathique aux doctrines d'entre-deux, toujours au-dessus du qu'en dira-t-on, et incapable de se taire ou d'amoindrir l'expression quand il s'agissait du droit ou de la vérité... Voilà bien l'homme qui, s'arrêtant un jour à Paris devant la Fontaine St-Michel, et peu satisfait de l'attitude, trop insouciamment exultante à son gré, de l'archange, disait à son compagnon avec un léger dépit : « Voyez donc, c'est qu'il a l'air de le ménager ! » Le P. de Boylesve, lui, ne ménageait point ; dans ses débuts même son ardeur à attaquer les incrédules et les ennemis de l'Église l'exposait parfois à trop de promptitude et de vivacité ; chez lui la revendication du vrai prenait çà et là des airs de boutades. Timide par nature, sitôt que devant un auditoire il attaquait comme son aïeul du XIII^e siècle les *malandrins, croquants et vauriens*, il fondait sur eux avec

un tel courage que pas un obstacle ne l'aurait arrêté : « *Non is sum qui pedem referam.* »

Un autre point sur lequel le P. de Boylesve depuis les premiers temps de Brugelette jusqu'à la fin de sa carrière ne sut jamais reculer, c'est le travail : « Je défie mes supérieurs de me donner trop de travail », disait-il un jour devant ses élèves. Et tous les témoins de sa vie sont unanimes à proclamer qu'il fut un travailleur dans toute la force du terme.

Dans un petit *diarium* assez curieux, et qui va de 1868 à 1892, on peut lire à bien des pages la devise : *Silentio et ordine age quod agis*. Cette résolution revient constamment sous une forme ou sous une autre. Tantôt il promet de ne pas perdre un instant ; tantôt il manifeste la crainte de n'avoir pas assez d'occupations ; ailleurs il se plaint à la Sainte Vierge de n'avoir pas eu de ministères dans le mois qui vient de s'écouler ; ailleurs encore il cite lui-même ce trait : « Le Père de Ponlevoy, Provincial, passe ici ; il me fait cette question : Avez-vous quelque chose à me demander ? — Moi : Oui, de l'ouvrage ; je n'ai rien à faire. »

Ses nombreux écrits, la statistique vraiment éloquente de ses œuvres, sermons, confessions et retraites, ses notes surtout sont là pour attester que le Père resta toujours fidèle à ses résolutions de travail sans trêve ni repos. L'impression, qui ressort du dépouillement de ces notes, est l'admiration pour un tel travailleur. Il y a là une vingtaine de cartons remplis de cahiers, d'une écriture fine et serrée, sur tous les sujets : analyse de la Somme de St Thomas (plusieurs cahiers de cent pages et plus) — résumés des Pères, des sermonnaires (Bourdaluë en particulier a des centaines de pages) ; — sommaire complet de l'histoire de France ; — tableau des grands hommes qui ont paru dans le monde depuis la création, Adam en tête, avec un mot sur l'œuvre de chacun ; — études et notes sur la Sainte Écriture, renvois, copies d'extraits, collection de types et figures ; — plans de sermons ; — études de tous sujets, la Sainte Vierge en particulier ; — volumineux dossiers sur les *Exercices* ; — plans et manuscrits de livres... etc. Sa chambre était littéralement remplie de notes. Au moyen de la sténographie il arrivait à écrire en peu de temps une foule de choses. « Un jour, nous écrit un Père, je le vis à Vannes où il prêchait le carême, je le trouvai lisant la Bible, le texte pur, et notant ses réflexions à mesure ; il me dit : « je lis la Bible chaque année, je vous conseille de faire la même chose et de lire le texte ». — Il n'était pas jusqu'à ses voyages qui ne fussent utilisés ; sur la fin au moins, c'était le temps consacré à la composition de ces Cantiques populaires qu'il imprimait à part, ou qu'il ajoutait en appendice à ses ouvrages.

Ce qui faisait l'unité de tout ce travail, ce qui lui aurait donné encore plus de puissance si le Père n'avait trop souvent sacrifié à sa tendance synthétique, c'est la pensée dominante de JÉSUS-CHRIST.

On raconte qu'en arrivant à Brugelette au début de son professorat, le

jeune P. de Boylesve fit donner par ses élèves une séance ayant pour titre : *une idée*. Lui assurément était bien l'homme d'une idée, et son idée à lui, qu'il ne quitta jamais, était *l'oportet illum regnare* de St Paul. Voyez ces œuvres : en dehors des brochures de propagande, en dehors des livres de circonstance, drames, cours de littérature et de philosophie, voici trois grands ouvrages formant une sorte de trilogie dont le centre est JÉSUS-CHRIST : *Dieu et ses œuvres* ; — *Jésus-Christ et son règne* ; — *le Pape et l'Église*.

Les sources de l'auteur sont surtout la Bible et l'histoire ; sa doctrine, celle de St Thomas, entendue à sa façon ; la forme est vigoureuse et originale, mais toute en grandes lignes et avec une tendance marquée à renfermer la religion entière dans chaque volume.

La critique et les éloges de ses principaux ouvrages ont paru au moment de leur publication ; nous n'avons pas à y revenir dans cette notice. Il nous suffira de citer une lettre de lui qui caractérise assez bien sa manière. Il écrit à un Père Oratorien son ancien condisciple : « Né sur un *roc* j'ai été élevé à *Montfaucon* en pleine Vendée, puis à *Montmorillon*, puis de là à *Fribourg* au sein des grandes Alpes, et de là à *Mélan* non loin du *Mont Blanc*. Je me suis donc habitué aux *coups d'œil d'ensemble*, et en toutes choses, théologie, philosophie, histoire, littérature, mon bonheur est de contempler l'ensemble.—Je me rappelle cette vue du *Righi*, toute cette série de sommets blancs de 60 lieues, où dominait à l'extrême gauche le *Rosa* à l'extrême droite le *Mont Blanc*, puis à mes pieds 14 lacs, je crois. — Voilà ce qui me ravit en *tout et partout* ».

Puis ailleurs, sans doute à propos d'un hommage d'auteur, il écrit au même : « Vous semblez craindre de tomber sur des sujets de circonstance. Non, ce genre n'est pas le mien. J'ai composé un certain nombre de petits livres populaires auxquels j'ai tâché de donner un caractère universel, et un certain nombre d'ouvrages de piété dans le même esprit. Enfin sous la rubrique générale de *Cours de Religion* viennent une série d'ouvrages pour l'exposition, la démonstration et la défense des vérités principales au point de vue philosophique, théologique, historique et même littéraire. — Vous, je crois, vous êtes dans l'érudition : mes yeux et mon genre d'esprit ne m'ont pas permis de me lancer dans ce champ-là. »

La révision de ses très nombreux opuscules fut pour lui souvent une cause d'inquiétude, parfois même de déboire et d'humiliation. Un jour il apprend que deux réviseurs avaient refusé ce que lui croyait un vrai chef-d'œuvre ! Le soir même il va en promenade avec les deux exécuteurs qu'il ne soupçonne pas et à qui il raconte son infortune. Il faut croire qu'ils surent mieux que d'autres le consoler. — D'ailleurs le P. de Boylesve ne se décourageait point : très sensible à l'insuccès, il priait, se recommandait au Cœur de JÉSUS et se remettait à écrire. Une année, au début du mois de juin, il notait sur son diarium cette belle prière : « *Jesu, Cordi tuo me meaque omnia*

consecro, hoc unum orans ut pro Ecclesia tua verbo scriptoque militare mihi donetur ».

Chose admirable dans un homme de travail, le P. de Boylesve, sans jamais reculer devant la peine, avait cette rare prudence qui empêche d'entreprendre au-dessus des forces corporelles. « A Brugelette, nous écrit le P. Bernadac, il ne donnait pas dans l'excès qu'il désapprouvait en quelques jeunes professeurs ; plusieurs en effet empiétaient sur le temps de leurs sommeil et de leurs récréations pour donner plus à l'étude. Le Père Marin voulait chaque chose en son temps et en général il profitait de toutes les récréations et de toutes les promenades libres. » — Ainsi fut-il toujours, profitant malgré son peu d'expansion de toutes les joies et de tous les repos de la vie commune, et jusque dans sa vieillesse accompagnant les plus grands marcheurs les jours d'excursion.

Sa journée était méthodiquement réglée ; mais ce règlement, qu'il observait avec sa ténacité habituelle, n'embarrassait point sa charité. L'un de ses pénitents fut souvent frappé de la promptitude avec laquelle il se rendait à son confessionnal ; au premier coup de cloche du portier il arrivait, et si l'on n'avait point préparé sa confession d'avance, on se trouvait pris, car on n'avait pas matériellement le temps de se recueillir. Si d'autres pénitents se présentaient à de courts intervalles, le Père recommençait chaque fois avec la même promptitude le trajet de sa chambre à la chapelle sans en paraître dérangé le moins du monde.

Toujours prêt à rendre service, lui, si ménager de son temps, le donnait au premier venu quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Au Mans, où nous allons bientôt le voir terminer sa rude carrière, il avait tous les dimanches, à une certaine époque, au moins deux sermons. Or un jour, raconte un Père du Collège, je vins lui dire : « Mon Père, pourriez-vous donner une instruction au Sacré-Cœur, dimanche prochain ? — Ah ! répond-il, c'est que j'ai déjà 3 prédications pour ce jour-là. — Alors c'est difficile : je vais chercher un autre Père. — Attendez, répliqua le P. de Boylesve, peut-être sera-ce tout de même possible. A quelle heure aurait lieu cette instruction ? — A 4 heures $\frac{1}{2}$. — Fort bien, dans ce cas je puis m'en charger. Je prêche à la Couture à 3 $\frac{1}{2}$; j'aurai fini à 4 heures ; je pourrai ensuite aller au Sacré-Cœur. — Eh ! bien, lui dis-je, je vous enverrai une voiture ; le trajet est long, vous seriez fatigué. — Une voiture ! pourquoi donc ? de 4 heures à 4 heures $\frac{1}{2}$ j'aurai une demi-heure, c'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour faire la route. » — Et le Père fit la route à pied par une forte chaleur. Ce jour-là il donna quatre sermons : il avait alors 71 ans.

Ce fut en septembre 1870 que le Père Boylesve fut désigné par le *status* pour le Collège du Mans qui allait se fonder au milieu des péripéties de l'invasion et devait être pour ainsi dire la dernière étape de notre *Capitaine* : jusqu'à sa mort, en 1892, il ne quittera ce collège que pendant deux ans.

Des notes rédigées par lui nous permettront de le suivre de plus près pendant les débuts agités de Notre-Dame de Sainte-Croix. Tout ce qui touchait à la patrie faisait sur son âme une vive impression ; dès lors les pages de son diarium s'allongent et gagnent en intérêt.

On nous saura gré sans doute d'en citer quelques passages. Reprenons toutefois les événements d'un peu plus haut, de juillet 1870. Le P. de Boylesve était alors au Collège Saint-Joseph de Poitiers.

« Dimanche 24 juillet. — La canaille de Poitiers menace d'un charivari s'il y a manifestation en l'honneur de Monseigneur Pie qui arrive aujourd'hui de Rome et du Concile. — 5 heures $\frac{3}{4}$ arrivée de Monseigneur ; foule immense dans les rues..... cris : *vivat !*..... un ou deux coups de sifflet, mais ils n'osent. De Notre-Dame on se rend processionnellement à la cathédrale..... foule..... des hommes chapeau bas..... ils devaient être 5000 pour siffler : *ubinam sunt ?*

« Dimanche 4 septembre. — Ce matin à 9 heures j'apprends le désastre de Sedan. Je cherche dans les souvenirs de ma vie ; je ne me rappelle pas avoir éprouvé une douleur plus grande que celle-ci, pas même lorsque j'appris la mort de ma mère. Cette humiliation de la France, fille aînée de l'Église, succombant ainsi devant la Prusse, fille aînée du protestantisme, à la face du monde entier, est quelque chose d'inouï.....

« La nuit entre dimanche et lundi, vers 11 heures, une bande de vauriens se présente à la porte du Collège (St-Joseph) et frappe en disant : au nom de la République ouvrez. Un ancien élève, autrefois chassé, dit-on, portait un drapeau rouge. La canaille brise toutes les fenêtres du parloir, la porte de la maison et une porte de la chapelle. Le vacarme a duré plus d'une heure : la police n'a point paru.

« 5 septembre. — Hier proclamation de la République. Dieu soit béni, nous voici enfin délivrés. Le balayage va se faire. La république va balayer l'empire. Quand on veut nettoyer certaines écuries on prend ce qu'il y a de plus vil ; les républicains sont d'excellents balayeurs d'égoût..... Un ouvrier m'avertit que l'attaque de notre collège va recommencer ce soir. En effet ils se préparaient, mais les défenseurs étaient prêts. Le soir, quand je rentrais du JÉSUS au collège, un groupe était devant la porte ; mais c'était les pompiers ; leur chef m'aborde en disant : « Je suis le charpentier de la maison, nous sommes venus pour vous défendre... » Les mobiles sous la conduite de leur lieutenant, ancien élève... les cuirassiers, firent la ronde pendant toute la nuit. La brave canaille se tint coite.

« 13 septembre, mardi. — Je pars de Poitiers pour le Mans ; encombrement de soldats dans les gares.

« 14, mercredi. — *Exaltatio Sanctæ Crucis*, beau jour pour débiter à Notre-Dame de Sainte-Croix. Arrivent au Mans 560 soldats, dépôt du 90^{me} de ligne, venant de St-Germain, logés à Ste-Croix. — Reçu du P. Recteur 40 francs et du P. Provincial 100 frs pour livres à prêter aux soldats.

« 23 septembre. — Départ des soldats du 90^{me} ; pendant leur séjour je leur ai donné 900 *Dieu et Patrie* ; 52 chapelets, 214 scapulaires, 300 médailles, 252 croix ; — 111 volumes leur ont été prêtés.

« 10 octobre. — Arrivée des zouaves pontificaux à Ste-Croix. Le soir à 8 h. $\frac{1}{2}$ première réunion des zouaves à l'église. Prière... litanies des Saints Guerriers. — Allocution : « Vous ne craignez pas ceux qui tuent le corps ; vous l'avez montré et vous le montrerez ; mais craignez ce qui tue l'âme, entre autres l'oisiveté ; j'ai des livres à votre disposition. »

« 17 octobre. — A 3 h. $\frac{1}{2}$ arrivent à Sainte-Croix les 3 compagnies de zouaves qui se sont si bien battus à Orléans (capitaines : Le Gonidec, Maurice du Bourg, Zacharie du Reau). Le soir à 8 heures allocution aux zouaves : « Mathathias se sépare des méchants ; que pouvait-il presque seul ? Quoi ! une femme, Clotilde, inspirant la foi à Clovis a sauvé les Francs et abattu les Allemands à leurs pieds... Jeanne d'Arc par son étendard a délivré la France des Anglais..... votre étendard à vous c'est le Sacré-Cœur. (Nota : on ne savait pas encore que tel serait leur étendard.)

« 19 octobre. — Vers 10 heures dans la cour de la 1^{re} division Charette rassemble les zouaves nouvellement enrôlés et leur adresse ces mots : « On dit que les Prussiens ont brûlé Chateaudun. Ils seront peut-être ici demain soir. Il faut que ce soir vous sachiez tous manier le fusil. Quant aux malades, qu'ils se guérissent ! »

« 8 novembre, mardi. — Les zouaves devaient partir pour Nogent. A midi contre-ordre. Départ fixé pour minuit. Confession toute la journée. Depuis plusieurs jours distribution continuelle d'images du Sacré-Cœur en laine. — A minuit le clairon sonne le réveil ; je me lève et vais à la porte du collège pour assister au départ. A 1 h. départ du bataillon (compagnies 2, 3, 4, 5, 6 — la 1^{re} n'était pas à Sainte-Croix). Je les ai suivis de l'œil jusqu'au détour de la rue. Ce départ se faisait avec entrain et silence. C'étaient des héros qui allaient à la mort par devoir, par religion.

« 25 novembre. — Je pars avec le P. de Rochemonteix pour l'armée (comme aumônier). Vers 3 h. on entend la fusillade du côté d'Yvré l'Évêque ; ce bruit m'amène un homme qui se confesse. Ce n'était qu'un exercice de nos troupes..... Le soir nous couchons à la cure de Champagné.

« 26 novembre. — Départ pour Yvré-l'Évêque où nous trouvons les troupes. Les uns se dirigent sur Champagné, les autres sur Bouloire avec l'armée : c'était celle du camp de Conlie commandée par Kératry qui se montre fort aimable à notre égard... Vers 5 h. la nuit commençant, nous rencontrons deux officiers à cheval arrêtés sur la grand' route. Je leur demande si Ardennay est loin de là : « Je sais bien où je devrais être, répond l'un d'eux, qui était un général, mais je ne sais pas où je suis. » — Voilà donc un général, seul avec son aide de camp sur une route de première classe et qui ne sait pas où il est ! — « Eh ! bien, dis-je, je crois que nous sommes près d'Ardennay ; nous y allons. » — Le curé nous reçut très aimable-

ment. Vers la nuit arrivent trois soldats sortis du camp pour demander au curé un gîte sur la paille dans une grange. L'un d'eux avait été à Rome et me parut bien disposé.

« 27 novembre. — Je trouve dans l'église nos trois soldats de la veille. Je vais au plus vieux, qui avait été à Rome et je lui propose de se confesser. Il accepte. Puis je m'adresse au plus raisonnable des deux autres : il se confesse aussi. J'avise au troisième, un jeune homme assez déluré : il suit l'exemple des deux premiers. — Après déjeuner nous allons à la grand' route pour rejoindre les troupes : l'armée était retournée au Mans pendant la nuit, laissant une compagnie sur la hauteur vis-à-vis d'Ardennay. L'officier veut nous empêcher de retourner au Mans, assurant que le pays est sillonné par les Prussiens. Nous partons cependant.

« 28 novembre. — Le soir je pars pour Brettes avec le P. Lelasseur..... nous sommes tracassés par les gardes nationaux du lieu, de vrais imbéciles.

« 30 novembre. — Nous partons pour le Grand-Lucé, où nous trouvons l'armée française que nous suivons jusqu'à Saint-Calais. Nous voyageons toute la journée au milieu des soldats dont nous traversons les divers corps; pas une insulte, au contraire marques de bienveillance.

« 1^{er} décembre. — Vers midi nous arrivons à St-Calais ; sur un mot de recommandation (d'un zouave pontifical) nous sommes très bien reçus par Madame D. — Pendant le premier séjour des Prussiens à St-Calais cette dame a logé des officiers Bavaïois qui lui ont dit : « Madame, vous avez de la canaille dans votre pays ; des paysans venaient à la bride de nos chevaux et nous disaient : si vous le voulez, nous vous indiquerons où sont les cachettes des riches. » — Comme l'armée continue sa route sur Vendôme, que notre mission ne s'étend pas au delà du diocèse, que nous ne sommes attachés officiellement à aucun corps, à aucune ambulance, et que le bataillon des zouaves a un aumônier, nous repartons vers 3 heures pour le Mans. »

Ces passages du journal du P. de Boylesve suffisent pour nous mettre au courant de sa vie d'aumônier. Quant à l'impression qu'il fit alors sur les zouaves, rien ne la peindrait mieux que le récit de l'un d'entre eux, plus tard entré dans la Compagnie. Ce récit trouve d'ailleurs ici sa place chronologique.

« La première fois que je vis le P. de Boylesve, c'était en décembre 1870, dans la cour intérieure de Sainte-Croix. Les zouaves y arrivaient pour la seconde fois et campaient un peu partout. Je voyais donc souvent passer et repasser un Père déjà vieux ; sa démarche peu élégante, sa tête chauve, sa barbe grisonnante, son front sévère et chargé de pensées attiraient tous les regards : chacun demandait son nom. Le lendemain soir on annonça une cérémonie à la chapelle ; cette délicieuse église faisait alors pitié : on y couchait ; elle était loin de ressembler à ce que vous avez vu plus tard. Vers 7 h. $\frac{1}{2}$ je foulai la paille, je passai par-dessus les sacs et les fusils, et

je me postai debout au beau milieu de la chapelle, curieux de voir ce qu'il y aurait. Il y eut bien peu de chose, mais je ne l'oublierai jamais. Jamais non plus je n'ai entendu de paroles plus éloquentes et plus émouvantes. On était à la défaite, au deuil, à la douleur. Patay avait horriblement décimé notre cher bataillon de martyrs — comme on disait alors. — Nos officiers étaient tristes ; je les voyais les uns dans le chœur, les autres debout au milieu de nous ; tous si graves et si dignes ! Brusquement voilà ce vieux Père qu'on avait tant vu dans nos rangs, à genoux au pied de l'autel ; son surplis était assez mal tiré. Brusquement encore il se lève, s'avance vers la balustrade et dit d'une voix forte et d'un ton bref qui ressemblait à celui de notre commandant : « Messieurs, lorsqu'il s'est agi de remplacer Saül sur le trône d'Israël on est allé trouver Isaï : — Avez-vous des enfants ? — Oui. — Faites-les venir. — Quand ils furent réunis on lui demanda encore : N'en avez-vous point d'autres ? — Il y a là-bas au loin un jeune enfant qui garde les troupeaux. — Fort bien, faites-le venir lui aussi. — Et ce fut cet enfant qui devint le roi David, ce saint roi David qui a fait tant d'honneur à son pays..... Quand le nôtre a été envahi, déshonoré, écrasé, on a fait appel au ban et à l'arrière-ban ; rien n'y faisait ; l'invasion avançait toujours, et la honte nous accablait de plus en plus. Mais Dieu réservait là-bas au loin son petit bataillon choisi. Elle est venue cette petite armée, et l'honneur est sauf ! Oui, Messieurs, vous avez sauvé l'honneur de la France autant qu'il peut. être sauvé dans de pareils désastres. Gloire à vous, et que Dieu vous garde à l'Église et à la France ! »

« Je vous cite de mémoire n'ayant pas une note de 1870. Ce discours a duré, ou m'a paru durer environ quatre minutes. Tous les cœurs étaient si réconfortés que j'entendais dire : « Cet homme peut nous conduire au feu demain ; volontiers on se ferait tuer pour lui. »

« Chaque soir, au moins jusqu'à la nuit de Noël, il faisait ainsi une petite allocution, et la chapelle était toujours pleine. Le jour il allait d'une salle à l'autre, ou passait par les chambrées, s'il y avait des malades, pour les visiter et les confesser. Une fois, pris par une angine, j'étais étendu sur ma paille dans la classe où le P. de Boylesve enseigna plus tard la morale aux philosophes de 2^e année. Ce bon Père avait une liasse de chapelets autour du bras gauche. Il m'en offrit un. Je lui dis que j'avais le mien. — « Ah ! bien alors, vous allez vous confesser. — Oui, volontiers. » — Jamais je ne l'ai trouvé plus paternel..... Quelques jours plus tard nous allions en campagne et au massacre du Plateau d'Anvours. »

Sur cet épisode de la bataille du Mans reprenons le journal du Père de Boylesve ; il eut aussi sa part dans ce drame héroïque.

« 11 Janvier 1871. — Combats autour du Mans. De 2 h. à 4 h. $\frac{1}{2}$ je vais avec le P. Lhuillier pour chercher les blessés. — Partout encombrement de charrettes et de bagages, attelés et tournés vers la ville. Au passage à-niveau, vis-à-vis la montée dite de *Douce-amie*, une soixantaine de

soldats cherchaient à s'esquiver disant leur capitaine tué. — « Votre capitaine, leur dit un chauffeur du chemin de fer, il vient de partir pour la bataille, vous l'avez abandonné, vous êtes des lâches... Allons, ici ! » — Et se servant d'un morceau de bois qu'il avait à la main comme d'un bâton de commandement, il les retient près de la barrière du chemin de fer avec armes et bagages. Les sergents surtout étaient penauds et ahuris.

« Le soir de 7 $\frac{1}{2}$ à 8 $\frac{1}{2}$ nous sortons trois ou quatre Pères avec des bouteilles de vin pour recueillir et reconforter les blessés. Mais nous ne rencontrons que quelques fuyards. Les routes étaient couvertes de neige.

« Ce jour même vers 3 ou 4 heures les zouaves reçoivent l'ordre de reprendre le plateau d'Auvours, en partie occupé par les Prussiens. Un général qui descendait du plateau les rencontre et leur dit : C'est inutile, Messieurs, il faut battre en retraite. — A la baïonnette ! répondent les zouaves, et ils poursuivent leur marche. — Ceci m'a été dit par un zouave, témoin oculaire et auriculaire.

« 12 janvier. — La canonnade et la fusillade continuent. A Sainte-Croix branle-bas général dans notre ambulance ; tous ceux qui étaient capables de supporter le voyage étaient dirigés sur la gare pour remplir les wagons expédiés sur Laval. Vers 3 h. $\frac{1}{2}$ fusillade en ville de tous les côtés. Ce sont les Prussiens. Dans la soirée notre ambulance se remplit de nouveaux blessés. Jusqu'à 8 h. $\frac{1}{2}$ du soir la fusillade ne cesse pas dans les rues.

« 13 janvier. — Dans une auberge on tire du premier étage sur les Prussiens ; ils entrent, trouvent dans la cuisine un vieillard inoffensif de soixante-et-onze ans ; ils lui percent le ventre d'un coup de baïonnette et mettent le feu à l'auberge. Ce pauvre vieillard a été apporté à notre ambulance : je l'ai confessé. C'était un marchand ambulancier, venu de Bayonne ; il ne s'était pas confessé depuis quinze ans, il a communié et il est mort quelques jours après.

« 14 janvier. — Les Prussiens installent cinq cents chevaux dans les classes, les parloirs, la salle du chapitre et les pourtours du chœur. Ils brisent les portes, les serrures et pillent tout ce qu'ils peuvent.

« 22, dimanche. — Les soldats protestants font leur office dans notre église. Le ministre étant venu remercier le P. du Lac, Supérieur, celui-ci répond : « Vous êtes les plus forts », laissant à entendre que s'il a laissé célébrer cet office c'est qu'il ne pouvait s'y opposer. — « Les plus forts, reprend le ministre, oh ! ce n'est pas sans peine ! Ce Chanzy depuis Vendôme nous a fait bien du mal. »

« 14 mars. — Visite au plateau d'Auvours. Informations prises sur les zouaves pontificaux inhumés après les combats du 10 et du 11 janvier. On m'indique une grande fosse où ont été déposés quarante-trois corps dont huit de pontificaux..... Les Français le jour du combat avaient deux batteries admirablement placées pour dominer et balayer tout le pays. J'ai demandé à un paysan, dont la maison se trouve sur le plateau au milieu

de la bataille, pourquoi ces batteries s'étaient retirées. — Réponse : « Un tas de lâches !... Il y avait, ajouta la femme de ce paysan, un général, gros, court, de bonnes grâces.... celui-là a dîné en tenant sa viande sous le pouce. Fallait voir comme il se démenait ! « Mes soldats m'abandonnent, disait-il ; » — pendant ce temps le colonel et le capitaine dînaient à leur aise dans notre maison. Il y avait cependant un capitaine, qui pendant le combat voltigeait au milieu des balles... » (Le général dont parlait cette femme, pourrait être Gougéard : le portrait qu'elle en fait lui convient ; le capitaine est sans doute Lallemand).

« 21 mars. — Visite au plateau d'Auvours. Nouveaux renseignements reçus de la bouche des zouaves. C'est le général Collin qui descendait du plateau avec le général Paris et qui aurait dit aux pontificaux : « Où allez-vous, Messieurs ? c'est inutile, vous allez faire tuer vos gens. » — Montcuit aurait répondu : « J'ai reçu mes ordres du général Gougéard, c'est à lui que je dois obéir. »

« 23 mars. — Au plateau d'Auvours : exhumation des corps de neuf pontificaux. Le premier qu'on relève est un jeune homme de dix-sept ans reconnu pour être de Langevie (de Bordeaux) par M. B., vicaire de la Couture que le hasard fait passer là au moment même. Les huit autres ne sont reconnus par personne. Deux chasseurs du 10^e de marche qui étaient avec nous reconnaissent le corps d'un de leurs sous-lieutenants... Les corps avaient été enterrés le 13 janvier, deux jours après la mort, dans un terrain sablonneux, alors convert de neige; ils étaient comme glacés. Nous les avons déterrés soixante-dix jours après; la décomposition commençait, mais la peau était encore ferme et rien ne coulait... Ils étaient tous habillés de leurs uniformes, mais tout ce qu'ils avaient sur eux, armes, argent, papiers... avait disparu.

« 1^{er} avril. — Exhumation à Champagné : on lève d'abord trois Prussiens, puis trois pontificaux... Ils avaient été enterrés le 14 ou 15 janvier, quatre ou cinq jours après la mort ; les corps étaient encore fermes quatre-vingt-quatre jours après le décès. Puis nous avons exhumé trois autres corps dans les bois... enterrés dans l'endroit même où ils avaient été tués. On reconnut le sergent Lemarié, le caporal Hosteau et Jean de Geoffre reconnu par son frère, officier de l'armée, qui était avec nous. Tous ces corps ont été placés dans des cercueils et transportés au cimetière de Sainte-Croix. »

Là finit le ministère du P. de Boylesve auprès des zouaves pontificaux. Plus tard il était heureux d'aller en promenade sur le plateau d'Auvours devenu pour lui un véritable pèlerinage. « En retrouvant le P. de Boylesve en 1877, nous écrit le zouave que nous avons déjà cité, je le conduisis sur le champ de bataille. Il m'a montré où avaient été enterrés les zouaves, les Prussiens, où étaient tombés tel et tel, le lieutenant de Vaubernier, Maurice du Bourg, mon capitaine..., puis il me dit d'un ton mystérieux : « Avançons un peu plus haut, je vais vous montrer une inscription gravée de ma

main. » En effet à vingt pas de là je pus lire sur l'écorce d'un pommier : *Hic cecidit de Bellevue*. Ce brave de Bellevue, capitaine de la première compagnie, n'avait que vingt-six ans ! — En revenant de notre promenade, arrivés à peu près vis-à-vis notre maison de campagne le P. de Boylesve m'arrêta et me dit : « Voici jusqu'où je suis venu le jour de la bataille ; les balles sifflaient partout, et je n'avais pas la permission d'aller plus loin. » Plus tard je compris que cette défense devait lui venir des chefs militaires et non de ses supérieurs qui lui avaient donné sa fonction d'aumônier. »

Quand après l'invasion, Sainte-Croix retrouva le calme d'un collège naissant le P. de Boylesve y reprit peu à peu ses œuvres ordinaires. Mais nous ne pouvons quitter cette époque de la guerre sans montrer la part prise par lui à ce moment-là même dans la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur et dans l'œuvre du Vœu national.

Dès après nos premières défaites, le *Messageur* avait attiré les regards de notre patrie humiliée vers le Cœur de JÉSUS, unique Sauveur de la France. Depuis plusieurs mois par des appels réitérés il ne cessait de provoquer tous les diocèses à une consécration nationale, quand le 17 octobre 1870 le P. de Boylesve fut chargé de prêcher le panégyrique de la bienheureuse Marguerite-Marie à la Visitation du Mans. Faisant écho aux articles du *Messageur*, il insista sur le désir manifesté par Notre-Seigneur le 21 juin 1823 à la Mère Marie de JÉSUS, religieuse de la célèbre maison des Oiseaux à Paris. Ce désir était la consécration de la France à son divin Cœur, et l'érection d'un temple expiatoire. « Après mon sermon, raconte le P. de Boylesve, la Mère Supérieure m'exprima son étonnement sur mon silence à l'égard d'un ordre à peu près semblable que Notre-Seigneur avait donné à la bienheureuse Marguerite-Marie le 17 juin 1689. J'avouai que dans notre collège, à peine ouvert depuis un mois, je n'avais pas trouvé les lettres de la Bienheureuse et que j'ignorais l'apparition et l'ordre dont elle me parlait. Je promis de réparer cette omission. »

En effet le Père de Boylesve, dans son zèle prompt à saisir toutes les circonstances pour étendre le Règne de JÉSUS-CHRIST, publiait dès le lendemain une *petite feuille* ayant pour titre : *Triomphe de la France par le Sacré Cœur de JÉSUS*. Elle fut tirée à plus de 330000 exemplaires. Les deux révélations étaient fort peu connues. La feuille du P. de Boylesve les rendit populaires, et populaire aussi le désir de répondre enfin aux appels du Divin Maître. Elle alla jusqu'à Frohsdorf et fut communiquée au comte de Chambord par le Père Bole ; le prince en prit connaissance le 4 novembre 1870 (1).

Sur ces entrefaites arrivaient au Mans les zouaves pontificaux avec le

1. Depuis les désastres de la France, chaque année le comte et la comtesse de Chambord accomplirent leur consécration au Sacré Cœur de JÉSUS dans la chapelle de Frohsdorf.

colonel de Charette, et bientôt la Bannière du Sacré-Cœur leur était remise. Le R. P. Ramière émit le souhait de voir les volontaires aller au combat portant sur la poitrine l'image du Sacré-Cœur comme jadis les Vendéens. Nous savons combien facilement le P. de Boylesve accepta ce désir et le favorisa. Tous les soirs il y avait allocution aux zouaves et distribution de petits « Sacré-Cœur ». Officiers et soldats les cousaient à leur vêtement et les portaient visiblement à la poitrine. La veille du départ pour Patay la distribution fut interminable. Chacun en voulait deux, trois, pour les coudre sur leurs vêtements intérieurs et extérieurs. La veille du jour où le premier bataillon des volontaires de l'Ouest repartit pour le plateau d'Auvours, la distribution fut aussi abondante que lors du départ pour Patay. — A partir du 10 octobre, les zouaves et le Père récitaient fréquemment la consécration au Divin Cœur qui termine la petite feuille « *Triomphe de la France* ». Cette consécration des zouaves ainsi répétée tous les vendredis n'a pas été sans influence sur la consécration que plus tard le général de Charette a prononcée à Rennes au nom de tout le régiment (1).

Pendant ce temps le petit opuscule se propageait rapidement en France. A Poitiers spécialement la librairie Bonamy et une autre librairie le vendaient à foison, si bien qu'au début de novembre il fallut songer à une 2^e édition : la première avait été donnée en octobre. Un catholique fervent qui demeurait alors à Poitiers, M. Bain de la Coquerie, s'en fit le zélé propagateur et le répandit dans la contrée. Il le présenta en particulier à M. Legentil. Ce fait n'est pas sans importance ; ce fut l'occasion pour M. Legentil de manifester au P. de Boylesve un projet de M. Beluze fondateur du cercle catholique du Luxembourg, projet qui devait finalement aboutir à la construction de la Basilique de Montmartre.

En effet, vers la fin de novembre 1870, M. Beluze annonçait à M. Baudon que Lyon avait fait vœu de rebâtir Fourvières dans le cas où la ville serait épargnée, en même temps il proposait un vœu analogue pour Paris. M. Baudon écrivit la chose à M. Legentil. Celui-ci accueillit l'idée et se prononça pour une église dédiée au Sacré-Cœur ; puis il s'adressa au P. de Boylesve lui demandant conseil sur la manière de propager ce plan, de provoquer les souscriptions et les adhésions (2).

« Donc, écrivait plus tard le P. de Boylesve, l'idée d'ériger en France un sanctuaire en l'honneur du Sacré-Cœur est venue de la feuille imprimée au Mans, adressée au P. Ramière le 7 novembre et répandue un peu partout mais notamment à Poitiers dès la fin d'octobre 1870. Là elle rencontra M. Legentil qui me demanda mes conseils et mon appui. Ma pensée personnelle et primitive était que le sanctuaire fût bâti à Paray. Mais après la lettre de M. Legentil j'adoptai l'idée du sanctuaire érigé à Paris et j'enga-

1. *Lettres du Père de Boylesve.*

2. Voir « *Messenger du Sacré-Cœur* » tome LX, livraisons de sept. et oct. 1891.

geai M. Legentil à se mettre en rapport avec le *Messenger* qui depuis le mois de septembre 1870 avait déjà lancé l'idée d'une consécration nationale de la France au Sacré-Cœur. »

En même temps rappelant les promesses faites par Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie sous Louis XIV et les intentions manifestées en 1823 à la Mère Marie de JÉSUS, le P. de Boylesve ajoutait : « C'est à Paris de réparer le scandale de son monstrueux et impudique opéra et de son indigne statue de Voltaire par le vœu d'une église splendide consacrée au Cœur de JÉSUS. Alors peut-être ce Sauveur Universel se montrera le Sauveur spécial de Paris et de la France. »

Toutes ces circonstances semblent avoir inspiré au P. de Boylesve lui-même une dévotion plus vive pour le Sacré-Cœur. Le 31 décembre 1871 il commençait ainsi son journal : « mot d'ordre pour l'an prochain : *silentio et ordine age quod agis, ad majorem Dei gloriam, in nomine et per cor Jesu.* — grâce : *pro Christo et Ecclesia scripto ac verbo merear militare.* — moyen : puiser lumière et force dans le Cœur de JÉSUS ; lire la Bible en y cherchant et notant ce qui peut se rapporter au Cœur de JÉSUS ; écrire chaque jour un mot sur le Cœur de JÉSUS, et que ce mot soit le premier écrit chaque jour afin de consacrer ma plume au Divin Cœur. En conséquence, à partir de demain, ce journal s'appellera le journal du Cœur de JÉSUS. »

C'était peu de consacrer sa plume à ce nouvel apostolat. On le verra plus tard, quand le projet de l'église de Montmartre fut décidément arrêté, pousser de toutes ses forces les élèves du collège et les fidèles à ces généreuses aumônes qui ont payé les pierres et les piliers de la Basilique expiatoire.

Au mois de juin 1873 on organisait un grand pèlerinage à Paray-le-Monial. Le P. de Boylesve, dès qu'il sut la chose, désira vivement être choisi comme prédicateur ; il n'en dit rien, mais, à son habitude, il eut recours à la prière, et voici ce que nous trouvons écrit en latin dans son diarium : « Hier j'ai commencé une neuvaine pour qu'on me donnât un beau sermon à faire dans le pèlerinage, et juste aujourd'hui monsieur B. m'invite à faire ce sermon. »

Les pèlerins arrivent à Paray ; le Père de Boylesve y avait amené avec quelques autres Pères une députation de 40 élèves de Sainte-Croix. Son discours l'inquiétait ; le sujet n'en était pas encore arrêté le matin du jour où il devait le donner. Il va devant la châsse de la bienheureuse : « là il prie avec ferveur et demande par son intercession de concourir au triomphe du Cœur de JÉSUS spécialement par le sermon du soir. — A partir de cette prière, écrit-il, mon anxiété sur le sujet, la forme, le temps, la voix, le succès... était accompagnée d'un calme inébranlable. J'avais prié avec une grande et douce émotion, j'avais promis à la Bienheureuse de l'invoquer tous les jours, après sainte Thérèse, dans ma formule... Après le dîner en-

trée au jardin de la Visitation ; nous voyons le bouquet de noisetiers où Notre-Seigneur apparut à la Bienheureuse... le coin où il se montra environné de séraphins... la première chapelle dédiée au Sacré-Cœur... Mais moi tout occupé à diriger nos élèves je puis à peine faire attention à tout cela. Cependant je suis tout recueilli dans le Cœur de JÉSUS et dans son âme : de là incroyable paix et sécurité pour le sermon que j'allais prêcher tout à l'heure. »

Le Cœur de JÉSUS récompensa cette paix et cette confiance, car le P. de Boylesve eut là peut-être le plus beau succès oratoire de sa vie ; il fut applaudi.

Commentant au point de vue historique ces paroles d'Isaïe : « *Erit Dominus nominatus in signum æternum quod non auferetur*, le Seigneur lui-même sera l'étendard qui une fois levé ne disparaîtra pas » il montra la France prédestinée par tout son passé à recevoir dans ces derniers temps, à défendre, à tenir toujours haut et ferme, le nouveau signe de l'alliance, le Sacré Cœur de JÉSUS. Les souvenirs de 1870 étaient encore trop vivants dans tous les esprits pour que le Père les passât sous silence. Après avoir rappelé comment Notre-Seigneur avait demandé à diverses reprises dans ses apparitions que la France se consacrat tout entière à son Divin Cœur, et que l'image de ce Cœur fût peinte sur nos étendards ; après avoir expliqué comment la réalisation de ce souhait avait été si longtemps retardée : « Enfin, s'écria l'orateur, enfin vint le jour où partit de Notre-Dame de Sainte-Croix l'héroïque bataillon qui devait s'immortaliser à Patay. Ah ! je ne l'oublierai pas ce jour. Le matin, après s'être confessé, Henri de Verthamon recommandait à mes prières sa jeune famille... Ah ! en serrant cette main vaillante, je ne savais pas que je serrai la main qui enfin a élevé sur les champs de Patay la bannière du Cœur de JÉSUS, que ce héros devait décorer de son propre sang. »

Comme conclusion de tout le discours le Père montra le côté pratique et populaire de la dévotion au Sacré-Cœur. Quelques jours plus tard le P. Bole écrivait au prédicateur : « J'ai fait lire au comte de Chambord votre chaleureuse allocution aux pèlerins de Paray ; voici ce que l'on en a dit dans ces parages : c'est très chrétien, très français et très pratique. » —

Après avoir si bien réussi à Paray-le-Monial le Père de Boylesve fut chargé au mois d'août suivant d'organiser un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes. Ces grandes manifestations de la foi plaisaient à cet homme qui ne rêvait que le Règne social de JÉSUS-CHRIST ; elles relevaient ses espérances en lui montrant notre patrie, cette France qu'il aimait tant, n'attendre son salut que de Dieu et revenir peu à peu au christianisme des anciens jours.

Quant à lui rien ne lui coûte quand il s'agit de ranimer dans les âmes l'esprit chrétien qui s'en va. Pendant vingt ans la ville du Mans put admirer

les ardeurs de son zèle qu'elle n'oubliera point. Pas une œuvre dont il ne s'occupât activement : Apostolat de la Prière, Confréries de Saint-Joseph, de la bonne Mort et du Cœur agonisant, Œuvre du Vœu national, Œuvre des Campagnes, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Cercles d'ouvriers... il portait partout l'influence fortifiante de sa parole tout apostolique. — Les familles pauvres visitées par les membres des conférences avaient ses prédilections.

« Chaque quinzaine, lisons-nous dans la Semaine religieuse du diocèse, il réunissait ces pauvres gens, offrait pour eux et devant eux le saint Sacrifice, les formait aux vertus de leur condition, et deux fois par an dans une retraite spéciale qu'il tenait à prêcher lui-même, il leur rappelait les devoirs, leur montrait les sécurités présentes et les récompenses à venir de la pauvreté chrétiennement supportée. Il aimait vraiment avec une sorte de tendresse cette Œuvre de la Sainte Famille. C'est qu'après avoir donné dans les collèges les forces de sa jeunesse et de sa maturité à l'éducation des riches et des nobles, il trouvait une surnaturelle douceur à reconnaître dans les déshérités de ce monde les membres souffrants du Maître volontairement humble et pauvre qu'il avait juré de servir. Les mêmes vues de foi lui firent vouer dès son arrivée au Mans une estime et un dévouement exceptionnel à l'œuvre si pénible du *Bon Pasteur*. Cette estime et ce dévouement ne se refroidirent jamais; ils devinrent au contraire plus ardents lorsque cette pieuse communauté, à qui les mesures de laïcisation enlevèrent ses orphelines, perdit ses précaires ressources et connut les rigueurs d'une véritable détresse. »

Tant de ministères ne suffisaient pas encore à son activité. Heureux d'aider ses frères de sacerdoce et de religion, il acceptait avec empressement les retraites qui lui étaient offertes, se dépensait des heures entières aux conférences religieuses, aux consultations et aux correspondances ecclésiastiques.

De plus, comme jadis à Brugelette et à Vaugirard, il fut à Sainte-Croix le prédicateur ordinaire des élèves. Pendant près de vingt ans on le vit reparaitre presque chaque dimanche devant le même auditoire, poussant toujours son cri de guerre, « sans que jamais sa parole cessât d'être intéressante et neuve, sans que surtout son esprit ni son cœur ne parussent épuisés ».

Son immense et continuel travail lui donnait sans doute cette fécondité; mais aussi le prédicateur savait varier ses sujets et ses procédés. A une certaine époque il avait choisi un moyen fort pratique pour captiver l'attention de ses 300 auditeurs et plus : chaque semaine les élèves avaient la permission de lui envoyer par écrit leurs objections et difficultés sur toutes questions, religieuses, historiques, politiques, morales.... Outre celles qui se présentaient d'elles-mêmes on aimait à en forger; les grands surtout cherchaient à mettre le Père dans l'embarras et à l'attirer sur un terrain où le vaillant *Capitaine* ne manquerait pas de déployer toute la force de son bras. Aussi certains dimanches étaient-ils attendus avec impatience. On

riait bien un peu sur quelques bancs ; mais le Père était écouté ; les coups avaient porté juste, et telle et telle question avait fourni au prédicateur l'occasion d'amener des leçons qu'on n'oubliait plus.

Un trait entre beaucoup d'autres montrera la fécondité de son inépuisable savoir. Présidant une fête de congrégation de l'une des Divisions et sachant que le trésor de la chapelle s'était augmenté d'un tapis neuf qui, ce jour-là, pour la première fois, paraissait dans la décoration, splendidement étalé aux yeux de tous, le Père prit ce tapis pour sujet de son sermon. En voici le résumé d'après un procès-verbal du Secrétaire : « L'éminent prédicateur considère successivement la matière, la couleur et la forme de cet ouvrage.... La laine rappelle les brebis envoyées au milieu des loups.... Les trois couleurs principales, jaune, bleu, rouge, représentent la foi, l'espérance et la charité. Les petits points blancs épars sur la pourpre sont le symbole des bonnes actions que nous faisons chaque jour et qui finissent par nous faire une glorieuse couronne au ciel.... Puis venant à la forme, l'orateur considère les lignes droites pour signifier la droiture de l'âme, courbes pour marquer la prudence. Il montre le triangle image de la Sainte-Trinité, les carrés rappelant les quatre vertus cardinales la prudence, la justice, la force et la tempérance.... Enfin il termine en nous invitant à pratiquer ces vertus.... »

Comme la même chapelle servait aux congréganistes de deux Divisions, quelques semaines plus tard une seconde fête y eut lieu, présidée elle aussi par le P. de Boylesve et où le fameux tapis parut encore. Les auditeurs, sauf quelques dignitaires invités aux deux fêtes, n'étaient plus les mêmes ; le Père aurait donc pu sans inconvénient donner le même sermon. Pas du tout : avec un à-propos merveilleux et à l'aide d'un symbolisme naturel et facile, mais différent du premier, il sut tirer du même tapis des enseignements nouveaux.

La conviction sentie et la simplicité toute militaire de sa franche parole plaisaient à bien des âmes plus que des discours soigneusement apprêtés. Témoin ce fait que nous a raconté un élève de Sainte-Croix. Cet élève remarquait souvent à la grande chapelle du collège, les jours où le P. de Boylesve devait prêcher, un homme qu'il savait éloigné de la pratique religieuse et ne fréquentant guère ou point du tout les autres églises. Des relations de famille le mettant à l'aise avec ce pauvre égaré, il lui fut facile un jour de l'interroger sur le motif de cette prédilection pour la chapelle de Sainte-Croix : « Je vais là, répondit ce monsieur, pour y retrouver la foi, parce que je n'ai jamais entendu de parole plus convaincue que celle du P. de Boylesve. » Plus tard cet homme fut touché de la grâce et revint à Dieu.

Un jour à Cantorbéry, dans un sermon sur la révolution prêché devant les élèves, le Père de Boylesve enthousiasma le comte de Mun. Celui-ci parlant deux jours après au banquet du R. P. Recteur ne put s'en taire et

félicita le vieillard de cette parole si ardente et de ces pensées si vigoureuses; lui-même ne fit guère que commenter le discours du prédicateur.

Deux incidents vinrent troubler la vie apostolique du Père Marin de Boylesve au Mans et à Sainte-Croix. Pendant plusieurs années, le bon Père avait pris l'habitude, la veille ou le matin du *status*, de faire ses paquets pour être prêt à partir. Si l'obéissance le laissait en place, il avait le mérite du sacrifice et l'avantage d'avoir mis de l'ordre dans ses affaires. Mais, hélas ! en 1875, le *status* l'envoya à Vaugirard : ce fut une surprise complète. Le pauvre Père, très soumis, bien entendu, était absolument bouleversé. Le soir il exposait toute sa peine à son compagnon de promenade : « Ici, disait-il, je pouvais continuer quelques œuvres en vertu de la vitesse acquise et de mon influence établie ; mais là-bas comment recommencer des œuvres à mon âge ! Je suis désormais annihilé. » — Il n'en fut rien ; le Père retrouva à Vaugirard sa vigueur de jeunesse, et revint au Mans deux ans plus tard pour ne plus le quitter.

Mais à quatre ans de là une nouvelle épreuve l'attendait. La pacifique population du Mans fut troublée elle aussi par les iniques décrets de 1880. Le 5 novembre le couvent des capucins, non loin du Collège, était assiégé par les crocheteurs. Dès 6 heures $\frac{1}{2}$ du matin, à l'apparition des sergents de ville et des gendarmes, la cloche du monastère se mit en branle et de tous côtés arriva une foule sympathique. Le brave Père *Capitaine* y accourut des premiers. Il tenait lui aussi à protester, et dans son journal il note avec une certaine fierté tous les détails de ce petit drame, sans oublier ses protestations : « Pendant le temps d'attente, me trouvant derrière deux ouvriers de mauvaise mine, comme on disait que les voyous criaient, j'ai dit : il faut bien qu'ils gagnent leurs deux sous. — On leur en a bien donné dix, me répond-on. — Soit, pour dix sous..... mais ce ne sont pas des ouvriers, les ouvriers sont trop honnêtes.

« A tout visage paraissant d'un sérieux hostile je disais : Quel triomphe !... voilà un beau jour !... Ou encore : Il y a là des francs-maçons pour diriger le mouvement.

« Au moment où (sortant du couvent) Monseigneur et les Capucins sont passés devant moi je me suis rangé sur le trottoir où étaient les voyous. Ils ne disaient pas grand'chose. Alors j'ai répété : Quel triomphe ! vivent les Capucins !... Et avisant un ouvrier : Vivent les Capucins ! — Lui en se retirant : Moi, jamais ! — Allons, dis-je à un autre, vivent les capucins... voyons, il faut crier ! — Lui : A bas les Capucins ! — Moi : vivent les Capucins. — Lui : Vive la république ! — Moi : Vous la coulez la république ; vivent les Capucins. — Lui : A bas les Capucins ! — Un autre : Vivent les décrets ! — Un autre : Vive Constans ! — Moi : Vivent les Capucins... (Dans un moment) quelqu'un crie : Vive la liberté ! — Moi : C'est cela, vive la Liberté ! vivent les Capucins !..... »

Puis l'intrépide Père termine tout son récit par ces mots dignes de lui : « J'avais pris la résolution de paraître souriant, moqueur, triomphant. De fait c'est un des beaux jours de ma vie, et je remercie Notre Seigneur de m'avoir permis d'assister à un pareil triomphe de la religion. »

Depuis ce moment les craintes furent grandes pour le collège Notre-Dame de Sainte-Croix. On était toujours sur le qui-vive et on s'attendait à tout. Malgré cela, à la rentrée de Pâques, le 28 avril 1881, tous les élèves, bien que sachant déjà monsieur le Directeur déferé au conseil académique, furent fidèles au rendez-vous. Quatre jours après le P. de Boylesve notait dans son journal :

« 1^{er} mai. Second dimanche après Pâques. Grâce demandée: la conservation du collège. *In spem contra spem !* car ce matin comme je descendais pour aller dire la messe des élèves, je rencontre le Père Daniel qui me dit : le collège est fermé pour trois mois. Sur ce, étouffant toute tristesse, sous l'action d'une sainte et très raisonnable colère, je suis descendu à la sacristie alignant mon sermon ; texte : *terribilis ut castrorum acies ordinata...* Quand j'ai donné la bénédiction à la fin de la Messe j'ai bien cru que c'était enfin la dernière fois. »

Elle était bien dure pour le Père de Boylesve la pensée de perdre son cher Collège. Pour obtenir de le conserver, une tentative fut faite auprès de Jules Ferry, par Messieurs Caillaud, Vétillart et de la Rochefoucauld : elle échoua. Les élèves durent décidément être licenciés, et leur départ définitif fut fixé au mercredi 11 mai.

Ce fut un jour de grande émotion pour le cœur sensible du P. de Boylesve. Il écrit à cette date : « Est-ce un rêve ? A 7 h. 20 j'arrive au Collège. Quelle tranquillité, Je croyais tous les élèves partis sauf une vingtaine. Entré à la sacristie, je vois que deux élèves s'habillent ; l'ostensoir est sur le meuble... on sonne les 8... les 3... le coup de la messe *de more*, et je dis encore la messe à 100 ou 150 élèves... Puis le cantique : au secours, Vierge Marie !... oh ! je n'y puis plus tenir et toute ma messe a été une lutte pour ne pas pleurer. Que j'ai souffert de dire cette dernière messe... et combien j'aurais plus souffert de ne pas la dire!... Et puis, à la fin, bénédiction avec l'ostensoir. J'ai été le plus lent possible ; j'aurais voulu que cette bénédiction ne finît pas. Puisse-t-elle ne pas finir !... La Bénédiction s'est terminée par *l'auxilium christianorum* trois fois répété.—A quand le secours ? Donc, N. D. de Ste-Croix évacué le jour de St François Hiéronymo, un mercredi, pendant l'octave du Patronage, pendant le mois de Marie ! Sommes-nous donc abandonnés de la terre et du ciel ? » — *Non*, ajoutait-il en grosses lettres.

Cependant il fallut bien consommer le sacrifice. Malgré son âge, le Père dut perdre cette maison que tant de travaux et de souvenirs lui avaient rendue chère et sainte.

Il sut d'ailleurs rendre encore fécondes pour le bien des âmes les années

de retraite. Il les employa, écrit l'un de ses frères, « aux travaux de la prédication, aux catéchismes, aux missions, à l'étude des problèmes de notre siècle, notamment à cette grande question ouvrière qui préoccupe aujourd'hui tous les gouvernements ; puis prévoyant que le terme de sa vie n'était pas éloigné, il avait commencé à faire lui-même la synthèse de ses principaux écrits ».

Mais ces dernières années du P. de Boylesve, comme toute sa vie du reste, eut ^{une} autre fécondité et d'autres mérites qui ne purent être appréciés que du ciel. Homme de grands désirs, de foi, de prière et de zèle ardent, il pratiquait merveilleusement cet apostolat intérieur si agréable à Dieu qui voit la beauté de l'âme et la charité du cœur.

Union à Notre-Seigneur et extrême sensibilité aux intérêts de Notre-Seigneur sont les deux traits saillants de toute sa vie intime, telle du moins que nous la révèlent les pages de son journal.

Pas une entreprise, pas un événement où le regard du P. de Boylesve ne se soit tourné d'abord vers le ciel. Angoisses et joies, craintes et espérances, pour lui tout part d'en haut et tout y revient. Et avec quelle touchante familiarité il met Dieu et les Saints au courant de toutes ses affaires, petites et grandes. S'il les voit honorés son âme est toute à l'allégresse ; un matin il ne peut s'empêcher de pleurer à sa messe « parce qu'il voit beaucoup de cierges brûler à l'autel de Saint-Joseph ». C'est encore à Dieu et aux saints, c'est à leur protection qu'il rapporte tous les bonheurs et toutes les consolations reçues ; à eux aussi il se plaint dans ses tristesses et ses découragements. St Joseph en particulier dut entendre quelquefois des reproches un peu amers : « Bon saint, écrit-il un jour, tous les ans au mois de mars je vous adresse des requêtes que vous n'exaucez pas ; cette année je ne vous demande rien ; vous savez ce que je désirais autrefois, maintenant je ne désire plus rien ». Puis il ajoute : « Mais vous savez que ce n'est point vrai ».

Pour la très sainte Vierge cette simplicité prend l'expression de la plus filiale tendresse ; il l'appelle toujours sa *bonne Mère* et lui adresse des prières comme celle-ci, du mois de septembre 1886 : « Marie, ma bonne Mère, vous êtes admirable de bonté et de délicatesse ; vous dépassez tous mes désirs ; plus que jamais je vous abandonne le soin de mes affaires, de mes œuvres, de mes livres ; je ne veux penser à rien : vous ferez tout. »

Le Sacré Cœur de JÉSUS, sa sainte Ame, sa Face adorable sont l'objet d'une dévotion spéciale. Ainsi l'année 1882 s'ouvre par cette consécration : « JÉSUS, je consacre cette année à votre Face adorable, miroir vivant et brillant de votre Cœur sacré et de votre Ame très sainte. Qu'il me soit donné de la contempler sans cesse avec les yeux et le cœur de Marie et de Joseph, et de travailler continuellement sous vos yeux pour votre sainte Église. Je me renferme dans votre Cœur sacré et je me cache dans le secret de votre sainte Face, *in abscondito faciei tue.* »

Les prières de ce genre abondent dans son diarium. Chaque jour y a son patron ; les retraites, les sermons, les œuvres entreprises sont placés suivant les circonstances sous la protection de tel ou tel saint, si bien qu'il est difficile de voir parmi les bienheureux du ciel où étaient ses préférés.

Mais le P. de Boylesve n'entendait pas recevoir les faveurs des saints sans les payer de retour. Quand il demande une grâce, il s'efforce de la conquérir par une prière persévérante ; puis souvent il s'engage à la solder par une reconnaissance toute d'action ; le nombre des pieuses pratiques ainsi offertes étonne parfois. Il est évident que quand le P. de Boylesve cessait de travailler, il priait.

Assurément cet esprit surnaturel et cette pureté d'intention toujours soutenue ont rendu ses œuvres agréables aux yeux de Dieu, quel qu'ait été leur succès auprès des hommes. Par là aussi s'explique la courageuse persévérance du Père, malgré l'abattement et les contradictions. Cet apôtre zélé du règne de JÉSUS-CHRIST a connu et senti les épreuves de l'impuissance et les souffrances de l'insuccès. A cause de son caractère et de ses tendances, il fut attristé, sans doute plus qu'un autre, de l'incroyable insouciance de ceux qui devraient être les gens de bien. Jamais pourtant il n'a reculé d'un pas dans la voie apostolique qu'il s'était tracée. Ferme dans son espérance en Dieu seul, il n'a jamais cessé d'écrire, de parler, ni d'entreprendre. La vieillesse elle-même n'eut pas de prise sur son âme vaillante où la passion du bien ne s'est jamais refroidie. Tous lui ont rendu justice sur ce point, et plusieurs surent le lui dire avec une charmante délicatesse quand ses noces d'or en septembre 1881 et sa fête de soixantaine, dix ans plus tard, apportèrent au brave soldat de JÉSUS-CHRIST un avant-goût des récompenses divines. « Je ne sais, lui écrivait quelqu'un, si jamais précédemment on a trouvé celui dont on célébrait les cinquante ans de service dans un pareil état de force et de jeunesse persévérante. »

Pour lui, au milieu des joies de cette fête, il ressentait au fond de l'âme une vague tristesse qui lui arrachait cet aveu : *Tristis est anima mea usque ad mortem, passione imminente Ecclesiæ, Societati et mihi*. Il pensait donc n'avoir rien fait tant que l'Église de JÉSUS-CHRIST avait des plaies à guérir ; et au jour de sa soixantaine de Compagnie, revoyant tout son passé depuis son noviciat, et oubliant ses immenses travaux, il se faisait à lui-même cette question : *Quid egi tandem, et quid agam ? tam pauci supersunt anni !* Témoignage éloquent d'une humilité profonde et d'un zèle insatiable qui cherche plus la peine et le travail que la récompense et le repos.

Mais Dieu en jugea autrement ; l'heure du repos ne devait pas tarder.

L'année 1891 s'achevait laborieuse et apostolique comme les précédentes, quand le 17 novembre le P. de Boylesve partit pour Orléans où il devait prêcher une retraite. Dans les préparatifs du départ le Fr. infirmier s'aperçut seulement que le Père devait souffrir de l'eczéma qui le tourmentait depuis

longtemps. D'Orléans le Père se rendit à Clamart où il prêcha successivement deux retraites sacerdotales. Il en revint plus malade ; l'eczéma, répandu un peu sur tout le corps, s'était localisé aux jambes. Il fut alors confiné dans sa chambre, souffrant beaucoup de l'inflammation du sang. Il pouvait cependant dire assez régulièrement la messe dans une chapelle voisine. Cette immobilité qui dura six semaines lui fut très pénible ; la prédication et les œuvres étaient un élément essentiel de son existence. Il se consolait par la prière et le travail. Au témoignage de ceux qui l'ont soigné, à peine fermait-il d'une main le bréviaire que de l'autre il ouvrait déjà un livre. C'est à ce moment qu'il lut avec intérêt et admiration le nouvel ouvrage du Père de Régnon sur la *Sainte Trinité*, dont il fit les plus grands éloges. Bien plus il écrivait encore et composait tantôt assis, tantôt debout, griffonnant au crayon quelques feuilles de papier sur le dos d'un livre.

Vers le commencement de janvier un certain mieux se fit sentir ; le bon Père put se rendre avec la communauté au réfectoire. Le mardi 16, il en était à sa troisième sortie. Il y avait ce jour-là au dîner quelques Pères du collège, qui remarquèrent son entrain et la vigueur avec laquelle il fit à son habitude la lecture de l'Écriture sainte. Il passa la récréation avec tout le monde, se croyant déjà guéri et se promettant de remonter le dimanche suivant dans la chaire de Sainte-Croix.

Après la récréation il rentra dans sa chambre pour réciter ses vêpres. Une heure plus tard le domestique chargé de le soigner entre pour ranimer son feu ; voyant le Père penché et absorbé sur son livre il évite de lui parler ; puis il rentre de nouveau pour son service et remarquant la même position affaissée du malade il lui demande s'il est plus souffrant. Le Père ne répond pas. Il s'approche, le touche et le trouve insensible ; il le prend, relève sa tête qui était baignée de sueur. L'infirmier reconnut de suite une attaque de paralysie ; il envoya prévenir le R. P. Supérieur et coucha le malade qui faisait les plus vives résistances.

Dès lors le Père ne put prononcer une seule parole ; un bruit sourd de la gorge, un geste ou bien le regard exprimaient parfois une volonté.

Le lendemain on lui administra l'extrême-onction. Il ne possédait plus qu'en partie sa connaissance. Tous ses efforts étaient pour se lever. Le premier jour on cède à ses instances ; l'infirmier le soutint et le conduisit comme il en témoignait le désir à son bureau. Là remuant de son bras libre les papiers et les livres qui couvraient la table, le courageux malade semblait faire une dernière tentative pour travailler encore. Il fallut l'attacher pour le faire demeurer au lit. De nouveau le Père inquiet s'agita, semblant réclamer quelque chose. Son infirmier l'interrogea, chercha, lui proposa plusieurs objets sans pouvoir deviner son désir ; toujours le malade se remuait avec inquiétude. Ce n'est que le second jour qu'on lui apporta enfin son vêtement. Alors, comme triomphant, le Père le saisit de la main gauche et tira de la poche son chapelet, qu'il baisa avec empressement et plaça près

de lui. A partir de ce moment il demeura calme. Il reconnaissait encore les personnes qui allaient le voir, et le manifestait du regard ou du geste. Pourtant ses facultés n'étaient pas entières ; si l'on priait avec lui il ne pouvait suivre que quelques instants. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup.

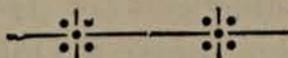
Le dimanche 21 février le râle commença s'accroissant et se précipitant progressivement. L'agonie dura ainsi près de deux jours, et le lundi soir à 6 h. $\frac{1}{4}$, deux heures après que l'on avait récité près de lui les prières des agonisants, le P. de Boylesve rendit son âme à Dieu.

Il fut exposé sur son lit durant la journée du mardi, et reçut les visites soit du collège soit de la ville. Ce fut sa dernière prédication et non la moins éloquente. Le visage calme et ferme, vraiment embelli par la mort, les mains serrées sur le crucifix il semblait encore affirmer les droits de JÉSUS-CHRIST avec son intrépidité chevaleresque d'autrefois.

L'enterrement se fit le mercredi à la Cathédrale, paroisse de la Résidence. Le R. P. Supérieur voulut faire passer le convoi devant le collège et l'église de Sainte-Croix, où le P. de Boylesve s'était dépensé par tant de travaux. Une nombreuse réunion, famille, Pères, ecclésiastiques, fidèles évangélisés par le défunt, assistait au service. Tous les professeurs du collège s'y rendirent, toute la première division, et plusieurs domestiques qui tinrent à donner à leur Père cette marque d'attachement : « Quel dommage, disait l'un d'eux, expliquant naïvement la condescendance avec laquelle le Père de Boylesve s'abaissait vers les petits, quel dommage ! il était *tant bein rustique !* »

Touchante attention de la Providence ! Le cortège passa deux fois, en gagnant puis en quittant l'église, devant la maison du général où veille sans cesse un factionnaire du régiment d'infanterie. Or deux anciens élèves de Sainte-Croix faisaient alors leur service dans ce régiment. Pour la première fois de l'année, sans que personne eût pu prévoir les choses, tous deux prirent la garde à ce poste ce jour-là et chacun d'eux était successivement de faction au premier et au second passage du corps. Tous deux portèrent les armes au vénéré Père, et ainsi le vieux *Capitaine* reçut les honneurs militaires de deux soldats formés à son école, dont l'un même était un novice de Cantorbéry.

Les restes du P. de Boylesve furent déposés dans le caveau de la Compagnie au cimetière de Sainte-Croix, à côté de ceux de son ancien élève le P. Tricard, et non loin de la tombe des zouaves exhumés du Plateau d'Auvours.



Le Père Auguste de Saint-Alouarn,

Mort à Quimper, le 3 janvier 1893.

LE R. P. de Saint-Alouarn tirait son nom d'une terre située dans la paroisse de Guengat, doyenné de Douarnenez, à huit ou dix kilomètres de Quimper. Le vieux manoir est presque détruit.

Un jour son supérieur lui offrira de visiter ces lieux, qu'il n'avait pas revus depuis 30 ans : l'émotion fut grande !... L'on dit qu'un vitrail de l'église de Guengat porte encore les armes de la famille.

De sept enfants, cinq garçons et deux filles, Auguste était le plus jeune. Sa sœur aînée, Armande, morte à Paris, à l'âge de dix-huit ans, fut sa marraine : la cadette entra au Sacré-Cœur et mourut en Afrique. Nous avons peu de détails sur les autres enfants, tous morts à la fleur de l'âge.

Son père, Marcellin Aléno de Saint-Alouarn, né à la Villeneuve, en Plo-meur, canton de Pont-l'Abbé, était lieutenant de vaisseau, au moment de la Révolution. Forcé d'émigrer, il vint habiter Paris, rue Férou, à son retour en France. C'est là qu'Auguste vint au monde, le 11 mai 1803 : il fut baptisé à Saint-Sulpice.

« J'avais un lustre (cinq ans), dira-t-il plus tard, dans un style à lui particulier, quand mon père, après avoir pu racheter peu à peu ses biens vendus par la Nation, revint en Basse-Bretagne, se fixer à Quimper. Nous habitâmes d'abord l'ancien hôtel de Plœuc, rue Saint-Matthieu ; puis cette maison qui porte le n° 2 de la rue Saint-Antoine. Mon père y est mort, en 1828 : ma mère, Armande de Kerjean, née à Kerminy, en Rosporden, lui survivra longtemps. »

L'ancien collège de la Compagnie de Jésus, à Quimper, avait alors à sa tête un principal laïque, M. Gouby. Il y avait aussi quelques prêtres comme professeurs. La pratique religieuse y était le premier devoir : le billet de confession était exigé tous les mois, et les élèves assistaient à la messe tous les jours. C'est là que le P. de Saint-Alouarn suivit les cours inférieurs de grammaire. Au retour de la classe, son répétiteur le prenait. C'était un ancien séminariste, nommé Jollec, homme capable, pieux, d'une grande droiture. Son élève l'aimait beaucoup, malgré son extrême sévérité. Il paraît que la discipline dut être appliquée plus d'une fois.

Sur ces entrefaites, les Pères Jésuites ouvrirent un collège à Sainte-Anne d'Auray. M. de Saint-Alouran y conduisit son fils pour suivre le cours de quatrième, à la rentrée des classes de 1817, quelques mois, à peine, avant sa mort. Le R. P. Mathurin Le Délaizir quittait Sainte-Anne, cette même année, pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Le P. de Saint-Alouarn lui servira, plus tard, sa première messe à Dôle, dans le Jura, et célébrera, en février 1889, le saint sacrifice pour ses funérailles, à Quimper : unis, pendant la vie, ils le sont dans la mort.

Avant de quitter la maison paternelle, M^{me} de Saint-Alouarn, si bonne et si pieuse, avait bien recommandé à son fils d'être un saint Louis de Gonzague : la vie du jeune saint fut parcourue plusieurs fois, non sans profit assurément pour son âme ; la grâce de la vocation religieuse en fut peut-être le fruit.

Les études terminées, Auguste sollicita son admission dans la Compagnie de JÉSUS, et entra au noviciat de Montrouge, le 10 août, fête de saint Laurent, 1823. Il y eut pour maître des novices un ancien Père de la foi, le Père Gury, oncle du théologien de ce nom, et pour compagnons de Noviciat, le théologien lui-même et le Père de Ravignan.

A ce moment, Mgr de Poulpiquet de Brescanvel était sacré à Paris par les mains de l'archevêque, Mgr de Quélen. Le nouveau prélat fit au noviciat de Montrouge l'honneur d'une visite et, s'adressant au jeune novice, lui dit aimablement : « Venez donc travailler dans mon diocèse. » — « Monseigneur, plus tard, à la bonne heure ; mais je ne suis pas encore né, je suis encore dans le sein de ma mère. »

Le noviciat était trop nombreux : cent novices scolastiques. Il fallut diviser. L'on décida que plusieurs se rendraient à Avignon, et de ce nombre fut le Frère de Saint-Alouarn. La petite caravane partit, sous la conduite du fameux Père Guyon, ancien missionnaire de France, passant par Lyon où le Père devait prêcher.

Le maître du noviciat d'Avignon, était, à cette époque, un ancien secrétaire de l'évêché de Saint-Brieuc, le Père Renaud, plus tard supérieur de la Résidence de Quimper. Parmi les novices, l'on remarquait un futur évêque, Mgr Canoz, mort missionnaire au Maduré.

C'est à Avignon que le Frère de Saint-Alouarn fit ses premiers vœux, le 15 août 1825, et reçut la tonsure des mains de l'archevêque de cette ville, Mgr de Mons.

Le jeune religieux était donc *né* ; il n'était plus dans le sein de sa mère, suivant sa réponse à Mgr de Poulpiquet, à Montrouge. Sa première obéissance fut pour le collège d'Aix, où trois années s'écouleront dans la surveillance et l'enseignement des basses classes.

A Dôle, où il est régent de sixième, l'année suivante, il compte parmi ses élèves Mgr Guillemin, mort vicaire apostolique de Canton, en Chine, et un avocat célèbre, qu'il n'a jamais nommé.

Survinrent les ordonnances de 1828 : impossible d'enseigner désormais. Que faire ? l'on étudiera la philosophie et la théologie ; et, comme l'horizon est sombre pour la Compagnie de JÉSUS, à l'avènement de Louis-Philippe, la Suisse sera préférée à la France, pour la continuation des études préparatoires au sacerdoce.

Que de fois le Père nous entretiendra dans la suite, de la foi vive de ces

contrées, de la charité qu'on y montrait pour les infirmes et les pauvres, de la dévotion pour les morts !

C'est à Sion, capitale du Valais, que le Père de Saint-Alouarn reçut l'ordre de prêtrise des mains de Mgr Roothen, le Samedi-Saint de l'année 1832. Il ne dit cependant sa première messe que le lundi de Pâques, les Suisses ayant une dévotion spéciale aux premières messes des Pères Jésuites, tenant à y assister et à communier pour gagner l'indulgence. Aussi, plusieurs des nouveaux ordonnés, entre autres le Père de Saint-Alouarn, se contentèrent de la communion, le dimanche de Pâques, réservant leur messe pour le jour suivant.

Le jeune prêtre est au comble de ses vœux : il pourra désormais agir directement sur les âmes qu'il veut tant sauver ! Cependant, après un court séjour à Vals, près Le Puy, il devra auparavant, pendant deux années entières, tenir la chaire de philosophie à Chambéry, passer plusieurs mois à la Louvesc comme Ministre, près du tombeau de saint Jean-François-Régis, et subir, à Saint-Acheul, l'épreuve du troisième an, avant les derniers vœux. De Saint-Acheul, notre tertiaire prend la route de Brugelette, en Belgique, pour remplacer, à la tête de la paroisse, le Père Brumeau, si connu par la fondation de ses orphelinats en Afrique, et ses rapports avec le maréchal Bugeaud.

Le ministère paroissial lui laissait assez de loisir, pour être en même temps professeur de sixième au collège.

La paroisse de Brugelette ne posséda qu'un an son nouveau pasteur. Quimper réclamera bientôt son enfant devenu prêtre, religieux et missionnaire. Mais avant l'heure du retour, trois années devront encore s'écouler presque entièrement à Saint-Acheul. C'est là que, lors de la visite annuelle, le R. Père Provincial lui annonce qu'il ira en septembre 1838, pour l'établissement d'une Résidence à Quimper... C'est là qu'il reviendra faire ses derniers vœux, le 2 février 1839, après une courte apparition en Basse-Bretagne.

Mgr de Poulpiquet, très affectionné à la Compagnie de Jésus, désirait depuis longtemps la présence des Pères Jésuites dans sa ville épiscopale. Ce pieux prélat avait été précepteur à l'étranger, pendant l'émigration : du fruit de ses épargnes, un terrain avait été acquis. C'était les deux tiers de l'ancienne communauté des Cordelières où, un siècle et demi auparavant, deux demoiselles Aléno, parentes du Père de Saint-Alouarn, avaient fait profession. Sur ce terrain, s'élève aujourd'hui la maison Saint-Joseph. Tout était dans l'état de délabrement le plus complet. L'ancienne chapelle, à cette date, servait de magasin : on la réconcilia quelque temps après. Provisoirement, les Pères demeurèrent au Grand-Séminaire : tous les dimanches, ils prenaient place à la table de Monseigneur. Le 12 avril 1839, la nouvelle Résidence était fondée et la Compagnie de Jésus s'établissait à

Saint-Joseph. Des communautés religieuses, quelques personnes charitables crurent de leur devoir de former un fonds, ou capital, dont le revenu annuel aiderait la nouvelle fondation. La maison ne se composait, au début, que de cinq membres, trois Pères, le P. Le Blanc, supérieur ; le P. de Saint-Alouarn, ministre et procureur ; le P. Mathurin Le Délaisir, missionnaire ; et deux Frères coadjuteurs.

Le premier séjour du R. P. de Saint-Alouarn à Quimper, fut de courte durée : dix-huit mois à peine. Hélas ! dans cet intervalle, un grand deuil vint affliger le diocèse et la Résidence nouvellement établie ! le 1^{er} mai 1840, voici ce que nous trouvons écrit de la main même du P. de Saint-Alouarn, dans le journal de la maison : « Vers deux heures de l'après-midi, Mgr Jean-Marie-Dominique de Poulpiquet de Brescanvel, évêque de Quimper, plein de jours et de mérites, a rendu sa belle âme à Dieu, à l'âge de 81 ans. Il était le père de son clergé et des pauvres, et très affectionné à notre Société. »

L'éloge était mérité, et le P. de Saint-Alouarn, au nom de la Compagnie de JÉSUS, fut heureux de rendre cet hommage à la mémoire du premier bienfaiteur de la Résidence de Quimper, avant de reprendre la route de Saint-Acheul, qui semble l'attirer toujours. Après trois années passées à l'ombre de cette sainte maison, nous retrouvons encore le R. Père à Saint-Joseph, vers la fin de 1843. Cette fois, Quimper le possédera plus longtemps. Trois événements principaux sont à signaler pendant cette période de sa vie religieuse. L'arrivée, le 2 novembre 1848, du R. P. Jean-Louis Rozaven, Assistant de France auprès du Très Révérend Père Général, à Rome. Le Général des Jésuites lui-même, le Très Révérend Père Jean Roothaan, suivra de près et passera deux jours à Quimper. Enfin, Madame de Saint-Alouarn mourait, le dimanche de la Pentecôte, 15 mai 1853, et allait recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Sainte épouse et mère chrétienne, elle fut aussi la mère des pauvres, le refuge des malheureux et la bienfaitrice de Saint-Joseph. Ce fut une grande consolation pour le fils, de fermer les yeux d'une si bonne mère, avant de partir pour Vannes, où l'appelait l'ordre de ses Supérieurs, en janvier 1855, quelques jours seulement avant la mort de Mgr Graveran.

Onze longues années se passeront avant le retour du saint missionnaire. Angers, Notre-Dame-Liesse, au diocèse de Soissons et Laon, seront les dernières étapes du soldat du Christ, avant de revoir Quimper. Il y restera désormais ; ce sera le lieu de son repos.

Dans l'intervalle se passa un fait qui trouve ici sa place. Mgr Sergent avait succédé à Mgr Graveran, sur le siège de Saint-Corentin. Le digne Prélat était ancien novice de la Compagnie de JÉSUS, dont une santé toujours délicate ne lui permit pas l'entrée. Mais le cœur lui fut toujours attaché et cet amour se montra par une constante bienveillance. La Résidence

de Brest ne fut-elle pas fondée sous son épiscopat ? Celle de Quimper, menacée de disparaître, se vit affermie et consolidée.

Jusqu'à ce moment, en effet, les Pères Jésuites n'avaient été que simples locataires à Saint-Joseph. Mgr de Poulpiquet en mourant, avait transmis cette propriété à son Grand-Séminaire, auquel une redevance annuelle devait être versée, par contrat signé. En avril 1857, toutes formalités étant remplies, Mgr Sergent ordonna de vendre au R. Père Postel, alors ministre de la maison. Il se rencontra providentiellement une âme d'élite pour coopérer à l'œuvre de Dieu ; que sa mémoire soit en bénédiction !

Tel est le fait le plus marquant, signalé dans le journal de la maison de Saint-Joseph, avant le retour définitif du saint missionnaire, au mois de novembre 1863. Pendant ce dernier et long séjour de vingt-neuf années, que d'événements vont se succéder, sous les regards du vénérable vieillard ! La vie est un mélange de tristesses et de joies ! Joie d'abord de voir s'élever de terre ces beaux bâtiments, avec espoir d'un noviciat futur..., puis, de contempler cette magnifique chapelle, hélas ! fermée depuis douze ans ! Comme les petits et les pauvres s'y trouvaient bien ! Ils étaient chez eux, c'était leur œuvre, leur église... Chacun d'eux n'y avait-il pas apporté son grain de sable, plusieurs, le fruit de leurs épargnes ?

L'on songea, un instant, pour en perpétuer le souvenir, à graver au frontispice sur l'airain ou le marbre, ces paroles : « *ex ære pauperum*, du denier des pauvres ! »

La bénédiction de la première pierre fut faite par le R. Père Levé, alors supérieur de Saint-Joseph, le 18 octobre 1865. Deux années après, l'œuvre si belle du Père Tournesac recevait son couronnement : Mgr Sergent, de douce et sainte mémoire, consacrait le nouveau sanctuaire, le 4 novembre 1869, en présence du R. Père de Ponlevoy, Provincial de France, d'un nombreux clergé et d'une foule sympathique et recueillie.

Que les temps vont changer ! Disons d'abord que désormais, le bon Père de Saint-Alouarn quittera peu la ville, pour se livrer presque exclusivement au ministère, près des prêtres et des Frères des écoles chrétiennes qu'il a tant aimés et qui l'ont toujours eu en si grande vénération. Il fut leur confesseur pendant 40 ans et plus : « je l'ai été et je le serai jusqu'à la mort », s'écriait-il quelquefois. Pour lui se réalisa la parole adressée par le vénérable dom Michel Le Nobletz au saint Père Bernard, compagnon du Père Maunoir dans les missions de la Basse-Bretagne : « Quand vos jambes ne pourront plus vous porter, on les portera. » De fait, le bon Père allait, en voiture, remplir son ministère, quand il ne pouvait aller à pied.

Vient la triste époque des décrets ! Expulsé, comme ses frères en religion, après avoir passé en faisant le bien comme son Divin Maître, n'avait-il pas le droit d'être surpris de tant d'audace ? « Qu'ils osent donc venir me chasser, s'écriait-il quelque temps auparavant, je leur parlerai, moi ! » Hélas ! ils osèrent... et voici ce qu'écrivait l'*Impartial du Finistère*,

à la date du 3 juillet 1880 : « Le quatrième qui franchit le seuil de la porte de Saint-Joseph, est connu de toute la ville de Quimper. C'est le P. de Saint-Alouarn, dont les propôs joyeux courent souvent dans notre ville. Ce vieillard de 78 ans a perdu sa gaieté habituelle. Il est pâle, défait, ému ; on se demande même s'il pourra aller plus loin. La première personne qui s'avance au-devant de lui, et qui l'embrasse avec effusion, est son neveu, M. Henri de Pompery, venu exprès à Quimper, pour assister son oncle dans cette circonstance. Il lui prend le bras et l'accompagne jusqu'à la Cathédrale. »

Les victimes des décrets ne restèrent pas sans asile : de tout côté, l'on s'offrait à les recevoir. M. le chanoine de Calan, parent du R. Père de Saint-Alouarn, fut heureux de se voir préféré à tant d'autres amis. L'expulsé de Saint-Joseph restera dans sa maison pendant huit mois, jusqu'au 20 mars 1881.

A cette date, l'éloignement de l'église, son grand âge, ses infirmités croissantes et aussi la rigueur de la saison, firent penser que l'hospitalité, chez les Dames du Sacré-Cœur, serait plus favorable au bon vieillard. Deux pauvres expulsés, deux vieux compagnons d'armes, allaient s'y trouver réunis ; car ces bonnes Mères avaient déjà accueilli le P. Le Délaizir, âgé alors de 86 ans, avec la délicate charité que tout le monde leur connaît et que l'amour seul du Cœur de JÉSUS peut inspirer.

C'est là que se célèbre, le 22 avril 1882, la cinquantaine de prêtrise. Messe en musique à 7 heures $\frac{1}{2}$. Allocution touchante, par le P. de Saint-Alouarn lui-même, à la nombreuse assistance de parents et amis accourus à la fête de ce vétéran du sacerdoce... Invitation à tout le clergé de la ville... Banquet offert par les religieuses, dans la salle des externes, décorée avec le goût le plus exquis... Salut solennel à 4 h. $\frac{1}{2}$... public nombreux et choisi... chants magnifiques... *on s'en souviendra longtemps !...*

Entouré des soins les plus maternels, le vieillard soupirait parfois après sa cellule de Saint-Joseph, quand une indisposition plus forte que de coutume rendit nécessaire ce séjour au milieu de ses frères. Il avait du reste, été précédé par son vieil ami du collège de Sainte-Anne ; leurs longues années de vie religieuse s'étaient écoulées sans presque être séparés. Aussi, à la mort du R. P. Le Délaizir, le P. de Saint-Alouarn pourra dire, avec une tristesse résignée : « *Mathurin me manque !* »

L'on a prétendu, bien à tort, que la religion tue l'affection dans les cœurs. Qui jamais plus que le Père de Saint-Alouarn aima ses parents ? Sa famille, nous devons l'avouer, le payait largement de retour : il avait pour elle un culte.

Il est étonnant qu'après une vie si active, le bon vieillard ait pu tant se prendre d'amour pour sa petite cellule. Sa messe, son bréviaire, son chape-

let à la *bonne Mère*, quelques confessions entendues, pour la plupart, dans sa chambre : voilà son occupation jusqu'à la fin. Une petite fête de famille vient cependant rompre la monotonie de cette existence. Sa cinquantaine de profession religieuse, 2 février 1889, quelques jours après la mort de son « vieux Mathurin », son ami inséparable, le Père Délaizir. « C'est mon tour bientôt, dira-t-il ; je n'ai d'autre voyage à faire désormais, que celui du cimetière. »

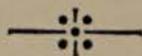
Les infirmités augmentaient de jour en jour : et quelle souffrance morale que le spectacle qu'offrent aujourd'hui au cœur attristé, l'Église, la France et la Compagnie de JÉSUS !

En octobre 1892, le bon Père ne peut plus monter au saint autel : l'assistance régulière à la messe et la communion seront sa dernière consolation. Vers la fin de décembre, un mal subit se fait sentir, déconcertant tous les efforts de l'art, et annonce un prochain dénoûment. Le malade, se voyant mourir, a lui-même demandé les derniers sacrements, qu'il a reçus avec la plus touchante piété. « Vous demandez pardon, n'est-ce pas, mon Père, lui a dit le R. Père Supérieur ? — Mais certainement ! J'ai bien dû vous mal édifier plusieurs fois par mes vivacités, mes impatiences, où perçait mon orgueil. — Vous faites à Notre-Seigneur généreusement le sacrifice de votre vie ? — Oui, de tout mon cœur ! » Ceci se passait le lundi 26, fête de saint Étienne, à 8 heures $\frac{1}{2}$ du soir, après la récitation des litanies des Saints, devant toute la communauté réunie.

Huit jours de souffrances et de combats s'écoulèrent cependant encore, avant la dernière agonie et la suprême victoire. Pendant ce temps, les noms de JÉSUS, de Marie et de Joseph, prononcés à l'oreille du pauvre malade, suffirent toujours pour faire succéder le calme aux plus grandes agitations. « Suivez-moi, mon Père, lui disait-on, je vais réciter une dizaine de chapelet à la sainte Vierge. » Aussitôt le bon Père se recueillait, joignait les mains et se signait pieusement d'un grand signe de croix.

Le bon serviteur conservant sa connaissance, on peut dire, jusqu'au dernier instant, s'est éteint en l'octave de la fête du Disciple bien-aimé, la tête penchée doucement sur le Cœur de JÉSUS. Il est allé au ciel, nous en avons la ferme confiance, recevoir la récompense méritée par tant de travaux.

Le 5 janvier, la dépouille mortelle du vénéré défunt fut déposée dans le caveau de sa famille. Le clergé de la ville et des environs, de nombreux parents et amis étaient accourus pour rendre les derniers devoirs à celui qui a passé quarante années de sa vie religieuse au milieu d'eux, dans la résidence de Saint-Joseph.



Derniers jours du R. Père Michel Fessard.

Décédé à Poitiers le 1^{er} avril 1893.

(Au dernier moment nous recevons sur la mort du R. P. Fessard la lettre suivante envoyée par un Père de la Résidence de Poitiers au R. P. Provincial.)

Poitiers, 14 avril 1893.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

P. C.

LE R. P. Supérieur me prie de vous envoyer quelques lignes sur les derniers jours du P. Fessard. J'accepte bien volontiers cette mission. Il m'est doux de faire connaître à ceux qui n'en ont pas été témoins, les exemples d'édification que le vénéré Père nous a donnés ici, pendant les quatre mois qui ont précédé son départ pour le ciel.

Il y a trois ans passés, le R. P. Fessard, supérieur du JÉSUS, fut pendant de longues semaines victime de l'*influenza*. On eut même de sérieuses inquiétudes sur l'issue du mal. Dieu alors écouta les nombreuses prières faites pour la guérison du R. Père, et, j'aime à le croire, il voulut exaucer le cri qui échappa au vénéré malade, lorsqu'un ami lui proposant de prendre tel élixir propre à rétablir ses forces épuisées, il s'écria vivement : « *Ah ! mon Dieu, si vous pouviez me donner encore trois ou quatre ans, pour travailler à votre gloire !* »

Ces années lui furent accordées : on saura plus tard sans doute les labeurs incessants de ces trois dernières années consacrées par le R. Père au ministère des retraites. Ces labeurs devaient avoir leur terme avec le mois de novembre 1892. Le P. Fessard nous revint en effet exténué vers la fin de ce mois. Malgré lui, il avait dû rendre les armes et s'arracher aux nombreuses communautés qui réclamaient encore sa pieuse et ferme direction. Dès qu'il fut rentré au JÉSUS, on constata trop facilement l'excessive faiblesse où il était réduit ; et quoique le Père comptât bien reprendre ses œuvres après quelques mois de repos, bien peu parmi nous partagèrent cet espoir. Deux ou trois mois avant son retour, le docteur Buffet Delmas me disait à moi-même : « Si le R. P. Fessard ne peut continuer ses ministères, je ne lui donne pas plus de six mois de vie. » Le médecin fut hélas ! aisément prophète.

De fait, les forces du cher et vénéré malade allèrent toujours en s'affaiblissant, et c'est à peine s'il lui fut possible de dire deux ou trois fois la sainte messe en ses quatre mois de maladie. Pendant quelques semaines il put descendre et recevoir la sainte communion dans la chapelle domestique ; puis il fallut la lui porter dans sa chambre ; il la recevait d'ordinaire de bon matin au lit, avec les démonstrations de la foi que vous lui connaissiez.

Pendant le mois de décembre il voulut bien se charger de la direction

d'un de nos Pères, qui ne pouvant, à cause de sa santé, faire son troisième an à Angers, devait, *comme tertiaire*, faire les grands exercices. Le Père Fessard, à part quelques jours de plus grand épuisement, fit la fonction d'*Instructeur* près de ce Père et n'en parut pas plus fatigué.

Du reste le séjour perpétuel dans sa chambre, et par là même un isolement sensible, ne l'attrista aucunement. « Jamais, aimait-il à redire, jamais je n'ai un instant d'ennui. »

Il s'occupait avec intérêt des questions sociales et religieuses qui préoccupent à l'heure présente tous les vrais chrétiens. Il aimait surtout à approfondir certaines thèses théologiques et à élucider tels et tels points d'ascétisme. On sait que le Père Fessard était de l'école des maîtres spirituels *primæ notæ* et qu'il ne donnait pas tête baissée dans toutes les exagérations de voyantes de mauvais aloi.

Jusqu'aux dernières semaines de sa vie, il continua ses relations épistolaires (et elles étaient nombreuses), avec les âmes d'élite qui, soit dans le siècle, soit dans le cloître, marchaient sous sa ferme et suave direction.

Sa correspondance et ses entretiens plus intimes respiraient sa reconnaissance envers Dieu, pour deux grâces sur lesquelles il ne cessait de revenir : « Combien je remercie Notre Seigneur, disait-il, de m'avoir accordé ces quelques mois de solitude pour me préparer à la mort ! Combien je le remercie de me laisser toute ma liberté d'esprit, pour pouvoir sans fatigue de tête m'occuper de choses sérieuses ! »

Un de nos Pères lui parlant un jour du Bon Dieu : « Ah ! quelle joie vous me causez, s'écria le Père Fessard, en m'offrant l'occasion de m'entretenir de choses sérieuses. Parlez, mon bon Père ; ma tête n'en sera pas fatiguée. Cela me conduit au Bon Dieu ! »

J'eus moi-même, avant le Carême, l'occasion de le consulter sur une question que je savais pouvoir trancher *tutâ conscientiâ*, mais dont certaines conséquences *probables* m'effrayaient. « Peut-être, mon Révérend Père, vais-je vous fatiguer, en vous demandant votre avis sur une affaire qui me préoccupe ? — Eh ! non, mon bon Père, reprit aussitôt le Père Fessard, non, non. Je ne suis pas fatigué ; de quoi s'agit-il ? — J'exposai alors et en peu de mots ce dont il était question, et je vis immédiatement, à l'impression de son visage, que le cas proposé paraissait grave au malade. — Donnez-moi, mon bon Père, me dit-il alors, donnez-moi un instant... — Et se couvrant la figure de ses deux mains, étendu comme un mort sur son lit, il se mit à réfléchir. C'était l'élection selon notre Bienheureux Père qu'il faisait... Je le laissai dans le calme, gardant un profond silence. Au bout de deux minutes à peine, écartant ses mains et me regardant d'un œil très affirmatif : « Voilà ce qu'il faut faire, mon bon Père, me dit-il ; oui, faites cela. Le reste, quelles qu'en soient ou qu'en puissent être les conséquences, ne vous regarde pas. » C'étaient ces conséquences qui me tenaient dans l'indécision. La parole du vénéré Père leva tous mes doutes.

Plus d'une fois dans sa correspondance il a laissé voir les impressions de son âme en face de la mort. « *Je me prépare à la mort*, écrit-il à une dame du monde, heureuse depuis de longues années d'être dirigée par lui ; *Je me prépare à la mort. On ne sait pas ce que c'est que de mourir !!* » Il écrit à la même personne et il répète à plusieurs de nos Pères : « Suarez disait : je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. — Eh bien moi, j'ajouterais : *je ne savais pas qu'il fût si facile de mourir !* »

A une supérieure de communauté, après lui avoir exprimé son admiration pour son Institut et lui avoir fait ses adieux : « J'ai reçu, dit-il, l'Extrême-Onction ; je meurs dans la sainte Église Catholique, Apostolique, Romaine et dans la Compagnie de JÉSUS : deux grâces incomparables, dont je ne saurais jamais assez remercier Notre-Seigneur ! »

Le Frère infirmier n'a jamais surpris dans le vénéré malade le moindre signe d'impatience ou de mauvaise humeur. Une fois le Père lui fit remarquer en quel désordre étaient placés ses papiers et ses livres sur son bureau. « Je ne puis nettoyer tout cela, lui dit le Père ; veuillez, mon bon Frère, le faire à ma place. Il faut de la propreté, à cause de l'édification. » Lorsque le Frère lui eut rendu ce petit service, « merci, mon bon Frère, ajouta le révérend Père. Ah ! cela me déplaisait tant, de voir cette malpropreté ! »

Il n'est pas hors de propos de noter ici qu'à diverses reprises, soit à l'occasion des potions et des mets qu'on lui présentait, soit à cause de la tenue de sa chambre, le Père Fessard manifesta combien la propreté lui tenait au cœur. L'estomac et les yeux d'un pauvre malade sont, j'en conviens, fort susceptibles et l'on doit y avoir égard. Pour moi, j'en suis persuadé, le Père ne fit certaines observations à ce sujet que par des motifs surnaturels, et guidé par l'esprit de nos saintes règles.

Il n'aurait pas voulu d'autres mets que ceux de la communauté. Mais, mon R. Père, lui disait l'infirmier, le P. Supérieur désire que vous acceptiez ce que je vous sers. — Alors, très bien, mon Frère, ... ce que vous voudrez... » Les jours où le Frère aurait pu prendre quelques heures de repos, le P. Fessard, attentif à tout, lui disait : « Allez prendre l'air, mon bon Frère ; ne vous privez pas d'une promenade à cause de moi. » Et il semblait tout triste, quand il voyait le Frère s'imposer de rester près de lui.

Fallait-il prendre des potions amères, il refusait tout ce qui aurait pu en adoucir l'amertume. Le Frère infirmier lui proposait alors de mettre du sucre dans ces breuvages : « Oh ! non, disait le Père, non ; je puis bien les prendre sans cela. » Et il le faisait bonnement et simplement. « Plus d'une fois, dit l'infirmier, j'ai vu alors les larmes lui couler des yeux, tant ces potions étaient amères ! »

Si au contraire un cordial plus doux et de quelque prix lui était présenté, « ô mon bon Frère, disait le saint malade, combien de pauvres n'ont pas ces adoucissements ! et moi avec mon vœu de pauvreté ! Mais je les prends par obéissance. »

Ce mot d'obéissance revenait souvent sur les lèvres du Père, et il répétait fréquemment à l'infirmier : « Dites cela au Père Ministre, demandez au P. Ministre la permission de faire ceci, cela... »

« Mon cher Frère, lui dit-il un jour, je suis bien à charge!... Désormais je ne puis plus rien faire... Mais si Dieu veut me laisser encore dix ans dans cet état, je suis tout disposé à y rester, je suis content !. »

« Est-ce que vous souffrez beaucoup, lui demanda plusieurs fois le même Frère. — Non, pas beaucoup ; mais les souffrances de Notre Seigneur auxquelles j'unis mes petites souffrances leur donnent une grande valeur. » Deux fois cependant, après avoir répondu, *non je ne souffre pas beaucoup*, le Père s'étant recueilli un instant, reprit : *oui, mon Frère, je souffre beaucoup, mais avec patience.*

A ce même Frère qui, un jour, cherchait à le distraire, le Père dit tout doucement : « Cher Frère, laissez-moi me reposer avec le Bon Dieu ! » Et il se recueillit dans la pensée et l'amour de Notre Seigneur.

Il voulut réciter son bréviaire jusqu'aux quinze derniers jours ; et, quand, à la vue du progrès de la maladie, le R. P. Supérieur lui eut fait entendre qu'il ne devait plus se préoccuper ni de l'office divin ni de son Rosaire, « *Oh ! dit-il, remerciez bien le Rév. Père de sa charité.* »

Il continua de confesser dans sa chambre et reçut toujours avec sa bonne grâce accoutumée ceux qui voulaient s'entretenir avec lui des intérêts de leurs âmes. Gardant la pleine possession de lui-même, il n'eut rien d'apprêté ni de solennel dans ses faits et gestes ; les Nôtres et les étrangers admis près de lui ont tous été frappés du calme, de la sérénité et de cette noble simplicité qui brillèrent dans le vénéré malade jusqu'à ses derniers instants.

Le mois de saint Joseph avançait, et la maladie ne faisait que de trop sensibles progrès. Déjà plus d'une fois le P. Fessard avait réclamé les derniers sacrements : « Je tiens, répétait-il, à les recevoir en parfaite connaissance. »

Le 21 mars, le R. P. Supérieur crut le moment arrivé de satisfaire la piété du malade. Le Père confesseur se chargea de lui annoncer que la communauté allait se réunir dans sa chambre pour accompagner Notre Seigneur et prier, avec lui et pour lui, pendant l'administration des derniers sacrements qu'il avait demandés tant de fois. Vers huit heures du matin, les Nôtres étaient prosternés dans la chambre du Père autour de la divine Eucharistie.

Selon l'usage, le R. P. Supérieur adressa quelques mots au mourant, qu'il venait fortifier contre les dernières épreuves par le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le P. Fessard prit ensuite la parole, demanda pardon à la communauté de la mauvaise édification qu'il lui avait donnée ; puis il exprima avec grande effusion de cœur, son amour pour la Compagnie ;

témoigna sa vive reconnaissance pour ce bienfait, répéta combien il était heureux d'avoir vécu près de soixante ans dans la Compagnie, et d'un ton fort accentué, qui fit sur tous les assistants une impression profonde : « *Et je sais, mes RR. PP. et bien chers FF., combien Notre Seigneur aime sa petite compagnie ! ... Je ne vois qu'une chose à me reprocher, ajouta-t-il, c'est de n'avoir pas assez prêché la Croix !* »

Le R. P. Supérieur craignant que le malade ne se fatiguât trop : « C'est bien, mon bon Père, c'est bien... Maintenant je vais vous donner le saint Viatique », et prenant la Sainte Hostie il allait communier le Père, quand celui-ci, se soulevant avec effort et allongeant ses mains amaigries, dans lesquelles il serrait tendrement son crucifix, son chapelet et son *thesaurus* : « *Si liceat, Reverende Pater* », dit-il au R. P. Chabin. Celui-ci s'arrêta alors pour entendre ce que voulait dire le P. Fessard : « *Cum his tribus libenter, libentissime morior* », s'écria le cher malade d'une voix très expressive, surtout quand il ajouta au *libenter* de S^t Berchmans son *libentissime*. — On comprend l'émotion des Pères et des Frères en ce moment vraiment solennel... Après ce dernier cri du pieux mourant, témoignage de son amour pour sa vocation, le Père se laissa retomber sur son oreiller et reçut la sainte communion ; quelques instants après, l'Extrême-Onction lui fut administrée, et il demanda que l'*unctio renum* ne fût pas omise : on tint compte de cet humble désir.

Cette cérémonie si émouvante ne parut pas fatiguer le P. Fessard : il la suivit avec l'attention et la piété qu'il mettait à ses exercices spirituels ; mais sans exaltation, sans pose.

Vers 10 heures, le Père Bourdé qui, dans l'absence du P. de Bizemont, faisait les fonctions de ministre, demanda au Père Fessard, s'il lui serait agréable d'entendre quelques versets de l'Évangile selon saint Jean. Sur un signe affirmatif, il commença la lecture du discours de Notre Seigneur après la Cène. Le malade écouta avec grand recueillement. Mais après une dizaine de versets, il fit un geste comme pour dire « assez ». Le Père Fessard était-il fatigué, ou voulait-il méditer à loisir ces admirables paroles du Sauveur ? Je croirais volontiers à la dernière supposition.

Dans la même journée, il pria le Père Bourdé de vouloir bien écrire ses adieux à son excellent frère. « Je viens de recevoir les derniers sacrements. Je me prépare à aller au ciel. Comme on est heureux d'aimer Dieu !... Fais mes adieux à mes amis. Au revoir au ciel !... » Telles furent les dernières paroles adressées à ce digne frère qui avait en si haute estime le cher mourant.

Le P. Fessard pria, les jours suivants, le P. Bourdé de vouloir bien être son secrétaire et il lui dicta quelques lignes pour plusieurs âmes privilégiées auxquelles il envoyait avec ses dernières bénédictions quelques petits objets de piété.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, il avait cru mourir. « *Ah ! que*

l'attente est longue », dit-il le lendemain au Père Galinand qui venait le visiter.

Le 27, lundi saint, il put recevoir une seconde fois le saint Viatique : ce fut sa dernière communion.

Cette communion, qu'il avait reçue chaque jour dans sa chambre pendant plusieurs mois, était l'objet de sa vive reconnaissance : « C'est une bien grande grâce de communier tous les jours, disait-il au Frère infirmier. » Plus de vingt fois, dans les derniers jours, il répéta au même Frère : « *La mort est bien douce dans la Compagnie. Je suis bien content de mourir, mais quand Dieu voudra.* » Au docteur il aimait à répéter : « *La maladie est pour moi une longue suite de grâces.* »

Voulant bénéficier fréquemment de la grâce spéciale du sacrement de pénitence, il demanda à diverses reprises aux Pères qui l'assistèrent d'entendre sa confession. Un jour que le Père Bourdé se tenait à côté de son lit, le saint malade lui fit signe de s'approcher davantage et lui dit d'une voix très distincte : « comme Notre Seigneur est bien bon, je vous demanderais d'entendre ma confession et de me réitérer l'absolution. » Chaque fois qu'il sollicita cette grâce, il resta quelques minutes dans un profond recueillement.

Ce recueillement était un besoin pour l'âme du P. Fessard. Si pendant toute sa vie religieuse, il vécut d'une manière frappante en présence de Dieu, on peut dire que pendant sa maladie il fut plongé en Dieu.

Un jour, plusieurs des Nôtres étaient entrés dans sa chambre, avertis qu'il se trouvait plus mal ; ils voulaient par de bonnes paroles l'assister en cette crise douloureuse. « Laissez-moi, dit-il distinctement, *laissez-moi me recueillir... Vous ne savez pas ce que c'est que de mourir !* »

Le 30 mars, jeudi-saint, le Père baissait très sensiblement. La communauté se réunit pour réciter près du mourant les prières des agonisants. Le Père conservait toute sa connaissance et suivait pieusement les prières. Quand le R. P. Supérieur arriva au *Proficiscere, anima christiana*, le Père Fessard fit un grand signe de tête, marque d'adhésion et de contentement à cette solennelle invitation. Les Nôtres en furent vivement touchés.

Tous avaient une sorte de pressentiment que le Père mourrait le *Vendredi-Saint*, à 3 heures. Le docteur qui partageait cet avis, ne manqua pas de le visiter en ce grand jour. Entrant dans la chambre : « Comment allez-vous, mon Père ? lui dit le docteur. — *Comme un homme qui s'en va au Bon Dieu* », répondit le mourant.

De fait, vers 3 heures, en présence des Nôtres et du médecin, le Père Fessard eut une faiblesse qui dura une dizaine de minutes, et au milieu de cette crise, il dit d'une voix très distincte : *C'est fini!*... C'était comme l'écho du *Consummatum est* de l'adorable Victime qui, à pareille heure, il y a dix-neuf siècles, expirait sur le Golgotha.

Le P. Fessard crut-il en ce moment rendre son dernier soupir ? Sa piété

et son amour pour N.-S. J.-C. pouvaient bien lui donner cette espérance. Mais non, ce n'était pas encore fini !... D'un autre côté, au témoignage du Frère infirmier, le Père ne croyait pas mourir ce jour-là. Dans la matinée en effet le bon Frère avait, avec une candeur de novice, fait au malade cette interrogation : « *Mon Révérend Père, pensez-vous mourir aujourd'hui ?* » et le Père Fessard lui avait répondu par un signe négatif très accentué.

Quoi qu'il en soit, les heures *de l'attente* se prolongèrent encore. Dans la soirée, le docteur s'agenouillant près du lit du mourant, sollicita une dernière bénédiction. Le Père avait les yeux fermés. Restant dans cette attitude, il fit le geste de la bénédiction et murmura le mot, « *tous, tous* », ce qui indiquait qu'il voulait étendre sa bénédiction à tous les Nôtres qui se trouvaient alors dans la chambre. Il posa ensuite un instant sa main sur la tête du docteur. C'était bien la bénédiction spéciale accordée à cet excellent ami qui, depuis plusieurs mois, s'était montré si filialement dévoué envers le saint malade.

Le *Samedi-Saint*, 1^{er} avril, devait être le jour de la grande séparation. Le Père garda sa connaissance à peu près jusqu'à la fin. Deux fois dans la journée, le matin à onze heures trois-quarts et le soir vers quatre heures, le Père Galinand vint le visiter et lui proposa aux deux fois *de lui dire un mot du Bon Dieu*. C'était entre eux comme le mot sacramentel. Le Père Fessard comprit, entr'ouvrit les yeux, et, par un bon sourire et un léger mouvement de tête, manifesta que cela lui était agréable. — De cinq heures à 8 h. 40, il ne donna plus signe de connaissance, mais ne parut pas souffrir. Enfin vers 9 heures moins un quart, il exhala doucement son dernier soupir, sans agitation, sans aucun signe de douleur ; et c'est à peine si les témoins s'aperçurent que tout était *fini* !... En vérité, le Père Fessard a mérité qu'on lui applique la belle et consolante parole de la Bienheureuse Marguerite-Marie : *Ah ! qu'il est doux de mourir, après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger !*

Le lendemain, 2 avril, solennité de Pâques, le corps du défunt fut exposé dans un de nos parloirs. Quelques personnes ont cru voir que le visage du Père, au lieu d'être flétri par la mort, avait pris je ne sais quel reflet de beauté. — Pour moi, parti, en toute hâte de ma station de Carême et arrivé à Poitiers, le lundi soir, 3 avril, je n'ai rien constaté de semblable. Ce qui est certain, c'est le concours extraordinaire de pieux visiteurs autour des restes mortels du vénéré Père. Le jour de Pâques spécialement, on vit une foule de personnes prier près du corps et prouver par leur attitude en quelle estime elles avaient le cher défunt. Un seul Père, ce jour-là, a fait toucher plus de 500 objets de piété au corps du P. Fessard, et dès la première nouvelle du décès, les lettres de condoléances ont été adressées en grand nombre au R. P. Supérieur du JÉSUS. Ce mouvement de sympathie n'a fait que s'accroître : de tous côtés on réclame des souvenirs du défunt ; on demande avec instance non seulement

des images, des objets de piété qu'avait le Père Fessard, mais des *reliques* (des cheveux, des vêtements) de celui qu'on estime comme un saint.

Le mardi de Pâques, 4 avril, vers sept heures du matin, le corps a été renfermé dans le cercueil. A neuf heures, le clergé de la paroisse Saint-Porchaire a fait la levée du corps, en présence d'un certain nombre de prêtres, de religieux et d'amis du défunt réunis à la Résidence. La messe a été célébrée par le R. P. Supérieur, l'absoute a été faite par un des Vicaires Généraux, puis le convoi s'est rendu au cimetière où les Pères de la Résidence ont une concession.

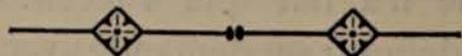
L'assistance, vu l'époque de l'année, a été nombreuse. Deux Vicaires Généraux, les principaux membres du clergé séculier et régulier, s'étaient joints aux Pères du collège et du JÉSUS. Les maisons religieuses de la ville s'y étaient fait représenter par plusieurs membres de leurs couvents. Les messieurs et les dames de la société Poitevine ont tenu aussi à venir prier près de cercueil et beaucoup ont voulu l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Chaque jour depuis celui de la sépulture, les lettres de doléance arrivent multipliées et chantent à leur manière les vertus de celui qui pendant soixante années a été le fidèle compagnon de JÉSUS et dont la mémoire restera en bénédiction parmi nous ses frères en religion et parmi les chrétiens d'élite qui l'ont eu pour directeur.

Une lettre, écrite par la Supérieure d'une communauté religieuse en Angleterre, annonçait hier matin au R. P. Supérieur un fait, qui tient du prodige, arrivé ces jours derniers et attribué à l'intercession du Père Fessard.

Voilà, mon Révérend Père Provincial, le résumé des quatre derniers mois de la vie du Révérend Père Michel Fessard. Je l'ai fait avec la plus grande simplicité et je désire que ces quelques pages, écrites à la demande du R. P. Supérieur, soient déposées sur la tombe du vénéré défunt comme un témoignage de ma piété filiale et de ma religieuse reconnaissance.

Au biographe qui aura l'honneur de retracer une vie si bien remplie, de dire l'éducation, hors de la Compagnie et dans la Compagnie, du Père Fessard, de raconter ses œuvres comme professeur, comme supérieur, comme provincial, comme directeur des âmes... La tâche sera belle mais non facile... Pour mon compte je suis heureux d'avoir été requis pour consacrer ces lignes à la mémoire d'un Père que j'ai commencé à connaître, à estimer et à aimer, il y a cinquante ans, à Brugelette ; dont plus d'une fois, lorsqu'il fut mon Provincial, j'ai béni la tendresse de cœur et la suavité de gouvernement ; dont nos Pères et nos Frères de Chine ont si chaudement apprécié en 1865 et en 1866 le dévouement pour leur mission, quand en qualité de *visiteur* il vint étudier, admirer et encourager leur apostolat, et dont j'ai pu naguère encore en de trop courts entretiens, apprécier la droiture de jugement et la mansuétude de cœur.



AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. H. FOUQUERAY, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. (*Iles de la Manche.*)

